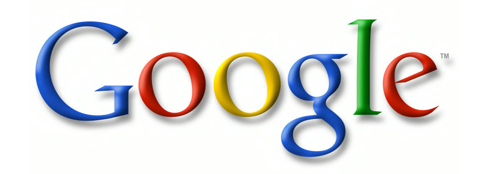
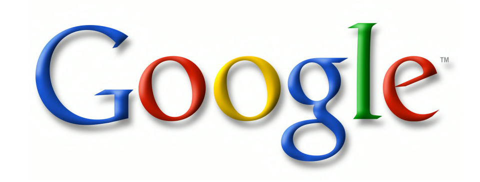
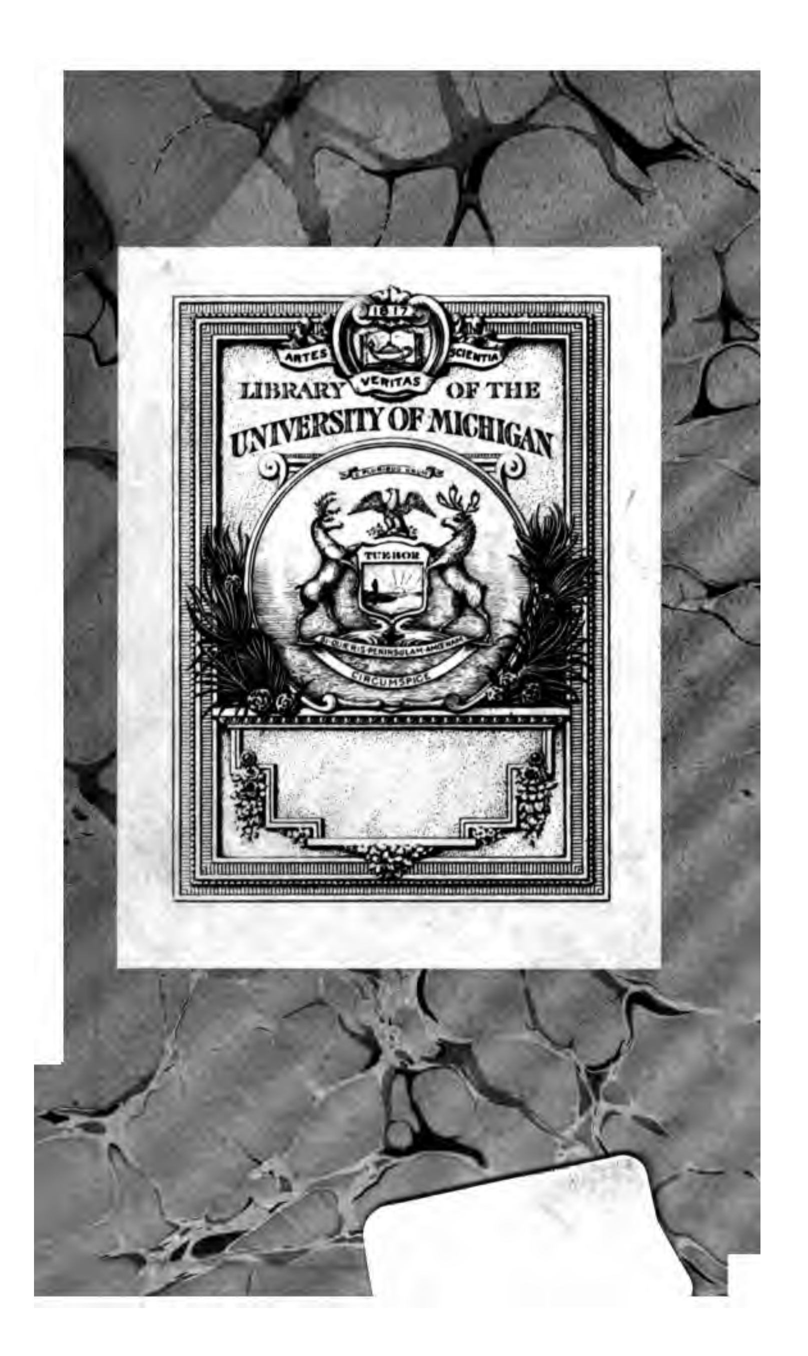
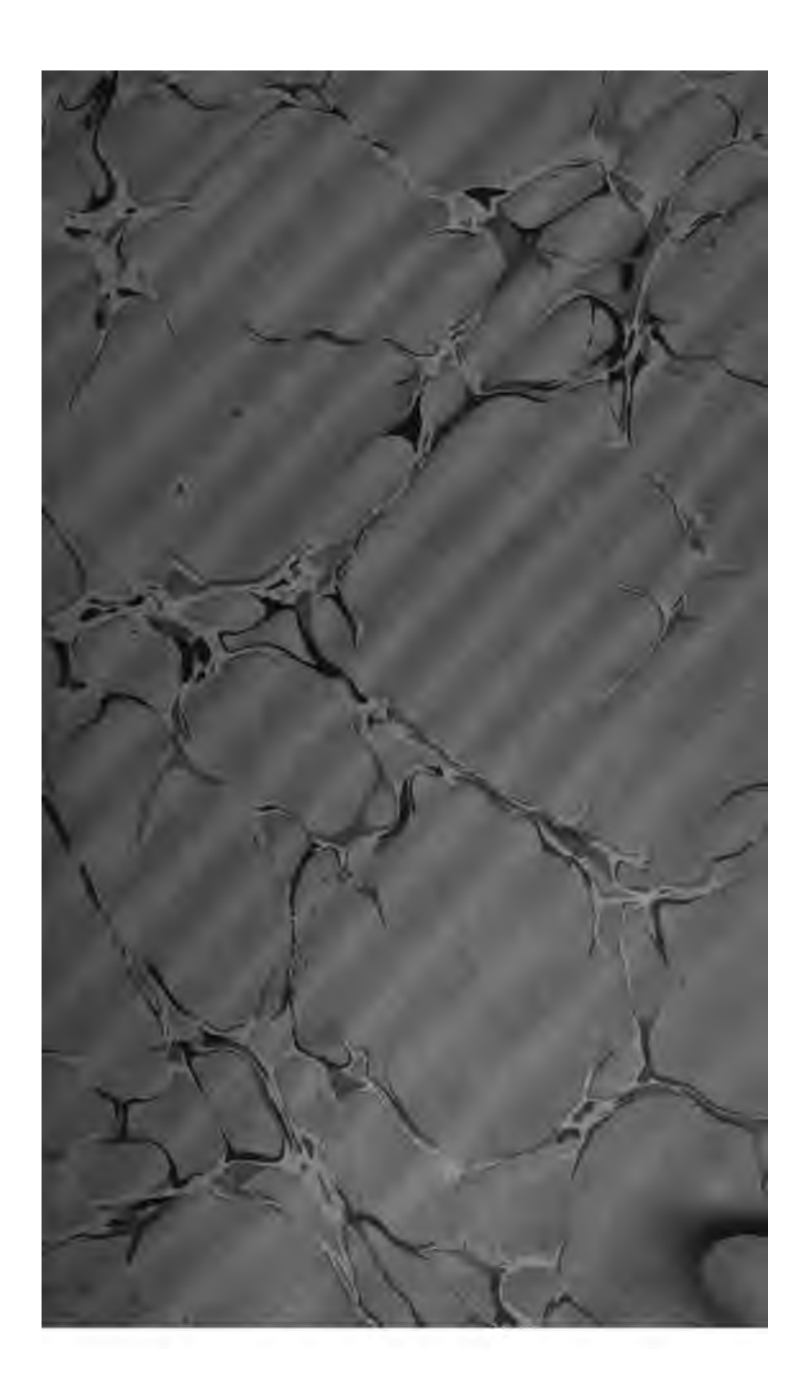





A 471029


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



THÉATRE

DE

CALDERON

Paris. — *Imp.* de P. BOURDIER, CAPIOMONT FILS et Cᵉ, rue des Poitevins, 6.

Calderon de la Barca, Pedro

THÉATRE

DE

CALDERON

TRADUIT

PAR M. DAMAS HINARD

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

TOME DEUXIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE LOUVRE, 28

—

1869

LE PIRE

N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

(NO SIEMPRE LO PEOR ES CIERTO.)

NOTICE.

Les Espagnols ont un proverbe dont l'idée, comme on l'a dit avant nous, dû naturellement venir à un peuple qui s'est fait de tout temps remarquer par la constance avec laquelle il lutte contre la fortune : *Le pire est toujours certain* (siempre lo peor es cierto). Calderon,— voyant que le pire ne s'accomplit pas toujours, que les choses réussissent parfois au-delà de nos espérances, que souvent les apparences nous trompent et nous abusent, — Calderon a modifié le proverbe dans ce qu'il avait de trop absolu, et en a fait le titre d'une comédie : *Le pire n'est pas toujours certain.*

Cette comédie, dans le genre sentimental, montre la souplesse du talent de son auteur, et l'on y peut remarquer de singulières beautés, soit dans les caractères, soit dans le plan, soit dans l'exécution.

Tous les caractères de cette comédie sont, en général, bien tracés, mais surtout ceux des deux personnages principaux, don Carlos et Léonor. — Don Carlos est d'une noblesse et d'une générosité rares. Il soupçonne injustement Léonor; mais, d'après ce qui s'est passé, tout autre à sa place la soupçonnerait également. Rien de plus beau, de mieux senti que l'extrême réserve avec laquelle il se conduit à son égard tout en l'adorant, si ce n'est le désintéressement avec lequel il veut la donner à don Diègue pour rétablir son honneur. Quant à Léonor, sa douceur, sa résignation, son dévouement, la rendent on ne peut plus touchante. Ce dévouement si tendre et si soumis pour celui qui l'accuse à tort et la condamne sans l'entendre, est, d'ailleurs, d'une vérité parfaite. En effet, une femme délicate peut aisément oublier l'amant vulgaire qui la délaisse par caprice ou légèreté ; mais ne doit-elle pas conserver son cœur à l'homme qui ne renonce à elle que par suite d'une susceptibilité d'honneur trop ombrageuse, — surtout alors qu'elle se sent toujours aimée ?

Le plan de cette comédie nous semble combiné avec beaucoup d'art. L'arrivée à Valence de don Diègue et ensuite celle de don Pèdre sont heureusement imaginées et amènent les situations les plus intéressantes. Nous avons admiré comme une invention merveilleuse la scène où don Diègue, surpris dans la maison de Béatrix, se trouve amené à se faire passer pour l'amant de Léonor, — qui confirme sa déclaration et s'accuse sans le savoir.

Le pire n'est pas toujours certain est d'une exécution fort soignée, et l'on y rencontre une foule de détails remarquables. Je n'en citerai qu'un seul qui *sert à poser le caractère de don* Carlos et à motiver la pièce en quelque sorte. *c'est celui où don Carlos*, qui croit Léonor coupable, confie à don Juan

l'intention où il est de se séparer d'elle, malgré la passion qu'elle lui insp
« Car, dit-il, celui-là est un homme sans délicatesse, celui-là est un inser
un lâche, un misérable, un infâme, qui, abandonné à ses appétits sensuel
ses désirs brutaux, se contente en amour de l'accessoire après avoir perdu
principal. »

Que es hombre bajo, que es necio,
Es vil, es ruin, es infame,
El que solamente atento
A lo irracional del gusto
Y á lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas,
Se contenta con lo menos.

Jamais l amour n'a parlé sur le théâtre un langage plus élevé.

Peut-être une critique sévère trouverait-elle quelques défauts à relever d
cette comédie. Don Carlos ne demeure-t-il pas trop long-temps caché? Léo
n'est-elle point placée dans une position trop inférieure auprès de Béatrix? (
deron n'a-t-il pas un peu allongé quelques récits, et cédé une ou deux foi
désir de montrer ou son esprit, ou son talent de versificateur? Cela est p
sible. Mais, comme dit Voltaire :

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle.

No siempre lo peor es cierto a été imité par Scarron, qui a assez bien i
tulé son imitation, *la Fausse apparence*. Malheureusement dans cette im
tion il n'y a guère à louer que le titre. Des ouvrages espagnols dont il s'in
rait, le spirituel et joyeux cul-de-jatte n'a su reproduire que la partie burlesq
Quant à la grâce, à l'élégance, à la finesse distinguée, je ne sais vraimen
que tout cela devient entre ses mains. Ce qui ne l'empêchait pas de croire l
vement qu'il embellissait les inventions de ses modèles.

LE PIRE

N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

PERSONNAGES.

DON CARLOS, } galans.
DON JUAN ROCA, } galans.
DON DIÈGUE CENTELLAS, } galans.
DON PÈDRE DE LARA, vieillard.
FABIO, valet.
GINÈS, valet.
DOÑA LÉONOR, } dames.
DOÑA BÉATRIX, } dames.
INÈS, suivante.

La scène se passe à Valence.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Une chambre dans une hôtellerie.

Entrent DON CARLOS et FABIO.

DON CARLOS.

As-tu remis ma lettre?

FABIO.

Oui, seigneur; il a paru enchanté, et m'a dit qu'il venait à l'instant vous trouver à votre hôtellerie.

DON CARLOS.

Et Léonor, est-elle levée?

FABIO.

Elle n'a point encore ouvert son appartement.

DON CARLOS.

Eh bien! frappe à sa porte; je veux lui faire part de ce que j'ai imaginé pour assurer sa vie et son honneur, — moins encore à cause d'elle que parce que je me le dois à moi-même. — Appelle-la donc; il est temps qu'elle s'éveille.

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Oui, don Carlos, si je dormais vous pourriez parler ainsi; mais, hélas! une femme infortunée qui éprouve comme moi les rigueurs d'un destin ennemi, et qui en souffre à chaque instant, ne peut en donner aucun au repos. Que me voulez-vous?

DON CARLOS.

Je désire vous informer des moyens que mon affection veut

prendre pour vous protéger encore, alors qu'il ne m'est plus permis de vous aimer. Sachez donc, Léonor...

LÉONOR.

N'achevez pas. Quelque chose que vous désiriez, qu'elle soit juste ou non, il me suffira de savoir que tel est votre désir pour m'y soumettre. Certes, dans la triste situation où je me trouve, il m'est pénible de vous voir plus soigneux de remplir les devoirs d'un cavalier que ceux d'un amant; mais votre volonté est ma loi, je m'y soumettrai aveuglément; et dès lors, à quoi bon m'en apprendre davantage?

DON CARLOS.

Ah! belle Léonor, combien cette soumission toucherait mon cœur si elle provenait de la seule affection et non de la nécessité!

LÉONOR.

L'homme qui comme vous s'est ainsi laissé abuser par une fausse apparence, ne revient pas aisément de son erreur, surtout lorsqu'il fait lui-même aussi peu d'efforts pour s'assurer au juste de ce qui a pu être ou n'être pas.

DON CARLOS.

N'essayez pas de vous justifier, Léonor; cela n'est pas possible.

LÉONOR.

Veuillez, du moins, m'accorder encore une grâce; ce sera la dernière que réclamera de vous mon amour.

DON CARLOS.

Quoi que ce soit, vous pouvez y compter. Que désirez-vous?

LÉONOR.

Écoutez-moi, et ensuite, si vous le jugez à propos, ne me croyez pas...

DON CARLOS.

A cette condition, j'y consens. Parlez donc; qu'exigez-vous de moi?

LÉONOR.

Votre attention seulement.

DON CARLOS.

Un moment. — Fabio!

FABIO.

Seigneur?

DON CARLOS.

Si tu vois arriver le cavalier chez qui tu es allé, tu entreras avant lui, afin que Léonor ait le temps de se cacher. (*Fabio sort.*) Parlez, maintenant.

LÉONOR.

Vous savez, mon cher don Carlos... Mais non, je commence mal; je veux vous dire la vérité, et je commence par une chose qui n'est *pas vraie;* car vous n'êtes plus à moi, don Carlos; et quel est mon *malheur désormais,* que je doive m'interdire des mots qui m'étaient

si doux à prononcer. — Enfin, dis-je, vous savez de quel sang illustre je suis née, vous savez quel rang tient dans l'estime publique toute ma famille ; vous savez également, don Carlos, que cette estime je ne l'ai pas déméritée, à quelque point que ma réputation doive souffrir de mes malheurs... Hélas ! ce n'est qu'en tremblant que je traite ce sujet, et je sens, à ma honte, que la vérité même m'accuse... Car en me voyant errer ainsi dans un autre royaume [1], sous la conduite d'un jeune cavalier, et traitée par lui avec la dernière indifférence, si bien que ses attentions et ses soins, je les dois, non à son dévouement, mais à ses seuls sentimens d'honneur, — qui croirait que je ne me suis pas attiré ce malheur par ma conduite ? comment s'expliquer que l'homme pour qui j'ai tout sacrifié soit le plus irrité contre moi ?... Mais qu'importe, — qu'importe, après tout, que la fortune et une étoile ennemie, aidées des circonstances, aient formé, pour me perdre, des apparences menteuses ; un jour la vérité triomphera ! Comme le soleil, un moment éclipsé, finit toujours par percer de ses rayons les voiles jaloux qui s'étaient amassés devant lui pour l'obscurcir, — de même, un jour, ma vertu se dégagera victorieuse des nuages qui ternissent en ce moment son éclat. — Mais, en attendant, je dois mettre à profit ce temps que vous voulez bien m'accorder, et je reviens à mon discours. — A Madrid, ma patrie, et plût au ciel que cette ville eût été mon tombeau ! vous me vîtes un soir, don Carlos ; j'étais allée avec plusieurs de mes amies à Saint-Isidore, et vous avez pu, comme leur parent, vous approcher de nous ; la liberté de la promenade favorisant votre audace, vous fîtes attention, je dirais à ma beauté si je croyais en posséder quelqu'une ; enfin, vous fûtes aussi galant qu'aimable, et votre esprit facile et délicat sut adroitement cacher la vivacité de vos sentimens sous les dehors de la politesse. Depuis lors, vous avez commencé à vous promener dans ma rue, à soupirer sous mes fenêtres ; et soit la nuit, soit le jour, vous étiez sans cesse ou immobile comme une statue devant ma maison, ou prompt comme mon ombre à me suivre. Vous avez employé l'intermédiaire de mes amies et de mes suivantes pour obtenir de moi, sinon de la reconnaissance, au moins de l'attention ; le temps, les soins, l'adresse qu'il vous a fallu pour me décider à lire une de vos lettres, vous le savez ; et pour ne pas insister là-dessus, je passe à des choses plus essentielles. — A la fin, persuadée que vos desseins étaient honnêtes et n'avaient pour but que le mariage, j'écoutai vos vœux, avec trop de facilité peut-être ; mais vos désirs étant légitimes, j'avais pour excuse l'illustration de votre naissance, votre conduite à mon égard, vos qualités,

[1] *Pues quien me viere venir*
Peregrinando á otro reyno, etc., etc.

Cette forme de langage tient à l'ancienne constitution politique de l'Espagne, nous avons cru devoir la conserver.

votre esprit. — Une fois d'accord, dans le silence de la nuit, seul confidente de notre amour, nous nous parlions par une croisée d mon appartement[1]; et bientôt, afin de ne pas éveiller l'attention d ceux qui ont la sottise d'oublier leurs affaires pour se mêler d celles des autres, je consentis à vous recevoir dans la chambre d'un de mes suivantes, où nous pouvions causer sans être vus; précautio insensée à laquelle je dois tous mes malheurs, et qui en m'affran chissant des craintes du dehors a amené chez moi tous les périls!.. Une nuit, vous arrivez plus tard qu'à l'ordinaire; je ne vous deman derai pas maintenant si d'autres plaisirs plus vifs ne vous avaien pas retardé, je dois au contraire vous remercier de n'être pas ven plus tôt, puisque vous veniez pour mon malheur; vous entrez, e au moment où mon affection inquiète, ma constance alarmée vou attendaient avec ces doux reproches d'amour qui, mêlés de confianc et de crainte, rendent la tendresse d'autant plus vive qu'ils sem blent vouloir la cacher; à peine avais-je commencé à vous parler que j'entends du bruit dans mon appartement... je rentre pou savoir ce que c'est... vous, vous pensez que c'était une bouderi affectée dont je punissais votre retard, et vous me suivez... Alors.. ô ciel! quel souvenir cruel!... la voix me manque!... alors, je voi devant moi... un homme enveloppé dans son manteau... qui s'avan çant vers moi...

Entre FABIO.

FABIO.

Monseigneur, le cavalier chez qui vous m'avez envoyé attend votre porte.

DON CARLOS, *à Léonor*.

Rentrez chez vous; il ne faut pas qu'il vous voie encore.

LÉONOR.

Hélas! rien ne manque à mes malheurs... Je n'ai pas même l triste consolation de les alléger en les rappelant.

DON CARLOS.

C'est en vain que vous prétendez vous justifier.

FABIO.

Vite, vite, madame, si vous devez vous cacher; car il entre.

DON CARLOS.

Laisse-nous seuls. (*A Léonor.*) Vous écouterez notre conver sation.

Fabio sort.

LÉONOR.

Ah! combien j'ai à me plaindre de ma funeste étoile!

Elle sort.

[1] *Nos hablabamos por una*
Reja de mi quarto, etc., etc.

On appelle reja, en Espagne, la fenêtre du rez-de-chaussée, garnie de barreaux.

DON CARLOS.

Je n'ai pas moins à me plaindre de la mienne, puisqu'elle m'a repris ce qu'elle m'avait donné.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Don Carlos! cher cousin!

DON CARLOS.

Embrassez-moi, cher don Juan!

DON JUAN.

Je ne le devrais pas; mais j'ai beau avoir contre vous les plus justes motifs de plainte, je vous vois et j'oublie tout. — Vous êtes à Valence, don Carlos, et vous n'êtes pas chez moi! Qu'est ceci? pourquoi cette injure à mon amitié, à notre parenté?

DON CARLOS.

Grand merci, don Juan, de vos aimables reproches; mais si vous saviez mon excuse, vous ne vous plaindriez pas. Comment vous portez-vous?

DON JUAN.

Comme un homme disposé à vous servir en toute circonstance et malgré tout.

DON CARLOS.

Et votre sœur, ma bien-aimée cousine?

DON JUAN.

A merveille. — Mais laissons là, je vous prie, tous les complimens[1]. Qui vous amène ici, don Carlos? qu'y a-t-il de nouveau à Madrid?

DON CARLOS.

Que voulez-vous qu'il y ait, don Juan? mes malheurs; j'ai beau les fuir, partout ils me retrouvent.

DON JUAN.

Le peu que vous me dites, ce mystère, vos soupirs, tout augmente mon désir de savoir le motif qui vous amène.

DON CARLOS.

Il y a quelque temps je vis une beauté et je l'aimai; et ce sentiment fut en moi si rapide, que je ne sais vraiment par où je commençai, — de la voir ou de l'aimer. Passionné, je lui rendis des soins; constant, je souffris ses dédains; tendre, je méritai quelques faveurs; jaloux, je pleurai sur mes tourmens. Car tels sont les quatre âges de l'amour: il naît dans les bras du dédain, il croît

.....Mas dexemos
El cumplimiento, por Dios,
Que es un hidalgo muy necio.

Mot à mot: « Mais laissons là le compliment, pour Dieu! car c'est un gentilhomme fort sot. » A l'époque de Calderon, le mot *hidalgo*, qui était autrefois un titre honorifique, commençait à *ne plus désigner* qu'un gentilhomme de campagne, un gentillâtre. On *comprend dès lors l'intention* de Calderon.

sous la protection du désir, il s'entretient avec les faveurs, et meurt empoisonné par la jalousie... Or, une nuit, j'étais avec elle dans la chambre d'une de ses suivantes, qui communiquait à son appartement, lorsque nous entendons du bruit chez elle. Elle rentre. Moi, craignant que ce ne fût son père, et ne voulant pas l'abandonner en ce péril, je la suis.... lorsque nous voyons un homme qui sortait de sa chambre, enveloppé dans un manteau, et marchant avec la plus grande précaution. « Qui est-ce? » dit-elle. « Quelqu'un, répondit-il, qui voulait seulement voir ce qu'il a vu. » Moi je ne dis rien. Excité par la présence de ma dame et par ma jalousie, je remis à mon épée le soin de parler pour moi; et nous nous battîmes, résolus tous deux à vaincre ou à périr. Le ciel, dois-je dire dans sa clémence ou dans sa colère, je l'ignore; mais enfin le ciel voulut que mon adversaire tombât mortellement blessé; et nous eûmes ainsi le même sort; car au moment où sa blessure le faisait expirer, moi je succombais à la jalousie... Vous pensez sans doute, don Juan, que ce fut là tout mon malheur, et que c'est cette disgrâce qui m'oblige à venir à Valence pour fuir les rigueurs de la justice? Eh bien, non. Il me reste à vous raconter l'aventure la plus extraordinaire, la plus surprenante que l'on ait jamais lue dans les annales de l'amour. — Au bruit de nos épées, au désespoir de ma dame, ses femmes se mirent à pousser des cris dont son père fut réveillé. Voyez-moi maintenant, dévoré de jalousie, exposé à la colère d'un noble vieillard, et prêt à être enveloppé par ses gens, tandis que j'ai, d'un côté, ma dame évanouie, et, de l'autre, mon adversaire gisant à mes pieds. Telle était la situation critique où je me trouvais, lorsque, reprenant ses sens, ma dame me supplia de protéger sa vie... Il faut l'avouer, quand une femme a commis une faute, il n'est point maladroit à elle de se confier à un homme de cœur... Donc, malgré sa trahison, malgré l'outrage que j'avais reçu, je ne pensai qu'à sauver ma dame, et non à me venger. « Suivez-moi, » lui dis-je. Et la protégeant de mon épée et de mon corps, je fus bientôt avec elle dans la rue; puis, la crainte nous prêtant ses ailes, nous trouvâmes un moment après dans la maison d'un ambassadeur un asile assuré. — J'envoyai chercher un des domestiques de ma dame, lequel, après s'être informé de tout en secret, vint me dire que le cavalier blessé était un étranger qui suivait un procès à Madrid. Il me dit son nom, que je ne me rappelle plus. Il ajouta que, blessé à la tête, il était tombé sans connaissance, mais que le coup, bien que dangereux, ne lui avait pas ôté la vie; qu'un alcade l'avait arrêté et fait transporter dans une maison voisine; que l'on me connaissait pour l'agresseur, et que l'on avait saisi mes biens. Enfin, je sus aussi que le père de la dame, avec la sagesse et la prudence qui convenaient à son âge et à sa noblesse, n'avait fait aucune démarche, n'avait déposé aucune plainte, remettant sans doute à son courage le soin de sa vengeance.

— Alors, au milieu de tant de peines et regardant comme un devoir de sauver celle qui les avait causées, je me suis décidé à quitter Madrid et à venir dans une ville où nous soyons en sûreté contre les recherches de la justice et la fureur de sa famille. Dans mes chagrins et mes obligations j'ai pensé à vous, et je viens réclamer votre assistance. Cette dame, don Juan, je l'ai emmenée avec moi, ne songeant qu'à son salut, et faisant taire mes justes ressentimens. Quand je l'aurai mise en sûreté, ce qui est ma première obligation, je n'aurai plus qu'à remplir la seconde que m'ont faite mes malheurs : ce sera de quitter cette femme cruelle que je défends comme homme d'honneur, que j'adore comme amant, et que je fuis comme offensé. Oui, tourmenté de passions opposées, et réunissant tout à la fois les sentimens d'amant et de cavalier, plein de tendresse je la chéris, et plein de jalousie je l'abhorre ; et ces deux obligations je les ai si rigoureusement remplies, que de Madrid ici, — vous pouvez me croire, — je ne lui ai pas adressé deux paroles, si ce n'est ce matin. Je n'ai point voulu que l'on pût jamais dire de moi que mon courage avait été moins puissant que mes désirs : car, à mon avis, celui-là est un homme sans délicatesse, celui-là est un insensé, un lâche, un misérable, un infâme, qui, abandonné à ses appétits sensuels, à ses désirs brutaux, se contente, en amour, de l'accessoire, après avoir perdu le principal. — Maintenant, don Juan, voyez, je vous prie, comment cette dame pourra vivre à Valence sous un nom supposé ; dans quelle maison, dans quel couvent, dans quel village je puis la placer avec sûreté. Le peu que j'ai pu emporter de Madrid je le lui laisserai pour ses besoins. Quant à moi, mon épée me suffit ; car aussitôt que je l'aurai mise hors de danger, me hâtant de la fuir, je vais servir le roi en Italie, et là, je demanderai au ciel que la première balle vienne frapper ma poitrine. Que puis-je, hélas ! souhaiter de mieux que de voir promptement terminer tant de craintes, de peines, de tourmens et d'angoisses, que l'amour me fait éprouver et que l'honneur me force à fuir ?

DON JUAN.

Votre histoire est si extraordinaire, votre aventure si inouïe, que je n'ai qu'une manière d'exprimer mon étonnement, — le silence. Laissons le passé, puisqu'il n'y a plus de remède, et tâchons de pourvoir au présent. Assurément ce qu'il y aurait de mieux ce serait un couvent ; mais il vous faudrait payer la pension de cette dame, et vous-même êtes privé de vos biens et réduit à une pension alimentaire. Pour moi, don Carlos, mon âme, ma vie, mon honneur, tout ce que je suis est à vous ; mais mes affaires se trouvent en ce moment dans une situation fâcheuse, et je ne dois pas vous offrir un concours que je ne suis pas sûr de pouvoir continuer. Donc, *peut-être, devriez*-vous placer cette dame chez moi, et là, *j'ose croire...*

DON CARLOS.

N'achevez pas. Je suis sensible à vos offres, mais je ne saurais les accepter, ni donner à ma cousine des soucis d'une telle nature... d'autant que je la respecte trop pour placer chez elle ma dame..... qui peut bien, il est vrai, par sa naissance s'asseoir à ses côtés; mais des aventures de ce genre jettent toujours un mauvais lustre sur la plus antique noblesse.

DON JUAN.

Tout peut s'arranger. Ma sœur vient, ces jours-ci, d'établir une de ses femmes, et elle a besoin de la remplacer. Moi, je fais la cour à une dame amie de Béatrix, qui mérite la plus entière confiance. Je prierai cette dame d'envoyer chez nous de sa part la personne en question, et ainsi ma sœur, ignorant qui elle est, ne pourra éprouver aucune peine à la recevoir. Quoiqu'il soit bien fâcheux pour cette personne d'entrer en cette qualité auprès de ma sœur, la situation pourra se supporter : elle ne sera suivante qu'en public, et en particulier elle sera traitée comme dame. Pour moi, je serai attentif à la servir en tout ce qui pourra lui plaire.

DON CARLOS.

Ce serait le moyen le plus sûr, j'en conviens; mais, don Juan, je vous l'avoue, je n'oserai jamais le proposer à Léonor; car enfin....

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Arrêtez, don Carlos, c'est à moi de répondre. — Seigneur don Juan, non seulement je serai contente et flattée de servir dans votre maison; mais vous aurez en moi une esclave dont votre obligeance vient de payer le prix; et si, au milieu de mes malheurs, je puis éprouver quelque consolation, ce sera d'avoir pour maître un cavalier qui tient de si près à don Carlos. Je vous supplie donc humblement, et à genoux, de vouloir bien m'accorder cette faveur. Et comme d'après le récit de don Carlos, je dois vous paraître coupable, et que je serais désolée si vous croyiez admettre chez vous une femme aussi légère que je vous le parais ; pour qu'il ne vous reste pas le moindre doute, puisse le courroux de Dieu m'anéantir à l'instant, puisse le ciel m'être à jamais fermé, si, dans aucune occasion, j'ai donné à l'homme qui se trouva chez moi le motif de tant d'audace, à moins qu'il n'ait vu dans mes mépris un encouragement à sa témérité!

DON JUAN.

Votre beauté et votre esprit, madame, vous recommandent de la manière la plus forte ; et si ce que j'ai proposé est un service, ce n'est plus pour don Carlos que je vous l'offre, c'est à votre considération. Veuillez, je vous prie, m'attendre. Je vais chez ma dame lui demander une lettre que vous porterez à ma sœur. Je reviens à l'instant.

Il sort.

LÉONOR.

Enfin, don Carlos, vous voilà arrivé à l'accomplissement de vos désirs; vous allez être délivré de ma présence. Je n'ai plus à vous demander qu'une seule chose. C'est une grâce que vous ajouterez à toutes celles dont je vous suis déjà redevable.

DON CARLOS.

Au nom du ciel, Léonor, ne parlez pas ainsi; vous déchirez mon cœur... ce n'est qu'au moment où je vais vous perdre, que je sens à quel point je vous aime. Dites cependant, que désirez-vous de moi?

LÉONOR.

Que si, désabusé quelque jour, vous voyez enfin que vous m'avez soupçonnée injustement, vous accomplissiez la parole que vous m'avez donnée.

DON CARLOS.

Ah! Léonor, pour payer un tel bonheur ce ne serait pas assez... Je vous donnerais alors mon âme, ma vie... Mais comment puis-je m'attendrir ainsi? N'êtes-vous pas la même qui teniez un homme caché dans votre appartement? Non, je ne veux pas être détrompé, et je n'y compte pas. Mon seul désir, maintenant que vous êtes en sûreté, c'est de vous fuir

LÉONOR.

Allez, allez, le ciel quelque jour prendra soin de me justifier.

DON CARLOS.

Ah! Léonor, s'il ne me fût resté cette espérance, je serais mort de douleur!

LÉONOR.

Eh quoi! don Carlos, tantôt vous me parlez avec tendresse, tantôt avec fureur! Pourquoi donc croyez-vous plutôt le mal que le bien? Ne puis-je pas être innocente?

DON CARLOS.

Hélas! je crains, et dans le doute il faut toujours croire le pire.

LÉONOR.

Eh bien! je me confie dans mon innocence, et un jour sans doute vous apprendrez que, malgré le préjugé vulgaire, le pire n'est pas toujours certain.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon chez don Juan.

Entrent BÉATRIX et INÈS. Béatrix lit une lettre.

INÈS.

Qu'est-ce donc que ce papier que lit ma maîtresse? Il paraît bien la tourmenter, et je n'en serais que plus curieuse de savoir ce qu'il contient. *Tantôt elle le froisse avec violence en regardant le ciel, tantôt elle pleure et soupire.*

BÉATRIX, *à part.*

Est-il une destinée plus cruelle?

INÈS.

Voilà qu'elle recommence à le lire. D'où peuvent naître des impressions si différentes? Est-ce que ce serait, par hasard, le brouillon d'une comédie qu'elle compose?

BÉATRIX.

On a bien eu raison de dire que la plume était un aspic plein de fureur, et l'encre un noir poison qu'elle répand sur le papier! Je le sais mieux que personne à présent, moi que cette lettre a tuée. Quel tourment je souffre!

INÈS.

Eh bien, madame?

BÉATRIX.

Quoi! tu étais là, Inès?

INÈS.

Je viens d'entrer, et j'ai vu tous les divers sentimens qui vous agitent. Qu'est-ce donc qui vous émeut si fort?

BÉATRIX.

Je puis te le dire, ne serait-ce que pour soulager ma douleur. — Tu te souviens que don Diègue Centellas me fit long-temps la cour?

INÈS.

Sans doute.

BÉATRIX.

Tu sais que reconnaissante des soins assidus qu'il me rendait, je répondis à son amour?

INÈS.

Fort bien.

BÉATRIX.

Tu sais encore que malgré l'illustration de sa naissance, il ne voulut pas se déclarer à mon frère, jusqu'à ce qu'il connût l'issue d'un proces qu'il est allé suivre à Madrid?

INÈS.

Oui, madame; après?

BÉATRIX.

Eh bien, Inès, son domestique, qui m'a des obligations, m'écrit cette lettre, d'où il résulte clairement que don Diègue est amoureux à Madrid, et que le procès qui l'a appelé dans cette ville est un procès d'amour. Mais cette lettre te dira mieux sa trahison, et combien j'ai raison de m'affliger. (*Elle lit.*) «Madame, pour m'acquitter de ma promesse, qui était que je vous avertirais de tout ce qui se passe, j'ai l'honneur de vous faire savoir que mon maître a eu une rencontre avec un autre cavalier dans la maison d'une dame *de cette ville, qu'il a été* blessé et laissé pour mort; qu'il a passé *deux jours sans connaissance* et en prison. Grâces à Dieu, il va

mieux, il est libre, et il compte bientôt retourner à Valence, etc.» Je m'arrête, car, je l'avoue, je suis toute suffoquée de colère.

INÈS.

Après cela, madame, il n'est pas besoin d'en lire davantage.

BÉATRIX.

Voilà donc le procès qui appelait là-bas don Diègue!

INÈS.

Il fallait s'y attendre; tout le monde, à Madrid, a des procès d'amour.

BÉATRIX.

Je n'ai point de paroles pour exprimer ma douleur.

INÈS.

Ah! ces monstres d'hommes! que la foudre les écrase tous!..... Surtout celui-là; s'en serait-on douté, à le voir pleurer comme une cruche fêlée[1]? et cela a duré jusqu'à ce qu'il ait aperçu un autre minois! Mais tout beau, messieurs, nous faisons comme vous, et au bout de la journée, Dieu le sait, nous nous trouvons à deux de jeu, et nous ne vous redevons rien.

BÉATRIX.

Je meurs de jalousie et de rage.

INÈS.

Il y a de quoi.

BÉATRIX.

Et ma fureur durera jusqu'à ce que... Mais, silence! n'a-t-on pas frappé à cette porte?

INÈS.

Oui, madame.

BÉATRIX.

Eh bien, va voir ce que c'est.

INÈS.

Malheur à toi, mon pauvre Ginès, si quelqu'un m'écrivait que tu as offensé mon chaste honneur, et que l'on t'a fendu la tête à Madrid.

Elle sort.

BÉATRIX.

Hélas! maintenant qu'à ma honte j'ai appris comme on pouvait changer, je voudrais aussi perdre jusqu'au souvenir, puisque j'ai perdu l'espérance. — Que ne donnerais-je pas pour voir la dame qui a pu l'engager à ce point!

[1] *Y como los alfahareros*
De amor, no solo pucheros
Hacen, sino cantarillas, etc., etc.

Littéralement : » Et comme *ces potiers* d'amour font non seulement des pots, mais des *cruches, etc., etc.* » *Il faut observer* que le mot *puchero* signifie en même temps un pot *et la grimace que font les enfans* quand ils sont sur le point de pleurer.

Entrent LÉONOR et INÈS.

INÈS.

Elle est ici ; entrez.

BÉATRIX.

Qui me demande, Inès ?

LÉONOR.

Une femme infortunée, qui, si vous lui permettez de baiser votre blanche main, pourra braver désormais son destin cruel, puisqu'elle trouvera dans votre bonté un refuge assuré contre les coups du sort.

BÉATRIX.

Levez-vous, mon amie.

LÉONOR, *à part.*

Que ce ton de protection m'est pénible[1] !

BÉATRIX.

Que désirez-vous ?

LÉONOR.

Voici une lettre qui vous en instruira.

BÉATRIX.

De qui est-elle ?

LÉONOR.

De doña Violante.

BÉATRIX.

Inès, qu'elle est jolie !

INÈS.

Comme ci, comme ça.

LÉONOR.

O fortune ! à quelle extrémité m'as-tu réduite ? Et cependant, si le passé m'afflige, l'avenir m'effraie plus encore.

BÉATRIX.

Violante m'écrit dans cette lettre qu'ayant appris que j'ai marié une de mes femmes, elle me prie de vous recevoir pour la remplacer.

LÉONOR.

Hélas !

BÉATRIX.

Elle est sûre, dit-elle, de votre réputation, de votre vertu, et répond que je n'aurai qu'à me louer de vous. Sa recommandation me suffit.

LÉONOR.

Je vous exprime de nouveau toute ma reconnaissance.

BÉATRIX.

D'où êtes-vous ?

[1] *Dans l'espagnol,* Beatrix vient de parler à Léonor sans ajouter le *usted,* ce qui est la forme employée par une personne qui parle à son inférieur.

LÉONOR.

Des environs de Tolède.

BÉATRIX.

Quel événement vous a conduite à Valence?

LÉONOR.

J'ai été amenée en cette ville par une des dames de la vice-reine. Elle vient de mourir. Voilà ce qui m'oblige à chercher une condition.

BÉATRIX.

Sa bonne grâce et sa personne me plaisent. Que faisiez-vous chez cette dame?

LÉONOR.

J'étais demoiselle de compagnie.

INÈS, *à part*.

Demoiselle — de compagnie, c'est possible. Demoiselle — tout court, j'en doute [1].

LÉONOR.

Je la coiffais aussi; et je me flatte qu'à cet égard je pourrai vous contenter. Le printemps n'a point de fleur si charmante que je n'aie appris à l'imiter, et les fleurs les plus belles le seront plus encore dans votre chevelure. Vous n'aurez pas besoin, non plus, d'envoyer dehors vos jupes, ni vos collerettes; pour monter et repasser je ne le cède à personne. Je couds en linge fin, je fais toute sorte de festons avec assez de facilité, je brode passablement, et sais travailler en tapisserie.

BÉATRIX.

Vous êtes justement la personne qu'il me faut. A partir de ce moment vous pouvez rester ici. Puisque je le désire, mon frère, qui est le chef de la maison, n'y mettra point d'obstacle, j'en suis persuadée.

LÉONOR.

Je compte sur sa bonté, madame. Étant noble comme il est, il ne refusera pas sa protection à une femme infortunée.

BÉATRIX.

Votre nom?

LÉONOR.

Isabelle.

BÉATRIX.

Vous pouvez quitter votre manteau.

---

[1] *De doncella de labor.*
— Esso sí, que fuera error
Essotra doncelleria.

Mot à mot : « De demoiselle de travail. — Pour cela, oui; car pour l'autre demoisellerie (*doncelleria*, mot fabriqué par Calderon), ce serait une erreur. »

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Béatrix !

BÉATRIX.

Eh bien, mon frère?

DON JUAN.

Que faisiez-vous là ?

BÉATRIX.

Quelque chose qui vous plaira sans doute.

DON JUAN.

Qu'est-ce donc?

BÉATRIX.

Je sais qu'en amant dévoué vous êtes bien aise que l'on ait égard aux recommandations d'une certaine dame, et je viens de recevoir cette demoiselle, qui m'a été adressée par Violante.

DON JUAN.

Grand merci de votre politesse, et même de votre malice. (*A Léonor.*) Pour vous, mademoiselle, et par la personne qui vous envoie, et par vous-même, vous pouvez disposer de ma maison. Nous étant recommandée comme vous l'êtes, vous servirez la sœur, et le frère s'empressera de vous servir.

LÉONOR.

Que le ciel vous récompense, seigneur, de toutes vos bontés! Vous aurez en moi une esclave dévouée.

DON JUAN, *bas, à Léonor.*

Eh bien, Léonor, que dites-vous de ma maison, et de ma jolie sœur?

LÉONOR, *bas, à don Juan.*

Que, grâces à elle, le destin cesse enfin de me poursuivre.

DON JUAN.

Je voudrais, Béatrix, vous parler en particulier. J'ai à vous demander un service.

BÉATRIX.

Tout ce que vous voudrez. Éloignons-nous un peu.

Don Juan et Béatrix s'éloignent au fond du théâtre.

INÈS.

Je me présente à mademoiselle Isabelle pour son humble servante, son amie et sa camarade, qui lui sera toujours fidèle. Je ne lui demanderai qu'une chose.

LÉONOR.

Et c'est...

INÈS.

De ne pas être trop scrupuleuse, si elle vient à s'apercevoir de quelque amourette.

LÉONOR.

Il n'y a plus de scrupules aujourd'hui; on les a laissés avec les

vieilles modes. Et d'ailleurs, s'il faut dire la vérité, j'ai, comme vous, mes petits soucis.

INÈS.

Ciel! que me dites-vous là?... En ce cas, vous aurez en moi une sœur, une amie.

LÉONOR.

Et vous, vous aurez en moi une amie et une sœur. (*A part.*) Hélas! pouvais-je prévoir que j'eusse jamais de semblables conversations!

Elles sortent.

BÉATRIX.

Carlos est à Valence?

DON JUAN.

Oui; mais il ne faut pas en parler. Il passe en secret à Naples, et c'est pour cela qu'il n'est point descendu chez nous. Il se propose pourtant de vous venir voir à la nuit tombante, et, par amitié pour moi, vous devriez bien lui préparer un léger présent que vous lui offririez.

BÉATRIX.

Je fouillerai dans mes armoires, et je verrai si j'y trouve quelque chose que je puisse lui offrir. Quoique je sois fort dépourvue pour de semblables occasions, je serais bien étonnée si je n'avais des gants, des bourses, de la dentelle. J'ai une corbeille qui lui plaira, j'espère.

DON JUAN.

Vous êtes charmante.

BÉATRIX.

Vous pouvez vous en rapporter à moi pour cela et pour le souper.

DON JUAN.

Adieu donc. Je reviens.

BÉATRIX, *à part.*

Ah! don Diègue, comment me venger de tes perfidies?

Elle sort.

DON JUAN.

Il faut que j'avertisse don Carlos de l'effet qu'a produit sa lettre, et, malgré le désir qu'il a de n'être point vu, ce soir je l'amène ici.

Il sort.

SCÈNE III.

Une rue devant la maison de don Juan.

Entrent DON DIÈGUE et GINÈS, tous deux en habits de voyage.

DON DIÈGUE.

Il faut l'avouer, Ginès, c'est un grand plaisir de revoir sa patrie!

GINÈS.

Oui, monseigneur, surtout lorsqu'on a été au moment de ne plus la revoir du tout.

DON DIÈGUE.

A peine me suis-je vu convalescent et libre, grâces à ce que l'on *n'avait pas déposé* de plainte contre moi, — je me suis hâté de

quitter Madrid. J'évite ainsi la vengeance qu'aurait voulu prendre la famille de Léonor.

GINÈS.

Vous avez fort bien fait, seigneur. — Il est déjà fort désagréable de mourir; mais mourir deux fois c'eût été par trop ennuyeux.

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas don Juan qui sort de sa maison?

GINÈS.

En effet, c'est lui.

DON DIÈGUE.

Il me semble, Ginès, qu'aujourd'hui tout doit me réussir.

GINÈS.

Peste! quel trésor avez-vous donc trouvé?

DON DIÈGUE.

N'est-ce pas un bonheur que don Juan sorte ainsi de sa maison pour que je puisse entretenir Béatrix?

GINÈS.

Quoi! vous vous souvenez d'elle?

DON DIÈGUE.

Je n'ai jamais oublié sa beauté.

GINÈS.

Il me semblait, cependant, que vous l'aviez un peu oubliée, ce jour où vous reçûtes sur la tête, — d'estoc ou de taille, je ne sais, — un tel coup d'épée, qu'avec le pareil vous ne seriez jamais revenu dans ces parages.

DON DIÈGUE.

On peut, éloigné de sa belle, en courtiser une autre. Cela est permis à l'amant le plus fidèle.

GINÈS.

Ces dames, il est vrai, en font autant de leur côté.

DON DIÈGUE.

Va donc. Tu demanderas Inès, et tu lui diras mon arrivée. Souviens-toi surtout...

GINÈS.

De quoi?

DON DIÈGUE.

De ne dire mon aventure à personne... surtout chez Béatrix.

GINÈS.

Qui? moi, monseigneur? je serais capable... Je vous jure bien qu'on n'en saura pas plus de moi aujourd'hui qu'on n'a pu en apprendre hier, lorsque nous n'étions pas encore à Valence.

DON DIÈGUE.

Approche donc, et frappe à sa porte.

SCÈNE IV.

Le salon de don Juan.

Entrent GINÈS, INÈS, puis DON DIÈGUE.

INÈS.

Qui frappe ?

GINÈS.

Adorable Inès, c'est votre humble serviteur qui revient à vos pieds aussi fidèle et aussi constant qu'il est parti.

INÈS.

C'est toi, mon Ginès ? — Tu ne m'embrasses pas ?

GINÈS.

Deux fois, trois fois pour une, si tu veux. Je n'y regarde pas de si près.

INÈS.

Par quel hasard te voilà-t-il de retour ?

GINÈS.

Tu le sauras plus tard. Pour le moment, il s'agit d'autre chose ; mon maître te veut parler.

INÈS.

Comment ! il est donc revenu lui aussi ?

DON DIÈGUE.

Oui, ma chère Inès, très-désireux de te voir et de savoir des nouvelles de Béatrix.

INÈS.

Elle va fort bien ; et quand elle apprendra votre arrivée...

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX.

Qui est-ce donc, Inès, pour que tu t'arrêtes si long-temps ?

DON DIÈGUE.

C'est un voyageur long-temps agité par la tempête de l'absence, et dont le navire battu par les flots a vogué parmi les écueils. Enfin la mer plus tranquille, le ciel plus clément, lui ont permis de prendre port à vos pieds, et il vient dans le temple de son amour consacrer la mémoire de ce qu'il doit à l'idole de son cœur.

BÉATRIX, *à part.*

Comme ils mentent, ces hommes ! Mais ne nous trahissons pas. (*Haut.*) C'est en vain, seigneur don Diègue... Mais non, je vous le dirai ensuite. (*A Inès.*) Fais en sorte, Inès, qu'Isabelle ne vienne pas dans ce salon ; je ne voudrais pas que dès le premier jour elle connût mes ennuis.

INÈS.

Vous avez raison. — Au revoir, Ginès.

GINÈS.

Je l'espère bien, et alors je te démontrerai la vérité de la chanson où il y a ce refrain :

« Charmante Inès, je t'aime joliment. »

BÉATRIX.

Oui, seigneur don Diègue, c'est en vain que vous exagérez les tourmens de l'absence, vous ne pourrez jamais exprimer ce que j'ai souffert, moi toujours amante et toujours fidèle. (*A part.*) Combien j'ai de peine à cacher mon ressentiment!

DON DIÈGUE, *bas, à Ginès.*

Vive Dieu! elle ne sait rien.

GINÈS, *bas, à don Diègue.*

Comment vouliez-vous qu'elle l'eût appris?

BÉATRIX.

Comment vous êtes-vous trouvé du séjour de Madrid?

DON DIÈGUE.

Comme un homme éloigné de ce qu'il aime; et dans cette situation, il n'y a qu'un seul plaisir à l'absence.

BÉATRIX.

Lequel, je vous prie?

DON DIÈGUE.

De penser que l'on reverra l'objet aimé.

BÉATRIX.

Le perfide!... La jalousie me ronge le cœur, et la rage me suffoque [1]! (*Haut.*) Où en est votre procès?

DON DIÈGUE.

Je l'ai laissé au même point, l'état de ma santé m'ayant forcé de revenir.

BÉATRIX.

Vous étiez donc malade?

DON DIÈGUE.

Oui, de ne point vous voir.

BÉATRIX.

Il y a d'autres choses à voir à Madrid. Les dames n'y sont-elles pas aimables et charmantes?

DON DIÈGUE.

N'en ayant regardé aucune, je ne saurais en donner mon avis.

BÉATRIX.

Aucune?

DON DIÈGUE.

Demandez plutôt à Ginès. — N'est-il pas vrai, Ginès, que j'ai été d'une constance exemplaire?

GINÈS.

Ma foi! oui, madame, mon maître a été si constant, que je l'ai vu au moment de mourir d'amour.

BÉATRIX.

Cela est possible; mais pour qui?

DON DIÈGUE.

Et pour qui donc vouliez-vous que ce fût?

[1] *Littéralement :* « *J'ai dans le cœur* un aspic, et autour du cou une corde. »

BÉATRIX.

Alors vous n'êtes pas ce cavalier qui, changeant en procès criminel l'affaire civile qui l'avait appelé à Madrid, avez si bien poursuivi les audiences, qu'un juge à longue robe, — mais ce n'était pas un homme, — vous a condamné à mort : sentence cruelle dont certain rival à vous a été l'exécuteur.

GINÈS, *bas, à don Diègue.*

Comment l'a-t-elle pu savoir? Nous voilà dans de beaux draps!

DON DIÈGUE, *à part.*

Je suis perdu!

GINÈS, *bas, à don Diègue.*

Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je n'ai pas dit un seul mot.

DON DIÈGUE, *de même.*

Qu'ai-je entendu?

GINÈS, *de même.*

Ça ressemble à votre aventure.

BÉATRIX.

Tout se sait, don Diègue. Et puisque vous connaissez les motifs que j'ai d'être offensée de la conduite d'un perfide et d'un traître qui veut me faire passer ses outrages pour des galanteries, ne me revoyez jamais, entendez-vous? sans quoi vous apprendriez encore à vos dépens, qu'à Valence comme à Madrid il y a telle dame qui peut se venger d'un amant déloyal et sans foi.

DON DIÈGUE.

Songez, Béatrix...

BÉATRIX.

Seigneur don Diègue, songez vous-même qu'il est tard; et il ne faut pas que la peine me coûte aujourd'hui plus que ne me coûtait jadis le plaisir de vous voir. Donc, adieu.

DON DIÈGUE.

Jusqu'à ce que vous soyez détrompée.

DON JUAN, *du dehors.*

Pourquoi n'y a-t-il point ici de lumière?

BÉATRIX.

Grand Dieu! c'est mon frère!

GINÈS, *à part.*

Son frère? Comment l'a-t-il pu savoir?

Entre INÈS.

INÈS.

Madame, voici monseigneur qui arrive.

DON DIÈGUE.

Que faire?

BÉATRIX.

Je ne sais.

INÈS.

J'y suis!... Entrez avec Ginès dans cette salle; vous y resterez cachès *jusqu'à ce que vous* puissiez sortir.

BÉATRIX.

Infortunée que je suis!

INÈS.

Entrez vite.

GINÈS, *à part.*

Pour ma part, je m'abonnerais volontiers à deux cents coups de bâton.

Don Diègue et Ginès se cachent.

BÉATRIX.

Ferme bien la porte, afin qu'on ne puisse pas les voir.

INÈS.

Elle est fermée dans la perfection.

DON JUAN, *du dehors.*

Il est singulier qu'à la nuit la maison ne soit pas encore éclairée.

Entrent DON JUAN et DON CARLOS. LÉONOR entre d'un autre côté avec des flambeaux.

LÉONOR.

Voici de la lumière.

DON CARLOS, *à part.*

En voyant Léonor porter des flambeaux, la lumière m'a aveuglé. (*A Béatrix.*) Permettez, ma cousine, que je baise votre main, si je ne suis pas trop indigne d'une telle faveur. (*A part.*) Ah! Léonor, toi, dans cet état!

BÉATRIX.

Vous avez beau vouloir me calmer avec des politesses, vous ne réussirez pas, don Carlos, à me faire oublier que vous n'avez point daigné descendre dans notre maison.

DON CARLOS.

Déjà, madame, je me suis justifié auprès de don Juan; et il voudra bien à son tour m'excuser auprès de vous. Mais si je n'ai pas l'honneur d'habiter votre maison, croyez-le, madame, j'y serai par la pensée, et vous y aurez, pour vous servir, mon âme et ma vie.

DON JUAN.

J'ai déjà dit à ma sœur les motifs que vous avez pour ne pas honorer plus long-temps notre retraite de votre présence.

BÉATRIX.

Puisque notre bonheur doit être si court, je dois me presser de vous servir de mon mieux. Mais vous n'êtes pas bien ici; veuillez passer dans mon appartement.— Isabelle, éclairez à mon cousin. (*A part.*) O ciel! aie pitié de moi!

Elle sort avec Inès

LÉONOR.

Seigneur don Carlos, puisqu'il faut aujourd'hui que je vous serve, c'est pour moi le plus doux plaisir.

DON CARLOS.

Ah! Léonor, bien que j'aie à me plaindre de vous, je voudrais *vous laisser dans une situation* plus brillante!

LÉONOR.

C'est plus encore que je ne mérite, puisque, pour mon malheur, vous ne croyez plus à mes protestations, à mes sermens.

DON CARLOS.

Eh! qui jamais a cru de vains discours plutôt que le témoignage de ses yeux?

LÉONOR.

Plus d'un l'a fait.

DON CARLOS.

Et il a eu tort.

LÉONOR.

Prenez garde, don Carlos; contenez-vous, afin qu'on ne soupçonne rien.

DON CARLOS, *à part.*

Hélas! qu'il est difficile de se contenir en voyant Léonor sous le costume d'Isabelle!

Ils sortent.

INÈS rentre, et puis DON DIÈGUE et GINÈS se montrent derrière la tapisserie.

GINÈS.

Pouvons-nous sortir, Inès?

INÈS.

Non, vous les trouveriez sur votre passage.

GINÈS.

Comment donc faire?

INÈS.

Attendez que notre hôte soit parti.

GINÈS.

De quel hôte parles-tu?

INÈS.

Un cousin de notre maison. Je reviendrai vous faire sortir. Et si, par hasard, mon maître fermait la porte, vous, dès qu'il sera endormi, vous descendrez par ce balcon.

GINÈS.

Par où, — je te prie?

INÈS.

Par ce balcon. Il n'y a qu'à sauter.

GINÈS.

Je ne saute jamais, même au bal. Et ainsi arrange-toi de manière que je puisse m'en aller sans faire de saut.

DON DIÈGUE

Dispose cela pour le mieux, Inès.

GINÈS.

Vous, monseigneur, qui êtes accoutumé à vous voir casser la tête, ça vous serait égal de vous casser la jambe.

INÈS.

Enfermez-vous bien, et taisez-vous.

DON DIÈGUE.

Qui s'est jamais vu dans une pareille situation?

GINÈS.

Moi, monseigneur, et, qui pis est, sans savoir ni pourquoi n comment.

Ils rentrent.

INÈS, *seule.*

Tout est bien embrouillé dans la maison. Dieu veuille que tou cela finisse bien.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans une hôtellerie.

Entrent DON CARLOS et FABIO.

DON CARLOS.

Tout est-il prêt?

FABIO.

Oui, monseigneur, le linge, les valises, tout est préparé; il n manque plus que des chevaux de poste.

DON CARLOS.

Il faut encore autre chose.

FABIO.

Quoi donc?

DON CARLOS.

Avertir don Juan que je pars ce matin, afin que je puisse prendr congé de lui.

FABIO.

Il n'est donc pas instruit de votre départ?

DON CARLOS.

Ni lui ni Léonor ne le savent, car hier au soir encore je n'étai pas décidé.

FABIO.

Alors je vais l'avertir.

DON CARLOS.

Non, attends. Il semble qu'il ait deviné mon désir; le voilà qu vient, quoiqu'il fasse à peine jour.

Entre DON JUAN.

DON CARLOS.

Si matin, don Juan? — Qui vous a fait lever d'aussi bonne heure?

DON JUAN.

Je pourrais vous adresser la même question. Où allez-vous si *matin?*

DON CARLOS.

Hier au soir, en rentrant, j'appris que deux galères d'Italie étaient mouillées à Vinaroz, et c'est une occasion que je ne dois pas négliger. Autrement je ne sais quand je pourrais quitter Léonor, et je souffre trop à ne pas la voir, étant si près d'elle. Le plus sage est de fuir. Et maintenant que je suis tranquille sur son sort, avec votre permission, don Juan, je pars aujourd'hui.

DON JUAN.

Cette permission, don Carlos, s'il dépendait de moi de vous l'accorder ou de vous la refuser, ce me serait un grand soulagement dans mes chagrins que de pouvoir vous garder encore quelque temps.

DON CARLOS.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Il faut que vous restiez ici quelques jours de plus. Il y va de mon repos, de ma vie.

DON CARLOS.

Fabio!

FABIO.

Seigneur?

DON CARLOS.

Quand les chevaux viendront, tu les renverras. (*Fabio sort.*) Vous voyez, don Juan, que vos désirs sont des ordres pour moi. Qu'y a-t-il de nouveau?

DON JUAN.

Nous sommes seuls?

DON CARLOS.

Oui.

DON JUAN.

Veuillez fermer cette porte.

DON CARLOS.

La voilà fermée. — Eh bien! qu'est-ce donc?

DON JUAN.

C'est, mon cher Carlos, un si grand malheur, une si grande peine, que je ne la confierais qu'à vous seul au monde; à vous, mon ami, dont l'âme est la moitié de la mienne; à vous, mon parent issu du même sang que moi. Voyez comme, d'un jour à l'autre, tout change avec la roue de l'inconstante fortune. Hier, dans vos chagrins, vous vîntes réclamer mon aide; aujourd'hui, c'est moi qui viens réclamer la vôtre. — Ah! quelle pitoyable infortune que la mienne, puisqu'elle se hâte ainsi de réclamer ce qu'on lui doit!

DON CARLOS.

Qu'est-il donc arrivé depuis hier au soir qui vous ait troublé à ce point?

DON JUAN.

Hier vous veniez de sortir... vous n'aviez pas voulu passer la nuit chez moi, et je n'avais pas cru devoir vous presser... vous aviez également refusé l'offre que je vous faisais de vous accompagner. Bref, après votre départ, voulant me retirer, j'avais examiné toutes les portes de ma maison, par l'effet d'une vieille habitude et sans avoir aucun soupçon ; je venais de rentrer dans ma chambre, et agité par les événemens de la journée, je ne pouvais m'endormir : toute sorte d'imaginations se présentaient à moi, et à peine fermais-je les yeux que le sommeil aussitôt s'enfuyait. J'étais depuis quelque temps dans cet état, lorsque, — je frémis de le dire, — j'entends ouvrir une fenêtre d'une pièce qui donne sur la rue. Pensant d'abord que c'était quelque servante de la maison qui voulait causer, j'entr'ouvris sans bruit ma fenêtre pour voir qui c'était. Je me proposais, si j'entendais quelque chose qui me la fît distinguer, de remédier au mal sans faire aucun éclat. Personne n'était dans la rue, et, désabusé, chassant au loin mes vains soupçons, je me figurais déjà que le bruit que j'avais entendu, c'était le vent qui l'avait occasionné. Mais avec quelle facilité s'évanouit l'espoir du bien qu'on imagine! Au même instant je vis un homme qui descendait par le balcon. Je courus me saisir d'une arquebuse. Mais à peine de retour à la fenêtre, j'aperçus cet homme et un autre qui disparaissaient au détour de la rue. En même temps on referma la fenêtre, afin, sans doute, qu'il ne me restât point cette vaine consolation que ce pouvait être des voleurs ; et je dus être bien convaincu que la personne qui refermait la croisée était la complice de ceux qui avaient fui. Je voulus m'élancer après eux ; mais je reconnus bientôt que cela ne me servirait à rien ! ils couraient de toutes leurs forces, et avaient de l'avance sur moi. Il ne me restait donc plus qu'à tâcher de savoir laquelle des femmes de la maison serait éveillée et debout à cette heure indue ; pour cela j'ouvris la porte de mon appartement. Mais, par malheur, celui de ma sœur était fermé. Je n'avais donc plus rien à faire ; car en frappant, toutes les femmes se seraient émues à la fois ; j'aurais pu soupçonner la plus innocente, et la coupable se serait mise pour une autre fois sur ses gardes. Il n'est pas de plus grande imprudence à un homme offensé que de révéler l'outrage qu'il a reçu lorsqu'il n'est pas en état d'en tirer satisfaction. Aussi je ne changerai rien dans ma maison, ni dans ma manière d'être ; on me verra tel qu'on m'a vu jusqu'à présent ; et je saurai dissimuler mes inquiétudes et mes soupçons. Mais pour atteindre mon but, il me faudrait un ami sûr qui pût veiller au dehors si je suis chez moi ; ou chez moi, si je viens à sortir. Puis donc que je suis forcé de me confier à un autre, à qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à vous, qui, comme je le disais, êtes la moitié *de mon âme, et qui en* qualité d'ami et de parent devez prendre *tant de part à ce qui m'arrive*? Veuillez écouter mon projet. J'ai

dans mon appartement un cabinet dans lequel il n'y a que des livres et de vieux papiers, et où jamais n'entre aucun domestique. — Si vous voulez bien vous y cacher... (*On frappe.*) Mais n'entends-je pas frapper?

DON CARLOS.

Attendez. — Qui va là?

FABIO, *du dehors.*

C'est moi, seigneur, ouvrez vite.

DON CARLOS, *ouvrant.*

Pourquoi frappes-tu, lorsque tu vois que je m'étais enfermé?

FABIO, *entrant.*

C'est qu'il y a du nouveau, et il faut que vous le sachiez tout de suite.

DON CARLOS.

Qu'est-ce donc?

FABIO.

Comme je vous attendais à la porte, j'ai vu arriver en habits de voyage le père de Léonor, qui venait demander si l'on pouvait le loger.

DON CARLOS.

Que dis-tu?

FABIO.

Ce que j'ai vu. Vous sentez bien que je ne pouvais pas tarder à vous apprendre cela; d'autant qu'on lui a répondu qu'on avait un appartement à lui donner, et qu'on l'a placé là, à côté, d'où il vous verra, si vous sortez.

DON CARLOS.

Mon malheur est au comble! Il vient sans doute à Valence pour me poursuivre ainsi que Léonor.

DON JUAN.

Vous connaît-il?

DON CARLOS.

Certainement.

DON JUAN, *à Fabio.*

Épie donc le moment où don Carlos pourra sortir sans être vu, et avertis-nous aussitôt.

FABIO.

Le moment, je crois, serait favorable; car il vient d'entrer dans la chambre qu'on lui a donnée.

DON JUAN.

Eh bien! commençons par sortir d'ici, et puis nous verrons ce que nous avons à faire.

DON CARLOS.

Sortons au plus tôt, cher don Juan.

DON JUAN.

Venez chez moi. C'est maintenant votre avantage autant que le mien, que vous soyez caché dans ma maison.

DON CARLOS.

Que de peines !

DON JUAN.

Que d'ennuis !

DON CARLOS.

Ah ! Léonor, combien tu me coûtes !

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon chez don Juan.

Entrent BÉATRIX et INÈS.

BÉATRIX.

Ne me dis rien, Inès ; tu ne fais qu'aigrir ma douleur.

INÈS.

Lorsque hier au soir nous avons eu le bonheur de faire sortir don Diègue et Ginès si doucement que personne ne s'en est aperçu, pourquoi donc vous affliger ainsi ?

BÉATRIX.

Ma douleur doit te montrer ma passion. Que m'importe qu'ils soient sortis sans être vus de mon frère ni d'Isabelle, si, après leur départ, libre de crainte, je me suis trouvée en proie à la jalousie ? Inès, as-tu jamais vu pareille audace ? As-tu vu avec quelle fausse bonhomie, quelle feinte tristesse, don Diègue me vantait sa constance, à moi qui savais tous les dangers auxquels il s'était exposé à Madrid pour une autre femme ?

INÈS.

Il n'est pas là pour nous entendre, et, par conséquent, je puis prendre son parti. Que vouliez-vous donc, madame, je vous prie, que fît à Madrid, centre de la beauté, de l'élégance, de la grâce et de la parure, un jeune cavalier de bonne famille, fort amoureux, il est vrai, mais enfin qui se trouvait à plus de cinquante lieues de sa dame ? Il a suffisamment payé sa faute dans la maison de sa belle, puisque, sans être allé à Sarragosse, il est revenu la tête cassée[1]. Et c'est pourquoi, malgré vos dispositions à l'accuser, moi je trouve que l'absence le justifie.

BÉATRIX.

Ma jalousie, Inès, n'est pas extravagante, et je sais que quand on aime véritablement un cavalier, il faut être indulgente sur les infidélités qui ne touchent pas à l'honneur. Aussi, à te dire vrai, je donnerais pour voir don Diègue se disculper... je ne sais ce que je donnerais. — Je suis folle ! je me meurs !

[1] *Ce proverbe tire son origine* de l'humeur querelleuse des Aragonais.

INÈS.

Un moment! un moment, madame! Si tel est votre désir, vous serez satisfaite. Je ne prévois rien qui nous puisse gêner. S'il vient ici et qu'il demeure, nous n'aurons pas à nous alarmer, puisque nous savons comment il peut s'échapper.

BÉATRIX.

Fort bien. Cependant, Inès, je ne voudrais pas qu'il me crût éprise de lui au point d'oublier sa conduite et de chercher moi-même des motifs d'excuse en sa faveur.

INÈS.

Il y a moyen d'arranger tout.

BÉATRIX.

Et comment?

INÈS.

Voici comme. Je lui dirai que vous êtes irritée et désolée à cause de lui au dernier point, et que vous m'avez défendu mille et mille fois de rien recevoir de sa part, ni lettre ni message; que cependant, pour lui faire plaisir, je puis me risquer...

BÉATRIX.

A quoi donc?

INÈS.

A le faire entrer en un lieu où il puisse vous parler. Et de la sorte j'obtiens trois choses : d'abord, qu'il vous voie; puis ensuite. que vous n'aurez pas l'air de faire les avances; et enfin, troisièmement, qu'il m'en ait l'obligation.

BÉATRIX.

Inès, je suis jalouse; tu as de l'esprit; je t'en ai dit assez; fais maintenant ce que tu voudras. Mais ne parlons plus de cela : Isabelle finirait par soupçonner quelque chose.

Entre LÉONOR, avec des fleurs artificielles.

LÉONOR.

Voici, madame, les fleurs que vous m'avez demandées.

BÉATRIX.

Je les verrai plus tard, Isabelle. En ce moment, je n'ai de goût à rien.

LÉONOR.

Je ne dois pas m'étonner de mon peu de succès, servant sous une mauvaise étoile.

BÉATRIX.

Et moi, je ne dois pas m'étonner de mes chagrins, aimant sous une étoile pire encore.

Elle sort.

LÉONOR.

Qu'est-ce donc, Inès, qui cause les ennuis de doña Béatrix?

INÈS.

Ce n'est rien, ma chère, que des façons de grande dame. Elle a une mélancolie qui la rend capricieuse au dernier point et la fait changer d'avis à toutes les minutes. Si vous ne voulez pas lui déplaire, écoutez, voyez et taisez-vous.

Elle sort.

LÉONOR.

Hélas! j'en entends et j'en vois assez, et j'en ai bien assez à taire. Espérance insensée, pourquoi donc me vouloir follement persuader qu'ici, loin de ma patrie, de ma maison et de mon père, je puis cesser de craindre le malheur? Le mal est si près de moi que je ne dois pas espérer que don Carlos se désabuse à temps; et mon espérance est si éloignée, que je ne dois pas me confier à l'avenir incertain. Il n'avait que trop raison, cet infortuné, qui, souffrant du même mal que moi, disait : « Malheureux est celui qui se confie au temps pour la guérison de ses maux; car si le remède est infaillible, il est fort lent; il est si lent, que d'ordinaire, avant qu'il ait produit son effet, le malade a cessé de vivre. » J'ai peine à contenir ma douleur. Qui jamais s'est vu dans une situation plus déplorable? et cependant ai-je donné à la fortune aucun sujet de me persécuter?

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Isabelle, que fait ma sœur?

LÉONOR.

Elle est dans son appartement, seigneur.

DON JUAN.

Alors je vous adresserai une autre question : Que faisiez-vous là toute seule, belle Léonor?

LÉONOR.

Ce que je fais toujours, je me plaignais de ma destinée. Avez-vous vu don Carlos?

DON JUAN.

Oui; il n'eût pas été convenable qu'il partît sans que je le visse.

LÉONOR.

Quoi! déjà! il est parti?

DON JUAN.

Oui, Léonor.

LÉONOR.

Et je ne l'ai pas vu!... Ah! il a bien peu d'égards pour moi!

DON JUAN.

Allons, Léonor, ne vous laissez pas aller à de nouveaux chagrins. Vous êtes désormais placée sous ma protection, et vous avez en moi un homme dévoué, qui, pour vous, exposerait au besoin sa vie et son honneur.

LÉONOR.

Étant ce que vous êtes, généreux et noble, vous deviez votre appui à une femme infortunée ; et pour que vous puissiez voir, don Juan, quelle confiance votre bonté m'inspire, — permettez, puisqu'il m'est impossible de surmonter ma peine, permettez que je m'éloigne de votre présence. Vous montrer ma douleur, ce serait manquer à tout ce que je vous dois ; et si je pleure, ce ne doit pas être en votre présence.

Elle sort.

DON JUAN.

Il avait bien raison, ce sage qui disait qu'il n'existe point de différence entre souffrir et voir souffrir ! Cependant je devais dire à Léonor que don Carlos était parti, bien qu'il soit enfermé dans ce cabinet : car il est essentiel pour tous deux qu'on ne connaisse pas sa retraite, et nul ne garde mieux un secret que celui qui l'ignore. D'ailleurs, le père de Léonor étant ici, ce parti est le meilleur pour tout le monde. (*Il frappe à une porte.*) Carlos ?

Entre DON CARLOS.

DON CARLOS.

Êtes-vous seul ?

DON JUAN.

Sans doute. Je ne serais pas venu ici avec du monde.

DON CARLOS.

Avez-vous parlé à Léonor ?

DON JUAN.

Oui, et sa douleur, ses larmes m'ont paru une garantie suffisante de son amour et de sa vertu. Quand je lui ai annoncé votre départ, elle a montré une affliction si vive, si bien sentie, qu'elle m'a persuadé, malgré les indices contraires, qu'elle n'a jamais été coupable.

DON CARLOS.

Cela, je me le suis dit comme vous. Cependant quelque désir que j'aie de la savoir innocente, dois-je le croire avant d'en avoir la preuve, la preuve évidente ?

DON JUAN.

Je ne dis pas cela.

DON CARLOS.

Il est donc inutile d'en parler ; car la jalousie finirait toujours par dissiper les impressions trop favorables de l'amour. Lui avez-vous annoncé l'arrivée de son père à Valence ?

DON JUAN.

Non, c'eût été cruel d'ajouter ce nouveau chagrin à tous ses ennuis.

DON CARLOS.

Vous avez bien fait, don Juan. Et quels ordres avez-vous donnés à Fabio ?

DON JUAN.

De demeurer tranquille à l'hôtellerie; à quoi il n'y a point de danger, puisqu'il n'est pas connu du seigneur don Pèdre. Je lui ai recommandé d'observer avec soin toutes ses démarches, et de nous tenir au courant de tout.

DON CARLOS.

Peut-être la précaution est-elle superflue; car le père ne parlera de ses projets à personne.

DON JUAN.

Je ne suis pas de votre avis. — Mais quel est ce bruit?

DON CARLOS.

Ah! don Juan, c'est la plus terrible aventure qui pût nous arriver. Celui qui monte l'escalier, c'est don Pèdre, le père de Léonor.

DON JUAN.

Que dites-vous là?

DON CARLOS.

A travers la serrure je l'ai parfaitement reconnu.

DON JUAN.

Le père de Léonor?

DON CARLOS.

Lui-même.

DON JUAN.

Eh bien, retirez-vous au plus tôt dans ce cabinet. Je le recevrai, et je pénétrerai ses intentions.

DON CARLOS.

Je ne saurais y consentir. Lorsque le père de Léonor vient dans une maison où sa fille et moi nous nous trouvons cachés, je ne puis ni ne dois vous laisser seul avec lui.

DON JUAN.

Rien ne vous empêchera de venir, au besoin. N'allons pas au-devant du malheur; il arrive toujours assez tôt. — Voyons d'abord ce qu'il nous dira. Allons, cachez-vous.

DON CARLOS.

J'y consens, mais de là j'observe tout.

Don Carlos se cache, don Juan ouvre la porte.

DON PÈDRE entre en habit de voyage.

DON JUAN.

Que demandez-vous, cavalier?

DON PÈDRE.

Je vous supplie de me dire si don Juan de Roca est chez lui?

DON JUAN.

C'est moi qui suis don Juan. Que puis-je pour vous?

DON PÈDRE.

Permettez que je vous embrasse. C'est dans votre maison que mes *infortunes trouveront* un port assuré; je vous confierai toutes mes

peines; et j'ai la conviction, qu'en dépit d'une étoile funeste, je trouverai chez vous toutes les consolations que j'y viens chercher.

DON CARLOS, *à part.*

Il ne peut se déclarer davantage.

DON JUAN, *à part.*

Il aura sans doute appris que don Carlos et Léonor étaient chez moi. (*Haut.*) Seigneur, je rends grâces à ma bonne fortune de l'honneur que vous me faites; mais je ne sais comment vous répondre, ignorant qui vous êtes et ce que vous désirez.

DON PÈDRE.

Veuillez, seigneur, vous asseoir. Voici une lettre qui vous dira qui je suis, et vous saurez ensuite ce que j'attends de vos bontés.

DON JUAN.

La lettre est de mon honoré seigneur le marquis de Denia. (*A part.*) Je ne sais que penser.

DON PÈDRE.

Veuillez d'abord la lire, et je m'expliquerai ensuite.

DON JUAN, *lisant.*

« Le seigneur don Pèdre de Lara, mon parent et mon ami, va » dans votre ville à la poursuite d'un homme de qui il importe à » son honneur de tirer satisfaction. Mon peu de santé ne me permet » pas de l'accompagner; mais j'aime à penser que ma personne ne » lui fera point faute là où vous êtes. Je me borne à vous dire que » son offense est la mienne, et que je prends à mon compte la sa- » tisfaction qu'il désire. Le marquis DE DENIA. » Vous avez entendu ce que m'écrit l'honoré marquis; ma seule réponse, c'est que je me mets à votre disposition, prêt à vous servir en quoi que ce soit.

DON PÈDRE.

Dieu vous garde! Comme je l'espère d'après tout ce qu'on m'a dit de vous, et d'après ce que je vois, j'ai bien fait, en venant ici, de ne pas me munir d'autre secours, d'autre recommandation que de cette lettre. Le marquis, il est vrai, m'avait dit que je trouverais en vous un défenseur dévoué, à cause de l'amitié et de la reconnaissance que vous devez à sa maison.

DON JUAN.

J'avoue hautement toutes les obligations que je lui ai; je tâcherai de m'en acquitter avec vous; mais, seigneur, il faut d'abord que je sache le motif qui vous amène à Valence. (*A part.*) Il faut boire d'un trait toute la coupe d'amertume.

DON PÈDRE.

Je vous le dirai si je puis le prendre sur moi. Je suis noble, et, de plus, offensé, don Juan; mon ennemi est à Valence, et je le cherche. C'est assez vous dire.

DON JUAN.

Maintenant je sais tout comme vous-même.

DON PÈDRE.

Il suffit; vous êtes prévenu; je pourrai désormais vous aviser quand j'aurai besoin de vos services.

Ils se lèvent.

DON JUAN.

Un moment... encore un mot.

DON PÈDRE.

De quoi s'agit-il?

DON JUAN.

Il faut que vous sachiez, seigneur don Pèdre, que j'ai à Valence des parens et des amis. C'est pourquoi, jusqu'à ce que je connaisse quel est votre adversaire, ni le marquis ne peut rien m'ordonner contre mon honneur, ni moi je ne puis rien promettre qui tourne contre moi-même.

DON PÈDRE.

L'observation est digne de votre noblesse et de votre prudence; et, bien loin de m'en plaindre, je vous en remercie et vous en estime davantage. Et afin qu'il n'y ait plus de mystère entre nous, quelles sont vos relations avec un certain don Diègue Centellas?

DON JUAN.

Des relations de simple connaissance. Rien de plus.

DON CARLOS, *à part.*

Bon! c'est mon rival.

DON PÈDRE.

D'après cela, vous n'avez pas d'objection?

DON JUAN.

Je n'en ai plus.

DON PÈDRE.

Donc, cet homme (combien il m'en coûte de le répéter!) fut une nuit laissé pour mort dans ma maison; de sorte que je ne pus me venger, car c'eût été une lâcheté de frapper de mon épée un cadavre; et je secourus mourant celui à qui, debout, j'aurais donné mille morts. La justice arriva, mais je ne voulus former aucune plainte; un homme comme moi ne se venge pas avec de vaines procédures. Au milieu du tumulte, ma fille disparut : vous le dire est pour moi une nouvelle honte. Malheur sur le premier qui inventa une loi si rigoureuse, un contrat si injuste, une association si impie; qui fit un partage si inégal entre l'homme et la femme, et soumit notre honneur au caprice d'autrui!... Bref, ma fille disparut, et quoique dans ma disgrâce j'aie eu deux offenseurs, c'est don Diègue que je poursuis, et cela pour deux motifs : d'abord, parce que j'ignore qui est l'autre, et que le premier que j'atteins doit le premier recevoir son châtiment; et ensuite parce qu'on m'a dit dans toutes les auberges de la route qu'il était passé, avec une dame et un domestique, un cavalier qui cherchait à se cacher. Or, d'après les renseignemens qu'on m'a donnés, cette dame est ma

fille, et il est à présumer que s'étant trouvé guéri peu après sa disparition, il l'aura protégée dans sa fuite. Voilà pourquoi surtout je le poursuis avec plus d'acharnement et de fureur, soit afin de rétablir mon honneur perdu, soit afin d'anéantir les coupables, si je ne puis y réussir. Et puisque maintenant rien ne vous empêche de m'assister dans mes desseins, je reviendrai vous chercher. En ce moment je vous quitte pour faire une autre démarche dont je vous instruirai plus tard. Je vous le dois comme à celui qui sera désormais mon recours, mon soutien, mon asile, non pas tant peut-être à cause de la recommandation que je vous ai apportée, que par l'obligation que vous avez contractée en voyant la douleur d'un gentilhomme et les pleurs d'un vieillard.

Il sort.

Entre DON CARLOS.

DON CARLOS.

Fut-il jamais une situation plus cruelle?

DON JUAN.

Rappelons-nous, don Carlos, tout ce qui nous est arrivé.

DON CARLOS.

Vous avez chez vous la dame d'un ami.

DON JUAN.

Fille d'un homme qui est venu se réclamer de moi.

DON CARLOS.

Cet ami est également caché chez vous.

DON JUAN.

Pour m'aider à venger mes propres outrages.

DON CARLOS.

L'ennemi que cherche don Pèdre est aussi le mien.

DON JUAN.

Et moi, au milieu de tant d'engagemens de toute espèce, je ne sais que résoudre. Je me dois à Léonor parce qu'elle est femme; à vous, parce que vous êtes mon parent; à don Pèdre, à cause du marquis et enfin à mon honneur, à cause de moi-même. Que faire?

DON CARLOS.

Le temps nous l'apprendra. Agissons dans chaque circonstance suivant les événemens.

DON JUAN.

C'est bien; attendons, et nous verrons. Jusque là, demeurez caché dans ce cabinet, sentinelle de mon honneur, tandis que je vais sortir comme à l'ordinaire, afin qu'on ne soupçonne rien.

DON CARLOS.

Adieu donc.

DON JUAN.

Eh bien, adieu.

DON CARLOS.

Ciel clément, tirez-moi de tant de peines!

DON JUAN.

Ciel puissant, sauvez-moi de ces dangers!

SCÈNE III.

Une rue devant la maison de don Juan.

Entrent DON DIÈGUE et GINÈS

DON DIÈGUE.

Marche donc.

GINÈS.

Je ne puis.

DON DIÈGUE.

Pourquoi?

GINÈS.

Parce que la meilleure raison pour ne pas marcher, c'est d'avoir le pied cassé ou foulé.

DON DIÈGUE.

Que Dieu te soit en aide! Tu es bien douillet!

GINÈS.

Que Dieu me soit en aide! cela vous est bon à dire, et ça me rappelle un conte assez piquant. — Un jour un Portugais tomba dans un puits; ce que voyant, un homme s'écria: « Dieu te soit en aide! » A quoi l'autre, du fond du puits : « Il n'est plus temps! » Vous voyez l'application, cela va comme un gant à mon histoire; car cela revient au même de tomber au fond d'un puits ou de tomber du haut d'un balcon.

DON DIÈGUE.

Et moi, n'ai-je pas sauté comme toi?

GINÈS.

Que voulez-vous? vous, vous n'êtes pas cassant, et moi je suis fragile comme verre.

DON DIÈGUE.

Non pas! mais tu es fort maladroit.

GINÈS.

Point du tout! c'est que ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. — Un jour un moine mourant de faim, harassé de fatigue, arriva dans une auberge et demanda à l'hôtesse ce qu'elle pouvait lui donner pour souper. « Rien, fit-elle, à moins que je ne tue une poule. » — « C'est que, dit-il, ce n'est pas le tout de la tuer; pourra-t-elle se manger? » — « Ne vous inquiétez pas, répliqua l'hôtesse; je sais un secret excellent pour l'attendrir. » Et en effet, prenant la poule avant que de la tuer, elle lui grilla les pieds; après quoi ladite poule parut fort tendre au révérend père, qui peut-être attribuait à l'opération ce qui pouvait venir de son appétit Sur ce, il

se couche; mais le lit était dur, si dur, que le moine ne pouvait dormir; pour lors il se rappelle le secret, et met le feu aux pieds de sa couche. « Eh quoi ! s'écria l'hôtesse tout alarmée en voyant la flamme, qu'est ceci, mon père? » — « Notre hôtesse, le lit est dur, et je lui brûle les pieds pour l'attendrir. » Ne vous étonnez donc pas que la même chose n'ait pas produit sur tous deux le même effet : vous êtes la paille et moi la poule.

DON DIÈGUE.

Tu auras beau me conter tes sornettes, tu n'éviteras pas d'aller voir Inès.

GINÈS.

Qui ! moi ? Inès !... cette femme abominable qui, après nous avoir tenus tout le jour dans un coin, a fini par nous jeter par le balcon ! Quelle récompense pour deux zélés serviteurs comme nous, vous de la maîtresse, moi de la suivante[1] ! Vive Dieu ! si de ma vie je la revois...

DON DIÈGUE.

Pour moi, je lui serai éternellement reconnaissant de ce qu'elle a fait, car elle a sauvé la vie et l'honneur de Béatrix.

GINÈS.

Pour moi, j'aimerais autant qu'elle n'eût pas compromis ma jambe.

DON DIÈGUE.

Allons, tu deviens insupportable.

GINÈS.

Eh ! je n'ai pas lieu d'être de bonne humeur, quand je vois qu'à nous deux votre amour nous a pris de la tête aux pieds.

DON DIÈGUE.

Voyons, Ginès, je te le demande pour moi.

GINÈS.

Je veux bien; mais je n'augure pas favorablement du succès.

DON DIÈGUE.

Pourquoi cela ?

GINÈS.

Parce que je n'y vais pas de bon pied.

DON DIÈGUE.

Je t'attends au coin de la rue.

GINÈS.

Si vous ne voulez que parler à Inès, vous n'attendrez pas longtemps.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Ginès, en vrai bouffon, plaisante sur le double sens du mot *servidor*, qui veut dire en même temps *serviteur* et *vase de nuit*.

Nos vació por un balcon
Alfin, como servidores,
Yo suyo, y tú de su ama.

DON DIÈGUE.

Comment donc?

GINÈS.

C'est que si la taille, la tournure et les habits ne me tro la voilà qui sort de sa maison.

DON DIÈGUE.

Oui, c'est bien elle; mais je ne voudrais pas lui parler si sa maison. Va lui dire tout doucement que je l'attends s portail.

Entre INÈS avec sa mante.

INÈS, *à part.*

J'ai, de la fenêtre, aperçu don Diègue; et, malgré mes cr je vais lui parler. Je n'ai pu refuser cela à ma maîtresse, qui sur mon adresse et mon zèle.

GINÈS.

A quoi bon ce voile, nymphe traîtresse, si votre tournu trahit et dénonce aux passans la perle des femmes[1]?

INÈS.

Qu'est-ce donc, mon brave Ginès?

GINÈS.

C'est que je boite.

INÈS.

Je le vois; mais où as-tu attrapé cela?

GINÈS.

En quittant la charmante Inès.

INÈS.

Tu mens, infâme!

GINÈS.

Oui, je l'ai attrapé en sautant du balcon en bas; or, con ce moment je venais de te quitter...

INÈS.

Je discuterais ce point avec toi si je n'étais forcée d'aller e mission chez doña Violante; et je ne voudrais pas que perso la maison me vît causer ici avec un drôle de ton espèce.

GINÈS.

Bien! fort bien! mais d'abord, un mot à mon maître, qui à deux pas, et puis nous te laissons partir.

INÈS.

Ce serait encore pis. Si ma maîtresse savait que je lui euss elle me tuerait.

DON DIÈGUE, *s'approchant.*

Et pourquoi donc, Inès?

[1] Littéralement : « Le chou-fleur des femmes. »

INÈS.

Elle est si en colère, si furieuse contre vous, qu'elle m'a défendu de recevoir de vous ni message ni billet.

DON DIÈGUE.

Est-elle donc inexorable pour celui qui l'adore?

INÈS.

Vous l'avez bien mérité.

DON DIÈGUE.

Moi, Inès?

INÈS.

Vous adorez ici... et vous portez ailleurs vos hommages.

GINÈS.

Quand un homme en colère dit à un cavalier qui se trouve chez lui: «Je vais vous faire jeter par la fenêtre par quatre valets,» aussitôt sa fureur s'apaise; et toi, ta maîtresse garde rancune après nous avoir fait jeter de son balcon par sa soubrette, et si bien jeter que désormais ma fortune ne va plus qu'à cloche-pied! — Que veut-elle de plus?

DON DIÈGUE.

Je n'aurais pas cru, Inès, que toi aussi tu fusses contre moi.

INÈS.

Je ne parle pas de même à tout le monde, et Dieu sait ce que j'ai déjà souffert pour avoir essayé de vous justifier.

DON DIÈGUE.

Eh bien! Inès, si tu es en effet bien disposée en ma faveur, arrange les choses, je te prie, de façon que je puisse lui parler un seul moment.

INÈS.

Cela n'est pas facile.

DON DIÈGUE.

Compte sur ma reconnaissance; mon amour sera généreux... et pour commencer...

Il lui donne une bourse.

INÈS.

Oh! moi, je n'agis pas par des motifs d'intérêt.

GINÈS.

C'est connu!

INÈS.

Et pour vous prouver mon dévouement, je retourne dire à ma maîtresse que j'ai fait sa commission. Il est nuit... mon maître est sorti... je vais entrer la première... et laissant la porte ouverte...

DON DIÈGUE.

Ah! Inès, tu me rends la vie!

INÈS.

Vous pourrez entrer après moi, et ensuite advienne que pourra.

DON DIÈGUE.

A merveille! je te suis.

GINÈS.

Oui, vraiment, Inès, tu es charmante.

INÈS.

Seigneur cavalier, je crois que ma bourse vous a donné l'œil...

GINÈS.

Elle m'a paru rondelette... Mais toi!

INÈS.

Laissez donc! je ne cause pas avec un homme quand je s quel pied il cloche[1].

Elle so

DON DIÈGUE.

Suis-moi, Ginès.

GINÈS.

Moi?

DON DIÈGUE.

Oui.

GINÈS.

Où allez-vous?

DON DIÈGUE.

Viens, tu le verras.

GINÈS.

Non pas! — Plutôt le diable m'emporte! ainsi soit-il!... Pou irais-je encore me faire enfermer? Est-ce que vous désirez m sauter une seconde fois? Eh bien! vous me retrouverez ici da rue, et vous vous figurerez que j'ai sauté.

DON DIÈGUE.

Je ne te croyais pas si poltron, et je vois que je ferai mieux ler seul.

GINÈS

Ma poltronnerie n'est que de la prudence... et vous pouve supposer dans la maison.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Le salon de don Juan.

Entrent BÉATRIX et LÉONOR.

BÉATRIX.

Isabelle, faites placer des lumières dans l'autre salle, et vou attendrez; pendant ce temps, pour me délasser du travail, j me divertir un moment à la fenêtre.

LÉONOR.

Ce que vous désirez va être fait. (*A part.*) Il est triste de s

[1] Ces paroles d'Inès sont un proverbe espagnol.

et plus triste encore lorsqu'on n'a pas la confiance. Béatrix et Inès se cachent constamment de moi ; l'une vient de sortir, l'autre l'attend sans doute. Laissons-les libres, et respectons ces petits mystères. Ne faisais-je pas de même chez moi ? n'avais-je pas de même des femmes auxquelles j'accordais ma confiance ? et d'autres que j'avais soin de tenir à l'écart ? O mes souvenirs ! cessez de me tourmenter ; et puisqu'à présent tu sers, infortunée Léonor, regarde, entends et tais-toi.

Elle sort.

Entre INÈS.

INÈS.

Vous ne direz pas que je me sois retardée.

BÉATRIX.

Je t'attends dans ce salon pour savoir ce que t'a dit don Diègue. Eh bien ?

INÈS.

J'ai joué mon rôle on ne peut mieux ; il me suit sans se douter que c'est vous qui le faites venir. A vous, madame, maintenant ; il faut que vous feigniez d'être fort en colère, et surtout contre moi.

BÉATRIX.

Inès, regarde qui entre dans la maison.

INÈS.

Ah ! mon Dieu ! c'est un homme !

BÉATRIX.

Et qui peut oser ainsi ?...

Entre DON DIÈGUE.

DON DIÈGUE.

Un infortuné, qui, prosterné à vos pieds, vous offre mille fois sa vie, adorable Béatrix.

BÉATRIX.

D'où vient ceci, Inès ?

INÈS.

J'avais cependant, madame, fermé la porte avec le plus grand soin...

BÉATRIX.

Vous mentez ; c'est une de vos perfidies ; vous ne resterez pas une heure de plus à mon service.

DON DIÈGUE.

Ne grondez pas Inès, madame ; c'est moi seul qui suis coupable ; tournez contre moi toute votre colère, toute votre fureur ; je serai trop heureux si vous daignez vous venger.

BÉATRIX.

Vous auriez pu, seigneur don Diègue, vous épargner cette dernière folie. Vous devez être convaincu que désormais tout retour de ma part est impossible.

DON DIÈGUE.

Je ne l'ai jamais espéré; je savais trop que mon peu de mérite ne pouvait pas élever si haut ses prétentions.

BÉATRIX.

Il est vrai, et aujourd'hui moins que jamais.

DON DIÈGUE.

Pourquoi donc, madame?

BÉATRIX.

Parce que des outrages ne sont point des titres à l'amour.

DON DIÈGUE.

Permettez-moi de dissiper vos soupçons.

BÉATRIX.

Cela ne vous sera pas facile.

DON DIÈGUE.

Peut-être.

BÉATRIX.

Don Diègue, l'heure est hasardeuse, la porte ouverte, mon bonheur douteux. — Allez-vous-en, ne me perdez pas.

DON DIÈGUE.

Non, non, je ne laisserai pas échapper une occasion si favorable. Veuillez d'abord m'entendre, et puis je pars.

BÉATRIX.

Inès, veille à cette porte. — Puisqu'il faut que j'achète à ce prix votre départ, je vous écoute.

Inès sort.

DON DIÈGUE.

Eh bien! belle Béatrix, lorsque je partis de Valence...

Entre INÈS, tout effrayée.

INÈS.

Ah! madame!

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc?

INÈS.

C'est mon maître!

BÉATRIX.

Quel malheur!

INÈS.

Allons, qu'attendez-vous? Nous avons le refuge de cette nuit; il peut nous sauver encore.

DON DIÈGUE, *se cachant.*

Fut-il jamais un amour plus contrarié?

BÉATRIX.

Fut-il jamais une étoile plus funeste?

INÈS.

Du courage, madame! n'ayez pas peur, ne vous troublez pas...

mon maître ne soupçonne rien, car au lieu de venir de ce côté, il est entré dans son cabinet.

BÉATRIX.

Ah! Inès, quelle peine!

Entrent DON CARLOS et DON JUAN.

DON JUAN.

Oui, Carlos, ainsi que je vous le disais, j'étais au moment de rentrer lorsque j'ai vu un homme me précéder dans la maison. Veuillez m'attendre dans la rue, et veillez sur la porte et les fenêtres. Que personne ne sorte!...

DON CARLOS.

Vous pouvez être tranquille, don Juan... comptez sur moi.

Il sort.

DON JUAN.

Béatrix?

BÉATRIX.

Mon frère?

DON JUAN.

Que faisiez-vous là?

BÉATRIX.

J'étais ici avec Inès.

DON JUAN.

Fort bien.

BÉATRIX.

Où allez-vous?

DON JUAN.

Chez moi. Ne puis-je aller où il me plaît?

BÉATRIX.

Sans doute; mais cependant... il est singulier...

DON JUAN.

Éloignez-vous.

BÉATRIX.

Vous me parlez d'un ton auquel vous ne m'avez pas habituée...

DON JUAN.

Otez-vous de là.

BÉATRIX.

Quel affreux malheur!

DON DIÈGUE, *à part.*

Il vient par ici... mais cette chambre a une autre issue. Voyons si je ne trouverai pas un refuge plus sûr.

DON JUAN.

Cette fois mes doutes vont cesser.

Il entre dans la chambre où était don Diègue.

BÉATRIX.

Hélas! il a mis l'épée à la main pour entrer dans cette chambre.

çons m'abusaient... O mon âme! réjouis-toi... Je craignais une bien autre disgrâce!

BÉATRIX.

D'où vient donc qu'en le voyant il est resté immobile?...—Écoutons.

DON DIÈGUE.

A Madrid, don Juan, je me suis épris de cette dame que voilà... et même chez elle, une nuit, il m'est arrivé la plus fâcheuse aventure. De retour à Valence, ayant appris qu'elle était chez vous...

LÉONOR, *à part.*

Hélas! malheureuse!

DON DIÈGUE.

J'ai osé. entrer, entrer pour lui parler.

BÉATRIX.

L'excuse est bien trouvée, Inès. Pourvu qu'Isabelle ne le démente pas... Fais-lui signe de donner à cela son assentiment.

LÉONOR.

Tout ce que vous venez d'entendre, don Juan, n'est que trop vrai... oui, le seigneur don Diègue est l'auteur de tous mes maux. C'est à cause de lui que je me trouve exilée de ma patrie... abhorrée par mon père... délaissée par mon époux... et enfin obligée de servir votre sœur sous un nom emprunté et sous cet humble vêtement.

INÈS.

Elle a compris mes signes.

BÉATRIX.

Et elle joue si bien son rôle, qu'en vérité j'y serais moi-même trompée.

LÉONOR, *continuant.*

Mais qu'il dise lui-même si jamais, soit ici, soit à Madrid...

DON JUAN.

Taisez-vous, Léonor... taisez-vous.

LÉONOR.

... Je lui donnai aucun prétexte...

DON JUAN.

Ne cherchez pas à vous disculper. (*A part.*) Pauvre femme...

INÈS.

Vous lui devez bien de la reconnaissance, madame, de s'accuser ainsi pour vous.

BÉATRIX.

Si mon frère la croit, nous n'avons plus rien à désirer.

DON JUAN, *à part.*

Que faire?... Pour moi je suis rassuré, mais don Carlos?

Entre DON CARLOS. Il s'arrête derrière la tapisserie.

DON CARLOS, *à part.*

Ayant entendu du bruit, et comme un cliquetis d'épées, je me suis hâté d'accourir, et je venais... mais non, ils ont abaissé leurs armes. Écoutons d'ici ce qu'ils disent. Il vaut mieux pour son honneur sans doute que cela s'arrange à l'amiable.

DON DIÈGUE.

Voilà tous mes torts envers vous; voilà tout mon crime. Décidez le parti qui convient le mieux à votre honneur.

DON JUAN.

Don Diègue, vos explications sont d'accord avec diverses choses que j'ai apprises de Léonor.

DON CARLOS, *à part.*

Qu'ai-je entendu?... Il a nommé don Diègue et Léonor.

DON JUAN.

Je n'ai qu'une question à vous faire... Est-ce la première fois que vous entrez ici la nuit pour lui parler?

DON DIÈGUE, *à part.*

Voilà une question insidieuse; mais enfin je dois toujours sauver Béatrix. (*Haut.*) Non, don Juan. La nuit dernière, déjà, j'étais venu, et je suis sorti par ce balcon. En avouant ma faute, je jugeais inutile de rapporter ces circonstances.

DON JUAN.

Cependant elles avaient beaucoup d'importance pour moi.

DON CARLOS, *à part.*

C'était donc contre moi, hélas! que devaient se vérifier les soupçons de don Juan!

BÉATRIX, *à part.*

A présent qu'il est persuadé, à mon tour. (*Haut.*) Eh quoi! don Juan, vous aviez une telle méfiance de votre sœur?... et voilà la suivante que vous m'avez donnée de la main de votre dame! (*Bas, à Léonor.*) Pardonnez, mon amie, et continuez.

LÉONOR, *bas, à Béatrix.*

Que voulez-vous?... Je ne vous comprends pas.

DON JUAN.

Il n'est pas question de cela, Béatrix. Don Diègue, il est vrai, à certains égards me satisfait; mais il suffit que Léonor ait été placée chez moi par la personne qui nous l'a envoyée pour que je sois tenu aux obligations que mon nom m'impose. Ainsi, bien que ce cavalier soit venu pour elle et non pour vous, je n'en dois pas moins châtier son audace.

DON CARLOS, *se montrant.*

Non, non! c'est moi seul qui ai droit de me plaindre; c'est à moi seul de me venger!

LÉONOR.

Que vois-je? don Carlos!... Il ne me manquait plus que ce malheur!...

DON DIÈGUE.

Et qui donc êtes-vous, vous qui venez ainsi prendre en main cette querelle?

DON CARLOS.

Vous devriez me reconnaître... vous en avez assez de motifs... Je suis le cavalier qui vous laissa pour mort à Madrid, et qui vient en ce moment achever ce qu'il a commencé.

LÉONOR, *à part.*

Quelle horrible situation!

DON DIÈGUE.

Je pense, au contraire, que vous êtes venu pour que je puisse enfin me venger.

DON JUAN.

Je me mets à vos côtés, don Carlos.

DON DIÈGUE.

Cela fait deux contre un; mais pour cela je n'ai pas peur.

GINÈS, *du dehors.*

Venez, venez tous! c'est ici qu'on se bat.

Entre GINÈS, avec du monde.

TOUS.

Qu'est ceci?

BÉATRIX.

Inès, hâte-toi d'éteindre ce flambeau; nous n'avons que ce moyen d'éviter de plus grands malheurs.

Inès éteint le flambeau.

GINÈS.

Restez-en là, s'il vous plaît, puisque vous n'y voyez pas.

DON JUAN.

Songez-y tous, vous êtes chez moi.

GINÈS.

Allumez un flambeau, et chacun se verra bien.

LÉONOR.

Quel malheur!

DON DIÈGUE.

J'ai trouvé la porte; ce n'est pas fuir, cela, c'est renvoyer sa vengeance à une meilleure occasion.

Il sort.

BÉATRIX.

Troublée et remplie de crainte, je me retire dans mon appartement.

Elle sort.

INÈS.

Nous avons si bien arrangé nos affaires, que, de bonnes qu'elles étaient, les voilà sans ressource.

Elle sort.

GINÈS.

Seigneur, où êtes-vous donc?... le chirurgien vous attend.

DON CARLOS.

Meurs, traître?

GINÈS.

Je suis mort! — Il suffit que vous l'ordonniez... Du diable si j'attendrais que ce fût pour tout de bon!

Il sort.

UN HOMME DE LA FOULE.

On a tué un homme... Gare maintenant la justice... Sauvons-nous tous, mes amis.

Ils sortent.

DON JUAN.

Holà! un flambeau! Je vais moi-même en chercher un!

Il sort.

LÉONOR.

Combien je suis émue! et combien mes malheurs m'accablent!... Je n'ai pas la force de m'éloigner.

DON CARLOS.

Je reste ici, à mon poste... Ils ont beau fuir les uns après les autres, je dois rester où j'ai tiré l'épée!

Entre DON JUAN, avec un flambeau.

DON JUAN.

Maintenant, nous allons y voir...

LÉONOR.

Arrêtez, don Carlos.

DON JUAN.

Quoi! tous deux seuls?

DON CARLOS.

Pourquoi vous étonner?... l'un de mes ennemis ayant disparu, je suis demeuré avec le plus acharné; mais celui-ci, pour le vaincre, il faut le fuir.

Il veut s'en aller, don Juan le retient.

DON JUAN.

Arrêtez!

DON CARLOS.

Laissez-moi, de grâce, laissez-moi fuir cet ennemi... que je puisse poursuivre l'autre.

DON JUAN.

A cette heure vous ne pourriez les atteindre...

LÉONOR.

Ah! je voudrais pouvoir déchirer mon sein et vous montrer mon cœur tel qu'il est... Mon cœur vous attesterait la vérité de mes paroles, et peut-être seriez-vous persuadé.

DON CARLOS.

Votre cœur nécessairement doit être habile à tromper.

LÉONOR.

Non, mon cœur est loyal [1].

DON CARLOS.

En effet, la circonstance le prouve... Ah! Léonor, puisque vous avez oublié ce que vous me devez, ne pouviez-vous pas au moins vous souvenir que vous étiez chez don Juan?

LÉONOR.

En quoi donc puis-je être responsable des folies d'un insensé?

DON CARLOS.

En effet, j'ai tort. Épargnons de vains discours. — Mon ami, mon cousin, puisque le motif pour lequel vous m'aviez engagé à différer mon voyage n'existe plus désormais, et que les événemens ont tourné contre moi seul, adieu... je pars... Je pars déshonoré de Valence, mais il faut que j'en sorte cette nuit; mon ennemi dira, s'il veut, que je l'ai fui... mais que m'importe à présent ma réputation, mon honneur! Adieu... Cette femme que j'ai tant aimée autrefois, mon amitié vous la recommande, non pas, sans doute, pour que vous la gardiez encore chez vous... mais pour que vous permettiez qu'elle aille rejoindre don Diègue... et que tous deux, satisfaits dans leur amour... Mais non, je ne sais plus ce que je dis... Adieu, adieu don Juan.

LÉONOR.

O ciel! Carlos, attends!

DON CARLOS.

Que voulez-vous encore?

LÉONOR.

Si j'ai su...

DON CARLOS.

Assez!

LÉONOR.

Que don Diègue...

DON CARLOS.

Assez, vous dis-je...

LÉONOR.

Oh! oui, assez! car je ne puis parler... ma voix et ma vue sont sans force... le cœur me manque... Jésus! Jésus!

Elle s'évanouit.

DON JUAN.

Elle est tombée dans mes bras évanouie.

DON CARLOS.

Soutenez-la, cher don Juan. — Ah! Léonor, tu me tues et je t'adore... et je suis encore plus affligé de tes malheurs que de ta trahison.

[1] Mot à mot : « Ce cœur, comme étant vôtre, doit être également perfide. » — « Non, comme étant mien, il est loyal. »

DON JUAN.

On n'entend plus que des sanglots et des gémissemens. Atten moi, don Carlos... je la porte dans l'appartement de ma sœur, reviens.

DON CARLOS.

Oui, allez, don Juan. Qu'on lui prodigue tous les soins... non, qu'on la laisse mourir, puisqu'elle ne reviendrait à la vie pour en aimer un autre.

DON JUAN.

Attendez-moi... Nous verrons ensuite tous deux ce qu'il faire.

Il sort en emportant Léono

DON CARLOS.

Malédiction sur un dévouement si lâche, une passion si vile amour si esclave !... Plus on m'offense, plus j'aime; plus on m trage, plus j'ai de tendresse; plus on me trahit, plus j'ai de fiance!... Mais de quoi m'étonné-je? il ne peut point dire qu'il véritablement celui qui n'aime pas jusqu'aux défauts de l'objet a

---

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le salon de don Juan.

Entrent DON CARLOS et DON JUAN.

DON CARLOS.

Eh bien, a-t-elle repris ses sens?

DON JUAN.

Oui, mais de telle façon qu'il eût mieux valu, selon moi, qu ne fût jamais revenue à elle.

DON CARLOS.

Que voulez-vous dire?

DON JUAN.

Au moment où elle a recouvré connaissance, sa douleur a é vive, qu'il semble qu'elle ait à la fois repris ses sens et perdu la son... tant ses discours, sa conduite annoncent de trouble et d'ég ment.

DON CARLOS.

Que dit-elle?

DON JUAN.

Qu'elle est bien malheureuse... Mais en même temps elle pa occupée d'autres pensées.

DON CARLOS.

O malheur! malheur sur mon fatal amour!

DON JUAN.

Qu'avez-vous décidé?

DON CARLOS.

Mon Dieu! que vous dirai-je?... Je me suis arrêté à un projet que je ne puis confier qu'à un homme qui sait comme vous ce que c'est que l'amour!... Voulez-vous, don Juan, que je vous avoue quelles sont de toutes les vaines pensées et de toutes les folles imaginations qui assiégent mon esprit, celles qui me flattent plus, celles que j'aurais le plus de plaisir à voir se réaliser?

DON JUAN.

Parlez, mon ami.

DON CARLOS.

Ne riez point de moi, puisque j'avoue ma faiblesse...— Eh bien! maintenant si je pouvais obtenir de don Diègue qu'il voulût réparer l'honneur compromis de Léonor, et qu'elle-même pût rentrer en grâce auprès de son père, ce serait pour moi la plus douce des vengeances... J'éprouverais un singulier plaisir à combler les vœux de l'ingrate au moment où elle redoute mon indignation! Car, il n'en faut point douter, d'après ce qui s'est passé, don Diègue aime Léonor, et celle-ci le paye de retour..... Pour moi, que perdrais-je à cela? tout et rien. Aussi, au milieu de mes ennuis, voilà la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation... Puisque j'ai perdu Léonor, je serais heureux de la contraindre à la reconnaissance.

DON JUAN.

Cette résolution est de l'homme le plus généreux... et je vous y reconnais. Elle montre aussi combien est noble et délicate la passion qui vous anime.

DON CARLOS.

À cette heure, don Juan, il s'agit de la mettre à exécution. Comment faire?

DON JUAN.

Je ne sais trop. Si l'un de nous deux en parle à don Diègue, par cela seul que ce mariage lui sera proposé par nous, il s'y refusera... Après tout, quelque vive que soit la passion d'un homme, il ne peut guère accepter une femme des mains de son rival... Il faut donc faire intervenir une tierce personne.

DON CARLOS.

Alors ne pourriez-vous pas déclarer au père de Léonor que vous avez sa fille chez vous, et par son entremise tout s'arrangera?

DON JUAN.

Ce parti a un inconvénient.

DON CARLOS.

Lequel?

DON JUAN.

Depuis l'affaire de Madrid, il est mal avec don Diègue... Et] vous, alors, vous n'y êtes plus pour rien.

DON CARLOS.

Vous avez raison. Mais à qui donc alors nous adresser ?

DON JUAN.

Attendez, j'y suis... et toutes les difficultés disparaissent.

DON CARLOS.

Qui donc ?

DON JUAN.

Ma sœur Béatrix. Elle est femme, et par conséquent la prop tion venant de sa part, don Diègue n'a point à s'effaroucher. I trix, en outre, ne peut faire moins pour une personne qu'el chez elle, et dont maintenant elle connaît la famille et la n sance.

DON CARLOS.

Voilà qui est bien pensé.

DON JUAN.

Cachez-vous donc pendant que je vais en causer avec ma sœu

DON CARLOS.

Moi, me cacher... pourquoi ?

DON JUAN.

Don Diègue et le père de Léonor ne doivent vous voir qu'a que tout sera conclu.

DON CARLOS.

C'est que, vraiment, je ne puis me cacher...

DON JUAN.

Il n'y a pas moyen sans cela.

DON CARLOS.

Eh bien! soit!... Mais à condition que personne au monde n saura que vous seul.

DON JUAN.

C'est entendu.

DON CARLOS.

Adieu donc. — Ah! Léonor, mon amour, j'espère, aura fait a pour toi, ingrate!... Pour un premier outrage je t'ai donné la et pour un second outrage je te rends l'honneur !

Il se cache.

DON JUAN.

Si je réussis, ce sera moi qui y gagnerai le plus : je me tr quitte de mes obligations envers Léonor, envers son père, en don Diègue, et en même temps dégagé envers don Carlos... Il donc m'employer de mon mieux pour mener à bien une affaire dépendent mon honneur et mon repos.

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX.

Don Carlos est-il ici?

DON JUAN.

Non, Béatrix.

BÉATRIX.

C'est cependant pour lui que je suis venue.

DON JUAN.

Lorsque Léonor s'est évanouie, je l'ai laissé ici, et à mon retour je ne l'ai plus retrouvé... (*A part.*) Béatrix elle-même doit tout ignorer.

BÉATRIX.

Sans doute son courage l'aura entraîné sur les pas de don Diègue.

DON JUAN.

Ne sachant où le trouver, je ne suis pas sorti à sa recherche... Mais vous-même que lui voulez-vous?

BÉATRIX.

Je venais le prier, mon frère, d'avoir au moins quelque pitié de sa dame, sinon comme amant, du moins comme cavalier et galant homme. Elle est dans la plus profonde affliction.

DON JUAN.

Que dit-elle?

BÉATRIX.

Qu'une seule chose peut la consoler : de voir don Carlos.

DON JUAN.

Il n'y est pas. Et puisque nous sommes seuls, Béatrix, connaissant toute votre prudence, je veux vous confier une idée qui m'est venue.

BÉATRIX.

Voilà qui est très-flatteur pour moi... d'autant que cela est tout nouveau. Car hier, vous aviez si bonne opinion de moi, que ce sont vos soupçons qui vous ont fait entrer ainsi dans mon appartement. N'est-il pas singulier de réunir à ce point la confiance et la méfiance?

DON JUAN.

Vains reproches! vous savez toute l'estime que j'ai pour vous. — Enfin, Béatrix, vous seule pouvez prévenir les périls qui nous menacent, don Diègue, don Carlos, et moi aussi... car il me faut absolument intervenir dans la querelle.

BÉATRIX.

Que désirez-vous?

DON JUAN.

Le voici : veuillez m'écouter. — Connaissant quelle est la famille de Léonor, *je dois* maintenant, plus que jamais, protéger son hon*neur et sa réputation*. Mais si je tente de traiter moi-même cette

affaire avec don Diègue, je ne sais quel sera le résultat de cette démarche; et cependant je ne puis l'entreprendre que bien décidé à réussir. C'est pourquoi, Béatrix, je vous prie de vous charger de ce soin. Vous autres femmes, vous négociez ces choses-là avec des formes plus aimables et plus douces. Puis, cette dame étant dans votre maison, et votre frère ainsi que votre cousin se trouvant courir les mêmes chances, il me semble que vous n'hésiterez pas à lui parler.

BÉATRIX.

A qui donc?

DON JUAN.

A don Diègue. Vous lui laisserez entendre que vous avez été fort offensée qu'il ait manqué ainsi au respect dû à votre maison; vous lui montrerez tous les périls auxquels cette dame l'expose; vous lui conseillerez de les prévenir; enfin vous lui ferez voir qu'un mariage arrange tout. Du reste, tout cela doit avoir l'air de venir de vous seule, et il ne convient pas que nous autres y soyons mêlés le moins du monde.

BÉATRIX.

Voilà, mon frère, qui est parfaitement imaginé. Je vous seconderai de mon mieux.

DON JUAN.

Je vais voir si je rencontre don Carlos. — Pour vous, si vous rentrez dans votre appartement, ayez soin de fermer celui-ci.

Il sort.

BÉATRIX.

Je n'y manquerai pas. — Quel ennui d'être obligée de traiter une affaire qui m'irrite et excite ma jalousie! — Comment me conduire dans une circonstance aussi difficile? Eh bien! profitons de l'occasion pour tout savoir; et puisque mon frère le veut, puisque lui-même m'en offre les moyens, tâchons enfin de sortir de ces illusions et de ces mystères qui m'obsèdent! — Inès?

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Que désirez-vous?

BÉATRIX.

Quoi! c'est vous, Léonor?

LÉONOR.

Vous avez appelé une de vos femmes: il est tout simple que ce soit votre esclave la plus dévouée qui arrive.

Entre DON CARLOS; il se montre derrière la tapisserie.

DON CARLOS, *à part.*

J'ai entendu la voix de Léonor, et j'approche pour la voir rétablie de ce triste accident.

BÉATRIX.

Hier, Léonor, j'ignorais qui vous étiez. Mieux instruite aujourd'hui, je vous mets à votre place, et vous regarde comme mon amie. (*A part.*) Je devrais dire, ma plus cruelle ennemie.

LÉONOR.

Non, madame, en cessant de porter le titre de votre suivante, je ne serai point dédommagée du bien que je perds par l'honneur que je gagnerai. Souffrez que je reste à jamais dans la situation où j'ai été placée près de vous. Oui, si celle qui, sans le savoir, a causé tant de trouble dans votre maison, n'est pas indigne de vos bontés, traitez-moi, je vous prie, comme vous m'avez traitée jusqu'à présent.

BÉATRIX.

Cela n'est plus possible. Songez donc qu'en ce moment, pour m'acquitter de ce que je dois à votre naissance et à ma maison, je m'occupe de vous marier.

LÉONOR.

Le ciel récompense tant de bonté!..... Mais, madame, vous ne réussirez pas dans vos desseins. Carlos ne voudra pas. Il est si jaloux!

BÉATRIX.

Il ne s'agit point de don Carlos.

LÉONOR.

De qui donc?

BÉATRIX.

De don Diègue Centellas.

LÉONOR.

Renoncez à cette idée. Plutôt mourir mille fois que d'être à don Diègue!

BÉATRIX.

Vous ne l'aimez donc pas?

LÉONOR.

Moi, aimer don Diègue!... Un aspic rencontré au milieu des fleurs, — un serpent que j'aurais vu dans la campagne, — un tigre qui me serait apparu dans les forêts, me sont moins odieux que lui.

BÉATRIX, *à part.*

Doucement, s'il vous plaît. Je veux bien qu'elle le dédaigne, mais pas à ce point.

DON CARLOS, *à part.*

La perfide! elle m'aura sans doute aperçu. Sans cela elle tiendrait un autre langage.

BÉATRIX.

Je pensais vous être agréable. Je ne croyais pas que vous pussiez détester *un homme qui, à Madrid, a failli mourir pour vous, et qui vous a suivie à Valence.*

LÉONOR.

Ah! vous ne savez pas à quel point m'offensent les prétentions de don Diègue.

BÉATRIX.

Je le saurai bientôt; car il faut enfin que nous sortions de ce labyrinthe confus, lui, vous, moi, mon frère et don Carlos.

Elle sort.

DON CARLOS, *à part.*

Maintenant la voilà seule. — Grand Dieu! elle pleure!..... Mais qu'importe! je vois ses larmes, et ne vois pas pour qui elle les répand.

LÉONOR, *de même.*

O ciel! ayez pitié de moi!

DON CARLOS.

La cruelle!

LÉONOR.

Vous seul écoutez ma plainte.

DON CARLOS.

La perfide!

LÉONOR.

Je ne suis point coupable, vous le savez!

DON CARLOS.

L'ingrate!

LÉONOR.

Pourquoi donc Carlos m'accuse-t-il?

DON CARLOS.

Parce qu'il a vu ton inconstance et ta trahison [1]!

LÉONOR.

Hélas!

DON CARLOS.

Tout aujourd'hui conspire contre moi; je n'en puis douter, elle doit savoir que je l'entends. Mais qu'importe, après tout, puis-

[1] Nous avons reproduit d'une manière générale, et en abrégeant, le sens de trois strophes composées d'à-parté, de Léonor et de Carlos, qu'il nous a été impossible de traduire. Voici la première de ces strophes :

— Aora sí, piadosos cielos,
— Ah zelos!
— Que solo podrán mis labios
— O agravios!
- Quexarse al viento mejor.
— O Amor!
— Quien le dirá á mi dolor
La razon que há de culparme?
— Yo lo dixera, á dexarme
Zelos, agravio y amor,

Calderon a reproduit assez souvent dans ses comédies ces tours de force de versification. Lope s'y est aussi exercé quelquefois. Enfin on en voit un exemple dans *Don Quichotte*, 1re partie, chap. 27.

que je ne la crois pas. Il n'en est pas de la voix humaine comme de l'or ou de l'argent : quelle que soit la valeur réelle des paroles qu'elle exprime, elle rend toujours le même son [1]. Aussi j'écouterais vainement pendant des siècles, je n'en saurais pas davantage.

LÉONOR.

Ah! Carlos, si tu m'entendais!

DON CARLOS.

Ah! Léonor, si..... (*On frappe à la porte.*) Mais on frappe à la porte d'entrée. Je vais refermer la mienne.

LÉONOR.

Je ne puis pas même parler à son image sans qu'on vienne me troubler. Allons voir qui c'est. Peut-être aurai-je encore un moment de liberté... (*Elle va ouvrir.*) Qui est là?

Entre DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Le seigneur don Juan est-il chez lui? (*A part.*) Mais, ô ciel! que vois-je?

LÉONOR.

Il vient de sortir. (*A part.*) Dieu! mon père!

DON PÈDRE.

O mon âme, quelle rencontre!

DON CARLOS, *à part.*

Ne craignez rien, Léonor, vous avez un refuge dans mes bras!

Léonor entre dans le cabinet où est don Carlos.

DON PÈDRE.

Elle a refermé la porte sur elle. Mais cela ne la sauvera pas. Lorsque je défends mon honneur, je puis affronter le monde entier, et renverser tous les obstacles. Brisons cette porte, en attendant que je puisse châtier la coupable comme elle le mérite.

Entre BÉATRIX.

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc? que signifient ces cris, ce bruit?

DON PÈDRE.

C'est une colère, un désespoir qui demande à s'assouvir. C'est la foudre qui consumera tout ce qui voudrait s'opposer à sa rage.

BÉATRIX.

Comment! chez moi, tant d'audace? Quel motif a pu vous porter à de pareils excès?

[1] *Que aqueste metal humano*
El mismo sonido tiene
Quando es fino, y quando es falso.

Calderon veut dire qu'au son d'une pièce de monnaie on reconnaît si elle est de bon ou de mauvais aloi; *mais qu'on ne peut pas reconnaître également au son de la voix, si celui qui parle dit la vérité ou un mensonge.*

DON PÈDRE.

Une infâme qui est cachée là.

BÉATRIX.

Un moment! est-ce de Léonor que vous parlez?

DON PÈDRE.

Et qui donc pourrait m'émouvoir à ce point?

BÉATRIX, *à part.*

A merveille! après don Carlos et don Diègue, il ne nous manquait plus qu'un troisième amant aux cheveux blancs! Si encore celui-ci pouvait mettre la paix entre les deux autres! (*Haut.*) Quels que soient vos motifs, que je ne puis pénétrer, quelle que soit l'injure dont vous vouliez tirer vengeance, comment avez-vous osé entrer ici?

DON PÈDRE.

Ma situation doit m'excuser. Elle justifierait plus encore. Ainsi, madame, pardonnez si je ne vous témoigne pas plus d'égards.

BÉATRIX.

Vous vous trompez, seigneur, si vous pensez qu'il ne se trouvera pas dans cette maison un homme qui...

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Qu'est ceci?

BÉATRIX.

Ce que c'est, mon frère? — C'est ce vieux cavalier, qui, lui aussi, vient chercher Léonor, et s'amuse à briser toutes nos portes.

DON JUAN.

Doucement, Béatrix. Vous n'avez pas à vous plaindre. Le seigneur don Pèdre n'a point tort: il est le maître de la maison, et tout ici est à son service.

DON PÈDRE.

Seigneur don Juan, trève de vains complimens. Je ne suis ni ne veux être le maître chez vous. Je suis un étranger qui s'est confié à vous, et qui, venant pour vous parler, trouve ma fille dans votre maison, — là, — cachée. Ouvrez, de grâce, ou bien j'ouvrirai moi-même en jetant la porte à bas.

BÉATRIX, *à part.*

C'est son père!

DON JUAN, *à part.*

Que faire? que dire, puisqu'il l'a vue?

DON PÈDRE.

Eh bien! que résolvez-vous?

DON JUAN.

Certes, seigneur don Pèdre... (*A part.*) Je serai trop heureux si je puis me tirer de là. (*Haut.*) Oui, certes, vous me montrez un

grande reconnaissance de mon empressement à vous servir ! Hier, vous me faites la confidence de vos chagrins ; moi, je me hâte de chercher Léonor, et je l'amène chez ma sœur, auprès de qui vous l'avez trouvée... J'espère que tout s'arrangera à votre satisfaction, et que vous retournerez à Madrid content et honoré.... Mais si ma conduite vous déplaît, je cesserai de me mêler de vos affaires.

DON PÈDRE.

Souffrez, don Juan, que j'embrasse vos genoux, et veuillez me pardonner. La colère que j'ai ressentie à la vue de ma fille m'a ôté l'usage de ma raison. Il est bien difficile à un infortuné de demeurer de sang-froid en présence de ce qui a causé son malheur, et la passion m'a entraîné. Mais, prosterné à vos pieds, je mets tout à votre disposition.

DON JUAN.

Que faites-vous, seigneur ? Levez-vous !

DON PÈDRE.

Et vous, madame, pardonnez l'ennui que je vous ai causé. Je suis noble, et j'ai reçu un outrage.

BÉATRIX.

Si j'avais su qui vous étiez, seigneur, c'eût été en m'y prenant d'une autre sorte que j'aurais essayé de vous calmer.

DON JUAN.

Avez-vous fait appeler don Diègue ?

BÉATRIX.

Oui, Inès vient d'y aller.

DON JUAN.

Veuillez m'accompagner, seigneur don Pèdre ; il est une démarche d'une haute importance que nous devons faire ensemble. Vous pouvez être tranquille touchant Léonor, puisqu'elle reste avec Béatrix.

BÉATRIX.

Je vous réponds d'elle, seigneur.

DON PÈDRE.

Il suffit, madame, qu'elle soit auprès de vous. — Dieu puissant, permets que je voie mon honneur rétabli, et ensuite vienne la mort quand elle voudra.

DON JUAN, *à part*.

Je ne sais où diable le conduire. (*Bas, à Béatrix.*) Pendant mon absence, vous, parlez à don Diègue... tâchez de le décider... mon bonheur en dépend.

Don Juan et don Pèdre sortent.

BÉATRIX.

Son bonheur !... et mon infortune !... — Léonor ; ouvrez, je suis seule.

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Sous cette garantie, je sors.

DON CARLOS, *bas, à Léonor.*

Ne dites pas à Béatrix que je suis ici.

LÉONOR.

Il suffit.

BÉATRIX.

Vous venez d'échapper à un grand dan er.

LÉONOR.

C'est là que j'ai trouvé mon salut.

BÉATRIX.

Il a été fort heureux que la porte de ce cabinet ait été ouverte.. Jamais mon frère n'y laisse la clef.

LÉONOR.

Toute ma vie était dans cet étroit espace. (*A part.*) Il renferme don Carlos !

BÉATRIX.

Léonor, puisque votre père est encore venu augmenter par sa pré sence les embarras où nous nous trouvions, comme si nous n'en avions pas assez, je n'en mettrai que plus de soins à l'affaire dont je m'occupais pour vous.

LÉONOR.

Alors je vous répéterai avec plus de force encore ce que je vous disais tout à l'heure.

BÉATRIX.

Votre conduite ressemble à de l'obstination.

LÉONOR.

La vôtre à une injure.

BÉATRIX.

Laissons cela. Passons dans ma chambre, et fermons celle-ci.

LÉONOR.

Je vous suis à l'instant.

BÉATRIX.

Ah ! don Diègue, avec quelle crainte j'attends ta visite !

Elle sort

LÉONOR.

Carlos, puisque j'ai l'occasion de vous parler un moment, veuillez m'écouter.

Entre DON CARLOS.

DON CARLOS.

Léonor, si le hasard même me fournit des occasions de vous rendre service, et si telle est notre destinée à tous deux, — à vous de m'offenser sans cesse, comme à moi de sans cesse vous obliger, que voulez-vous encore ?... Laissez-moi jusqu'à ce qu'il se présente quelque

autre occasion où vous puissiez me faire un nouvel outrage, où moi je puisse vous donner de nouveau la vie.

LÉONOR.

Je ne vous offenserai pas plus dans l'avenir que dans le passé; mais si vous voulez me sauver une fois encore, vous le pouvez.

DON CARLOS.

Et comment?

LÉONOR.

Sachez que Béatrix, pour mon malheur, veut me faire épouser don Diègue. Vous qui m'avez toujours protégée avec tant de générosité et de désintéressement, vous pouvez plus aujourd'hui pour moi que jamais, et il vous suffira de parler à Béatrix.

DON CARLOS.

Comment! c'est à moi qu'est venue l'idée de ce mariage, et c'est moi qui m'y opposerais!

LÉONOR.

Vous le désirez?

DON CARLOS.

Certainement.

LÉONOR.

C'est vous qui l'avez projeté?

DON CARLOS.

C'est moi-même. Et voilà pourquoi j'ai consenti à me tenir ici caché, afin de ne pas rencontrer ou don Diègue ou votre père.

LÉONOR.

Je ne puis vous comprendre.

DON CARLOS.

Cela n'est pourtant pas difficile.

LÉONOR.

Expliquez-vous, de grâce!

DON CARLOS.

Mon amour est si pur, ma tendresse si noble, ma jalousie si dégagée de toute vue personnelle, qu'en vous perdant, Léonor, je veux du moins sauver votre honneur.

LÉONOR.

Ah! Carlos, je vous comprends!

DON CARLOS.

Je ne veux plus revenir sur l'affaire de Madrid; mais, sans parler de ce scandale, ici même don Diègue n'est-il pas venu vous voir dans la maison où moi-même je vous avais placée?.., Ne sait-on pas qu'une nuit il est sorti d'ici par le balcon? une autre fois ne l'a-t-on pas surpris dans ce salon, renfermé avec vous? Eh bien! je veux que tout soit réparé par le don de sa main: et ce sera là le dernier sacrifice de l'affection la plus tendre et la plus dévouée... Oui, pour rétablir votre honneur, je veux, malgré mon amour, vous voir dans les bras d'un autre.

LÉONOR.

O mon bien ! mon âme ! ma vie !

DON CARLOS.

Mon mal ! ma perte ! ma mort !

LÉONOR.

Si je l'ai vu la nuit du balcon, que la foudre m'anéantisse à l'instant !... et si, lorsqu'il me parla, je savais...

DON CARLOS.

Faussetés que tout cela.

LÉONOR.

Si cela n'était pas la vérité, je n'aurais point dit à Béatrix ce que je lui ai dit.

DON CARLOS.

Eh ! mon Dieu ! vous saviez que je vous écoutais.

LÉONOR.

Comment aurais-je pu le savoir ?

DON CARLOS.

Vous m'aviez sans doute vu me cacher... et la preuve c'est que quand votre père est entré, vous êtes accourue où j'étais pour vous placer sous ma protection.

LÉONOR.

Ç'a été l'effet du hasard... Mais supposons qu'il en soit comme vous prétendez : pourquoi, lorsque vous-même voulez me marier à don Diègue, pourquoi le refuserais-je ?

DON CARLOS.

Demandez-le, si vous voulez, à toutes les femmes qui trompent deux hommes à la fois !

LÉONOR.

Je ne suis pas une de ces femmes.

DON CARLOS.

Vous vous ressemblez toutes.

BÉATRIX, *du dehors.*

Léonor ?

LÉONOR.

Béatrix m'appelle.

DON CARLOS.

Si vous voulez m'obliger, ne dites pas que je suis ici.

LÉONOR.

Soyez tranquille... Enfin vous ne voulez pas me croire ?

DON CARLOS.

Non... car le proverbe dit que le pire est toujours certain.

LÉONOR.

Moi je ferai changer le proverbe, et l'on dira que le pire n'est pas toujours certain. — Ah ! Carlos, combien tu me coûtes !

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre chambre dans la maison de don Juan.

Entrent DOÑA BÉATRIX et DON DIÈGUE.

DON DIÈGUE.

Quoi! Béatrix, m'envoyer chercher, ne pas craindre que l'on me voie entrer chez vous en plein jour, faire garder votre appartement et me recevoir dans celui de votre frère! voilà de singulières précautions. Est-ce de votre part bienveillance ou perfidie?... est-ce pour mon bien ou pour ma perte?

BÉATRIX.

Ne vous étonnez pas de ce changement, seigneur don Diègue, et non plus de ce que je puis vous recevoir à cette heure dans ma maison... Quant à l'appartement de mon frère, si je l'ai choisi de préférence au mien, c'est que j'attends aujourd'hui une visite de Violante, et je ne veux pas qu'elle vous voie... Non, don Diègue, vous n'avez rien à craindre de moi; et loin de vouloir vous imposer mon amour, je ne pense plus qu'à seconder de tout mon pouvoir celui que vous ressentez pour une autre. Je veux vous servir en amie, n'aspirant plus à un autre titre qui appartient à une dame plus heureuse.

DON DIÈGUE.

Lorsque j'ai reçu votre billet, j'ai éprouvé des doutes... lorsque j'ai vu comment vous me receviez, de nouveaux doutes me sont venus; les discours que vous me tenez m'en donnent d'autres encore. Je ne sais plus où j'en suis, et je vous prie de vous expliquer.

DON CARLOS, *à part.*

Que penser de ceci? Parlent-ils de leurs ennuis ou des miens?— Écoutons.

BÉATRIX.

Si vous ne me comprenez pas, seigneur don Diègue, quoique je vous parle fort clairement, c'est que vous ne voulez pas me comprendre; mais pour que vous m'entendiez enfin, je vais tout vous dire... Léonor a pour vous abandonné la maison paternelle, perdu ses parens, son repos, son honneur... Don Juan a le droit de se plaindre de vous; don Carlos est offensé; moi, vous le savez, je pourrais aussi vous adresser des reproches, soit à cause de votre abandon injurieux, soit à cause de l'insulte que vous avez faite à ma maison... enfin, pour achever, le père de Léonor est à Valence. De toutes parts vous êtes entouré de dangers; et avec tant d'ennemis réunis contre vous, il vous faut ou vous décider à périr, ou épouser Léonor. Vous l'aimez, elle partage vos sentimens: et lorsque tout conspire votre perte, votre mariage avec elle sauve tout. Me comprenez-vous maintenant?

DON DIÈGUE.

Après un tel langage, il serait difficile de ne pas vous comprendre. Mais permettez-moi de vous répondre.

BÉATRIX.

Parlez donc.

DON CARLOS, *à part.*

Qu'est ceci, grand Dieu! Ainsi don Diègue et Béatrix s'aimaient! Mais n'ai-je pas assez de mes chagrins sans aller m'occuper de ceux des autres? Écoutons. Ici, du moins, il n'y a pas de feinte... Béatrix n'aurait point parlé de ses secrets les plus chers si elle m'avait su caché près d'elle.

DON DIÈGUE.

Je voudrais bien, Béatrix, pouvoir en ce moment me partager en deux pour remplir à la fois les obligations de cavalier et celles d'amant; car elles se contrarient mutuellement, et je ne sais comment répondre avec des sentimens si opposés qui se combattent et divisent mon cœur. Si je veux vous parler comme amant, vous ne me croirez pas; vous serez persuadée que ma tendresse cherche à vous abuser... Je vais donc vous parler purement et simplement comme cavalier, car enfin je suis noble avant d'être amoureux... De plus, Béatrix, je vous en supplie, imaginez-vous que ce n'est pas à vous que je pense; oublions tous deux, moi mon amour, vous votre jalousie. Je ne veux que me souvenir de mon devoir, de mon honneur; et de votre côté, veuillez supposer que c'est une autre personne qui m'a interrogé, et que c'est à une autre que je réponds.

DON CARLOS, *à part.*

Voilà bien des précautions.

DON DIÈGUE.

Me trouvant à Madrid, je vis Léonor, et sa beauté fit sur moi assez d'impression pour m'attirer nuit et jour dans la rue qu'elle habitait. Je vis, je regardai, je persistai, j'écrivis; mais elle répondit à mes avances avec tant de hauteur, que ce n'était plus dédain, mais véritable mépris. Je me sentis blessé, j'eus peine à supporter qu'on ne m'accordât point ces légers égards que les femmes savent conserver même pour ceux dont elles rejettent l'hommage; art charmant qui rend le dédain même agréable.... Cet art, Léonor ne l'employa pas avec moi. Irrité de me voir ainsi repoussé, j'eus recours au moyen ordinaire, c'est-à-dire aux suivantes de ma dame; et l'une d'elles, que j'avais mise dans mes intérêts par le don de quelque bijou, me dit que les mépris de Léonor venaient de ce qu'elle avait un autre amant. Alors j'éprouvai de la jalousie... Et ici, Béatrix, malgré la demande que je vous ai faite en commençant, je consens que ce soit vous-même qui m'écoutiez; et j'espère que mon aveu ne me nuira point dans votre esprit; car dans les rivalités d'amour, celui-là est infâme qui voit froidement qu'un autre possède ce qu'il n'a pu obtenir... La suivante ajouta que sa maîtresse

se proposait de se marier à son amant, et que sur cette confiance elle souffrait que celui-ci vînt la trouver la nuit dans sa maison. Moi, Béatrix, seulement pour me venger je résolus de m'en assurer... n'ayant d'ailleurs d'autre but que de lui faire savoir que je connaissais son secret, afin qu'elle ne se donnât plus les airs d'une beauté orgueilleuse qui repoussait tous les hommages. Sa suivante me fit cacher dans un cabinet de son appartement; de là je pus bientôt la voir qui sortait pour aller dans une autre chambre... Je la suivis dans l'espoir d'entendre quelques mots que je pusse ensuite lui répéter.—Ici, Béatrix, ce n'est pas à vous que je parle; ignorez à jamais que don Diègue, pour se venger d'une femme, ait pu s'abaisser jusqu'à méditer un outrage.—Léonor m'ayant entendu, elle revint sur ses pas, son amant la suivit, et vous savez le résultat de la rencontre; il est inutile que je vous le répète. Enfin, après tant d'aventures, je revins à Valence; et je vous le jure, en me vouant si je mens à la colère du ciel, j'ignorais l'arrivée de Léonor dans cette ville. Réfléchissez, pour vous en convaincre, que je suis venu vous voir la nuit où je fus obligé de me jeter par ce balcon. Cependant, Béatrix, comme vous aviez tout appris, moi, dans le désir de dissiper vos soupçons, je vins hier au soir pour tenter de vous parler; presque au même instant, don Juan, que ma mauvaise étoile semble exciter contre moi, entra à ma suite. En voulant me retirer, je rencontrai Léonor; mais, malgré la surprise que j'éprouvai en la voyant, et surtout en la voyant sous ce costume, je conservai cependant assez de sang-froid pour substituer Léonor à vous-même. Au milieu de ces événemens imprévus survint don Carlos. — Pourquoi donc, Béatrix, vous qui savez tout cela, me proposez-vous d'épouser Léonor,—une femme qui m'a toujours abhorré, une femme dont les mépris ont causé tous mes malheurs, une femme qui est venue à Valence avec un autre amant, une femme que je n'ai rencontrée dans votre maison que parce que je venais vous y chercher?... Était-ce à vous surtout de me faire une telle proposition? Si, pendant mon absence, vous avez donné votre cœur à un autre plus heureux, et que vous preniez mon aventure de Madrid pour un prétexte afin de rompre avec moi, eh bien! Béatrix, abandonnez un homme qui vous aime, à la bonne heure! mais ne vous occupez point de me marier, car ce n'est pas de votre main que je dois accepter une femme.

DON CARLOS, *à part.*

O ciel! qu'ai-je entendu? Jamais homme fut-il mieux désabusé! Ah! Léonor, ma chère Léonor, oui, tu disais la vérité.

BÉATRIX.

Et qu'espérez-vous faire contre tant d'ennemis?

DON DIÈGUE.

Quels sont ces ennemis?

BÉATRIX.

Moi, Léonor, don Pèdre don Carlos, et don Juan.

DON DIÈGUE.

De tous ces ennemis, Béatrix, je ne redoute que vous seule.

BÉATRIX.

Pourquoi moi plutôt qu'une autre ?

DON DIÈGUE.

Parce que mon plus grand chagrin c'est de voir l'activité ave quelle vous vous occupez de cette affaire.

Entrent GINÈS et INÈS, chacun par une porte différente.

GINÈS.

Seigneur!

INÈS.

Madame!

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc?

DON DIÈGUE.

Quoi de nouveau?

INÈS.

Voici mon maître; je l'ai vu dans la rue.

GINÈS.

Et le pire, c'est que le seigneur don Pèdre est avec lui.

DON DIÈGUE.

J'étais prédestiné, en naissant, à tous les malheurs de ce g

BÉATRIX.

Peu importe que mon frère vous voie ici. Mais pour don Pé c'est autre chose.

GINÈS.

Ce sont bien le père et le frère les plus ponctuels que j'aie ja vus... Survient-il la moindre aventure, aussitôt les voilà.

DON DIÈGUE.

Je vais m'enfermer un moment dans ce cabinet.

GINÈS.

Bon ! c'est tous les jours de même!

DON CARLOS.

On n'entre point ici.

DON DIÈGUE.

O ciel!... un homme est là!

BÉATRIX.

Un homme!... Qui ce peut-il être?

GINÈS.

C'est sans doute Abindarraëz qui a pris les devans afin de ne de trouver sans gîte[1].

DON DIÈGUE.

Ne jouez pas ainsi l'étonnement... Lorsque vous m'avez con

[1] Allusion à l'épisode d'Abindarraëz, dans la Diane de Montemayor.

chez votre frère pour me proposer la main de Léonor, c'est que vous vouliez donner satisfaction au rival qui est là caché, en lui montrant que vous vous occupez de mon mariage. Mais, vive le ciel!...

BÉATRIX.

Arrêtez, don Diègue!

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

D'où vient donc ce bruit, madame? Mais que vois-je?

BÉATRIX, *à don Diègue.*

Je ne sais qui c'est.

DON DIÈGUE.

Eh bien! j'aurai le plaisir de vous l'apprendre... Oui, dussent se réunir contre moi tous ceux qui ont conjuré ma perte, il faut que je voie l'homme si prudent ou si lâche qu'il ne se montre pas lorsqu'un autre le défie sous les yeux de sa dame!

Entre DON CARLOS.

DON CARLOS.

Me voici. Je puis éviter une affaire par égards, mais point par lâcheté.

LÉONOR.

O destinée! quand cesseras-tu de me poursuivre?

Entrent DON JUAN et DON PÈDRE.

DON JUAN.

Que se passe-t-il donc?

DON PÈDRE.

Quelle étrange confusion! je cherchais un ennemi, et j'en ai deux devant moi!... Traître don Carlos! vil don Diègue! si je ne puis me partager en deux pour vous frapper tous deux séparément, mettez-vous du même côté, pour que je puisse vous frapper tous deux du même coup.

DON JUAN.

Un moment. Avant de recourir aux armes, voyons si la raison ne peut pas tout arranger à l'amiable...—Don Diègue, Béatrix vous a-t-elle parlé du moyen le plus simple et le plus facile de tout ter miner?

DON DIÈGUE.

Ce moyen ne saurait me convenir. Il s'agit d'épouser une femme qui ne m'aime pas.

DON PÈDRE.

Eh bien! don Juan, puis-je en entendre davantage?— Recourons à mon épée!

DON CARLOS

Arrêtez!

DON JUAN.

Quoi! vous le défendez lorsqu'il refuse d'épouser Léonor!... Que voulez-vous donc?

DON CARLOS.

S'il eût consenti, je le tuais.

DON JUAN.

Qu'est-ce donc?

DON CARLOS.

En un moment tout est changé; et mon amour aspire au bonheur d'épouser Léonor.

DON JUAN.

Mais vos motifs de plaintes?

DON CARLOS.

Je suis satisfait; vous devez l'être aussi. Léonor, demandons tous deux pardon à votre père.

LÉONOR.

Seigneur...

DON PÈDRE.

Ne me dis rien, ma fille... Mon honneur est rétabli; je n'ai plus rien à souhaiter, et j'oublie toutes mes peines.

DON JUAN.

Ne me direz-vous pas au moins, don Carlos, le motif...

DON CARLOS.

Mais si vous le permettez?...

DON JUAN.

Sans doute.

DON CARLOS. *Il se place entre don Juan et don Diègue.*

Laisse moi me placer ici.

BÉATRIX, *à part.*

Il va lui dire ce qu'il a entendu.

DON CARLOS.

Don Diègue, veuillez donner la main à Béatrix.

DON DIÈGUE.

Et ma main et mon âme.

DON JUAN.

Comment donc?

DON CARLOS.

Il le faut ainsi, et cela doit vous apprendre le motif de mon changement.—Dans cette maison demeurent Léonor et Béatrix. Or don Diègue y est fort assidu... or, puisque j'épouse Léonor, il faut bien qu'il épouse Béatrix.

DON JUAN.

J'avais bien quelques soupçons. Mais je rends grâces au ciel d'avoir vu le remède avant d'avoir appris le mal.

GINÈS.

Tout le monde fait la paix, tout le monde se marie : à nous deux Inès. (*Au public.*) Qu'après cet exemple, personne ne se méfie de sa dame, quelles que soient les apparences ; car malgré le proverbe : LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN. Pardonnez-nous tous nos défauts.

FIN DE LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS CERTAIN.

BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

(DICHA Y DESDICHA DEL NOMBRE.)

NOTICE.

Bonheur et malheur du nom appartient à ce genre de pièces que nous appelons comédies d'intrigue et que les Espagnols nomment, à cause du costume dans lequel on les représente, comédies de cape et d'épée.

Nous n'arrêterons pas le lecteur à une analyse détaillée de cette comédie ; ce serait lui enlever le plus vif plaisir que puissent procurer les pièces de ce genre, le plaisir de la surprise. Seulement nous croyons pouvoir annoncer sans péril une invention des plus ingénieuses, des situations charmantes, et dans les personnages accessoires de Tristan et de Flora beaucoup d'esprit, de grâce et de finesse.

BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

PERSONNAGES.

DON FÉLIX COLONA.	DOÑA VIOLANTE, dame.
DON CÉSAR FARNÈSE.	AURELIO, son père.
TRISTAN, valet de don Félix.	LISARDO, cavalier.
FABIO, valet de don César.	LIBIO, valet.
LE PRINCE D'URBIN.	NICE, } suivantes.
DOÑA SERAPHINA, dame.	FLORA, } suivantes.
LIDORO, son père.	MUSICIENS.

La scène est à Parme dans la première partie de la première journée, et ensuite à Milan.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Une place publique.

Entrent DON CÉSAR, DON FÉLIX et TRISTAN.

DON FÉLIX.

Vous êtes tout joyeux.

DON CÉSAR.

Comment ne le serais-je pas, lorsque aujourd'hui j'atteins le comble de mes souhaits?

DON FÉLIX

Et comment?

DON CÉSAR.

Prêtez-moi votre attention. — Vous savez déjà, — comme étant mon ami si véritable que nous avons deux âmes en chacun de nous, si toutefois nous n'avons pas à nous deux une seule âme, — vous savez combien de soucis, d'ennuis, de peines, de chagrins et de malheurs m'a causés l'invincible amour que je porte à doña Violante, depuis le jour où je prétendis, avec des larmes et des soupirs, — ces vaines munitions de guerre, — battre en brèche des murs de diamant, briser des rocs d'acier, pénétrer des mines de pierre et traverser des fossés de feu. Un de mes plus tristes souvenirs, vous ne l'ignorez pas, don Félix, c'est celui de la mort de son cousin Laurencio, avec qui j'eus une rencontre dans le champ, sous je ne sais plus quel prétexte, et que la jalousie me fit tuer parce qu'il traitait de son mariage avec elle : combat déplorable, mais dans

lequel nous eûmes chacun une part égale de bonheur et de malheur; car le destin voulut, dans son équité, que le favorisé mourût et que le dédaigné restât vivant... Après cette triste aventure, il vous en souvient, je quittai Parme, mais sans que l'absence pût changer en rien mes sentimens; et cela vous montre, sans doute, combien ma chaîne est étroite et forte, puisque le temps qui détruit tout a été impuissant à la détruire. Après certains délais, le duc monseigneur, voyant que personne ne se portait partie dans sa cause, ce qui tient sans doute à ce que Lisardo, un frère de l'infortuné Laurencio, qui, depuis sa plus tendre jeunesse, est en Allemagne au service de l'empereur, n'a point voulu me poursuivre en justice, réservant, je crois, à son courage une plus noble vengeance; enfin le duc a été libre de m'accorder mon pardon, et je suis rentré à Parme, en y ramenant avec moi mon amour et ma jalousie;—car si l'amour, quand il est seul, peut oublier, l'amour jaloux n'oublie jamais;—et là je trouvai Violante, s'il est possible, plus intraitable et plus cruelle, comme si ma conduite eût été pour elle un outrage et eût augmenté ses mépris. Mais enfin,—pour revenir à ce que je disais tout-à-l'heure,—comme il n'y a point de diamant, il n'y a point d'acier, il n'y a point de pierre, il n'y a point de feu qui ne finisse par se rendre, car l'on travaille le diamant, on polit l'acier, l'eau creuse la pierre, et le vent apaise le feu : de même Violante, par un de ces miracles que l'amour a faits tant de fois, si nous en croyons l'antiquité, s'est laissé gagner à la pitié, et elle vient de m'écrire que demain....

Entre FABIO.

FABIO, *à don César.*

Seigneur?

DON CÉSAR.

Que me veux-tu, imbécile?

FABIO.

Le duc vous attend. Il m'a chargé de vous dire, aussitôt que je vous trouverais, que vous alliez lui parler sans retard.

DON CÉSAR, *à don Félix.*

Voyez quel est mon malheur! si je veux raconter mes tourmens, mes angoisses, j'ai du temps de reste; et lorsque je vais vous conter mes joies et mes bonnes fortunes le temps me manque... mais j'achèverai tout-à-l'heure; veuillez m'attendre, je reviens.

DON FÉLIX.

Vous n'avez plus grand'chose à me dire; j'entrevois assez clairement que Violante veut enfin correspondre à votre amour. La beauté la plus dédaigneuse en apparence est toujours au fond du cœur content d'être aimée.

Don César sort.

TRISTAN.

Vous avez bien raison, monseigneur.—Moi, comme je courtisais,

— si vous me permettez cette expression, — comme je courtisais une certaine donzelle, qui n'était qu'un amas d'os et de chair, et comme, par la grâce de Dieu, je suis aussi changeant que sensible, je me lassai; mais à peine s'en fut-elle aperçue, qu'elle me dit : « Polisson, misérable, infâme scélérat, puisque vous avez commencé à m'aimer, vous continuerez, s'il vous plaît, ou, vive le ciel ! vous mourrez sous le bâton; car vous avez été bien hardi de m'aimer, mais vous le seriez plus encore de ne m'aimer pas. »

DON FÉLIX.

Toujours le même, Tristan !... A tout propos, tu as quelque méchant conte à placer.

TRISTAN.

Un pauvre hidalgo[1] étant un jour à raccommoder sa culotte, un de ses amis vint à entrer, qui lui dit : « Qu'y a-t-il de neuf? » A quoi l'autre répondit : « Il n'y a que le fil[2]. » Et moi je vous dis de même; car si je me mets à rafistoler un peu vos vieilleries d'amour, tout ce qu'il y aura de neuf ce sera le fil de mes contes.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

Ah ! don Félix, est-il un homme plus malheureux que moi? Comme mes plaisirs se changent vite en chagrins !... comme mon contentement fait bientôt place à la tristesse !... J'avais bien raison de craindre que le temps ne me manquât pour savourer à l'aise mon bonheur.

DON FÉLIX.

Eh bien ! qu'est-ce donc? que s'est-il passé?... Vous serait-il survenu quelque ennui?

DON CÉSAR.

Oui, et un tel ennui, que le ciel ne pouvait pas m'en envoyer un plus grand; car au moment où je commençais à vous dire que Violante cédait enfin à ma constance, et qu'elle m'avait écrit que son père allait demain à un village voisin où il a son bien, et qu'elle me donnerait la nuit suivante entrée dans son jardin, — au moment où j'étais si près de toucher au bonheur, je m'en vois rejeté si loin qu'il ne m'est plus possible d'y arriver, car un millier d'obstacles viennent de s'amonceler devant moi.

DON FÉLIX.

Quoi! sitôt, don César?

DON CÉSAR.

Oui, don Félix, vous dont j'envie le sort, puisque vous n'aimez

[1] Le mot *hidalgo*, qui était primitivement un titre honorifique, est employé ici pour exprimer un gentilhomme vaniteux et pauvre. Comme la plupart des écrivains français qui ont peint les mœurs espagnoles l'ont employé dans cette acception, nous avons cru devoir le conserver sans le traduire.

[2] La plaisanterie est dans le texte plus vive et plus gaie, le mot *nuevo*, en espagnol, signifiant tout à la fois *neuf* et *nouveau*.

ni ne servez aucune dame[1]. Et pour que vous connaissiez toute ma disgrâce...

DON FÉLIX.

Achevez, don César; vous m'inquiétez.

DON CÉSAR.

Le duc a appris que le prince d'Urbin était arrivé en secret à Milan, où il vient, j'imagine, prendre le commandement des troupes de l'Empire contre les Suisses; et comme il est fort de ses amis et son proche parent, il m'envoie avec cette lettre lui présenter son compliment de bienvenue, et m'a ordonné de partir à l'instant même. Vous concevez sans peine l'embarras où je me trouve: car si je ne pars point, je m'expose à perdre les bonnes grâces du duc, et si je pars, je perds l'occasion que j'ai le plus souhaitée en ma vie; d'autant que Violante, ignorant le motif et la nécessité de cette absence, pourra croire que je veux par là me venger de ses anciens mépris, et reprendra contre moi une haine que l'orgueil blessé rendra cette fois inflexible.

DON FÉLIX.

Je n'ai qu'une chose à vous dire; c'est que vous pouvez, sans qu'on le sache, rester ici jusqu'à demain, et que de bons chevaux de poste vous feront regagner le temps perdu.

DON CÉSAR.

Cela est impossible, car le duc m'a commandé de partir en poste sur-le-champ, et dans un voyage de six jours en perdre deux est beaucoup.

DON FÉLIX.

Eh bien! vous pouvez avertir Violante en lui exprimant tous vos regrets.

DON CÉSAR.

Je puis, en effet, m'excuser auprès d'elle; mais tout cela ne me rendra pas l'occasion que j'avais pour demain, grâce à l'absence de son père.

DON FÉLIX.

Mais que dit la lettre?

DON CÉSAR.

Que voulez-vous qu'elle dise?... ce sont les complimens ordinaires.

DON FÉLIX.

Y êtes-vous nommé?

DON CÉSAR.

Oui, suivant l'usage, sous cette formule: « César Farnèse, mon cousin, va en mon nom, etc., etc.» C'est le style usité, afin que la personne à qui l'on adresse la lettre sache les égards qu'elle doit à la personne qui la porte.

[1] *Il y a ici dans l'original une grâce intraduisible. Elle tient à la ressemblance qu'a le nom de Félix avec le mot felix, qui signifie heureux.*

DON FÉLIX.

Il n'y a rien de plus?

DON CÉSAR.

Mon Dieu, non.

DON FÉLIX.

Et le prince d'Urbin vous connaît-il?

DON CÉSAR.

Il ne m'a jamais vu, et n'a sans doute auprès de lui personne qui me connaisse... Il y a tant d'années qu'il est en Allemagne, au service de l'empereur!

DON FÉLIX.

Eh bien! si le cœur vous en dit, comme je ne suis pas plus connu que vous à Milan, je m'offre à vous trouver un remplaçant; de telle sorte que vous puissiez rester ici en secret et donner toute satisfaction à votre amour. Et il n'y a là rien qui puisse offenser ni le duc ni le prince d'Urbin : l'un aura envoyé son compliment, l'autre l'aura reçu. Il ne s'agit que de partir, de donner la lettre, et de revenir au plus tôt avec la réponse.

DON CÉSAR.

Quand bien même vous ne me feriez pas entrevoir autant de facilités, je suis dans une situation si critique, que je courrais volontiers de plus grands risques.

TRISTAN.

Je crois bien que j'indiquerais un meilleur moyen d'arranger le tout.

DON FÉLIX.

Tais-toi, imbécile.

DON CÉSAR.

Enfin, est-ce que vous consentiriez à me rendre ce service?

DON FÉLIX.

Je ne suis point de ceux qui donnent un conseil et qui reculent à l'exécution. J'irai en votre lieu et place.

DON CÉSAR.

Je vous baise les pieds mille fois, et...

DON FÉLIX.

Assez! de grâce, épargnez-moi. Entre amis tous ces remerciemens sont superflus.

DON CÉSAR.

Il n'y a plus maintenant qu'une difficulté.

DON FÉLIX.

Qu'est-ce donc?

DON CÉSAR.

J'ai à toucher chez le seigneur Aurelio, père de Violante, une certaine somme que le duc m'a accordée pour m'aider dans mes dépenses, et ainsi on me croira *plus aisément* parti; mais alors je crains que *Violante ne m'attende plus* demain.

DON FÉLIX.

Il n'y a qu'à lui écrire un mot.

DON CÉSAR.

C'est impossible. Je ne pourrais lui écrire que par une sienne suivante qui vient chez moi ; et avec la pensée où elle sera que je pars, elle ne viendra pas me voir de sitôt.

DON FÉLIX.

Eh bien ! vous avez votre ordonnance de payement ; et avec cela votre valet pourra se présenter chez elle sans péril.

DON CÉSAR.

Ne le croyez pas. Depuis la fin tragique de son neveu, le seigneur Aurelio, qui ne s'occupe plus de mon amour ni de ma jalousie, songe toujours à sa vengeance, et s'il voyait dans sa maison un de mes gens, je crains qu'avant de s'informer de l'objet de sa venue, il ne se portât contre lui à quelque extrémité.

DON FÉLIX.

Il me vient une idée. Nous n'avons qu'à envoyer Tristan, qui, avec sa prudence, son esprit et son adresse ordinaire, détournera aisément tous les soupçons.

TRISTAN.

Je ne pourrai jamais.

DON FÉLIX.

Que crains-tu donc ?

TRISTAN.

On doit toujours craindre les soupçons d'un homme d'honneur[1].

DON CÉSAR.

Puisque tu vas de ma part, le désagrément serait pour moi.

TRISTAN.

En voilà une bonne ! J'ai une histoire qui revient à ce propos. Un jour, un inspecteur de police assez mal parfumé se présenta devant son corrégidor, et lui dit en poussant des cris de fureur : « Une servante a exhibé avant l'heure voulue son vase de nuit, et tandis que je dressais le procès-verbal, une autre servante a vidé sur ma propre personne le vase en question. Comme en ce moment j'écrivais d'après vos ordres, ce n'est pas à moi que l'on a fait cela, c'est à vous. » Sur quoi le corrégidor lui répondit d'un ton sévère : « Eh bien ! maraud, qui vous permet de vous offenser des injures que l'on me fait ? » D'après cela, si l'on me donne du bâton là-bas, et que je revienne à demi mort, comme ce sera vous qui aurez reçu cette injure, vous pourrez me faire la même réponse.

[1] Encore ici une *grâce* qu'il nous a été impossible de reproduire. Le verbe espagnol *desmentir*, qui isolé signifie donner un démenti, quand il est placé devant le mot *sospechas*, signifie *détourner des soupçons*. De là la plaisanterie de Tristan, qui fait *semblant de comprendre* qu'on le charge de porter un démenti à Aurelio

DON FÉLIX.

Ne t'inquiète de rien; tu vas porter la lettre, et au retour tu m'accompagneras à Milan.

TRISTAN.

Pour ceci, à la bonne heure! Cela me va aussi bien que le reste me va peu.

DON FÉLIX.

Tu as donc du plaisir à faire ce voyage?

TRISTAN.

Certainement. Comme nous sommes en carnaval, et qu'à Milan surtout c'est une époque de réjouissances, je compte m'amuser comme un bienheureux.

DON FÉLIX.

Partons donc! (*A don César.*) Je vais faire préparer les chevaux pendant que vous écrivez et que Tristan porte la lettre.

DON CÉSAR.

Dépêchons, car voilà une excellente occasion.

DON FÉLIX.

Pourquoi donc?

DON CÉSAR.

C'est que le seigneur Aurelio sort de sa maison, et en son absence il sera plus facile de remettre le billet.

Entre AURELIO, lisant une lettre.

DON FÉLIX.

Il est tout occupé à lire une lettre.

DON CÉSAR.

Tant mieux! il ne nous verra pas. (*A Tristan.*) Viens, je te dirai par là à quelle servante tu dois remettre le billet.

Tristan demeure à la même place, en regardant Aurelio.

DON FÉLIX.

Qu'attends-tu, imbécile?

TRISTAN.

Laissez-moi.

DON FÉLIX.

Que fais-tu là?

TRISTAN.

Je suis là à supputer la force du vieux, pour voir combien de coups de bâton il pourra me donner sans reprendre haleine.

Don Félix, don César et Tristan sortent.

AURELIO, *lisant.*

« Mon oncle et seigneur, je suis arrivé à cette cour de Milan, en
» cachant mon nom et ma patrie. Bien que je désire vivement ren-
» trer dans ma maison, je ne veux pas y reparaître que je n'aie vengé
» la mort de mon frère. Et puisque ce malheur nous touche tous,
» veuillez me *faire savoir si don* César Farnèse est à Parme... » (Il

parle.) C'est une honorable résolution que celle de Lisardo; mais je ne m'en étonne point, puisqu'il est de mon sang... Et moi, que dois-je faire?... Rien que l'idée de cette vengeance sourit à mon cœur, qui conserve encore toute l'ardeur de la jeunesse; cependant la prudence m'en montre le péril, et je suis d'un âge où l'on doit écouter plutôt la prudence que le ressentiment. Si je n'excite pas mon neveu Lisardo à cette vengeance, je manque à ce que je me dois à moi-même, et si je l'y encourage, je manque à mes devoirs; car il serait mal à moi, dans une aventure où j'ai déjà perdu l'un de mes neveux, de donner des conseils d'où puisse résulter la perte de l'autre... Je pensais marier ma fille à celui qui n'est plus; Lisardo, devenu le chef de la maison, a succédé à son frère dans mon dessein; et l'exposer à la colère du duc, de qui César est le domestique et l'ami[1], c'est aller contre mon projet, puisque c'est le mettre en péril d'être exilé à jamais... Que dois-je donc faire pour remplir avec honneur cette double obligation?... Le ciel me soit en aide!— Rentrons pour lui répondre; je trouverai bien le moyen de le tenir en suspens jusqu'à ce que j'aie pris moi-même une résolution. A cet effet, il faut que je relise sa lettre. (*Il reprend sa lecture.*) « Veuil-
» lez me faire savoir si don César Farnèse est à Parme, et ayez soin
» qu'on observe toutes ses démarches; j'irai bientôt le rejoindre.
» Lorsque vous me répondrez, mettez pour suscription à votre
» lettre : « A don Celio, dans la maison du prince d'Urbin. »

Il sort.

SCÈNE II.

Un salon dans la maison d'Aurelio.

Entrent DOÑA VIOLANTE et NICE.

NICE.

Voilà que mon seigneur rentre à la maison en lisant je ne sais quels papiers.

DOÑA VIOLANTE.

O ma chère Nice! l'audace est parfois bien craintive, et c'est lorsqu'elle s'aventure le plus, qu'elle a le moins de courage. Depuis que j'ai écrit à don César pour lui exprimer combien j'étais sensible à son amour aussi constant que soumis, j'ai peur même de mon ombre.

NICE.

Eh quoi! madame...

DOÑA VIOLANTE.

Il me semble que mon sein est transparent, et que mon père peut y voir tous les mouvemens de mon cœur. (*A part.*) Ciel! le voici!

[1] Au dix-septième siècle en Espagne, comme en Italie et en France, les grands seigneurs avaient parmi leurs domestiques des gentilshommes de la meilleure naissance et quelquefois leurs parens.

Entre AURELIO.

AURELIO.

Violante?

DOÑA VIOLANTE.

Qu'avez-vous, mon père? vous revenez bien promptement et vous paraissez tout préoccupé.

AURELIO.

Ce n'est rien. Au moment où je sortais, un exprès m'a remis une lettre, et comme il est urgent que j'y réponde... Mais qui donc a pénétré jusqu'ici?

Entre TRISTAN.

TRISTAN, *à part*

Puisque le vieux n'est pas dans la maison, il faut que j'aille jusqu'au fond de l'appartement pour chercher Nice, à qui je dois rendre le message.

AURELIO.

Qui cherchez-vous ici, cavalier?

TRISTAN, *à part.*

Peste soit de la rencontre! (*Haut.*) Vous, seigneur.

AURELIO.

Moi?

TRISTAN.

Vous-même.

AURELIO.

Ne pouviez-vous pas frapper à la porte?

TRISTAN.

C'est que, voyez-vous, j'ai craint de faire du bruit[1].

AURELIO.

Enfin que me voulez-vous?

TRISTAN.

Je désirais vous remettre ce papier.

AURELIO.

De qui est-ce?

TRISTAN.

C'est à vous, puisque c'est pour vous que je l'apporte.

AURELIO.

Vous m'avez l'air bel-esprit?

TRISTAN.

Je suis à demi bachelier[2].

[1] . . . . . *Tengo,*
Segun soy de mal cristiano,
Muy tibios los llamamientos.

Jeu de mots intraduisible, qui porte sur le double sens du mot *llamamiento*, qui signifie 1° l'action de frapper à une porte, 2° un mouvement intérieur de la grâce. Mot à mot : « Comme je ne suis pas de bonne race chrétienne, je frappe faiblement, ou je n'ai que de faibles inspirations de la grâce. »

[2] *Encore ici un jeu de mots intraduisible.* Il porte sur le double sens du mot [illegible],

AURELIO.

Qui est votre maître?

TRISTAN.

Le seigneur don Félix. Ne l'oubliez pas, je vous prie, car cela est de la plus haute importance; et, s'il le faut, je vous le répéterai cent mille fois de suite.

AURELIO.

Je n'aime pas les comptes.

TRISTAN.

Moi si, au contraire; je suis un enragé conteur[1].

AURELIO.

Lisons. (*Il lit.*) « Mon trésorier Aurelio, sur les sommes que vous » avez entre les mains, veuillez donner à don César... » (*A Tristan.*) Comment donc, puisque l'ordonnance est au nom de don César, est-ce don Félix qui vous envoie?

TRISTAN.

Parce que don Félix désire cet argent à cause que don César lui en doit une bonne partie.

AURELIO, *lisant.*

« Cinq cents écus que je lui accorde pour les frais d'un voyage » qu'il va entreprendre d'après mes ordres. »

DOÑA VIOLANTE.

As-tu entendu, Nice? don César va partir!... Sans doute, — le ciel me soit en aide! — il veut venger par ses mépris mon mépris d'autrefois.

TRISTAN, *à demi-voix, en montrant un papier.*

Nice! Nice!

NICE.

Voilà ce valet qui me fait des signes avec un papier.

AURELIO, *qui a vu les signes de Tristan.*

Qu'est-ce donc?

TRISTAN.

Rien.

AURELIO.

Qu'est-ce que ce papier?

TRISTAN.

C'est encore un billet, mais celui-ci n'est pas pour vous[2].

qui signifie 1° un bachelier gradué, 2° un bavard qui parle à tout propos. Dans l'espagnol, c'est Aurelio qui dit à Tristan : « Vous m'avez l'air d'un *bachiller* (ou d'un bavard. » Et Tristan, faisant semblant de se méprendre, répond : « Je n'ai pas encore pris le grade, mais j'ai fait toutes les études nécessaires. »

[1] Encore un jeu de mots qui porte sur le double sens de *cuento*, qui signifie tout à la fois un *million* et un *conte*, une *histoire*. Nous avons tâché de le reproduire tant bien que mal.

[2] Il y a ici une plaisanterie intraduisible, mais qui est pleine de gaieté. Elle porte sur le double sens de cette expression *estos son otros quinientos*, que l'on emploie proverbialement pour dire : *autre sottise du même genre*, et que Tristan emploie dans un *sens littéral* en ayant l'air de dire : « C'est encore un billet de cinq cents écus. »

AURELIO.

Où va don César?

TRISTAN.

En enfer probablement, mais je n'en sais rien.

AURELIO.

Attendez-moi ici un moment; je vais chercher ce qu'il lui faut. (*A part.*) O ciel! le duc a peut-être appris que Lisardo était à Milan, et c'est pour cela qu'il le fait partir.

Il sort.

DOÑA VIOLANTE.

Je ne sais comment je n'étouffe pas de dépit... C'est ainsi que don César me délaisse! Lui si constant et si fidèle lorsque je ne lui montrais que du dédain, c'est ainsi qu'il reconnaît ma bonté!

TRISTAN.

Maintenant que je puis parler, madame, écoutez-moi, et vous verrez que tout en venant ici pour faire un recouvrement, je viens ici pour vous payer ce qu'on vous doit. Don César m'envoie vers vous avec ce billet.

NICE.

Prenez-le, et vite, car voici mon maître qui revient.

DOÑA VIOLANTE.

Je crains qu'il ne m'ait vue, et je tremble.

AURELIO rentre.

AURELIO, *à Tristan.*

Prenez, et Dieu vous conduise [1]!

TRISTAN.

Qu'il vous conserve une éternité de siècles!... et remarquez, mon seigneur, que cette fois je ne compte pas [2]. (*A part.*) Je m'en vais mieux dépêché que je ne croyais; car enfin j'ai remis le billet, et je sors avec de l'argent et point de coups de bâton.

Il sort.

DOÑA VIOLANTE, *à Nice.*

Si mon père avait vu le billet!

NICE.

C'est impossible; il en aurait témoigné son mécontentement.

AURELIO.

Ma fille, je vais demain, comme vous le savez, à ce village.

DOÑA VIOLANTE, *à part.*

Que je suis heureuse! il ne se doute de rien, puisqu'il pense à son voyage.

[1] Cette locution *id con Dios*, *allez avec Dieu*, ou, *Dieu vous conduise*, se reproduit fréquemment dans les comédies espagnoles. Bien qu'au premier abord elle puisse sembler un peu étrange à des personnes d'un goût délicat, nous avons cru devoir la reproduire quelquefois parce qu'elle a quelque chose de religieux, qui est tout-à-fait dans les idées et dans les habitudes espagnoles.

[2] Encore un jeu de mots intraduisible sur le verbe *contar*, qui signifie tout à la fois *compter* et *conter* une histoire.

AURELIO.

Il n'est rien tel que l'œil du maître... et c'est pourquoi vous allez me donner le billet que vous venez de cacher.

DOÑA VIOLANTE.

Moi, seigneur... un billet!

NICE, *à part.*

Cela va mal.

AURELIO.

Oui, donnez-le-moi sur-le-champ. Si j'ai laissé sortir le valet, quoique je l'eusse vu vous le remettre, c'est que je n'ai point voulu faire tomber si bas ma vengeance, ni ébruiter au dehors les ennuis de mon intérieur. C'est pour cela que je n'ai rien dit. Mais à cette heure donnez-moi le billet.

DOÑA VIOLANTE.

Mais, seigneur, ne croyez pas...

AURELIO.

Quel tourment! (*Il lui prend le billet des mains.*) Entrez là à l'instant même, car la colère pourrait m'emporter, et je veux connaître au juste le mal avant d'appliquer le remède. Otez-vous de devant mes yeux.

DOÑA VIOLANTE.

O ciel! protége-moi!

Elle sort.

AURELIO.

Partez, vous aussi.

NICE.

Comme vous voudrez.

AURELIO.

Non pas par là, par ici... mais dites-moi auparavant, pour me fixer dans ma conduite, le valet étant de don Félix, et l'ordonnance de payement étant au nom de don César, de qui est le billet?

NICE, *à part.*

Si je dis qu'il est de don César, qui est déjà son ennemi, ce sera empirer les affaires.

AURELIO.

Eh bien! parlez donc. De qui est le billet?

NICE.

Je ne sais, mais il n'est pas de don César.

Elle sort.

AURELIO.

Elle m'en a dit assez. (*Il ouvre la lettre.*) Hélas! peut-on trembler ainsi en ouvrant un billet! (*Il lit.*) «Mon cher bien, il n'y a » point d'obstacle qui puisse m'empêcher d'aller vous voir. » (*Il parle.*) Hélas! il n'est que trop vrai, le papier ne se fabrique qu'a-

vec la plus vile matière, et l'encre ne se fait qu'avec du poison[1] ! (*Il lit.*) « Ainsi, tenez-le pour entendu, demain, sitôt après le départ » de votre père, je me rendrai, quoi qu'il arrive, dans le jardin que » vous m'indiquez. Le ciel vous garde ! » (*Il parle.*) Que vois-je ! don Félix, sous un prétexte trompeur et secondé par son perfide ami, s'attaque audacieusement à mon honneur !... Que faire, grand Dieu ? Que résoudre dans un moment où je reçois une cruelle injure, et où je perds en même temps tout espoir de réaliser le projet que je formais pour ma fille ?... N'est-il pas singulier qu'au moment où je voulais empêcher mon neveu de se venger, il m'arrive à moi-même un accident qui m'oblige à la vengeance ?... Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, et qu'un juste ressentiment l'emporte sur la prudence, je me vengerai de ces deux traîtres ; j'écrirai à Lisardo de se charger de don César, et moi je tuerai en secret don Félix, puisque l'occasion se présente à moi si favorable. (*Il ferme la porte par laquelle doña Violante est sortie.*) Fermons cette porte avec soin, afin que l'ingrate ne puisse point l'avertir ; et demain, quand le misérable qu'elle aime viendra au jardin... Mais taisons-nous ; la renommée dira bientôt ma vengeance, et la postérité l'apprendra en frémissant.

SCÈNE III.

Un salon dans la maison de Lidoro à Milan.— On entend des masques qui chantent dans le lointain.

MASQUES, *chantant.*

Rions, chantons et dansons; le carnaval est un temps de folies.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA.

DOÑA SERAFINA.

Ferme cette fenêtre, Flora, et qu'aucune de vous ne se mette à la jalousie.

FLORA.

Pour Dieu, madame, permettez-moi seulement de regarder cette troupe de masques qui passe devant le palais en chantant.

LES MUSICIENS, *du dehors, pendant que Flora danse.*

Rions, chantons et dansons, etc., etc.

DOÑA SERAFINA.

Ne m'ennuie pas, je te prie, puisque tu vois que cela me déplaît.

FLORA.

N'entendez-vous pas que les musiciens chantent...

LES MUSICIENS, *du dehors, en même temps que Flora.*

Le carnaval est un temps de folies.

DOÑA SERAFINA.

C'est pour cela justement que je veux, moi, être raisonnable.

[1] Le papier, comme on sait, se fabrique avec des chiffons, et l'encre avec de la noix de galle.

FLORA.

Est-il possible que dans un jour de réjouissance générale, vous ne vouliez ni vous faire voir ni voir les autres!

DOÑA SERAFINA.

S'il n'y avait à cela aucun inconvénient, je ne suis pas encore assez vieille que je ne pusse m'amuser de ces fêtes qui égaient Milan en ce jour; et surtout à cette heure que les illuminations au milieu de la nuit ajoutent je ne sais quel charme aux danses et à la musique.

FLORA.

C'est que vous êtes d'humeur mélancolique, sans quoi vous n'y verriez pas d'inconvénient.

DOÑA SERAFINA.

Tu sais bien le contraire; mais tu fais semblant de ne pas le savoir. Je dois donc te le rappeler. Il y a dans ma rue, déguisé, un cavalier qui est arrivé ces jours-ci à Milan, à la suite du prince d'Urbin; et comme il s'est déclaré avec moi, je ne veux pas qu'il s'imagine que c'est pour lui que je me mets à la fenêtre, car il m'ennuie avec ses prétentions.

FLORA.

C'est peut-être un autre cavalier, également déguise, que vous aurez pris pour lui.

DOÑA SERAFINA.

Cela n'est guère possible.

FLORA.

Un comte étranger rendait des soins à une dame du palais, et quand le soleil disparaissait de l'horizon, il allait se coucher, laissant sur la terrasse un sien esclave qui avait son manteau et ses plumes. Or, un jour qu'il pleuvait et neigeait, la dame, voulant lui accorder une faveur, souleva la jalousie, et lui dit d'une petite voix de fausset : «Allez-vous-en, comte!» A quoi le More répondit : «Ce n'être pas le comte, moi être Hamet[1].» Et ainsi, madame, il peut bien se faire que l'individu masqué que vous avez vu, soit Hamet et non le comte.

DOÑA SERAFINA.

Tu as toujours quelque histoire sous la main.

FLORA.

Celle-là est assez vieille.

DOÑA SERAFINA.

Enfin ce cavalier est cause que je me prive pour lui de tous les plaisirs.

[1] Nous avons traduit littéralement :

A que el Moro respondió :
No estar conde, estar Hamete.

FLORA.

Rien ne le prouve mieux que vos rigueurs, qu'il est sans cesse à déplorer.

DOÑA SERAFINA.

Fais attention à ne me parler jamais de son amour.

FLORA.

Eh bien! pour parler d'autre chose, si vous ne voulez pas vous mettre à la fenêtre, je vous indiquerai le moyen de voir toute la fête sans que ni lui ni personne ne vous voie.

DOÑA SERAFINA.

Et quel est-il?

FLORA.

Le voici. Vous savez fort bien, madame, que dans le carnaval, les dames du plus haut rang se déguisent : eh bien! il s'agirait de vous déguiser et de sortir par la porte du jardin. Vous y gagneriez en même temps de châtier l'obstiné personnage, qui passerait dans la rue le reste de la nuit. Voyez : un chapeau à larges bords, un manteau, un flambeau, un masque; vous vous mêlez à la première troupe qui passe, et bien malin qui vous reconnaîtra.

DOÑA SERAFINA.

Et si pendant ce temps-là mon père venait à rentrer?

FLORA.

Cela n'est pas à craindre. Mon seigneur, en sa qualité d'intendant de la justice, parcourt aujourd'hui toute la ville; et d'ailleurs il suffit que vous laissiez pour dit en sortant que vous êtes allée avec une de vos amies, pour que votre père soit sans inquiétude.

DOÑA SERAFINA.

Ce projet me sourit; mais je ne me sens pas le courage de l'exécuter.

FLORA.

Venez, madame; ne serait-ce que pour vous moquer de ce sot, et pour faire enrager toutes les femmes qui verront votre taille si jolie, si élégante.

DOÑA SERAFINA.

Non, Flora, ne m'attaque point par la vanité; je n'ai pas moins envie que toi de sortir.

FLORA.

Alors dépêchons.

DOÑA SERAFINA.

Si vous n'eussiez pas existé, vous autres demoiselles suivantes, je crois que plus d'une faute[1]...

FLORA.

Ce n'est pas le moment de moraliser. Voulez-vous ou non sortir?

[1] Tous les grands écrivains espagnols qui ont peint les mœurs nationales, Cervantes, Lope de Vega et Calderon, se sont élevés contre l'intervention empressée des duègnes et des servantes dans les amours de leurs maîtresses.

FLORA.

C'est sans doute Hamet qui est resté dans la rue.

LISARDO.

Ne vous éloignez pas sans me répondre; vous devez savoir à quoi le masque vous oblige.

DOÑA SERAFINA.

Et vous, vous ne le savez pas. Il est vrai qu'un masque a le droit d'adresser la parole à un autre, mais il n'a pas le droit de le forcer à lui répondre.

LISARDO.

C'est assez pour moi de savoir que je puis vous parler.

DOÑA SERAFINA.

N'est-ce pas folie de vouloir parler à une personne qui ne veut pas entendre?

LISARDO.

Cette folie, je la partage avec beaucoup d'autres.

DOÑA SERAFINA.

Eh bien! la danse des fous est allée de ce côté; suivez-la, si vous en êtes.

LISARDO.

Je suis fou, il est vrai; mais...

DOÑA SERAFINA.

Vous n'avez pas besoin de l'avouer.

LISARDO.

Mais ma folie consiste à suivre, poussé par mon étoile, une belle sirène.

DOÑA SERAFINA.

Ainsi donc, en me comptant, cela fait deux. Partez donc, beau masque; allez avec Dieu, car il est par trop impertinent de me parler d'une autre femme.

LISARDO.

Non pas; je veux me venger sur vous de ses dédains.

DOÑA SERAFINA.

A cette extravagance je pourrais répondre que quand on se trompe sur la cure c'est qu'on n'est pas bien sûr de sa douleur; mais j'aime mieux finir là notre conversation; adieu.

LISARDO.

Je prétends vous suivre, car j'entrevois une lueur d'espoir.

DOÑA SERAFINA, *à part.*

Je ne sais que lui dire. (*Haut.*) De quel espoir parlez-vous?

LISARDO.

C'est que, madame...

Les masques qui s'étaient éloignés reviennent chantant et dansant.

LISARDO, *à Libio.*

Viens avec moi, et je vais te dire ce que tu as à faire. Je crains qu'elle ne sorte pendant ce temps-là.

LIBIO.

Je voudrais, mon seigneur, vous soumettre quelques observations.

LISARDO.

C'est inutile; ma résolution est prise, et je ne saurais avoir une meilleure occasion. Le déguisement, la nuit, le bruit, tout me sert, tout me favorise, tout concourt à mon bonheur. Non, non, tu n'as rien à me dire, et je n'ai rien à entendre. Marchons.

Lisardo et Libio sortent.

UN MASQUE.

Oui, mes amis, nous pouvons danser ici. Ce jour est consacré à la folie.

MASQUES, *chantant.*

Rions, chantons et dansons; le carnaval est un temps de folies.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA, déguisées.

DOÑA SERAFINA.

Cela est de mauvais augure, Flora; la première troupe que nous rencontrons est composée de fous.

FLORA.

Au contraire, madame; il me semble que c'était la troupe qui nous convenait le mieux, et nous pouvons nous y mêler sans crainte de nous y faire remarquer.

MASQUES, *chantant.*

Rions, chantons et dansons, etc., etc.

UN MASQUE.

Allons d'un autre côté.

Ils sortent.

DOÑA SERAFINA.

Quittons ce quadrille, Flora.

Entre LISARDO.

LISARDO.

Un moment, masque, s'il vous plaît; j'entends que vous dansiez avec moi.

DOÑA SERAFINA.

Quelle fâcheuse rencontre!

FLORA.

C'est en vain que nous avons cherché à le fuir.

DOÑA SERAFINA.

Crois-tu qu'il m'ait reconnue?

FLORA.

Ne vous en inquiétez pas.

DOÑA SERAFINA.

Quel est donc celui-ci?

FLORA.

Il faut que je sois bien peu appétissante, puisque personne ne veut de moi.

DOÑA SERAFINA.

O ciel! personne ne vient donc au secours d'une femme infortunée!

DON FÉLIX, *du dehors.*

C'est une femme sans protection qui appelle du secours. Descends de cheval, Tristan.

TRISTAN, *du dehors.*

Je ne demande pas mieux, si l'animal veut le permettre.

LISARDO.

Qu'attends-tu, Libio? Emporte-la à la maison de campagne.

DOÑA SERAFINA.

Eh quoi! personne ne vient défendre une femme infortunée?

Entrent DON FÉLIX et TRISTAN.

DON FÉLIX.

Si fait, madame; votre seul titre de femme suffirait, et celui d'infortunée y ajoute une nouvelle force.

LISARDO.

Cavalier, si vous ne voulez pas qu'on vous y invite d'une façon peu agréable, retournez-vous-en là d'où vous venez.

DON FÉLIX.

Alors même que je le voudrais, je ne le pourrais pas.

LISARDO, *montrant un pistolet.*

Eh bien! un pas de plus, et cette arme que je tiens vous aura bientôt envoyé une balle dans le cœur.

TRISTAN.

Et pour comble de malheur, voilà nos chevaux qui partent en même temps!

DON FÉLIX.

Puisque j'ai tant fait que d'intervenir, je ne reculerai pas par la crainte; tirez, et ne me manquez pas.

TRISTAN.

Et moi je vous prie, au contraire, de me manquer.

LISARDO.

Votre arrogance aura le châtiment qu'elle mérite. (*Il tire; le pistolet fait long feu.*) Le diable soit de cette arme!

TRISTAN.

Ce n'est pas merveille qu'elle ait raté; mes chevaux sont bien partis[1]!

Doña Serafina et Flora se mettent derrière don Félix et Tristan.

[1] La plaisanterie, en espagnol, porte sur les divers sens du verbe *faltar*, manquer, *faire faute, être de moins.*

DON FÉLIX.

Maintenant vous allez voir comment je châtie un homme qui outrage des femmes.

FLORA, *à Tristan.*

D'où nous est donc venu ce don Quichotte de la Manche?

TRISTAN.

De la Roche-Pauvre, où il reproduisait la pénitence du Beau Ténébreux; et moi je suis son Sancho Pança[1].

Don Félix et Lisardo se battent à l'épée.

UNE VOIX, *du dehors.*

Des flambeaux! des flambeaux!... On se bat dans la rue.

Entrent une foule de gens masqués, portant des flambeaux et des instrumens de musique, et LIDORO, vieillard.

PLUSIEURS MASQUES.

Un moment!... arrêtez!... Qu'est-ce donc?...

DOÑA SERAFINA.

Quelle aventure, ô ciel!

LIDORO.

Main-forte, au nom du roi!

FLORA.

Nous ne pouvons pas prêter main-forte, nous autres femmes[2]!

DOÑA SERAFINA, *à part.*

Mon père!... Il ne me manquait plus que cela dans mon malheur!

LISARDO.

C'est l'Intendant de la justice.

LIBIO.

Qu'attendez-vous donc?... Fuyons, et l'on ne saura pas qui nous sommes.

LISARDO.

Hélas! maudites soient et l'occasion et l'espérance ainsi perdues!

Lisardo et Libio sortent.

LIDORO, *à don Félix.*

Je vous arrête ainsi que ces dames, qui sont cause, si je ne me trompe, que vous avez traîtreusement tiré l'épée contre un masque, lorsque tous, se fiant à une loyauté mutuelle, vont sans armes.

TRISTAN.

Si ce n'est qu'ils portent chacun deux ou trois pistolets.

[1] Calderon, qui avait tiré du *Don Quichotte* une comédie malheureusement perdue, ne manque jamais l'occasion de rappeler d'une manière flatteuse l'immortel roman de Cervantes.

[2] Cet appel à la force publique se dit en espagnol *favor al rey*, et comme le mot *favor* pris absolument signifie une marque d'amour, un petit présent qu'une femme donne à un homme, en un mot une *faveur*, Flora dit dans le texte : « On raconte qu'en semblable circonstance une dame donna un ruban vert pour qu'il fût porté au roi. » Nous avons dû renoncer à reproduire cette plaisanterie.

DOÑA SERAFINA, *à don Félix.*

De grâce, cavalier, moi qui vous dois déjà l'honneur, que je vous doive aussi la vie. Je cours le plus grand danger si l'on me reconnaît.

DON FÉLIX.

Vous excuserez mon ignorance, seigneur, en apprenant que j'arrive à l'instant même à Milan.

TRISTAN.

Si bien à l'instant, que nos chevaux ne font que de s'en aller sur parole.

DON FÉLIX.

Ces dames me sont complètement inconnues, et je n'ai mis l'épée à la main que pour les défendre contre une lâche violence.

LIDORO.

Cela ne suffit pas pour que je vous rende la liberté à vous et à elles.

DON FÉLIX.

Pour moi, cela m'est à peu près indifférent; mais pour ces dames, je ne souffrirai pas que vous les emmeniez.

LIDORO.

Comment pourrez-vous l'empêcher?

DON FÉLIX.

Vous allez voir. (*A doña Serafina et à Flora.*) Veuillez vous retirer, mesdames; je reste ici pour protéger votre fuite.

DOÑA SERAFINA.

Je puis à peine me soutenir.

FLORA.

Venez, madame, car pour fuir on a toujours assez de force.

TRISTAN.

Si vous rencontrez deux chevaux de poste, dites-leur de ne pas s'en aller.

Doña Serafina et Flora sortent.

DON FÉLIX.

Personne ne les suivra tant que je serai vivant.

LIDORO.

Tuez-moi cet audacieux.

TOUS.

Tuons-le! tuons-le!

Ils se battent.

DON FÉLIX.

Maintenant qu'elles ont gagné le large...

TRISTAN.

Comme nos chevaux...

DON FÉLIX.

Défendons-nous, Tristan, en nous adossant au mur de ce palais.

Entrent LE PRINCE, suivi de valets qui portent des flambeaux, et de l'autre côté LISARDO en habits de ville.

LE PRINCE.

Abaissez ces flambeaux. — Que se passe-t-il donc ici? Comment ose-t-on poursuivre un homme jusque dans ma maison, quel que soit son crime?

LISARDO, *à part.*

On ne me reconnaîtra pas, maintenant que je n'ai plus mon déguisement, et ma présence fera tomber tous les soupçons.

LE PRINCE.

Eh bien?

LIDORO.

Seigneur prince d'Urbin, personne n'a plus à cœur que moi de vous servir; mais souvent les événemens sont plus forts que nous. Cet homme a commis un délit des plus graves en manquant aux égards que l'on doit aux masques; et ce qui le rend plus coupable encore, c'est qu'il s'agissait d'une dame qu'il aura sans doute reconnue sous son déguisement. En le poursuivant jusque sur le seuil de votre palais, je n'ai pas songé aux immunités qui l'y protégeaient; pardonnez-le-moi, et que votre palais soit désormais pour lui un asile sacré.

DON FÉLIX.

Un moment, monseigneur; puisque mon bonheur m'a valu votre protection si précieuse, je tiens a ne point paraître coupable à vos yeux, et à vous convaincre de mon innocence. Je ne connais point cette dame, et j'ignore quels rapports l'unissent à un homme qui, à la faveur de son déguisement, voulait l'enlever par force; et si je suis intervenu, c'est que j'ai entendu ses plaintes, et qu'elle m'a dit ensuite, avec une vive douleur, qu'elle était perdue si on la reconnaissait. Vous me croirez sans peine lorsque je vous aurai dit que je suis étranger, et lorsque vous aurez lu cette lettre que je dois donner à votre altesse.

TRISTAN.

Et si cette lettre ne suffit pas, vous n'avez qu'à le demander à nos deux chevaux de poste, qui viennent de décamper comme deux masques.

LE PRINCE.

De qui est cette lettre?

DON FÉLIX.

Du duc de Parme.

LE PRINCE.

Je ne pouvais pas la recevoir dans un meilleur moment, et je tiens à la lire en public, afin que la vérité en ressorte plus nette et plus vive pour tout le monde. (*Aux valets.*) Approchez les flambeaux. (*Il lit.*) « Mon cousin et seigneur, comme en apprenant votre » heureuse arrivée en Italie je ne me trouve pas dans un bon état

» de santé, je ne puis aller en personne vous présenter mon com-
» pliment de bienvenue et mes félicitations sur vos succès ; c'est
» pourquoi don César Farnèse... »

LISARDO, *à part.*

Qu'ai-je entendu !

LIDORO, *à part.*

Quel bonheur !

LE PRINCE, *lisant.*

« Mon parent et mon secrétaire... »

LIDORO, *à part.*

L'agréable nouvelle !

LISARDO, *à part.*

Quel ennui !

LE PRINCE, *lisant.*

« Va en mon nom vous rendre visite... »

LISARDO, *à part.*

Quelle rage est la mienne !

LE PRINCE, *lisant*

« Et il me rapportera les nouvelles que je désire avoir de vous et
» de votre maison. »

LISARDO, *à part.*

Ce don César est le meurtrier de mon frère.

LE PRINCE, *lisant.*

« Dieu vous garde. Votre cousin et ami, LE DUC DE PARME. »

LIDORO, *à part.*

Que je suis aise de le voir !

LISARDO, *à part.*

Sa vue me bouleverse.

LE PRINCE.

Je suis on ne peut plus reconnaissant envers le duc de son attention ; et j'en suis d'autant plus flatté, que c'est vous qui m'apportez sa lettre.

DON FÉLIX.

Je ne pouvais pas espérer une plus glorieuse faveur que de me mettre à vos pieds.

LE PRINCE.

Vous devez être fatigué, et la querelle que vous avez eue en mettant pied à terre n'a pas dû vous refaire.

TRISTAN.

Ni moi non plus.

LE PRINCE.

Allez vous reposer. (*A Lisardo.*) Veillez, Celio, à ce que don César soit logé près de moi.

LISARDO, *à part.*

Il ne me manquait plus que d'être obligé de le servir ! (*A don César.*) Venez, je vous logerai dans ma maison.

LIDORO.

Non pas! don César n'ira pas avec vous.

LISARDO, *à part.*

Est-ce qu'il soupçonnerait quelque chose? (*Haut.*) Pourquoi cela?

LIDORO.

Parce que, si je mérite ce bonheur, je serais flatté que don César acceptât ma maison. Je tâcherais de le dédommager de l'ennui que je lui ai causé, et il aurait en moi un homme tout dévoué à ses ordres. Son père et moi, nous avons été intimement liés; dans une occasion, je lui ai dû la vie et l'honneur, et je voudrais, autant qu'il est en mon pouvoir, en témoigner ma reconnaissance à son fils.

LE PRINCE.

Je suis flatté, seigneur Lidoro, qu'un homme à qui je porte tant d'amitié et d'estime ait le bonheur d'être votre hôte.

DON FÉLIX.

Je ne trouve point de paroles pour exprimer tous les sentimens que tant d'honneur m'inspire.

LE PRINCE.

Adieu; à demain!

DON FÉLIX.

Je prierai votre altesse de me dépêcher le plus tôt possible, car je crains de faire faute au service du duc.

LE PRINCE.

Je ne veux pas vous laisser repartir si promptement. C'est une époque où le séjour de Milan est fort agréable aux étrangers; et vous vous y amuserez, si toutefois le déplaisir que vous avez eu ne vous a point dégoûté de nos fêtes. (*Aux valets.*) Éclairez à don César et à Lidoro jusqu'à ce qu'ils soient rendus chez eux.

Il sort.

LIDORO.

Veuillez me suivre, seigneur.

LISARDO, *à part.*

Quel malheur est le mien! Celui qui a tué mon frère est le même qui entrave mes amours et qui va devenir l'hôte de celle que j'aime. Mais ne désespérons pas au moment où je tiens ma vengeance.

Il sort.

TRISTAN.

Tout en allant profiter de l'heureuse aventure, ne serait-il pas bien, seigneur, de nous occuper, pour ôter ce soin aux autres, de ce que sont devenus nos chevaux?

DON FÉLIX.

Que veux-tu, imbécile, qu'ils soient devenus? Le garçon d'écurie s'en sera chargé.

TRISTAN.

Pourvu qu'il ne se soit pas aussi chargé de nos valises! c'est ce qui m'inquiète.

LIDORO.

On les retrouvera demain. — Voici ma maison, — qui, à compter d'aujourd'hui, est la vôtre. (*Appelant.*) Flora! de la lumière! (*Aux valets qui l'accompagnent.*) Vous pouvez vous en retourner; voici qu'on descend m'éclairer.

Les valets s'en vont.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA.

DOÑA SERAFINA, *à Lidoro.*

Soyez le bienvenu, seigneur... On m'avait dit qu'on s'était battu près d'ici, et sachant que vous étiez par là, j'ai eu peur. Mais je croyais que vous étiez seul, et...

LIDORO.

Le cavalier que vous voyez, ma fille, est le seigneur don César Farnèse, qui veut bien nous faire l'honneur de devenir notre hôte, et à qui j'ai mille obligations dont je conserverai éternellement le souvenir. Mon bonheur a voulu que je l'aie rençontré dans la rixe qui vient d'avoir lieu. Il avait pris la défense d'une dame qui avait imploré sa protection afin sans doute de n'être pas reconnue par son mari ou son père.

DOÑA SERAFINA.

Il y a des femmes qui sont nées pour tout brouiller, et cette aventure pourrait avoir de fâcheux résultats. (*A don Félix.*) Soyez le bienvenu, seigneur cavalier, dans une maison où tout s'empressera à votre service. Je réclamerai seulement votre indulgence.

TRISTAN.

On dirait plutôt la fin d'une loa[1] que la fin d'une journée.

DON FÉLIX.

Mon malheur s'est changé en bonheur, et j'étais aussi loin de m'y attendre que de le mériter.

DOÑA SERAFINA.

Que te semble, Flora, que mon défenseur soit devenu mon hôte?

FLORA.

Je pourrais à ce propos vous raconter une histoire curieuse; mais ce serait trop long.

DON FÉLIX.

As-tu jamais vu, Tristan, une beauté plus rare et plus accomplie?

TRISTAN.

Très-souvent, mon seigneur, et je vous le prouverais par un conte, si c'était le moment.

[1] Une *loa* est le prologue qui précède les *autos* ou pièces sacrées. A la fin des *loas*, comme à la fin des comédies, le poëte réclame d'ordinaire l'indulgence des spectateurs.

LIDORO.

Donne-moi la clef de cet appartement-ci, Flora. (*A don Félix.*) Venez le reconnaître. Vous le trouverez bien étroit et bien modeste; mais dans ma volonté il est spacieux et magnifique... Oh! comme nous allons causer ensemble de votre père, que Dieu ait!

Il sort.

TRISTAN, *à don Félix.*

Eh bien! qu'attendez-vous?

DON FÉLIX.

Je suis comme enchaîné ici par une force supérieure.

DOÑA SERAFINA

Viens, Flora.

FLORA.

Qu'avez-vous?

DOÑA SERAFINA.

Je ne suis pas encore bien remise de mon trouble.

FLORA, *à Tristan.*

Jésus! comme ils ont peine à s'éloigner!

TRISTAN.

Si nos chevaux eussent fait de même, on les aurait aisément rattrapés.

DOÑA SERAFINA.

Pourquoi donc, seigneur cavalier, ne suivez-vous pas mon père?

DON FÉLIX.

J'attends que vous vous en alliez la première, ne voulant pas vous tourner le dos.

DOÑA SERAFINA.

Je sais que vous aimez mieux protéger la fuite des autres.

DON FÉLIX.

Ainsi l'a voulu le bonheur de mon malheur.

DOÑA SERAFINA.

Eh bien! croyez... mais non, je me tais. Allez avec Dieu.

DON FÉLIX.

Le ciel vous garde!

DON FÉLIX et DOÑA SERAFINA.

La fortunée disgrâce!

JOURNÉE DEUXIÈME

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de Lisardo

Entrent DON FÉLIX, qui s'habille, et TRISTAN.

TRISTAN.

Oui, mon seigneur, je soutiens qu'il n'est rien tel pour un hom que de n'être pas lui-même et d'être un autre.

DON FÉLIX.

Pourquoi cela?

TRISTAN.

Parce que toujours le bonheur d'autrui est ou nous paraît p ou moins grand que le nôtre. Vous-même en êtes la preuve : mal votre nom, qui est de si bon augure [1], la seule fois que vous ê heureux, c'est un jour que vous êtes don César!... Le bel appar ment! les belles galeries! les belles tentures! les belles glaces! beaux secrétaires! les beaux buffets! les belles armoires! le beau l le beau linge! les beaux dressoirs! les belles livrées! la bonne tab les bons soupers! les bons ragoûts! et par-dessus tout, le bon vi

DON FÉLIX.

Ah! Tristan, dans cette hospitalité si charmante, tout ce que vu c'est une beauté farouche dont la présence et l'absence me f également mourir!

TRISTAN.

Cette beauté, pour moi, mon seigneur, c'est mon cheval, qui faisait mourir quand je le voyais de trop près, et qui me fait mo rir aussi maintenant que je ne le vois plus.

DON FÉLIX.

Faut-il qu'on ne puisse jamais causer avec toi sérieusement!

TRISTAN.

Une duègne s'était mis en tête d'élever une petite naine; et jour...

DON FÉLIX.

Tais-toi, de grâce, et ne t'avise plus de me conter tes histoires sans quoi, vive Dieu! je te casse la tête!

TRISTAN.

Quoi! vous ne voulez plus de contes!

DON FÉLIX.

Non.

[1] Tristan dit mot à mot : « Car, bien que vous soyez *Félix* en langue vulgaire, v ne l'êtes jamais en bon latin, si ce n'est aujourd'hui, etc., etc. » Il ne faut pas oubl que le mot latin *felix* signifie *heureux*.

TRISTAN.

Eh bien! donnez-moi le mien [1].

DON FÉLIX.

Tu es fou. (*On entend frapper.*) Mais écoute, on frappe.

TRISTAN.

Oui, l'on frappe à cette porte qui conduit de ce côté de la maison dans la rue.

DON FÉLIX.

Qui viendrait par là me demander?

TRISTAN.

Il est possible que ce ne soit pas pour vous.

DON FÉLIX.

En ce cas, réponds que l'on vienne de l'autre côté.

TRISTAN.

Ne vaut-il pas mieux que j'ouvre et que je sache qui c'est?

DON FÉLIX

Pourras-tu ouvrir?

TRISTAN.

Cela n'est pas difficile quand la clef est à la serrure.

DON FÉLIX.

Ouvre donc, et vois qui c'est. (*Tristan sort.*) Malheureux! je ne voulais pas croire jusqu'à présent à l'irrésistible puissance de l'amour. — Je n'en doute plus désormais... On a bien raison de dire que l'amour se servait de l'arc et des flèches avant l'invention des armes à feu, mais que depuis...

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

Bonne nouvelle, mon seigneur!

DON FÉLIX.

Quelle est-elle?

TRISTAN.

Vous voilà devenu un héros de roman, un chevalier errant... Une femme masquée, voilée, déguisée, qui a dû planter là la fête pour venir, et qui porte je ne sais quoi dans un panier, demande après vous.

DON FÉLIX.

Moi, dis-tu? Et qui donc à Milan peut savoir mon nom?

TRISTAN.

Elle n'a pas dit don Félix, mais don César.

DON FÉLIX.

Cela ne m'étonne pas moins; mais enfin, qui que ce soit, fais entrer.

[1] Nous avons reproduit de notre mieux la plaisanterie de l'original, qui consiste dans le rapprochement du mot *cuento*, *conte*, avec le mot *cuenta*, com[illegible]

No ha de aver mas cuentos?
—No—Pues, señor, hagamos cuenta.

TRISTAN.

La dame s'en est donné toute seule la permission.

Entre FLORA, masquée, et un panier à la main.

FLORA, *à part.*

Plaise à Dieu que ce stratagème de ma maîtresse ne tourne pas contre nous, et que tout cela ne finisse pas mal!

DON FÉLIX.

Qui cherchez-vous, madame? (*Flora lui fait signe que c'est lui.*) Est-ce moi?... (*Elle lui fait signe que oui.*) Vous ne savez donc pas parler?

Elle fait signe que non.

TRISTAN.

Elle dit que non, mon seigneur... Cela n'est pas commun chez les masques.

Flora donne une lettre à don Félix.

DON FÉLIX.

Vous voulez que je prenne cette lettre?... et que je la lise?... et que je garde le silence?... Écoutez... Attendez. Ne devez-vous pas reporter la réponse?... non. Eh bien! quoique tout cela puisse n'être qu'une mauvaise plaisanterie permise par l'usage en ce pays, à l'époque du carnaval, je veux vous récompenser de votre peine. Tenez, prenez.

Il lui offre une bague, qu'elle refuse.

TRISTAN, *à part.*

Quelle est donc, grand Dieu! cette femme qui se tait, donne et refuse de prendre? (*Haut.*) Seigneur, voici le seigneur Lidoro qui entre.

DON FÉLIX.

Pour qu'il ne vous trouve pas ici, je vous laisse aller.

TRISTAN.

Pardieu! il faut que je la suive, car ce serait affreux de perdre sitôt une femme aussi rare! Vous ne voulez pas que je vous suive... vous dites qu'il y a en bas quelqu'un qui me maltraiterait? et vous me présentez, à moi aussi, un papier en me recommandant de lire et de me taire?... (*Il prend une lettre que Flora lui présente.*) Allons! je ne savais pas que dans ce pays on pût faire pour moi tant de mystère! (*Flora sort.*) Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle a décampé!

DON FÉLIX.

Tais-toi, Tristan; nous découvrirons plus tard ce que signifie cette plaisanterie.

Entre LIDORO.

LIDORO.

Comment avez-vous passé la nuit, don César?

DON FÉLIX.

Ne devais-je pas, seigneur, la passer on ne peut mieux, étant dans votre maison?

LIDORO.

Vous me flattez, don César; et à vous voir habillé si matin, je crains que vous n'ayez pas été satisfait de l'hospitalité.

DON FÉLIX.

Au contraire, seigneur, cela prouve que cette hospitalité m'est si agréable que je ne veux rien en perdre. C'est insulter au bonheur que de dormir long-temps quand on est heureux.

LIDORO.

Vous êtes bien courtois; mais cela ne m'étonne pas, étant le fils d'un homme qui était la courtoisie même. Oh! comme il serait content de vous voir galant comme vous l'êtes!... Dieu le tienne en sa gloire! j'ai perdu là un bon ami.

DON FÉLIX.

De l'héritage de mon père, ce titre est ce que j'estime le plus.

LIDORO.

Je n'oublierai jamais notre liaison dans les guerres de Bourgogne. Sans lui un jour, dans une affaire, je serais demeuré sur le carreau... C'est le plus doux souvenir de ma jeunesse... Et qu'est devenu votre oncle?

TRISTAN, *à part*

C'est par ici qu'il va le prendre.

DON FÉLIX, *à part.*

Que répondre? que faire?... J'ai beau être l'ami de don César, je ne sais rien de ces détails. (*Haut.*) Duquel parlez-vous?

LIDORO.

De don Alexandre Farnèse.

TRISTAN, *bas, à don Félix.*

Attention!

DON FÉLIX.

Il est mort.....

TRISTAN, *à part.*

Bon! voilà le pauvre homme expédié.

DON FÉLIX.

A la guerre.

LIDORO.

Je ne comprends pas qu'il y soit allé. Don Alexandre n'était pas militaire; il était de mon temps lettré à Parme.

DON FÉLIX.

Il avait été envoyé en Piémont comme auditeur.

TRISTAN, *bas, à don Félix.*

Bravo! vous vous en êtes bien tiré!

LIDORO.

Et comment va madame doña Laura, sa femme?

TRISTAN.

Elle est abbesse,

LIDORO.

De quel couvent ?

TRISTAN.

A Uclès [1].

DON FÉLIX.

Je vous demande pardon, mon seigneur ; ce drôle-là a toujours à la bouche quelque mauvaise plaisanterie. Ma tante doña Laura est à Parme, où elle jouit d'une bonne santé.

TRISTAN.

C'est qu'aussi je perds patience de voir que vous causiez de toutes ces bagatelles, lorsque vous devriez vous occuper de faire retrouver nos chevaux ; d'autant que vous êtes habillé pour aller chez le prince.

LIDORO.

Je ferai faire les recherches nécessaires. Dites-moi auparavant...

Entre UN VALET.

LE VALET, *à Lidoro.*

Le gouverneur m'envoie vous dire que vous vous rendiez chez lui sur-le-champ. L'affaire est pressée ; il s'agit d'un délinquant qu'il faudrait arrêter aujourd'hui même.

LIDORO, *à don Félix.*

Vous ne sauriez croire combien mes fonctions sont assujétissantes — Pardonnez-moi si je ne vous laisse pas ma voiture ; et, comme il est de grand matin, ne sortez pas, je vous prie, avant mon retour.

Il sort.

TRISTAN.

Si c'est encore pour nous interroger, qu'il ne revienne jamais.

DON FÉLIX.

Le pis est que cet ennui peut se reproduire à chaque instant.

TRISTAN.

Et mille fois de suite. — Mais revenons à notre aventure. Qui nous a donc laissé ce beau masque ?

DON FÉLIX.

Voyons d'abord ce que dit le billet. — Il ne contient que deux lignes. (*Lisant.*) « Vous trouverez ici de quoi vous aider dans vos » dépenses, en attendant qu'on ait retrouvé vos chevaux. » (*Parlant*) J'avais bien raison de dire que c'était une mystification. Regarde un peu ce qu'il y a dans le panier.

TRISTAN, *soulevant le mouchoir qui recouvre le panier.*

Des gants, des pastilles, des mouchoirs de poche et du linge.

[1] Uclès est un village de la province de Cuença, dans lequel était, au dix-septième siècle, un couvent de chevaliers de Saint-Jacques. Nous n'avons pas besoin de montrer au lecteur ce qu'il y a de plaisant dans la réponse de Tristan.

DON FÉLIX.

Un moment! voici encore une boîte... et dedans, un bijou entouré de diamans.

TRISTAN.

Des diamans!... ma foi, à présent que nos chevaux s'envolent s'ils veulent!... Eh bien! qu'est-ce que je vous disais : qu'il n'est rien tel que d'être un autre? Don César se mordra les doigts de n'être pas venu.

DON FÉLIX.

Don César n'a rien à regretter, il est heureux dans ses amours!... Mais qui peut nous envoyer cela?

TRISTAN.

Qui voulez-vous que ce soit, mon seigneur, si ce n'est quelque ange qui, masqué et déguisé, veut aux approches du carême enseigner aux femmes les trois plus belles vertus : se taire, donner et ne pas prendre.

DON FÉLIX.

Sais-tu, Tristan? ce sera sans doute cette femme à qui j'ai porté secours, et qui veut m'en témoigner sa reconnaissance.

TRISTAN.

Comment, dans le trouble où elle était, aurait-elle pu apprendre et votre nom et votre demeure?

DON FÉLIX.

Que sais-je?

TRISTAN.

Je ne le sais pas plus que vous. Mais ne vous en inquiétez pas; l'avenir nous dira ce qui en est.

DON FÉLIX.

Cache un peu ce panier, afin que personne de la maison ne le voie.

TRISTAN.

Auparavant, seigneur, je voudrais que vous eussiez la bonté de me dire ce qui me revient pour ma part.

DON FÉLIX.

A toi?

TRISTAN.

Certainement. N'ai-je pas, moi aussi, perdu mon cheval?... Ne suis-je pas, moi aussi, logé dans la maison?

DON FÉLIX.

Que dit ton billet?

TRISTAN.

Un instant, je vais le lire. (*Lisant.*) « Si vous n'entendez et ne » voyez tout sans parler, la récompense que vous donnera votre » maître sera cent coups de bâton. »

DON FÉLIX.

Voilà ta part bien indiquée!

TRISTAN.

Vive Dieu! cette coquine, cette drôlesse, qui vient ici sous le masque, si elle s'avise encore...

On entend de la musique.

DON FÉLIX.

Tais-toi; j'entends de la musique.

TRISTAN.

En vérité, comme je le disais, nous sommes logés dans une forêt enchantée.

UNE VOIX, *chantant.*

« Si par hasard ma folie arrive jusqu'à vous, ayez-en pitié comme d'un malheur, et ne la repoussez pas comme venant de moi. »

DON FÉLIX.

Ces paroles me plaisent.

TRISTAN.

Il n'y a pas de quoi.

DON FÉLIX.

Laisse; on entre.

TRISTAN.

Je ne comprends pas qu'on dise de laisser à qui l'on n'a pas donné [1].

Entre FLORA.

FLORA, *à part.*

Comme mon maître est sorti, ma maîtresse m'a envoyée reconnaître le camp ennemi, et voir ce que l'on pense de ma visite. Faisons semblant de m'en aller.

DON FÉLIX.

Arrête-la, Tristan.

TRISTAN.

Pourquoi vous en retourner si tôt, madame?

FLORA.

Je croyais que vous étiez sorti avec mon maître, et je venais faire l'appartement. Mais puisque vous voilà, je m'en retourne.

DON FÉLIX.

Vous êtes donc bien pressée?

FLORA.

Si ma maîtresse savait que j'eusse causé une minute avec vous, elle serait furieuse et me tuerait.

DON FÉLIX.

Il paraît qu'elle est bien sévère?

FLORA.

Auprès d'elle, Anaxarque ne serait qu'une fillette de Loreto [2].

[1] Le verbe *quitar*, en espagnol, signifie tout à la fois *laisser* et *ôter*. Il y a par conséquent ici, dans le texte, une *grâce* intraduisible.

[2] Anaxarque était un philosophe de la secte éléatique, d'un caractère plein de force et d'énergie.

DON FÉLIX.

Puisque le hasard vous fournit une excuse, restez, et dites-moi un peu ce qu'elle fait en ce moment.

FLORA.

Cette musique doit vous le dire mieux que moi

TRISTAN.

Surtout grâce aux paroles [1].

DON FÉLIX.

Oh! si de quelque endroit je pouvais la voir!

FLORA.

Cela n'est pas possible... Mais, ô ciel! qu'est-ce que ce panier? qu'est-ce que ces bijoux?... Cela n'est pas de la maison. Il paraît que vous avez déjà quelqu'un qui vous fait des cadeaux? Je le dirai à ma maîtresse, afin qu'elle se conduise en conséquence.

DON FÉLIX.

Ne lui parlez de rien; car je serais moi-même embarrassé de vous dire comment cela m'est venu.

FLORA.

Ma maîtresse n'est point curieuse de le savoir.

DON FÉLIX.

Je le conçois.

TRISTAN.

C'est une rusée, une trompeuse, une coquine qui se tait, donne, et refuse de prendre ce qu'on lui offre.

FLORA.

Le nigaud!... Et par où est-elle entrée?

TRISTAN.

Par cette rue-ci.

FLORA.

Et vous ne savez pas qui c'est?

DON FÉLIX.

Mon Dieu! non.

FLORA.

Et qui soupçonnez-vous?

DON FÉLIX.

Que sais-je?... Ce sera sans doute la dame qui m'a engagé dans sa défense.

TRISTAN.

Je m'en assurerai, si elle revient.

FLORA.

Pourquoi êtes-vous si mal pour elle?

TRISTAN.

Parce qu'elle me fait ma part en coups de bâton.

[1] Le texte dit mot à mot : « Oui, car toucher d'un instrument et chanter, c'est toujours une même chose. » Du reste, le verbe *tocar*, *toucher*, a en espagnol toutes les acceptions qu'a en français le verbe correspondant, et je ne serais pas étonné que Calderon ait voulu jouer sur les divers sens de ce mot.

DON FÉLIX.

Laissez-là ce sot, Flora ; et dites-moi, ne pourrais-je pas la voir?

FLORA.

Mon Dieu ! je vous dirais bien de descendre comme par hasard au jardin, de vous approcher, en vous promenant, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, dont les jalousies se trouvent cachées par un bouquet de jasmins, et de cette façon... Mais je n'ose vous donner un tel conseil.

TRISTAN.

Non ! non ! n'osez pas ; ce serait fort mal à vous.

DON FÉLIX.

Je vous remercie de l'avis. Et pour récompense, faute de mieux, prenez cette bague.

FLORA.

Une sur deux, ce n'est pas trop ; et ce n'est pas adroit que de manquer toujours la bague [1]. (*Elle prend la bague.*) Il n'y a pas de quoi, mon seigneur.

TRISTAN.

Non certes ; mais afin qu'il y ait de quoi...

FLORA.

Silence ! voilà qu'on recommence à chanter. Cela vous permettra d'approcher avec moins de risque.

On entend les instrumens et un chant à mi-voix.

DON FÉLIX.

Attends-moi là, Tristan. O amour ! ne me conduis pas en aveugle, dépouille-toi de ton bandeau !

Il sort.

TRISTAN.

Écoutez, ma reine.

FLORA.

Je n'y tiens pas beaucoup.

TRISTAN.

N'importe, écoutez ! — Un jour, un commissaire passait en revue des recrues...

FLORA, *à part.*

A moi, un conte !... sur mon âme, il ne tardera pas à me le payer.

TRISTAN.

Et il dit à son commis de bien mettre l'œil [2] à ne pas emmener des estropiés ou des infirmes. Et comme un borgne passait, il dit : « Mettez bien l'œil à celui-ci. » Or un boiteux qui venait ensuite,

[1] Mot à mot : « Il court mal celui qui n'emporte jamais la bague. » Le jeu de bague était à cette époque fort répandu en Espagne.

Au lieu de dire *avoir l'œil à une chose*, les Espagnols disent *mettre l'œil* (*poner ojo*). Nous avons été obligés de reproduire littéralement cette expression pour conserver le sel de la petite histoire de Tristan.

l'ayant entendu, répliqua : « Puisque vous ordonnez qu'on mette un œil au borgne, ordonnez qu'on me mette à moi une jambe. » Eh bien ! puisque vous aidez à voir à l'aveugle amour de mon maître, aidez au mien à marcher, puisque vous voyez de quel pied je boite.

FLORA.

Un Biscayen servait le curé d'un village où le boucher s'appelait David.

TRISTAN, *à part.*

Elle me paye de la même monnaie.

FLORA.

Un jour, comme il allait prêcher, le curé l'envoya demander au boucher une fressure à crédit ; et au moment où le Biscayen revenait avec la réponse, il trouva le curé déjà en chaire, citant tous les prophètes, et s'écriant : « Que dit David ? » A quoi le Biscayen répondit de la porte : « Seigneur, il jure Dieu que si je ne lui porte pas d'argent, vous aurez beau dire et beau faire, vous n'aurez pas de fressure [1]. » Vous comprenez, n'est-il pas vrai ? Si celui qui ne paye pas ne mange pas, celui qui ne donne pas ne doit ni manger ni voir.

TRISTAN.

Un jour qu'on avait promené par les rues une sorcière coiffée de la coroza [2], avant de lui rendre la liberté on lui fit payer un compte où il y avait tant pour le papier de la coroza, tant pour la colle, tant pour la couleur, tant pour la façon. Ce que voyant, la vieille : « Au moins, dit-elle, donnez-moi-la ; car par le temps qui court, une pauvre veuve ne peut pas acheter une coroza neuve. » Vous comprenez, n'est-il pas vrai ? Si, par le temps qui court, une coroza doit servir pour deux fêtes, une bague doit servir pour deux.

FLORA.

Un homme, un jour, avait cassé la tête à sa femme ; et celle-ci, voyant ce que coûtait la maladie, disait, joyeuse, entre ses dents : « Il ne me cassera plus la tête à l'avenir. » Or le mari, la voyant en santé, régla son compte avec le barbier [3] et l'apothicaire, et en les soldant paya double. Sur quoi : « Eh ! mon ami, lui dit-elle, ne vois-tu pas que tu te trompes ? — Non, ma belle, fit-il ; la moitié de cet argent, c'est pour aujourd'hui, et l'autre moitié, c'est pour la prochaine fois. C'est par prévoyance que je paye double. »

TRISTAN.

Une duègne élevait une petite naine...

[1] Encore ici une plaisanterie intraduisible. En espagnol *fressure* se dit *bofe* ; et pour dire désirer une chose avec ardeur, on dit d'une façon proverbiale, *echar el bofe*.

[2] La *coroza* est un bonnet de forme pyramidale dont on coiffait en Espagne les criminels condamnés par l'Inquisition.

[3] On sait que les barbiers, en Espagne, faisaient les saignées et les opérations chirurgicales.

UNE VOIX, *du dehors.*

Flora?

FLORA.

Ma maîtresse m'appelle. Attendez.

TRISTAN.

Où en restons-nous?

FLORA.

Sur ceci, qu'une duègne élevait une petite naine.

TRISTAN.

Eh bien! adieu, Flora, jusqu'à ce que la petite naine ait grandi.

Il sort.

Entrent DOÑA SERAFINA et DON FÉLIX, chacun par une porte différente.

DOÑA SERAFINA.

Flora?

FLORA.

Madame?

DOÑA SERAFINA.

Voyez un peu qui se tient derrière la jalousie.

DON FÉLIX.

Un homme qui ne niera point son crime, bien que cela lui fût facile; car il en est fier et glorieux, et rougirait de s'en justifier.

DOÑA SERAFINA.

Dans les offenses de cette nature, l'aveu est plus coupable que le fait même.

DON FÉLIX.

Dans les offenses de cette nature, qui flattent la personne même qu'elles irritent, les nier après les avoir commises, ce n'est pas repentir, c'est lâcheté.

DOÑA SERAFINA.

L'outrage, quelque gracieux qu'il soit, n'en est pas moins un outrage; et quand on a outragé une personne, il ne convient pas de s'en vanter.

DON FÉLIX.

Je me déclare vaincu, madame; non pas que je n'eusse de quoi répliquer, mais j'aime mieux vous laisser la victoire.

DOÑA SERAFINA.

Vous voulez que je vous sache gré de cette façon de terminer la querelle, et vous faites par courtoisie ce que vous auriez fait par force.

DON FÉLIX.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, je suis descendu par hasard au jardin, le chant d'une sirène m'a attiré jusqu'ici; et si cela ne me justifie pas auprès de vous, les paroles qu'elle chantait doivent être ma justification.

DOÑA SERAFINA.

Pourquoi cela?

DON FÉLIX.

Elle disait : « Si par hasard ma folie arrive jusqu'à vous, ayez-en pitié comme d'un malheur, et ne la repoussez pas comme venant de moi. »

DOÑA SERAFINA.

Et quand bien même ces paroles pourraient s'appliquer à la circonstance, comment justifieraient-elles votre audace?

DON FÉLIX.

Voici comment. — Le hasard et mes peines m'ont conduit en un lieu où j'ai eu la folie de vous offenser en même temps que j'avais le bonheur de vous voir. Sans hésiter je suis venu jusqu'ici, en me disant que quand on veut obtenir l'amour d'une personne, il faut savoir s'exposer à sa colère; que souvent on ne parvient au bien qu'en traversant le mal, et que, malgré votre insensibilité, je n'aurai rien à craindre tant que mes plaintes arriveront jusqu'à vous. Non, pour un échec, je ne veux pas me décourager; car vos rigueurs même me plaisent et j'adore vos dédains; et ainsi le mal qui me vient de vous est à mes yeux un bien. Si mon audace vous offense, prenez-vous-en à vous seule qui l'inspirez; et considérant que c'est vous qui forcez mon hommage, ne le repoussez pas comme venant de moi.

Il sort.

DOÑA SERAFINA.

Écoutez! — Mais non, hélas! qu'ai-je à lui dire? Pourquoi lui adresserais-je hypocritement des reproches, alors qu'il ne me paraît pas coupable... Ne devrais-je pas plutôt rappeler en moi ma fierté? Ne suis-je pas celle que je suis [1]?... Quel ennui!... et que l'on se fâche mal alors qu'on ne veut pas se fâcher!

FLORA.

Pourquoi, madame, puisque vous êtes reconnaissante à don César de ce qu'il a fait pour vous, pourquoi vous montrez-vous si offensée de son amour?

DOÑA SERAFINA.

Parce que je dois, Flora, lui témoigner deux sentimens contraires et c'est pourquoi tu me verras jouer avec lui deux rôles différens. En sa présence, en lui parlant, je ne veux être que froideur et dédain; mais hors de sa vue, me souvenant qu'il m'a secourue sans me connaître, je prétends lui rendre mille services sans qu'il sache de qui ils lui viennent.

FLORA.

Fort bien; mais si vos rigueurs l'éloignent de vous, madame, ne

[1] V. t. I. pag. 78, à la note.

serez-vous pas jalouse de celle à laquelle il s'attachera, la une autre que vous?

DOÑA SERAFINA.

Non!... quand il me verra, je veux qu'il m'aime pour ma hors de ma vue, je veux qu'il m'aime pour mon esprit, p qualités morales, et dès lors je me dirai que c'est toujours m aime.

FLORA.

Un jour, une guenon et ses amies...

DOÑA SERAFINA.

Laisse là tes contes, Flora... Et pour revenir à ce que je tout à l'heure, ce soir, habillée à l'espagnole, je veux alle qui entre là?

Entre LISARDO.

FLORA.

Madame, c'est le seigneur Celio.

DOÑA SERAFINA.

Je ne sais quelle conduite tenir avec lui. Je suis toute bou et je sens cependant que j'aurais tort de me déclarer.

FLORA.

Dissimulez de votre mieux.

DOÑA SERAFINA.

Je crains que mon visage ne trahisse mon trouble. (*Ha* cherchez-vous, cavalier?

LISARDO, *à part.*

A sa vue, mon courage m'abandonne. Mais puisqu'elle f blant de ne pas me reconnaître, je dois avoir la même force. C'est votre hôte, madame, que je viens voir. Le prince mon m'envoie savoir de ses nouvelles.

DOÑA SERAFINA.

Voilà son appartement.

Elle s'él

LISARDO.

Pardon, madame, je me suis trompé; c'est une autre p que je cherche, en la priant de ne pas redouter ma folie, c n'a aujourd'hui rien à craindre.

DOÑA SERAFINA.

Je sais bien que je n'ai rien à craindre, puisque je sais c cherchez.

LISARDO.

Je ne vous comprends pas.

DOÑA SERAFINA.

Ni moi. — Mais si ma sécurité dépend de ce que vous c une autre personne, elle est facile à obtenir.

LISARDO.

Quelle rigueur!... mais elle ne me découragera pas.

DOÑA SERAFINA.

Que voulez-vous dire?

LISARDO.

Je veux dire, madame...

DOÑA SERAFINA.

Achevez!...

LISARDO.

Que quelque jour vous-même vous me vengerez de vous.

DOÑA SERAFINA.

Je ne vous comprends pas; et rendez-en grâces au ciel, car si je vous comprenais... Mais quelle folie à moi de me fâcher! — Allez avec Dieu, cavalier; et puisque nous avons tous deux besoin de don César, allez le chercher, et ce sera lui qui me vengera de vous.

Elle sort.

LISARDO.

Quand donc, Flora, mon amour pourra-t-il triompher de tant de rigueurs?

FLORA.

Vous ne rougissez pas, cavalier perfide, de m'adresser la parole?

LISARDO.

Eh quoi! vous aussi, Flora, vous m'en voulez?

FLORA.

Est-ce que lorsque vous enleviez ma maîtresse, vous n'auriez pas dû m'enlever moi aussi, par politesse, quand bien même j'eusse été une négresse?

Elle sort.

LISARDO.

« Nous avons tous deux besoin de don César; allez le chercher, et ce sera lui qui me vengera de vous. » Par ces mots, doña Serafina s'est trahie, et elle a presque taxé de lâcheté ma conduite avec don César... N'est-ce pas affreux? Lorsque j'ai pris un autre nom et me suis donné une autre patrie pour me venger plus sûrement, dois-je aller ainsi imprudemment me découvrir? Ne dois-je pas au contraire dominer tous les mouvemens qui pourraient compromettre ma vengeance?... Mais, vive Dieu! avant de savoir qui je suis, on saura, lorsque nous nous battrons corps à corps dans le champ... Mais voici don César.

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX.

Qu'y a-t-il pour votre service, seigneur cavalier?

LISARDO.

Le prince mon seigneur m'envoie savoir comment vous avez passé la nuit.

DON FÉLIX.

Je baise les pieds à son altesse, et je vais aller la remer l'honneur qu'elle me fait.

LISARDO.

Demeurez avec Dieu !

DON FÉLIX.

Qu'il vous garde !

LISARDO, *à part.*

Ma résolution est prise, et maintenant que je connais son tement, ma vengeance est assurée.

Il soi

DON FÉLIX.

Voilà une singulière visite !

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

Seigneur? seigneur?

DON FÉLIX.

D'où vient le trouble où je te vois? Qu'est-ce donc? Q arrivé?

TRISTAN.

Je vous apporte la plus bizarre nouvelle... Vous ne me pas. Don César est à la porte, qui demande après vous

DON FÉLIX.

Qui? don César?

TRISTAN.

Lui-même.

DON FÉLIX.

Don César est à Milan !... Dans quel but?

TRISTAN.

Je ne sais. Allez le voir. Je n'ai pas voulu tarder à vous a la chose.

DON FÉLIX.

Tu dis vrai; c'est bien lui.

TRISTAN.

Nous voilà bien ! Il aura sans doute appris que vous vous sous son nom, et il vient s'amuser un peu aussi.

DON FÉLIX.

J'entends qu'il me demande, et on lui refuse ma porte ouvrir.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

Embrassez-moi, don Félix.

DON FÉLIX.

Comment vous vois-je ici, don César? Est-ce que le du *appris par hasard* que vous n'étiez point parti, et vous aurai *l'ordre de venir?*

DON CÉSAR.

Plût à Dieu que ce fût là le motif de ma venue !

DON FÉLIX.

Que s'est-il donc passé?

DON CÉSAR.

Personne ne nous écoute ?

DON FÉLIX.

Personne. (*A Tristan.*) Mets-toi en sentinelle à la porte.

TRISTAN.

Puisque je suis dans le secret...

DON FÉLIX.

Tu sauras tout plus tard. (*Tristan se retire.*) Eh bien! qu'y a-t-il?

DON CÉSAR.

La plus incroyable, la plus cruelle et la plus horrible vengeance qu'ait jamais imaginée une femme. Doña Violante, que ni ma constance ni ma peine n'avaient touchée, me donna rendez-vous dans son jardin pour m'y faire périr, comme le serpent se cache sous les fleurs... Après votre départ, je laissais croire que c'était moi qui étais parti, et ainsi se passèrent et la nuit et le jour qui suivirent... Cependant le lendemain, au moyen d'un espion que j'avais dans sa rue, j'appris le départ de son père; et sur cette assurance, aussitôt que la nuit arriva, — nuit funeste dont je préférais les ombres au plus brillant soleil! — je me dirigeai vers son jardin, et là, après avoir fait le signal convenu, je vis s'ouvrir devant moi toute grande sa porte perfide. En même temps, par un de ces instincts qui sont inexplicables, j'éprouvai une sorte de crainte, que je combattis, mais qui eut pour effet de me faire tenir sur mes gardes. Aussi, ayant remarqué que la voix qui me disait d'entrer n'était point celle de la suivante qui, dans mon idée, devait venir à ma rencontre, me couvrant le visage d'une petite rondache que j'avais [1], je dis : « Qui va là? » Aussitôt, sur le soupçon que je témoignais, on me répondit par un coup de pistolet. Mais Dieu me protégeait sans doute, car il est miraculeux que l'on m'ait manqué de si près ; la balle frappa sur la rondache et la traversa de biais. Au même instant, un certain nombre de misérables m'assaillirent, et je fus bientôt obligé de reculer jusqu'au tournant de la rue, tout en me défendant. Cependant, au bruit du pistolet et au tumulte qui avait suivi, tout le voisinage s'était ému; et tandis qu'ils fuyaient pour n'être pas reconnus, je me retirai, afin de quitter Parme sur-le-champ. Vous me demanderez sans doute pourquoi? Le voici... Ces misérables qui m'ont attaqué si lâchement savent bien qui je suis; mais ils ne le diront pas, j'espère, afin de ne pas révéler une si basse vengeance. Pour moi, afin de détourner les soupçons du duc

[1] *La rondache (rodela)* était un petit bouclier de forme ronde.

et du public, j'ai cru devoir sans plus de retard me rendre à Milan; et c'est dans ce but que je suis venu, me flattant de vous rejoindre avant que vous vous fussiez présenté au prince. Mais, en arrivant, j'ai appris que vous aviez déjà rempli ma mission, et que vous étiez logé ici, et je venais pour vous rendre compte de tout. A vous de voir maintenant ce que nous devons faire, et s'il y a quelque moyen d'arranger tout cela.

DON FÉLIX.

Je vous ai écouté avec toute l'attention dont je suis capable, et je me suis ému en voyant chez une femme des sentimens aussi vindicatifs et une aussi noire trahison. Mais pour laisser ce sujet, je vous approuve fort d'être venu; car votre absence doit détourner les soupçons. Le mal est que, par suite d'une aventure non moins étrange, mais moins tragique, j'ai, comme on vous l'a dit, remis au prince la lettre du duc; et ainsi force nous sera, pendant ce carnaval, que nous passerons à Milan, d'être, vous don Félix, et moi don César. Puis nous repartirons ensemble, et une fois de retour à Parme, personne ne s'inquiétera si celui qui a remis les dépêches du duc était don César ou don Félix.

DON CÉSAR.

Fort bien! je vais tâcher désormais de chasser le souvenir d'une ingrate qui m'occupe encore malgré sa perfidie. — Mais, dites-moi; comme à mon compte vous devez être arrivé d'hier au soir, d'où vient donc que vous avez si tôt rendu visite au prince, et comment vous trouvez-vous logé chez l'Intendant de la justice?

DON FÉLIX.

Il importe que vous soyez au fait de tout; écoutez-moi donc, et vous verrez que mon aventure n'est pas moins extraordinaire que la vôtre. — Hier, en arrivant à Milan, et même avant d'avoir mis pied à terre...

Entre TRISTAN

TRISTAN.

Voici le seigneur Lidoro.

DON FÉLIX.

Je vous raconterai cela plus tard.

Entre LIDORO.

LIDORO.

Tristan, vos effets sont à l'hôtellerie de l'Étoile; vous n'avez qu'à les y aller demander, et aussitôt on vous les rendra.

TRISTAN.

Certes, oui, j'y vais tout de suite; car j'ai là-bas toute ma fortune, et ici personne ne songe à moi.

Il sort.

LIDORO.

Pardonnez, don César, si je me présente si tard chez vous. C'est

le gouverneur qui m'a fait appeler pour une affaire importante, une affaire d'honneur, laquelle m'a empêché de venir plus tôt, et m'oblige à vous quitter à l'instant. Je suis chargé d'arrêter à Milan un homme sur lequel je voudrais mettre la main, dût-il m'en coûter tout ce que j'ai, et je ne sais de lui que son nom.

DON FÉLIX.

Nous pouvons sortir ensemble dès qu'il vous plaira; car je suis moi-même obligé d'aller chez le prince.

LIDORO.

Qui est ce cavalier?

DON FÉLIX.

C'est un de mes amis, seigneur, qui est venu à Milan pour affaires, et qui, me sachant ici, m'a fait l'honneur de me venir voir. (*A don César.*) Approchez, don Félix.

LIDORO.

Qu'ai-je entendu? Il s'appelle don Félix?

DON FÉLIX.

Oui, seigneur.

DON CÉSAR.

Excusez-moi de ne vous avoir pas baisé la main avant de vous être présenté par don César.

LIDORO, *à part.*

Je dois remplir mon devoir. (*A don Félix.*) Quel est le nom de famille de votre ami don Félix?

DON FÉLIX.

Il se nomme don Félix Colona.

LIDORO.

Don Félix Colona?

DON FÉLIX.

Oui, seigneur; d'où vient votre étonnement?

LIDORO.

Je suis fâché de l'avoir entendu nommer.

DON CÉSAR.

Quoi! vous n'aimez pas que je porte ce nom?

LIDORO.

Il est vrai; j'aurais donné beaucoup pour vous trouver ce matin; je ne donnerais pas moins en ce moment pour ne vous avoir pas trouvé.

DON CÉSAR.

Que vous fait mon nom, seigneur?

LIDORO, *à don Félix.*

Je ne sais comment vous dire, don César, que mes devoirs, ma vie, mon honneur, veulent que j'arrête votre ami, et c'est pour cela que je suis peiné de le trouver chez moi avec vous.

DON FÉLIX.

Quoi! vous voulez arrêter don Félix?

LIDORO.

Oui.

DON CÉSAR.

Moi! et pourquoi?

LIDORO.

Ne faites point l'étonné; car vous savez mieux que moi si vous avez ou non escaladé la maison d'un vieux gentilhomme et enlevé sa fille en tuant un écuyer à elle. Le duc de Parme vient d'en écrire au gouverneur, afin qu'on vous arrête, vous et la dame, qui se nomme doña Violante et qui est fille du seigneur Aurelio. (*A don Félix.*) Ainsi vous reconnaîtrez que je ne puis pas faire autrement que d'arrêter votre ami.

DON CÉSAR, *à part.*

Quelle rencontre inconcevable! C'est don Félix qu'il cherche, et non pas moi!

DON FÉLIX, *à part.*

Est-ce que c'est moi par hasard qui aimais doña Violante?

DON CÉSAR, *à part.*

N'est-ce pas pour me perdre qu'elle dit faussement que j'ai voulu l'enlever?

DON FÉLIX, *à part.*

Et moi, comment puis-je avoir commis ce crime?

LIDORO, *à don César.*

Que dites-vous?

DON CÉSAR.

Je dis, seigneur, que je n'ai enlevé aucune dame, et qu'on vous a trompé.

LIDORO.

J'en serai charmé. Cependant rendez-vous à moi, et sans courir aucun risque vous serez ici mon prisonnier.

DON FÉLIX.

Songez, seigneur, que c'est par erreur et injustement que l'on accuse don Félix.

DON CÉSAR.

On se sera trompé de nom.

LIDORO, *à don César.*

Êtes-vous don Félix Colona.

DON CÉSAR.

Oui.

LIDORO.

Y a-t-il à Parme un autre cavalier qui se nomme comme vous?

DON CÉSAR.

Non.

LIDORO.

Eh bien! c'est vous que l'on m'a désigné. Mais ne craignez rien; *il suffit que vous soyez avec don César, pour que j'aie pour vous*

tous les ménagemens compatibles avec mes devoirs. Nous arrangerons l'affaire à l'amiable. Pour être intendant de la justice, je n'en suis pas moins cavalier, et je sais que ce sont de nobles fautes que celles que l'amour fait commettre. Dites-moi donc, je vous prie, où est cette dame; j'irai la chercher, je lui offrirai ma maison pour asile, et j'espère que mon entremise ne sera pas inutile à votre bonheur.

DON CÉSAR.

Il n'est personne, seigneur, en qui ma confiance fût mieux placée qu'en vous; et si je savais où est la dame dont vous voulez parler, vive Dieu! je vous le déclarerais sur-le-champ. Mais je vous le répète, vous êtes dans l'erreur, et don Félix n'a eu aucune aventure de ce genre.

LIDORO.

S'il y a erreur, comme vous l'assurez, je vais m'efforcer de le découvrir. Cependant, si je ne dois pas vous arrêter, je ne puis pas non plus vous laisser libre. Attendez-moi là tous deux. (*A don Félix.*) Je vous confie votre ami, vous m'en rendrez compte. Je vais de ce pas mettre la police en campagne, et j'espère que bientôt elle m'aura trouvé cette dame.

Il sort.

DON CÉSAR.

Comprenez-vous rien, don Félix, à ce qui nous arrive?

DON FÉLIX.

Je serais fier de ma sagacité si je pouvais y deviner quelque chose.

DON CÉSAR.

Que j'aie pénétré dans la maison et enlevé sa fille, passe encore; mais que je sois don Félix et que j'aie enlevé doña Violante, voilà ce que je ne puis m'expliquer.

DON FÉLIX.

Et je ne m'explique pas davantage qu'on me traite aussi bien me prenant pour don César, et qu'on vous arrête comme don Félix.

DON CÉSAR.

Quoi! c'est à ma considération qu'il vous traite aussi bien?

DON FÉLIX.

Oui; il a voulu absolument que je logeasse chez lui, parce qu'il m'a cru don César.

DON CÉSAR.

Et moi, il m'arrête parce qu'il me croit don Félix!

DON FÉLIX.

Entrons là, où nous pourrons causer plus à notre aise, et tâchons de pénétrer comment lorsque je suis si bien traité sous votre nom, vous, vous êtes arrêté sous le mien. — Il faut que cela tienne au bonheur et au malheur *du nom!*

Ils sortent.

SCÈNE II.

La cour d'une hôtellerie

Entrent DOÑA VIOLANTE et NICE, qui sont en habits de voyage.

DOÑA VIOLANTE.

Où est allé Fabio?

NICE.

Il sera allé, madame, je pense, dans toutes les hôtelleries et dans toutes les auberges s'informer de don César.

DOÑA VIOLANTE.

O mes peines, dont le nombre est si grand désormais que je ne puis plus vous compter, quand donc cesserez-vous de vous ajouter les unes aux autres?... Qui m'eût dit que je quitterais un jour de la sorte la maison paternelle, après avoir perdu ma position, ma renommée, mon honneur, et abandonnée de tout le monde?... Plût à Dieu, Nice, que mon cœur n'eût jamais passé de la haine à l'amour!... Plût à Dieu que je n'eusse jamais donné rendez-vous dans le jardin à don César, et que mon père l'eût ignoré, ou, qu'ayant tout appris, il m'eût donné la mort!... Malheureuse nuit, où, après son départ supposé, j'attendais don César; où Fabio, plein de pitié, vint m'ouvrir la porte après un déplorable tumulte, et où je quittai la maison pour me soustraire à la colère de mon père et pour aller demander protection à don César! — Je voudrais qu'on ne m'eût pas dit qu'il était venu à Milan, et je crains qu'à compter de ce jour l'hôtellerie de l'Étoile ne devienne une habitation funeste, puisque j'y suis venue demeurer.

NICE.

A qui donc, madame, dites-vous vos ennuis? Ne les connais-je pas?

DOÑA VIOLANTE.

C'est à moi-même, Nice, que je les dis; et n'en sois pas étonnée, car la douleur ne trouve qu'en elle-même sa consolation.

Entre TRISTAN, qui porte deux valises.

TRISTAN.

Grâces à Dieu, j'ai retrouvé ma valise; et pour celle de mon maître, ce sera à lui d'en rendre grâces à Dieu... Voyons, arrangeons-nous le mieux possible pour emporter cela de mon mieux.

NICE.

Eh! madame, n'est-ce point là le valet de don Félix?

DOÑA VIOLANTE.

Oui, c'est lui, et je commence à espérer. Il est heureux pour moi que don Félix soit venu à Milan, car il est l'ami intime de don César, et par lui je saurai de ses nouvelles... Appelle-le... Mais non, arrête.

NICE.

Pourquoi hésiter?

DOÑA VIOLANTE.

Que sais-je? je crains de faire une démarche inutile... j'ai peur que don Félix ne s'inquiète pas de ma demande, ou que s'il vient me voir, il ne se défende de me servir; car un homme est bien peu empressé pour une femme qui en aime un autre.

TRISTAN.

Cette scène ressemble à l'Intermède de la Ronde[1].

DOÑA VIOLANTE.

Il serait donc mieux qu'il n'apprît ma présence en cette ville qu'en me voyant.

NICE.

Cela est facile; je suivrai le valet, je reviendrai vous dire où il loge, et vous irez.

DOÑA VIOLANTE.

Fort bien, Nice; mais comment pourras-tu le suivre sans lui inspirer des soupçons?

NICE.

Rien de plus simple que de se déguiser avec une mante; et les Espagnoles qui sont dans l'hôtellerie ne refuseront pas de nous en prêter une.

DOÑA VIOLANTE.

Viens donc! essayons de lutter contre ma destinée.

Elles sortent.

TRISTAN.

Il faut pourtant bien qu'elles aillent, ces valises, de manière ou d'autre, car, sans être Asturien ni Galicien[2], je sais mon métier... Comme la valise de mon maître est pesante! non pas peut-être qu'elle contienne plus d'effets que la mienne, mais parce que le valet le plus honnête trouve toujours que ce qui est à son maître pèse plus que ce qui est à lui.

Entre NICE, voilée, qui se met à suivre Tristan.

NICE, *à part.*

Je ne quitterai pas son ombre de toute la journée.

TRISTAN.

Il y a déjà quelques momens, ma reine, que je m'aperçois que je traîne derrière moi une troisième valise en sus des deux que je porte. Que désirez-vous? en quoi pourrais-je vous être agréable? Que pensez-vous que contiennent mes deux valises?

[1] L'Intermède de la *Ronde*, que nous avouons ne pas connaître, était probablement fort célèbre du temps de Calderon.

[2] *Sin ser corito ganapan me llamo.*

Corito est un surnom donné aux Asturiens et plus tard aux Galiciens, qui sont en Espagne ce que sont en France les Auvergnats. C'est comme si Tristan disait : « Sans être Auvergnat, je sais bon porte-faix. »

NICE.

Passez votre chemin.

TRISTAN.

J'aime beaucoup le son de votre voix.

NICE, *à part.*

Continuons à le suivre.

TRISTAN.

Écoutez, ma princesse. Si, parce que je suis étranger, vous vous figurez qu'il y a de l'argent dans mes valises, et qu'à cause de cela vous me suiviez à la piste, vive Dieu! désabusez-vous. Il n'y a dans mes valises que des effets, du linge; et tout ce que je pourrais faire pour vous, ce serait de vous donner une de mes chemises... pour la laver. Si vous désirez autre chose, vous n'avez qu'à m'écrire; voilà ma maison.

NICE.

Je me réjouis de la savoir. Au revoir, mon ami! (*A part.*) Allons avertir ma maîtresse.

TRISTAN, *à part.*

Elle ne me suivait que pour savoir ma maison, et peut-être s'amusait-elle de me voir porter une aussi lourde charge.

Il pose les valises à terre.

SCÈNE III.

On appartement chez Lidoro.

Entrent DON FÉLIX et DON CÉSAR, puis TRISTAN.

DON CÉSAR.

Pardieu! vous m'avez conté là d'étranges choses.

DON FÉLIX.

Tout cela m'est arrivé depuis hier.

DON CÉSAR.

Mais jusqu'ici rien ne nous explique comment on a pu vous soupçonner de l'enlèvement de doña Violante.

DON FÉLIX.

Comment accorder cela avec son absence, après sa trahison? — Tristan, d'où viens-tu donc?

TRISTAN.

Je viens de me quereller, et voici ce que j'en rapporte; cela en dit assez.

On frappe à la porte.

DON FÉLIX.

N'a-t-on pas frappé? — Vois qui c'est.

TRISTAN.

Malheur à moi quand je l'ouvrirai!

DON FÉLIX.

Et pourquoi?

TRISTAN.

Parce que cette porte est pour moi maudite, et qu'en laissant passer pour vous une centaine de cadeaux, elle laissera entrer pour moi cent coups de bâton.

DON FÉLIX.

Allons, va voir; pas de folies!

TRISTAN.

Madame la muette, attendez un peu.

Il sort.

DON CÉSAR.

Ce sont deux dames habillées à l'espagnole et voilées.

DON FÉLIX.

Ce sont probablement celles dont je vous ai parlé.

DON CÉSAR.

Je vais attendre d'un autre côté pour ne pas les gêner.

Il sort.

DON FÉLIX.

Je vais fermer la porte qui donne dans cet appartement, de peur que Flora, Libia ou quelque autre suivante ne vienne à savoir qu'il est entré ici des femmes voilées.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA, voilées.

DOÑA SERAFINA.

Bien que j'aie eu aujourd'hui de vos nouvelles, passant par hasard dans votre rue, j'ai désiré voir par moi-même comment vous alliez, et je suis montée.

DON FÉLIX.

Je vous remercie de cette double attention, avec la reconnaissance que je dois à une bienveillance aussi aimable.

DOÑA SERAFINA.

Je vous dois plus que vous ne pensez, don César, et je ne m'acquitte pas envers vous.

DON FÉLIX.

Vous ne me devez rien, madame; car un homme est obligé de risquer sa vie pour une dame, et ne doit en attendre aucune reconnaissance, car c'est pour lui-même qu'il travaille.

DOÑA SERAFINA.

Je ne me rends pas à votre avis; car en admettant que vous ayez travaillé pour vous, c'est moi qui en ai recueilli le bénéfice, et je ne dois pas considérer les motifs de votre conduite, mais l'avantage que j'en ai retiré.

DON FÉLIX.

Pourquoi vous voilez-vous ainsi le visage, madame? est-ce que vous avez peur qu'on vous voie?

DOÑA SERAFINA.

On ne pouvait me demander plus galamment si je suis laide.

DON FÉLIX.

Si je l'eusse pensé, je me donnerais un démenti à moi-même.

DOÑA SERAFINA.

Je ne suis pas si susceptible.

DON FÉLIX.

Permettez-moi, madame, de vous répéter en mon nom ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire en entrant. — Vous, non contente de savoir comment j'allais, vous avez voulu le voir; et moi de même, après vous avoir entendue, je désire vous voir également. Ne vous éloignez pas; découvrez-vous, que je sache à qui je dois une si haute faveur; songez qu'il n'y a que la perfidie qui se cache le visage.

DOÑA SERAFINA.

Je pense, au contraire, que rendre un service et le cacher c'est ajouter au bienfait; car c'est ne pas demander en retour de la reconnaissance.

DON FÉLIX.

Je vous serai toujours reconnaissant, madame, bien que fâché en même temps.

DOÑA SERAFINA.

En quoi donc puis-je vous avoir offensé?

DON FÉLIX.

Vous savez bien, madame, qu'envoyer à un homme des joyaux et des bijoux de prix, c'est plutôt payement que faveur; et ainsi permettez, je vous prie, que je rende à votre suivante...

DOÑA SERAFINA.

Je me félicite d'autant plus de ne m'être pas découvert le visage...

DON FÉLIX.

Pourquoi donc?

DOÑA SERAFINA.

Parce que ainsi vous ne verrez pas la rougeur qui en vous entendant a soudain coloré mes joues.

DON FÉLIX.

Je n'y croirai point si je ne la vois pas.

DOÑA SERAFINA.

Je ne puis vous le prouver; car, bien que je ne sois pas laide à faire peur, j'ai plus d'un motif pour ne pas me laisser voir.

DON FÉLIX.

Comment?

DOÑA SERAFINA.

Vous devez avoir vu ici doña Serafina, qui passe dans le quartier pour une beauté accomplie, et après elle je ne vous paraîtrais pas bien.

DON FÉLIX.

Vous me mettez, madame, dans un grand embarras.

DOÑA SERAFINA.

Moi! et pourquoi?

DON FÉLIX.

Parce que si je reconnais qu'elle est belle à ce point, cela ne sera pas très-galant pour vous, et si je ne le reconnais pas, ce ne sera pas fort gracieux pour elle.

DOÑA SERAFINA.

Eh bien! remettez à une autre occasion pour m'en dire votre avis.

TRISTAN.

Et vous, ma charmante, avez-vous enfin recouvré la parole?

FLORA.

Un tout petit peu[1].

TRISTAN.

En ce cas, avec vous et une certaine Flora qui demeure dans cette maison, nous ferions quelque chose de bon.

FLORA.

Que voulez-vous dire?

TRISTAN.

Comme elle parle beaucoup trop, et que vous vous ne parlez pas assez, en retranchant à l'une et en donnant à l'autre, on ferait deux femmes parfaites.

FLORA.

Seigneur Tristan, les femmes doivent prendre garde à leur langue, car il n'est pas de défaut plus vilain que le bavardage.

TRISTAN.

Vous prêchez, vous, ma belle! vous qui êtes venue avec votre maîtresse nous voir ainsi déguisées!.. Il me semble entendre un aveugle qui chante à tue-tête l'acte de contrition et les couplets de Calaynos[2].

FLORA.

Il est vrai que cela ressemble un peu à ce qu'une dame disait un jour à un cavalier: «Apportez-moi une bonne fourrure de martres pour doubler ce cilice[3].»

TRISTAN.

Allons, je vois que vous et Flora vous êtes de la même pâte.

FLORA.

Et moi, je vois que vous et Tristan vous faites deux ânons.

DON FÉLIX.

Il paraît, madame, que les plus pressantes supplications ne servent de rien auprès de vous.

[1] Un poquitito. *Poquitito* est le diminutif de *poquito*, qui est lui-même le diminutif de *poco* (peu).

[2] Les couplets de Calaynos (*las coplas de Calaynos*) qui célèbrent les amours du Maure Calaynos avec l'infante Séville, sont populaires en Espagne.

[3] Comme Tristan *vient d'accuser Flora* de faire de la morale mal à propos, celle-ci *se moque à son tour des pratiques* d'une fausse dévotion.

DOÑA SERAFINA.

Il me semble à moi que vous n'avez pas à vous plaindre si je ne me découvre pas.

DON FÉLIX.

Comment cela?

DOÑA SERAFINA.

Vous avez protégé une femme voilée, vous voyez une femme voilée... vous devez être satisfait... Adieu, nous nous reverrons bientôt, et peut-être aujourd'hui.

DON FÉLIX.

Attendez... vous ne vous en irez pas; j'ai à choisir de vous laisser aller comme un sot, ou de soulever votre voile comme un cavalier discourtois; eh bien! de deux maux je veux choisir le moindre, et...

On frappe à la porte.

LIDORO, *du dehors.*

Ouvrez.

DON FÉLIX.

Qui frappe là?

DOÑA SERAFINA, *bas, à Flora.*

C'est la voix de mon père.

FLORA.

Et comme...

DON FÉLIX.

Vois, Tristan, ce que c'est.

DOÑA SERAFINA.

Attendez que je sois partie... Il doit y avoir ici une autre porte?

DON FÉLIX.

Non, vous ne sortirez pas de ce côté, car ce serait un outrage pour doña Serafina, et je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir abusé à ce point de l'hospitalité.

TRISTAN, *revenant.*

Cela va mal, vive le Christ! Monseigneur, c'est le seigneur Lidoro qui frappe.

DOÑA SERAFINA.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir par ici.

DON FÉLIX.

Pour cela, non; peu m'importe qu'on trouve ici une dame, tandis que...

DOÑA SERAFINA.

Qui vous empêche, seigneur don Félix?...

DON FÉLIX.

Je ne veux point, vous dis-je, manquer à ce que je dois à doña Serafina.

DOÑA SERAFINA.

Elle vous saura gré elle-même que vous m'ayez laissé sortir, je *vous en réponds.*

DON FÉLIX.

Prouvez-le-moi.

DOÑA SERAFINA, *soulevant son voile.*

Tenez, regardez. — Voulez-vous toujours qu'on me voie?

DON FÉLIX.

Dieu! qui l'eût imaginé!... Sortez, sortez, madame, et pendant ce temps-là je vais moi-même ouvrir à votre père, et je le retiendrai un moment pour qu'il n'aperçoive pas même votre ombre.

DOÑA SERAFINA.

Viens, Flora.

FLORA.

Et vite; il arrive.

Doña Serafina et Flora vont pour sortir, lorsque entrent DOÑA VIOLANTE et NICE.

DOÑA VIOLANTE.

Veuillez me dire, je vous prie, si c'est ici l'appartement de don Félix.

DOÑA SERAFINA.

Je n'en sais rien.

Doña Serafina et Flora sortent.

DOÑA VIOLANTE.

Cette dame n'a pas l'air content.

NICE.

Il y a ici d'autres personnes qui pourront nous le dire.

Entre LIDORO.

DON FÉLIX.

Eh quoi! seigneur, c'est vous qui faites tout ce bruit-là chez vous?

LIDORO.

Eh! sans doute; car chez moi on me traite en étranger, et outre que l'on ne m'ouvre pas, j'ai à me plaindre de l'homme que j'ai le mieux traité.

DON FÉLIX.

En quoi vous ai-je désobligé, seigneur?

LIDORO.

En beaucoup de choses.

DON FÉLIX, *à part.*

Hélas! il sait tout... et le pis est que Serafina ou n'a pas eu la force de s'enfuir, ou n'a pas pu ouvrir la porte.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

Quel est ce bruit, seigneur?

DOÑA VIOLANTE.

Ah! Nice, voilà don César!

NICE.

Allez lui parler.

DOÑA VIOLANTE.

Je n'ose devant tous ces témoins.—Silence; écoutons.

LIDORO.

N'ai-je pas raison de me plaindre, lorsque tous deux vous vous conduisez à mon égard avec si peu de franchise? Je vous priais de voir plutôt en moi un cavalier que l'Intendant de la justice, et de me dire où était cette dame, pour que j'arrangeasse votre affaire à l'amiable. Vous avez nié obstinément qu'elle fût ici, et vous avez mieux aimé qu'elle apprît en vous cherchant par la ville que don César était chez moi prisonnier!

DOÑA VIOLANTE, *à part.*

Don César prisonnier!

LIDORO.

Un de mes espions m'a dit qu'elle s'était informée de don Félix. Sur ce, j'ai fait garder les portes, et elle ne m'échappera pas... — Mais n'est-ce pas elle que je vois?

DON FÉLIX.

Seigneur, cette dame n'est pas celle que vous pensez. Celle-ci est entrée par hasard dans cette maison.

LIDORO.

Vous ne me ferez pas accroire que des dames courent après des hommes à peine arrivés dans cette ville, et surtout qu'elles les viennent chercher chez moi. Allons, madame, vous êtes reconnue, découvrez-vous.

DON CÉSAR, *bas, à don Félix.*

Il s'imagine que c'est doña Violante.

DON FÉLIX, *bas, à don César.*

Ah! don César, je tremble!

DOÑA VIOLANTE, *à part.*

Qu'ai-je entendu?

LIDORO.

N'êtes-vous point doña Violante, fille du seigneur Aurelio?... N'êtes-vous pas venue chercher ici don Félix?

DOÑA VIOLANTE.

Qu'est-ce que cela signifie, ô ciel? Qui donc peut lui avoir appris qui je suis? (*Se découvrant.*) Oui, seigneur, je suis doña Violante.

DON FÉLIX.

Dieu! que vois-je?

DON CÉSAR.

Oui! elle!

DOÑA VIOLANTE.

Oui, seigneur, je venais chercher don Félix dans cette maison où je retrouve don César, et où j'espère une protection que je sollicite à vos pieds.

DON FÉLIX, *à part.*

Qu'est ceci?... Qui donc a opéré sitôt un si grand changement?

DON CÉSAR, *à part.*

Qu'est ceci?... Comment doña Violante est-elle venue dans cette maison?

LIDORO.

Eh bien! avouerez-vous à présent que vous m'aviez trompé?

DON CÉSAR.

Je ne vous ai pas trompé puisque je m'étonne de la voir. (*A doña Violante.*) Ingrate! perfide! cruelle ennemie de mon repos, comment êtes-vous venue en ce lieu?

DOÑA VIOLANTE.

Pourquoi me parler ainsi, don César, lorsque je me suis exposée pour vous à tant d'ennuis, de fatigues et de dangers?

LIDORO.

Vous voyez, c'est bien elle.

DON CÉSAR.

N'est-ce pas assez, beauté traîtresse, que vous m'ayez trompé là-bas, sans que vous essayiez encore de me tromper ici?

DOÑA VIOLANTE.

Moi! je vous ai trompé?

DON CÉSAR.

Vous le savez bien.

DOÑA VIOLANTE.

C'est donc là ma récompense?

DON CÉSAR.

Vous en dois-je une autre?

LIDORO.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer. Suivez-moi, madame; et bien que je ne le doive pas à don Félix ni à don César, je suis celui que je suis, et j'agirai pour le mieux de vos intérêts... (*A don Félix.*) Vous, attendez-moi.

DOÑA VIOLANTE.

Je vous suis, seigneur.

LIDORO, *à part.*

Aussitôt que j'aurai conduit cette dame dans l'appartement de doña Serafina, je mettrai don César dans un château-fort.

Lidoro, doña Violante et Nice sortent.

DON CÉSAR.

Doña Violante ici!

DON FÉLIX.

Doña Serafina chez moi!

DON CÉSAR.

Elle venait chercher don Félix!

DON FÉLIX.

Elle bravait pour moi tout danger!

DON CÉSAR.

Qu'est-ce que cela signifie, don Félix?

DON FÉLIX.

Je n'y comprends rien.

DON CÉSAR.

Le temps nous dévoilera ce mystère.

DON FÉLIX.

Sans doute; et combien je voudrais pouvoir abréger et presser le temps!

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de Lidoro.

Entrent LIDORO et DOÑA SERAFINA.

LIDORO.

Vous êtes bien en colère.

DOÑA SERAFINA.

N'ai-je point de motif pour cela?

LIDORO.

D'accord; mais pourquoi prendre les choses aussi vivement?

DOÑA SERAFINA.

Comment! mon père, lorsque sans me consulter, sans me prévenir, vous amenez un hôte dans la maison, et que vous établissez dans mon appartement une femme qui court les aventures, vous ne voulez pas...

LIDORO.

Attendez, ma fille; je vais vous donner satisfaction sur ces deux points, afin que vous ne pensiez pas avoir le droit de vous plaindre de moi. — Ce cavalier, je vous l'ai déjà dit, est le fils de mon meilleur ami, à qui je ne dois rien moins que la vie. Je croyais qu'il n'était ici que pour un jour; et si le prince a exigé qu'il restât à Milan pour y voir les fêtes qui ont lieu à cette époque, ce n'est pas ma faute. Quant à la dame, avant de lui offrir ma protection, j'ai considéré qu'elle est de noble naissance; et quoique les accidens d'amour puissent ternir quelquefois le sang le plus pur, il serait mal à un gentilhomme de refuser son appui à celles qui l'implorent; d'autant qu'en cette circonstance le cavalier qui vient avec cette dame est fort lié avec don César; que j'étais chargé d'arrêter le couple fugitif, et qu'en le gardant chez moi, je m'acquitte tout *à la fois* de mes doubles obligations d'Intendant de la justice et *d'ami*... Enfin, s'il faut tout vous dire, j'ai d'autres motifs encore

pour traiter de mon mieux don César; il est de la meilleure naissance, il possède une fortune considérable, il est fort avant dans la faveur du duc de Parme, et comme j'étais déjà l'obligé de son père... Cela suffit, vous devez me comprendre... Bref, il pourrait bien se faire, ma fille, que l'hôte de cette maison en devînt le seigneur.

Il sort.

DOÑA SERAFINA.

Qu'ai-je entendu, ô ciel! Réjouis-toi, mon âme, car c'est la première fois peut-être que le mal se convertit en bien. Je craignais que mon père ne soupçonnât quelque chose, et c'est lui qui encourage mon amour! (*Appelant.*) Flora!

Entre DOÑA VIOLANTE.

DOÑA VIOLANTE.

Que voulez-vous, madame?

DOÑA SERAFINA.

J'appelais une de mes suivantes.

DOÑA VIOLANTE.

Eh bien! ne suis-je pas là pour vous servir?

DOÑA SERAFINA.

Que le ciel vous garde, Violante; mais je ne souffrirai pas que vous vous abaissiez jusque là. Vous êtes ici chez vous, et bien que je n'aie pas vu d'abord avec plaisir que mon père vous reçût dans la maison, je m'en réjouis maintenant; et touchée de vos malheurs, je vous regarde désormais comme une amie à laquelle je suis fort redevable.

DOÑA VIOLANTE.

Que me devez-vous, madame, à moi qui n'apporte ici qu'un mauvais exemple?

DOÑA SERAFINA.

Cet exemple n'est pas pour moi aussi mauvais que vous le dites; et vous ne soupçonnez pas combien vous êtes venue ici à propos.

DOÑA VIOLANTE.

En quoi donc puis-je vous être utile?

DOÑA SERAFINA.

Vous me l'avez été beaucoup.

DOÑA VIOLANTE.

Eh bien! madame, puisque vous êtes si reconnaissante de je ne sais quel service que je vous aurais rendu par hasard, pourrai-je à mon tour vous demander une faveur?

DOÑA SERAFINA.

Dans les limites de mon pouvoir, je suis à votre disposition. Que désirez-vous?

DOÑA VIOLANTE.

J'ai *commis une faute* que je ne chercherai pas à justifier auprès

de vous. — Après avoir long-temps témoigné les derniers mépris à un cavalier qui me rendait des soins, je finis, quoiqu'il eût tué en duel un de mes parens, je finis par concevoir pour lui des sentimens plus favorables... Ce cavalier est celui que votre père retient, ainsi que moi, dans sa maison... Mais, hélas! les bontés que j'ai eues pour lui m'ont été bien funestes!... Pardonnez-moi de vous raconter aussi longuement ma triste histoire; c'est que je voudrais obtenir votre bienveillance et toucher votre cœur. — Je lui écrivis de venir me parler une nuit dans notre jardin; il me répondit qu'il viendrait... J'ignorais et il ignorait comme moi qu'il devait partir la veille, envoyé par le duc en ce pays... Mon père vit la lettre...

DOÑA SERAFINA.

Arrêtez... Le duc, dites-vous, l'envoyait en ce pays?

DOÑA VIOLANTE.

Oui, madame. — Y aurait-il là quelque chose qui vous ait déplu?

DOÑA SERAFINA.

Nullement; j'étais distraite... et je n'avais pas compris. Achevez.

DOÑA VIOLANTE.

Mon père vit la lettre; et bien que par prudence il ne voulut pas éclater, son ressentiment l'emporta, et il m'enferma dans mon appartement.

DOÑA SERAFINA.

Et dites-moi, ce cavalier, est-ce celui qui est venu à Milan de la part du duc?

DOÑA VIOLANTE.

Oui, madame. — Je vois, hélas! que vous ne prêtez pas beaucoup d'attention à mes paroles.

DOÑA SERAFINA.

C'est que je suis triste et préoccupée; ne vous en fâchez pas.

DOÑA VIOLANTE.

J'en resterai là, si cela vous ennuie.

DOÑA SERAFINA.

Non pas; poursuivez, je vous prie.

DOÑA VIOLANTE.

Je crains, madame...

DOÑA SERAFINA.

Que craignez-vous?

DOÑA VIOLANTE.

Que vous intéressant peu à mon infortune, vous ne vous inquiétiez pas beaucoup des moyens de la faire finir.

DOÑA SERAFINA.

Vous êtes dans l'erreur : toutes ces questions, c'est pour m'éclairer. *Continuez,* de grâce.

DOÑA VIOLANTE.

La nuit malheureuse arriva, et je ne pus l'avertir que mon père, à la tête d'une troupe d'hommes armés, l'attendait.

DOÑA SERAFINA.

Qui? — celui qui devait venir à Milan?

DOÑA VIOLANTE.

Oui; ce fut là le malheur.

DOÑA SERAFINA, *à part.*

Elle ne le nommera pas!

DOÑA VIOLANTE.

Il se présenta en effet.

DOÑA SERAFINA.

Qui se présenta?

DOÑA VIOLANTE.

Don César, que l'on croyait absent.

DOÑA SERAFINA.

Don César?

DOÑA VIOLANTE.

Oui.

DOÑA SERAFINA, *à part.*

Elle n'achèvera pas!... C'était bien la peine de commencer! (*Haut.*) Et enfin...

DOÑA VIOLANTE.

Ce qui se passa entre eux, je ne le sais pas au juste; je sais seulement qu'en entendant l'explosion d'une arme à feu et un cliquetis d'épées, j'avais l'âme suspendue entre mon père et mon amant, lorsqu'un vieux domestique, croyant faire pour le mieux, enfonça la porte de mon appartement, et alors...

DOÑA SERAFINA.

Pardon; il est un point que je ne comprends pas bien; si c'était don César, pourquoi venez-vous chercher ici don Félix?

DOÑA VIOLANTE.

Parce que don Félix est un de ses amis qui, sans doute, aura voulu l'accompagner.

DOÑA SERAFINA.

Fort bien. Revenez à votre récit.

DOÑA VIOLANTE.

Moi alors, me voyant tout-à-coup dans une position si difficile et si affreuse, ne sachant plus ce que je faisais, et n'écoutant que les inspirations de la crainte qui conseille si mal, je pris un parti extrême : au lieu d'aller demander asile à quelqu'une de mes amies ou à ma famille, je courus chez son ami, dans la persuasion que nul ne me secourrait aussi bien dans ma peine, car nul ne devait la sentir *plus vivement; mais,* hélas! je ne le trouvai pas.

DOÑA SERAFINA.

Mais, — bien que ce fût son ami, pourquoi vous êtes-vous adressée à lui plutôt qu'à celui que vous venez chercher ici?

DOÑA VIOLANTE.

Parce que je rencontrai en chemin un de ses valets.

DOÑA SERAFINA.

Après, je vous prie?

DOÑA VIOLANTE.

Je ne le trouvai pas; on me dit chez lui qu'il venait au moment même de partir pour Milan. Désespérée, effrayée, comprenant tout ce que ma conduite avait de blâmable, et ne me voyant d'autre ressource que de me précipiter entièrement dans ma faute, j'obtins du valet dont je vous ai parlé qu'il me procurât une voiture, et bientôt...

DOÑA SERAFINA.

Mais pourquoi donc les ordres que l'on envoie de là-bas pour qu'on vous cherche disent-ils que vous êtes avec don Félix, au lieu de dire avec don César?

DOÑA VIOLANTE.

Qui vous l'a dit?

DOÑA SERAFINA.

C'est moi; et la preuve, c'est que le prisonnier de mon père est don Félix et non pas don César.

DOÑA VIOLANTE.

Je vois, madame, que vous êtes fort préoccupée de vos chagrins. — Aussi pour abréger, et quoi qu'il en soit, je me jette à vos pieds, en espérant votre protection, non pas seulement parce que je suis une femme malheureuse, mais parce que vous êtes celle que vous êtes; et je vous conjure d'intercéder pour moi auprès de votre père, afin qu'il daigne parler au mien, qui sans doute ne tardera pas à venir ici; veuillez arranger les choses de manière qu'à son arrivée il me trouve déjà mariée avec don César... Maintenant, madame, je me retire pour pleurer en liberté, et pour ne pas vous attrister davantage par le récit des chagrins d'une femme infortunée.

Elle sort.

DOÑA SERAFINA.

Hélas! ses peines ne sont pas plus grandes que les miennes, et je ne sais, avec cette confusion continuelle des noms de César et de Félix, laquelle de nous deux est le plus à plaindre... Mon père me disait tout à l'heure que don César, l'hôte de la maison, pourrait bien en devenir le maître, et j'étais heureuse, je me réjouissais, lorsque soudain ce bonheur s'est évanoui, et ma joie s'est changée en douleur... Mais réfléchissons. — Comment cette femme, puisque don *Félix* est son amant et qu'on la recherche avec lui, vient-elle prétendre que celui qu'elle aime est don César?... et puisque c'est don *César*, pourquoi ne le déclare-t-elle pas lorsqu'[illegible] re-

cherche don Félix?... Où est donc la vérité?... Ah! au milieu de cette cruelle incertitude, que ne donnerais-je pas pour n'avoir pas écouté la voix de la reconnaissance qui m'a poussée dans une intrigue périlleuse!... Et ne pouvais-je pas avoir de la reconnaissance envers ce cavalier pour sa noble conduite sans venir lui parler sous un déguisement?... Maudite soit ma reconnaissance qui m'a perdue, lorsqu'à la plupart des femmes on ne reproche que leur ingratitude!... Que ne donnerais-je pas aussi pour n'avoir pas soulevé mon voile!... j'aurais dissimulé mes sentimens, j'aurais caché sous une glace menteuse le volcan qui embrase mon âme... Mais à présent que je me suis découverte à lui, je ne le fuirai point pour cela, ce serait une lâcheté; et il est bon que les hommes sachent que nous avons aussi, nous autres femmes, notre courage et notre point d'honneur! (*Appelant.*) Flora!

Entre FLORA.

FLORA.

Que voulez-vous, madame?

DOÑA SERAFINA.

Tu me ferais plaisir d'aller chez don César et de lui dire, comme venant de toi, que je suis en bas dans le jardin. (*A part.*) Incertitudes, craintes, périls, chagrins, je vous défie et vous attends. Si vous ne vous présentez pas au combat, je dirai que vous avez peur, et si vous apprenez que la jalousie me dévore, sans doute vous n'oserez paraître, car que ne redouterait une femme jalouse?

Elle sort.

FLORA.

Qu'est-ce que tout cela signifie?... On m'a tant donné à réfléchir depuis deux jours que j'en ai vieilli. (*Elle appelle.*) Tristan!

Entre TRISTAN.

TRISTAN.

O Flora! belle Flora d'Italie, qui êtes une Floresta espagnole [1], que voulez-vous de moi? Est-ce que votre maîtresse n'est pas à la maison?

FLORA.

Non. Adieu.

TRISTAN.

Arrêtez; vous ne vous en irez pas que nous n'ayons fait ensemble un petit arrangement.

FLORA.

De quoi s'agit-il?

TRISTAN.

Il s'agit de me dire, adorable Flora, combien vous voulez pour perdre la raison pour moi une demi-heure seulement, et, l'autre demie, moi je mourrai d'amour pour vous.

[1] Tristan joue sur la ressemblance des deux mots *Flora* et *Floresta*, qui dérivent tous deux du même mot et qui ont la même signification : Flore.

FLORA.

Le bel arrangement!

TRISTAN.

Il n'est pas nouveau.

FLORA.

Oui-dà!

TRISTAN.

Un jour un pauvre diable se mourait....

FLORA.

Je devine; c'est l'histoire de celui qui fit appeler le sacrist lui dit : « Combien me prendra votre grâce pour m'enterrer quoi l'autre : « Vingt réaux », j'estime. « En voulez-vous s reprit le premier. « Cela me revient plus cher à moi, » répli sacristain. « Eh bien! répondit le malade, voyez si cela vo vient et enterrez-moi pour dix-sept; autrement, je vous e viens, s'il m'en coûte un maravédis de plus[1], je ne meurs p De même vous, vous voulez savoir ce qu'il vous en coûter mourir pour moi d'amour... Eh bien! puisque c'est là votre vous saurez qu'un jour une guenon et ses amies...

TRISTAN.

Pour cela, non, femme, un moment! car m'enlever l'un e donner un autre, c'est trop. — Une duègne élevait une naine...

FLORA.

J'ai commencé avant vous.

TRISTAN.

Bien que vous ayez commencé, je continue la mienne.

TOUS DEUX.

Un jour...

TRISTAN.

La duègne...

FLORA.

La guenon...

Entre DON FÉLIX.

DON FÉLIX.

Quel est ce bruit?

TRISTAN.

C'est une histoire de conte.

FLORA.

C'est un conte de noix[2].

[1] Il y a dans le texte un *quarto*. Le *quarto* est une monnaie de la moindr En parlant d'un homme qui n'a absolument rien, les Espagnols disent: *no tiene* comme nous disons en France, *il n'a pas le sou*.

[2] Nous avons traduit littéralement, *Aca es un cuento de nueces*. Il ne faut pa *la double signification* du mot *cuento*, million, et conte.

TRISTAN.

Le diable soit de ma duègne!

FLORA.

Et qu'il emporte ma guenon !

TRISTAN.

Je ne puis jamais l'achever!

FLORA.

Je n'en viendrai jamais à bout!

DON FÉLIX.

Que faites-vous ici, Flora, et qu'y a-t-il ?

FLORA.

Je voulais vous avertir que ma maîtresse se promène seule dans le jardin. Je suis venue en secret, parce que maintenant elle se méfie de tout le monde, surtout depuis que nous avons à la maison cette dame; et, selon la circonstance, je vous dirai en chantant d'approcher ou de vous retirer. (*À Tristan.*) Adieu; pensez à moi; n'oubliez pas que vous me devez un conte pour une autre fois.

TRISTAN.

Et vous, que vous m'en devez deux pour deux autres fois.

DON FÉLIX.

Et moi, comment pourrai-je jamais reconnaître, Flora, la faveur que vous me faites?

Flora sort.

TRISTAN.

Ne m'apprendrez-vous pas enfin, seigneur, quel était ce revenant voilé qui s'est transformé tout-à-coup en doña Violante?

DON FÉLIX.

Nigaud! tu ne l'as pas reconnu?

TRISTAN.

Non.

DON FÉLIX.

Eh bien! que t'importe?— Mais silence, écoute.

On entend de la musique dans l'éloignement.

FLORA, *chantant, du dehors.*

« L'abeille voltige parmi les fleurs; viens, amour, viens la saisir! »

DON FÉLIX.

Elle m'appelle. Attends-moi là.

Entre DON CÉSAR.

DON CÉSAR.

Où donc allez-vous sitôt, don Félix, sans me dire ce que vous êtes devenu?

DON FÉLIX.

Je vous dirai donc que nous avons arrangé votre affaire avec le prince, et qu'il est convenu que vous demeurerez ici prisonnier. Pour le moment, permettez que je profite d'une occasion favorable por

voir celle que j'aime. Doña Serafina est seule au jardin, et cette voix me dit d'aller la joindre.

DON CÉSAR.

Attendez, n'y allez pas.

DON FÉLIX.

Pourquoi me retenir?

DON CÉSAR.

J'ai mes raisons.

DON FÉLIX.

Laissez-moi.

DON CÉSAR.

Vous risquez trop.

DON FÉLIX.

Quel danger?

FLORA, *chantant, du dehors.*

« Arrête ton vol, et sache bien que si tu t'amuses à voltiger au-dessus d'un torrent, tu ne tarderas pas à te perdre. »

DON FÉLIX.

Elle m'avertit maintenant de demeurer. Parlez donc; mais faites vite, car si l'on m'appelle de nouveau, force me sera de vous laisser...

DON CÉSAR.

Non pas! (*A Tristan.*) Toi, sors d'ici.

TRISTAN, *à part.*

On se cache de moi! eh bien! vive Dieu! je les écouterai.

Il se cache derrière la tapisserie.

DON CÉSAR.

Veuillez à cette heure me prêter toute votre attention.—Vous me croirez sans peine, don Félix, si je vous dis que mon amitié désire votre bonheur.

DON FÉLIX.

Je n'en saurais douter.

DON CÉSAR.

Et vous, n'êtes-vous pas mon ami?

DON FÉLIX.

Assurément.

DON CÉSAR.

Eh bien! j'ai un service à vous demander.

DON FÉLIX.

Je suis prêt à vous le rendre. En quoi consiste-t-il?

DON CÉSAR.

Que vous n'abusiez pas de l'attachement que je vous porte.—Vous, don Félix, grâce à mon nom, vous êtes honoré, fêté, choyé du seigneur Lidoro; et je ne puis pas craindre que vous soyez ingrat. *Tout ce que notre hôte fait pour vous, c'est à cause de moi, non à cause de vous* qu'il le fait; et d'un autre côté, tous les ennuis que

je puis m'être attirés personnellement, c'est moi qui les supporte. Or vous conviendrez que ce partage n'est pas juste, et que je dois reprendre mon véritable nom.

FLORA, *chantant, du dehors.*

« L'abeille voltige parmi les fleurs ; viens, amour, viens la saisir. »

DON FÉLIX.

Je vous répondrai plus tard.

DON CÉSAR.

Vous pouvez bien me répondre sur-le-champ.

DON FÉLIX.

Songez donc qu'en ce moment même...

FLORA, *chantant, du dehors.*

« Viens, amour, viens la saisir. »

DON FÉLIX.

L'occasion se passe.

DON CÉSAR.

Vous m'obligerez beaucoup.

UNE VOIX, *du dehors.*

Ne chante plus.

DON FÉLIX.

Vraiment ! vous êtes cruel !

DON CÉSAR.

Non, non, vous n'irez pas.

DON FÉLIX.

Quoi ! vous me faites perdre la plus belle occasion...

DON CÉSAR.

Attendez ! on vient de jeter un papier par la fenêtre.

Il ramasse un papier.

DON FÉLIX.

C'est sans doute pour me reprocher mes retards.

DON CÉSAR.

A César, dit la suscription.

DON FÉLIX, *prenant la lettre.*

Montrez, puisqu'ici je suis don César. Vous m'écouterez, et vous verrez si je suis de bonne foi. Ce n'est pas une écriture de femme.

DON CÉSAR.

De qui cela peut-il être ?

DON FÉLIX.

Il est signé Lisardo.

DON CÉSAR.

Lisardo ! qu'est-ce que c'est que cela ?

DON FÉLIX, *lisant.*

« Quoique j'eusse pu venger sans péril la mort de mon frère Laurencio... » *(Parlant.)* C'est une mystification !

DON CÉSAR.

Ce n'est pas à vous que s'adresse ce billet; et avant de l(qu'il soit bien établi entre nous si vous êtes ou non don Césa

DON FÉLIX.

Ne vous fâchez pas pour une mauvaise plaisanterie. C'est m(suis ici don César, et c'est à moi que s'adresse ce billet.

DON CÉSAR.

Nous avons pu changer de nom l'un avec l'autre pour un s gème sans conséquence; mais chacun de nous reste lui-même (il s'agit de choses sérieuses qui touchent à l'honneur.

DON FÉLIX.

Votre honneur ne courra jamais de hasard avec moi vot dévoué.

DON CÉSAR.

Je n'en doute pas; mais je ne puis être tranquille que je n' ce billet.

DON FÉLIX.

Et moi je ne puis vous le montrer.

DON CÉSAR.

Remarquez, je vous prie, qu'il est du plus haut intérêt de où est Lisardo et d'où il m'écrit.

DON FÉLIX.

C'est à moi que la lettre s'adresse, et c'est à moi d'y répon

DON CÉSAR.

Non pas! il s'agit d'une chose qui me concerne moi qui réellement le nom de César, et non pas vous à qui j'ai prêt nom.

DON FÉLIX.

C'est moi qui suis ici don César, et c'est à moi que l'on (écrire; si l'on se trompe sur le nom, on ne se trompe pas sur sonne.

DON CÉSAR.

N'est-ce pas moi qui ai tué Laurencio?

DON FÉLIX.

Oui.

DON CÉSAR.

Étiez-vous son ennemi?

DON FÉLIX.

Non.

DON CÉSAR.

Donc, bien que cette lettre vous soit envoyée, elle est po

DON FÉLIX.

Êtes-vous ici don César?

DON CÉSAR.

Non.

DON FÉLIX.

N'est-ce pas moi qui le suis?

DON CÉSAR.

Oui.

DON FÉLIX.

La lettre est donc pour moi, puisque celui qui veut me parler ne vous connaît pas.

DON CÉSAR.

Vous êtes curieux, parce que vous avez pris mon nom, de vouloir que je ne sois plus don César!

DON FÉLIX.

Il serait plus curieux encore que j'eusse été don César pour trouver une hospitalité généreuse et pour obtenir la bienveillance d'un ange, et qu'après avoir profité de cette bonne fortune, je ne fusse plus don César quand viennent les ennuis. Non, mon cher, et il ne sera pas dit que je sois ici pour tout le monde don César quand cela va bien, et que je ne le sois plus quand cela va mal. Et puisque je ne suis pas homme à céder ni au bien ni au mal, laissez-moi, vive Dieu! courir toutes les chances du bonheur et du malheur du nom.

DON CÉSAR.

Dites tout ce qu'il vous plaira, mais rendez-moi la lettre, que je la lise.

DON FÉLIX.

Cela ne vous regarde pas.

DON CÉSAR.

Ne vous obstinez pas; il faut que je la voie.

DON FÉLIX.

Et comment, si je la garde?

DON CÉSAR.

Je ne sais, mais du moins...

DON FÉLIX.

Après?

DON CÉSAR.

J'empêcherai que vous ne la lisiez.

DON FÉLIX.

Par quel moyen?

DON CÉSAR.

Je ne vous perds pas de vue un instant... Partout où vous irez j'irai avec vous; je ne vous quitte plus d'un pas, et d'aujourd'hui e vous suis comme votre ombre.

DON FÉLIX.

Cependant comment ferez-vous, étant prisonnier?

DON CÉSAR.

Je passerai *par-dessus toute* considération, et je déclarerai *hautement qui je suis.*

DON FÉLIX.

Le parti est périlleux ; vous ne vous tirerez pas d'affaire, et tous deux nous nous en trouverons mal.

DON CÉSAR.

Eh bien ! voyons la lettre, et puis nous saurons ce que tous deux nous devons faire.

DON FÉLIX.

Je vous dirai plus tard ce qu'elle contient. Adieu.

DON CÉSAR.

Eh bien ! marchons, car je vous suis.

DON FÉLIX.

Vous ne pouvez pas sortir.

DON CÉSAR.

Que m'importe !

DON FÉLIX.

Mais réfléchissez...

DON CÉSAR.

Réfléchissez vous-même.

Entre LIDORO.

LIDORO.

Qu'y a-t-il donc ?

DON FÉLIX.

Rien, seigneur. (*A part.*) Profitons de l'occasion.

LIDORO.

De quoi s'agit-il ?

DON FÉLIX.

Don César vous le dira.

Il sort.

DON CÉSAR.

Oui, je le dirai, mais devant lui ; car je ne veux point que vous doutiez de ce que je dirai. Faites-le donc arrêter.

LIDORO.

A quoi bon ? je croirai sans peine tout ce que vous me direz.

DON CÉSAR, *à part.*

Cruelle position ! (*Haut.*) Laissez, que j'aille après lui.

LIDORO.

Songez, je vous prie, que vous êtes mon prisonnier, et qu'il suffit que le prince ait eu cette condescendance, sans que...

DON CÉSAR, *à part.*

Hélas !

LIDORO.

Pourquoi donc voulez-vous sortir ?

DON CÉSAR.

Que dire ? Si je dis que don Félix est allé à un défi, ce ne serait *pas bien...* cependant il serait encore plus mal de souffrir qu'il y

allât à ma place. Je devrais donc l'en empêcher aujourd'hui, et j'espère qu'un autre jour...

LIDORO.

Vous paraissez bien agité?

DON CÉSAR.

Vous ne voulez point l'appeler?

LIDORO.

Non.

DON CÉSAR.

Vous ne voulez point me permettre de le suivre?

LIDORO.

Pas davantage.

DON CÉSAR.

Eh bien! alors, pour Dieu! suivez-le, car il a un défi.

LIDORO.

Don César?... Pour quel motif?

DON CÉSAR.

Je l'ignore.

LIDORO.

Et où a-t-il reçu ce défi?

DON CÉSAR.

Je l'ignore également.

LIDORO.

Attendez-moi donc là, et je cours après lui en recommandant qu'on vous garde.

Il sort.

DON CÉSAR.

Que penseront de moi, grand Dieu! les duellistes raffinés [1]? Serai-je approuvé ou blâmé par eux?.... Considéreront-ils que dans cette circonstance délicate c'était moi qui devais me battre, qu'il voulait se battre en mon lieu et place, et qu'ainsi je pourrais reprendre mon droit? d'autant que cette feinte va bientôt cesser; car à la fin doña Violante...

Entre DOÑA VIOLANTE

DOÑA VIOLANTE.

J'entre ici, don César, dans un heureux moment, profitant de ce que doña Serafina se promène au jardin; je vous ai entendu prononcer mon nom, et quels que soient vos sentimens, je me réjouis que vous pensiez à moi!

DON CÉSAR

Ces sentimens, madame, je n'ai pas besoin de vous le dire, ils sont tels qu'ils doivent être pour une femme dont la conduite envers moi a été si perfide.

[1] Le duelliste *espagnol (duelista)* était un homme qui faisait profession de savoir *toutes les lois sur le duel.*

DOÑA VIOLANTE.

Comment pouvez-vous vous plaindre de moi, don César, lorsque pour vous j'ai si tristement abandonné ma maison, lorsque pour vous je me vois prisonnière dans la maison d'autrui?

DON CÉSAR.

Oui! après avoir échoué dans votre trahison, vous venez blâmer ce lâche attentat, pour qu'on ne croie pas que vous en étiez complice!

DOÑA VIOLANTE.

Est-il raisonnable de croire que pour désabuser un homme que je n'aimerais pas, j'eusse quitté ma patrie et mon père, et me fusse exposée à tous les ennuis?

DON CÉSAR.

Comment se fait-il donc que le seigneur Aurelio m'ait attendu au jardin? Dans quel but a-t-il attenté à ma vie? Qui eût pu l'instruire, hormis vous?

DOÑA VIOLANTE.

Mon père avait pris votre lettre apportée par le valet de don Félix.

DON CÉSAR.

De don Félix?

DOÑA VIOLANTE.

Oui.

DON CÉSAR.

Un moment; car ce que vous me dites là me donne beaucoup à penser, si toutefois ce n'est pas un effet de la passion qui me subjugue encore. — Votre père a vu la lettre dont j'avais chargé pour vous le valet de don Félix?

DOÑA VIOLANTE.

Oui; et par cette lettre il fut informé de tout, et il m'enferma en feignant de partir.

DON CÉSAR.

De là sans doute est venue l'idée où l'on est que c'est don Félix qui a causé le tumulte qui a eu lieu chez vous; car vous saurez que je suis prisonnier ici sous le nom de don Félix.

DOÑA VIOLANTE.

Quoi! vous passez pour don Félix?

DON CÉSAR.

Oui. Afin de pouvoir rester à Parme cette funeste nuit, je le fis partir sous mon nom.

DOÑA VIOLANTE.

Comment! on ne vous connaît pas ici sous votre véritable nom?

DON CÉSAR.

En effet.

DOÑA VIOLANTE.

C'est donc pour cela que doña Serafina me soutenait obstinément

que le cavalier retenu ici prisonnier à cause de moi ne s'appelait pas don César! Aussi il m'arrive à votre égard ce qui vous arrive à vous-même à cause de moi; car de même que vous avez cru que ma démarche...

Entre NICE.

NICE.

Je vous ai cherchée par toute la maison. Doña Serafina demande après vous.

DOÑA VIOLANTE.

Allons; car elle serait au désespoir si elle soupçonnait que je suis entrée ici. (*A don César.*) Réfléchissez à tout ce que je vous ai dit.

DON CÉSAR.

Sans y réfléchir davantage, je vous crois.

DOÑA VIOLANTE.

Pourquoi?

DON CÉSAR.

Parce que je désirais trop de ne pas vous trouver coupable.

DOÑA VIOLANTE.

Coupable de quoi?

DON CÉSAR.

D'ingratitude.

DOÑA VIOLANTE.

D'ingratitude! envers qui?

DON CÉSAR.

Envers l'homme qui vous adore.

DOÑA VIOLANTE.

Alors vous pouvez être satisfait.

UNE VOIX, *du dehors.*

Flora? Violante?

NICE.

Voilà qu'on vous appelle encore.

DOÑA VIOLANTE.

Adieu.

DON CÉSAR.

Adieu.

Doña Violante et Nice sortent.

SCÈNE II.

Une rue de Milan.

Entre LISARDO.

LISARDO.

Il y a assez long-temps que j'ai jeté ma lettre dans l'appartement de don César, et il était chez lui, si je ne me trompe... Nous verrons s'il vengera doña Serafina, ou si je me vengerai d'elle et de lui... Il

tarde bien à paraître, et j'ai beau parcourir la rue en tous sens, je ne le vois point venir; bien que j'espère de sa noblesse et de son courage qu'il ne manquera pas au rendez-vous.

Entrent DON FÉLIX et TRISTAN.

DON FÉLIX.

Retourne à la maison, Tristan; et vive le ciel! songes-y, si tu t'obstines à me suivre ou si tu parles, tu es mort.

TRISTAN.

Vous savez, seigneur, que je suis un modèle d'obéissance, surtout en pareille occasion.

DON FÉLIX.

Eh bien! va-t'en au plus vite.

TRISTAN, *à part.*

J'ai besoin ici d'invoquer mon honneur... Que dois-je faire, lors que je sais qu'il va se battre pour un autre, — comme si maintenant on pouvait se battre de même qu'on se marie, par procuration? La première chose que j'ai à faire, c'est de ne pas me trouver là bas avec lui; la seconde, c'est de raconter la chose à qui pourra l'empêcher d'aller plus loin; — et je m'acquitterai ainsi de mes obligations.

Il sort.

LISARDO, *à part.*

Le voilà seul. Je n'ai jamais douté de son courage.

DON FÉLIX, *à part.*

Pour voir le lieu où il m'attend, relisons sa lettre. (*Lisant.*) « Bien que je pusse venger sans péril la mort de mon frère Laurencio... »

Entrent LIBIO et AURELIO.

LIBIO.

Seigneur, un vieux cavalier voudrait vous parler, et je viens vous chercher.

LISARDO.

Fâcheux contre-temps!

LIBIO, *à Aurelio.*

Approchez, seigneur, car voici don Celio.

AURELIO.

Embrassez-moi donc mille fois.

LISARDO.

Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je réponds avec empressement à une aussi gracieuse avance. (*Bas, à don Félix.*) Ne nous séparons pas.

AURELIO.

Vous ne me devez pas moins.

DON FÉLIX, *lisant.*

« ... *Je veux me conduire le plus généreusement possible. Pou*

» pour voir si vous êtes aussi heureux avec moi que vous l'avez été » avec lui... »

LISARDO.

Instruisez-moi de toutes mes obligations, afin que je puisse m'en acquitter.

AURELIO.

Je vous dirai en un seul mot, qui je suis et pourquoi je viens.

LISARDO.

Vous me ferez plaisir, car je suis extrêmement pressé.

DON FÉLIX, *lisant.*

« Je vous attends derrière le château. Dieu vous garde. »

AURELIO.

Eh bien! embrassez-moi comme étant Lisardo, et non pas comme étant Celio; car je sais qui vous êtes.

LISARDO.

Cela suffit. Vous ne pouvez être que le seigneur Aurelio.

DON FÉLIX, *à part.*

Derrière le château, dit-il. Quel est donc le chemin?

AURELIO.

Il est vrai; et mes disgrâces veulent que je m'adresse à vous pour mon honneur et pour le vôtre.

LISARDO.

Je vous sais bon gré de cette démarche. (*A part.*) Il sait sans doute que don César est ici, et il vient m'en prévenir.

AURELIO.

Car vous saurez, mon ami, que...

DON FÉLIX.

Cavaliers, veuillez, je vous prie, m'indiquer le chemin du château.

AURELIO.

Que vois-je! (*Il tire son épée.*) Je vous indiquerai plutôt, cavalier déloyal, le chemin de la mort!

LISARDO.

Je ne me trompais pas.

DON FÉLIX.

On ne peut pas se battre de deux côtés à la fois.

LISARDO, *à part.*

Je ne puis souffrir qu'un homme que j'ai provoqué se batte auparavant avec un autre, et je dois empêcher cela. (*Haut.*) Arrêtez seigneur Aurelio.

AURELIO.

Eh quoi! vous vous mettez de son côté!

LISARDO.

Oui, car ceci me regarde.

AURELIO.

Quoi! lorsque je me bats avec un homme pour la défense de

mon honneur, qui est aussi le vôtre, vous prenez son pa

LISARDO.

Certainement.

DON FÉLIX, *à Lisardo.*

Je vous en remercie, bien que je ne coure aucun péril... Son seigneur Aurelio, que vous n'avez reçu de moi nulle offense.

AURELIO.

N'êtes-vous pas le traître don Félix?

LISARDO.

Don Félix! qu'ai-je entendu?

AURELIO.

Et ainsi nous allons savoir...

Entrent LIDORO et quelques hommes.

LIDORO.

J'ai pu vous joindre à temps, don César. Me voici à vos cô De quoi s'agit-il donc?

AURELIO.

C'est la vengeance d'un gentilhomme offensé. Mais puisque aussi vous vous y opposez, j'attendrai un moment plus favor où je n'aurai pas tant de témoins.

Il sort.

LISARDO, *à part.*

Que faire? Je voudrais suivre Aurelio, mais je ne puis pas p de vue don César; car bien qu'on l'ait appelé don Félix, c'es erreur sans doute, et je ne dois pas manquer au rendez-vous.

LIDORO.

Qu'est ceci, don César?

DON FÉLIX.

Je l'ignore.

LIDORO.

Qui est ce cavalier?

DON FÉLIX.

Le père de doña Violante.

LIDORO.

Que dites-vous? Le seigneur Aurelio? Qu'a-t-il donc avec v

DON FÉLIX.

C'est probablement parce que je suis l'ami de don Félix.

LIDORO.

Seigneur Celio, pendant que je vais l'apaiser, puisque mon l heur a voulu que je vous trouvasse ici, ne quittez pas don Césa

Il sort

LISARDO.

Non, seigneur, je ne vous quitterai pas; car il m'importe b *coup de vous* suivre.

DON FÉLIX.

Excusez-moi, je vous prie, car il faut que je sois seul.

LISARDO.

Cela n'est pas possible.

DON FÉLIX.

Qu'en savez-vous?

LISARDO.

Non, seigneur don César ou seigneur don Félix, car on vous donne ces deux noms, je ne puis vous laisser seul lorsqu'on vous a remis à ma garde.

DON FÉLIX.

Je sais ce que je vous dois déjà pour votre noble conduite de tout à l'heure; cependant...

Entre LIDORO.

LIDORO.

Je n'ai pu l'atteindre; mais puisque c'est le père de doña Violante qui est chez moi...

LISARDO, *à part.*

Comment! doña Violante dans sa maison?

LIDORO.

Il faut que nous nous arrangions pour qu'il la trouve mariée avec don Félix; et ainsi tout sera heureusement terminé. — Venez, don César, causer ensemble de cela.

DON FÉLIX.

Pardonnez... je vous suis.

LIDORO.

Je ne puis vous laisser.

LISARDO, *à part.*

Quel ennui!

LIDORO.

Venez. — Seigneur Celio, adieu.

LISARDO.

Le ciel vous garde!

DON FÉLIX, *à part.*

Puisque je ne puis faire autrement, il faut bien que je confie mon secret. (*Bas à Lisardo.*) Seigneur Celio, après les bontés que vous m'avez témoignées, je m'enhardis à vous demander un service qui intéresse mon honneur.

LISARDO.

Que puis-je pour vous?

DON FÉLIX.

Il y a un cavalier qui m'attend à un rendez-vous, pour un duel, et bien que je ne le connaisse pas, je ne veux pas y manquer. Il se nomme Lisardo; le rendez-vous est derrière le château. Veuillez, je vous prie, l'aller trouver et lui dire de ma part la situation embarrassante où je me trouve, dont vous êtes bon témoin; que je le prie

de m'excuser, et que nous nous verrons plus tard.—Pui
sur vous?

LISARDO.

Entièrement, et vous pouvez être sûr que votre coı
faite, comme si vous eussiez parlé à lui-même.

DON FÉLIX.

Le ciel vous garde mille années!

LIDORO.

Eh bien! venez-vous?

DON FÉLIX.

Je vous suis. (*A part.*) De cette façon, si mon honn
complètement satisfait, du moins il est hors de péril.

Lidoro et don Fé

LISARDO.

Qu'est-ce donc que tout ce qui m'arrive? Comment eı
ces doutes, tous ces mystères?... Je défie don César, i
appel, et Aurelio vient le chercher en l'appelant don Féli
que c'était pour moi qu'il venait, et c'était pour veng
offense! Ensuite voilà le seigneur Lidoro qui m'apprend
lui doña Violante!... Comment donc si ce cavalier es
Aurelio ne le connaît-il point?... et s'il est don Félix,
seigneur Lidoro dit-il qu'il va traiter avec lui du maı
Félix?... Le temps seul pourra m'éclaircir tous ces dou
joindre Aurelio; car désormais je dois être à son côté ju
nous nous soyons vengés de ce cavalier, qu'il soit don (
Félix... Jusque là, ciel puissant, donne patience à mon

SCÈNE III.

Un salon dans la maison de Lidoro.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA, masquée

DOÑA SERAFINA.

Qu'as-tu dit à doña Violante?

FLORA.

Que plusieurs de vos amies vous avaient persuadée
guiser, et que vous alliez avec elles à un grand festin.

DOÑA SERAFINA.

Viens donc vite.

FLORA.

Quoi! vous êtes bien résolue?

DOÑA SERAFINA.

Sans doute. Ayant appris de doña Violante que dc
l'unique cause de ses chagrins, et celui-ci n'ayant pa
l'occasion que je lui avais donnée de me parler, quoiq
averti par deux fois en chantant, je dois croire que ç'a

pas lui inspirer de jalousie. Mais cette jalousie qu'il lui a épargnée, c'est moi qui l'ai prise; et c'est pourquoi, sur son refus de me venir trouver au jardin, je prétends l'aller trouver chez lui. Là je lui dirai tout ce que je pense, tout ce que je sens, et quand j'aurai bien soulagé mon cœur, je me vengerai de lui par le dédain et le mépris. — Allons, Flora.

FLORA.

Il ne faudrait cependant pas...

DOÑA SERAFINA.

Tais-toi, ne me dis rien. Tu as raison, j'en conviens, mais quelle raison peut être plus forte que le ressentiment d'une femme offensée?... Marchons.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

Une autre chambre dans la même maison.

Entrent DOÑA VIOLANTE et NICE

NICE.

Dites-moi, madame, que prétendez-vous?

DOÑA VIOLANTE.

Ah! Nice, puisque doña Serafina est allée ce soir à la fête, si je pouvais parler à don César et achever de le convaincre!... et combien je voudrais que Fabio arrivât pour garantir la vérité de mes paroles!... Que je serais heureuse si je réussissais à le persuader, et si mon père, quand il viendra ici, me trouvait mariée avec lui!

NICE.

Je ne sais que vous conseiller; et si vous entrez dans l'appartement, il est à craindre qu'on ne vous y retrouve encore. Ou bien, peut-être n'y viendra-t-il pas.

DOÑA VIOLANTE.

Il est un moyen, Nice, de ne courir aucun risque.

NICE.

Et lequel?

DOÑA VIOLANTE.

C'est de nous déguiser, comme tout le monde se déguise à Milan à cette époque.

NICE.

Eh bien! il y a ici une suivante avec qui je me suis liée, et qui nous donnera ce qu'il nous faut pour cela.

DOÑA VIOLANTE.

En ce cas, Nice, avertis-la, je te prie, et dis-lui que si par hasard un vieillard vient me demander, elle réponde... Mais ce sera pour plus tard. En ce moment, j'aperçois le seigneur Lidoro et don Félix qui entrent, et je ne veux pas être vue par eux. Toi, reste ici pour qu'ils te trouvent seule au besoin. (*A part.*) O Fortune! je me re-

commande à toi, et tu me dois un dédommagement pour tes injustices !...

Elle sort.

Entrent LIDORO et DON FÉLIX.

LIDORO.

Que fait doña Serafina?

NICE.

Elle est sortie, je crois, avec deux de ses amies.

LIDORO.

Vous, allez de ce côté. (*Nice sort. A don Félix.*) Il ne faut pas tarder davantage à parler à don Félix.

DON FÉLIX.

Je ne doute pas, seigneur, qu'une fois bien assuré que doña Violante n'était pour rien dans ce guet-apens, il ne s'empresse de l'épouser; et ainsi la première chose, c'est que doña Violante s'explique avec lui.

LIDORO.

Eh bien! comme pour les conversations de ce genre on est moins gêné devant un ami que devant un homme de mon âge, veuillez intervenir, je vous prie, et vous arranger de façon qu'ils puissent s'expliquer. (*A part.*) Je suis d'autant plus aise que doña Serafina soit sortie.

DON FÉLIX.

Je m'en charge volontiers.

LIDORO.

Je vous laisse; mais je reviens à l'instant.

Il sort.

DON FÉLIX.

L'affaire va plus vite que je n'aurais voulu... Je ne suis pas embarrassé avec le prince ni avec le seigneur Lidoro, quant à ce échange de noms; mais peut-être que doña Serafina en voyant que je ne suis pas don César...

Entrent DON CÉSAR et TRISTAN.

TRISTAN.

Que je suis charmé, seigneur, de vous retrouver sain et sauf!

DON FÉLIX.

Finissons ces folies.

DON CÉSAR.

Je suis heureux, don Félix, de vous retrouver avec le seigneur Lidoro; d'autant que je conclus de là que vous n'avez pas été où vous alliez.

DON FÉLIX.

Et moi aussi; car je n'ai jamais été aussi bien convaincu qu'aujourd'hui de votre amitié pour moi.

DON CÉSAR.

Je ne pouvais pas me conduire autrement.

DON FÉLIX.

Je vous remercierai plus tard de nouveau. Pour le moment, je dois vous apprendre que le seigneur Aurelio est à Milan.

DON CÉSAR.

Que dites-vous là? — Est-ce que vous l'avez vu?

DON FÉLIX.

J'ai même tiré l'épée avec lui, mais sans qu'il y ait eu de sang versé; et afin que tout finisse bien, don César, nous pensons au mariage de doña Violante. Qu'en dites-vous?

DON CÉSAR.

Je dis qu'elle m'a satisfait sur presque tous les points. — Son père ayant vu, comme elle prétend, la lettre que Tristan lui devait remettre, je conçois qu'il vous ait pris pour son amant.

DON FÉLIX.

Cela est certain. (*A Tristan.*) En quel moment as-tu donné la lettre?

TRISTAN.

Pendant qu'il comptait l'argent.

DON FÉLIX.

Il était donc là?

TRISTAN.

Non; mais dans la pièce à côté.

DON FÉLIX.

Il paraît qu'il vit tout, et dissimula?

TRISTAN.

Voyez ce maudit vieillard!

DON FÉLIX.

Puisqu'il en est ainsi... (*On frappe.*) Mais on frappe, je crois?

TRISTAN.

Ce sera, j'imagine, le revenant.

DON FÉLIX.

Ouvre donc!

DON CÉSAR.

N'ouvre pas!

DON FÉLIX.

Pourquoi?

DON CÉSAR.

Je ne dois pas assister à l'entrevue.

DON FÉLIX.

Ne craignez rien, et n'ayez pas tant de scrupules; je me contenterai d'expliquer l'échange de nos noms. Retirez-vous seulement derrière la tapisserie. (*Don César s'éloigne.*) Tu peux aller ouvrir, Tristan.

Entrent DOÑA SERAFINA et FLORA.

DOÑA SERAFINA, *à don Félix.*

Seigneur don César, ce n'est plus pour vous exprimer ma recon-

naissance que je viens vous trouver; je viens seulement, c(vous n'acceptez pas les rendez-vous que je vous donne, vous fier un projet que j'ai formé pour vous.

TRISTAN, *à Flora.*

Et vous, ma reine, vous n'avez pas formé quelque projet moi?

FLORA.

Moi! dans quel but!

TRISTAN.

J'aurais voulu que vous perdissiez la raison en ma faveur.

DON FÉLIX.

Quel est ce projet, madame?

DOÑA SERAFINA.

Écoutez-moi avec attention.

DON FÉLIX.

Parlez, madame.

DOÑA SERAFINA.

Doña Violante m'a dit, seigneur don César, que vous étie: bitre de sa destinée. Je me suis laissé attendrir par ses pleur sa sincérité, par son amour; et je viens vous prier que vou pitié de sa noblesse, de sa renommée, de son honneur. Voyez vous voulez que je lui dise; mais songez-y : quelle que soi réponse, je la considérerai comme une offense: car si c'est vous ne voudrez pas ce que je demande, et si c'est *oui*, vou drez ce que je ne désire pas.

DON FÉLIX.

Vous demandez de moi, madame, un *oui* ou un *non*, en m tissant que vous serez blessée de l'un et de l'autre, et mon m est tel, que je dois vous blesser doublement par ma répon effet : oui, il est vrai que don César est l'arbitre du sort d(Violante, et non, il n'est pas vrai que je le sois; et je reprodı réponse en sens contraire, en vous disant : Non, don Félı point l'arbitre de son sort, et oui, c'est moi qui le suis [1].

DOÑA SERAFINA.

Je ne vous comprends pas.

DON FÉLIX.

Je n'en suis pas étonné.

DOÑA SERAFINA.

Parlez plus clairement.

DON FÉLIX.

Je ne puis.

DOÑA SERAFINA.

Comment?

[1] Le traducteur a conservé à dessein l'équivoque [illegible] mise volonta dans cette phrase.

DON FÉLIX.

Je n'ose.

DOÑA SERAFINA.

Pourquoi ?

DON FÉLIX.

Je crains trop.

DOÑA SERAFINA.

Quelle est votre crainte ?

DON FÉLIX.

De vous fâcher.

DOÑA SERAFINA.

Quoi! don César n'aime pas doña Violante?

DON FÉLIX.

Pour cela je vous ai dit oui.

DOÑA SERAFINA.

Et vous, n'êtes-vous pas don César ?

DON FÉLIX.

Sur cela je vous ai dit non.

DOÑA SERAFINA.

Qu'y a-t-il donc ?

DON FÉLIX.

C'était une feinte que nous avions imaginée, et j'y ai trouvé le bonheur et le malheur de mon nom.

DOÑA SERAFINA.

Parlez plus clairement.

DON FÉLIX.

Je le veux bien.

DOÑA SERAFINA.

Vous n'avez rien à craindre.

DON FÉLIX.

Interrogez-moi.

DOÑA SERAFINA.

Si vous n'êtes point don César, et qu'il aime une autre femme...

DON FÉLIX.

Ma franchise répondra à la vôtre. Vous saurez donc que je suis...

DOÑA VIOLANTE, *du dehors.*

O ciel! protége-moi!

AURELIO, *du dehors.*

Meurs, ingrate!

LISARDO, *du dehors.*

Et meurent tous ceux qui viendront vous défendre!

DOÑA SERAFINA.

Hélas! quel est ce bruit?

FLORA.

Nous avons fait là une belle affaire!

TRISTAN.

Toute la maison est sens dessus dessous.

DON FÉLIX.

Pendant que je vais voir ce qui se passe, veuillez m'attendre !

DON CÉSAR.

C'est la voix de doña Violante ; j'y vais.

FLORA.

Fuyons, fuyons, madame.

DOÑA SERAFINA.

Et par où ?

Entre DOÑA VIOLANTE, déguisée.

DON CÉSAR.

Qu'est ceci, doña Violante ? Comment donc entrez-vous ici d guisée ?

DOÑA VIOLANTE.

J'ai à peine la force de parler... J'avais mis ce déguisement pc vous aller voir, lorsqu'une servante me dit qu'un vieillard me mandait ; et croyant que c'était Fabio, j'allai à sa rencontre C'était mon père !... Mais le voici qui entre.

DON CÉSAR.

Passez dans l'appartement voisin pendant que nous le retenc ici.

DON FÉLIX, *à doña Serafina.*

Vous, madame, veuillez y entrer également, afin qu'on ne vc voie pas ici.

Doña Violante entre la première et referme aussitôt la porte.

DOÑA SERAFINA.

Attendez donc !

DOÑA VIOLANTE, *du dehors.*

Excusez-moi ; car si je ne fermais pas la porte je craindrais n'être pas en sûreté.

FLORA.

Ma foi ! elle lui a bien rendu la pareille !

Entrent AURELIO, LISARDO et LIDORO, l'épée à la main.

LIDORO.

D'où vient donc tout ce bruit dans ma maison ?

AURELIO.

Il n'y a point de lieu qui puisse servir d'asile contre la vengea de l'honneur ; et si je trouve ici cette ingrate ou ce traître...

LIDORO.

Modérez-vous !

DON CÉSAR, *à part.*

Heureusement que doña Violante a pu se cacher.

DON FÉLIX, *à part.*

Au moins doña Serafina, qui connaît la maison, se sera mise en sûreté!

LIDORO, *à part.*

Combien je me félicite que Serafina ne soit pas aujourd'hui à la maison!

AURELIO.

Laissez-moi passer!

DON CÉSAR.

Si vous ne considérez point, seigneur Aurelio, quelle est la maison où vous êtes, considérez du moins que c'est moi qui la défends.

AURELIO.

Seigneur don César, n'intervenez pas dans cette affaire, car vous aussi je vous regarde comme mon ennemi depuis la mort de Laurencio.

LISARDO.

Quoi! c'est vous qui avez donné la mort à mon frère?... Apprenez que je suis Lisardo, et donnez-moi satisfaction.

DON FÉLIX.

A nous deux d'abord, car c'est moi que vous avez provoqué le premier.

AURELIO.

Quoi donc! n'est-ce pas assez d'un outrage, orgueilleux don Félix?

LIDORO.

Qu'entends-je! Tout-à-l'heure il appelait don Félix don César, et maintenant il appelle don César don Félix!

DOÑA SERAFINA, *à part.*

O ciel! aie pitié de moi!

AURELIO, *à Lisardo.*

Nous avons devant nous votre ennemi et le mien.

LISARDO.

Vengeons-nous ou mourons.

DON FÉLIX.

Vous mourrez!

LIDORO.

Un moment!... Écoutez-moi!

VOIX, *du dehors.*

Arrêtez! arrêtez!

Entrent LE PRINCE et des Valets.

LE PRINCE.

Quel est donc ce bruit? Comme il a lieu dans votre maison, je n'ai pas voulu passer sans m'en informer; surtout à présent que je vois chez vous don César et Celio.

LIDORO.

Je vous dirai ce qui en est... du moins autant que je puis le savoir. (*Montrant doña Serafina.*) Cette dame est doña Violante, fille du seigneur Aurelio.

DOÑA SERAFINA, *à part.*

Ah! malheureuse!

LIDORO.

Elle a été amenée ici par don Félix (*montrant don César*), qui est ce cavalier, ami de don César.

AURELIO.

Prenez garde! vous vous trompez : voici don Félix; voici don César.

LE PRINCE.

Alors je suis aussi de la partie; car on m'a trompé.

LIDORO.

Moi aussi, puisque je l'ai reçu chez moi.

DON FÉLIX.

Si vous voulez bien m'écouter, mon seigneur, vous serez bientôt satisfait; car on n'est pas coupable pour être un ami véritable. Don César est l'amant de doña Violante, et comme il avait un rendez-vous avec elle le jour où on le chargea de venir vous voir, je suis venu sous son nom et avec son message. Puis, comme un mien valet a laissé tomber entre les mains du seigneur Aurelio une lettre écrite à sa fille, cela a obligé don César à fuir, et a fait croire au seigneur Aurelio que je l'avais offensé. Ce n'est pas, je le répète, ce n'est pas un crime d'obliger un ami; surtout quand j'ai voulu par là servir le mariage de don César, qui, par mon intermédiaire, s'offre à épouser doña Violante.

DON CÉSAR.

J'en prends volontiers l'engagement.

AURELIO.

Alors, comptant sur cette parole, je me tiens pour satisfait.

LISARDO.

Moi non. (*Au Prince.*) Pardonnez, seigneur, car si je suis au nombre de vos gens comme étant Celio, je n'y suis point comme étant Lisardo, et je ne renonce pas si aisément à ma vengeance.

LE PRINCE.

Que vous soyez Celio ou Lisardo, une fois que je m'interpose, vous pardonnerez comme j'ai pardonné moi-même. (*A don César.*) Donnez la main à doña Violante.

DON CÉSAR.

Avec mille âmes. (*A doña Serafina.*) Et maintenant, madame, puisque tout est pardonné, veuillez vous découvrir. — Eh bien! que craignez-vous?

LIDORO.

Pourquoi hésiter?

DON FÉLIX.

Oui, madame, soulevez votre voile, et baisez la main au seigneur Aurelio.

DOÑA SERAFINA.

Quoi! c'est vous qui me le conseillez?

DON FÉLIX.

Certainement.

DOÑA SERAFINA, *soulevant son voile.*

Je le veux bien; mais vous ne savez pas à quoi vous vous engagez.

LIDORO.

Hélas! que vois-je!... Fille ingrate! quoi! vous, sous cet équipage, en ce lieu!

TOUS.

Modérez-vous.

LIDORO.

Et comment?

DON FÉLIX.

Suivez l'exemple du seigneur Aurelio; et puisqu'elle veut bien m'accorder sa main, ne me la refusez pas.

LIDORO.

Il le faut bien, car il faut faire de nécessité vertu.

LE PRINCE.

Et où donc est doña Violante?

Entre DOÑA VIOLANTE

DOÑA VIOLANTE.

A vos pieds, où je cherche un refuge.

DON CÉSAR.

Donnez-moi la main.

LISARDO.

Tout le monde est content, excepté moi.



TRISTAN.

Et nous deux, Flora, que faisons-nous?

FLORA.

Nous allons nous raconter les deux contes de la duègne et de gueñon.

TRISTAN.

Ce sera pour un autre jour. Pour le moment nous n'avons q demander pardon de nos fautes.

DON FÉLIX.

Et si le bonheur et le malheur du nom a produit ce résultat, que le bonheur de celui qui a composé cet ouvrage supplée, si auprès de vous, au malheur de son esprit [1].

[1] Cette pièce est une des nombreuses comédies de Calderon qui, sous le titre *Fêtes* (*Fiestas*), furent d'abord représentées devant le roi. Molière a également c posé plusieurs pièces qui furent jouées pour la première fois devant Louis XIV.

FIN DE BONHEUR ET MALHEUR DU NOM.

A OUTRAGE SECRET

VENGEANCE SECRÈTE.

(A SECRETO AGRAVIO SECRETA VENGANZA.)

NOTICE.

En terminant ce drame, Calderon annonce qu'il est historique. On en retrouverait sans doute le fond dans quelqu'une de ces nombreuses chroniques qui furent publiées en Portugal et en Espagne vers la fin du seizième siècle; mais, malgré nos recherches, nous n'avons pu découvrir cette tradition. Il nous est du moins facile, grâces à quelques détails du poète, de fixer d'une manière certaine l'époque et la date de l'action. Les deux premières journées du drame se passent dans le courant du mois de juin 1578, et la troisième journée dans la nuit du 23 au 24 de ce même mois, veille de l'embarquement du roi don Sébastien pour l'Afrique. — Ce que dit Calderon de l'empressement de la multitude à voir le départ de l'armée portugaise est conforme à l'histoire.

Il s'agit cette fois encore de la vengeance d'un mari outragé. Au seul titre de cette pièce on songe involontairement à Othello, et l'on est tenté au premier abord de comparer ensemble les œuvres des deux poètes. Bien que pour l'invention, le mouvement et la variété de l'intrigue, la comparaison ne dût pas être défavorable au poète méridional, nous protestons cependant contre le rapprochement de deux ouvrages qui procèdent d'idées tout-à-fait différentes.

Othello, c'est l'amour ardent et passionné, la jalousie crédule avec ses tourmens et ses fureurs. — *A secreto agravio*, c'est l'honneur, l'honneur espagnol ou portugais, susceptible, hautain, implacable.

L'avantage que Shakspeare aurait sur son rival consisterait principalement, selon nous, dans le choix plus heureux de son sujet.

Ce n'est pas que le sentiment de l'honneur repose sur des principes moins élevés, moins nobles, moins purs, que ceux desquels dérive le sentiment de l'amour et de la jalousie. L'homme étant destiné à vivre parmi ses semblables, il est beau à lui de vouloir obtenir leur estime. Mais comme l'opinion, qui distribue la louange ou le blâme, se modifie incessamment selon les temps et les pays, le sentiment de l'honneur, qu'elle dirige et domine, se modifie incessamment aussi d'après elle. Aujourd'hui il est juste et droit à son exemple; le lendemain il s'égare et se corrompt, parce qu'elle s'est égarée et corrompue; et alors, pour lui complaire, il s'emporte à des actes qui, approuvés dans une civilisation particulière, peuvent être avec raison condamnés dans une autre... Il suit de là que le poète qui s'est inspiré du mobile sentiment de l'honneur, s'expose tôt ou tard à n'être pas aussi universellement compris et goûté que celui qui a demandé ses inspirations aux sentimens naturels de l'amour et de la jalousie.

Après avoir fait la part du sujet, si maintenant on voulait peser le génie que les *deux grands poètes* ont dépensé dans [illegible] à nous

en tenir aux principaux caractères de leurs drames, on verrait que le prota-
goniste de la pièce de Calderon a été conçu avec autant d'art, de force et de
logique que le héros de l'admirable chef-d'œuvre de Shakspeare.

Deux mots seulement sur Othello. — Le fougueux Othello, aimé de Desdé-
mone qu'il adore, l'enlève de la maison paternelle pour l'épouser. — Abusé
par les suggestions d'Iago, la jalousie se réveille en son cœur et l'envahit
peu à peu tout entier. — Puis, après son crime, quand il reconnait qu'il a
détruit «une perle d'innocence», désespéré, il se tue lui-même, comme pour
punir un infâme assassin.

Le héros de Calderon, le Portugais don Lope d'Almeyda, est, lui aussi, un
brave et vaillant soldat comme Othello, mais calme, posé, réfléchi. Il a com-
battu dans les Indes où, sans doute, il a commis sa part des cruautés de l
conquête ; mais, à ses yeux, il a décoré d'une nouvelle gloire le nom illustr
que lui ont légué ses ancêtres. Selon lui, ainsi qu'il le proclame au début d
la pièce, nul homme ici-bas ne peut se dire heureux, si ce n'est celui qui main-
tient son honneur sain et sauf. — Don Lope, ainsi annoncé, se marie; i
épouse en Castille, par procuration, une femme qu'il ne connaît pas, mai
dont on lui a vanté la beauté et le mérite. — Bientôt il s'aperçoit qu'un cava-
lier castillan rôde sans cesse dans sa rue, devant sa maison. Puis, ayant con
sulté sa femme sur ses projets guerriers, celle-ci lui a conseillé de suivre l
roi, de partir. Puis, un soir, en rentrant chez lui, il trouve un étranger, l
même étranger dont l'assiduité l'importune, caché dans sa chambre. Au lie
d'éclater, il le congédie gravement et poliment; il dissimule ses soupçons afi
de ne pas compromettre son honneur. — A quelque temps de là, des avis lu
arrivent, adroitement donnés par un ami dont il est sûr, et il a lieu de pense
que le roi et le public sont instruits de sa disgrâce... Que fera-t-il? Il consi-
dère le monde, et il voit que ce monde inique flétrit les uns pour les fautes de
autres, que l'inconduite de la femme déshonore le mari... Ah! sans doute i
y a là un préjugé barbare; mais lui, seul et faible, il ne peut pas réformer l
société; il ne peut, il ne doit que lui obéir. Donc il vengera d'une maniè
éclatante son honneur outragé. — Mais un accident survient qui l'oblige
renoncer à ce dessein. Don Lope a un ami qui est insulté de nouveau à propo
d'une offense qu'il a jadis châtiée publiquement. Apprenant par cet exempl
que la publicité donnée à la vengeance ne sert qu'à confirmer l'affront, il r
sout dès lors une vengeance secrète et l'accomplit. — Et quand il a satisfa
ainsi à son honneur, don Lope ne se tue pas, parce qu'il sait qu'il ne s'appa
tient pas: il part, il va combattre les ennemis de la religion, il va mourir po
Dieu et l'honneur.

Il n'y a pas, malheureusement, dans *A secreto agravio* un Iago et u
Desdémone; mais les autres personnages de ce drame sont bien peints
groupés avec habileté autour du personnage principal. — Don Juan, si éne
gique et si délicat, et si soigneux de la réputation de son hôte, est bien l'a
qu'il fallait donner à don Lope. Don Louis de Benavidès, qui déteste en d
Lope le Portugais et le possesseur de sa maîtresse, est plein de vérité. Do
Léonor la Castillane, qui aime toujours l'amant qu'elle croit mort, et qui
retrouvant n'a pas le pouvoir de lui résister, mérite encore, malgré sa fau
un certain intérêt. — Remarquons en passant que, chaque fois qu'il a tr
un sujet analogue, dans le Médecin de son honneur (*el Medico de su honr*
et dans le Peintre de son déshonneur (el Pintor de su deshonra), con

ans *A secreto agravio*, Calderon a eu le bon esprit d'établir entre l'amant t l'épouse une liaison préexistante au mariage.

Quoique le caractère du roi don Sébastien ne soit ici qu'accessoire, Calderon l'a esquissé avec beaucoup de fidélité. C'est bien là le prince administrateur infatigable, le capitaine aventureux qui s'était proposé Alexandre pour modèle. Rien de plus conséquent que l'admiration qu'il donne à la conduite de don Lope : il appartenait à un prince qui, né avec des passions violentes, était demeuré chaste toute sa vie, d'applaudir à la vengeance d'un mari outragé.

On sera choqué probablement de la douleur que montre don Lope sur la perte de la femme qu'il vient d'assassiner. Mais d'abord, il nous semble à nous que cette douleur n'est pas complètement jouée. Ensuite le peuple auquel s'adressait notre poète devait aimer dans cette hypocrisie, tout sincère qu'il était, l'empire de la volonté sur le sentiment et une sorte d'hommage à l'honneur. Au reste, ce qu'il y a de curieux, c'est que dans la plupart de ses *Autos* Calderon prêche le mépris de cet honneur auquel il a consacré ses drames profanes; et Lope de Vega, qui s'en était inspiré également, a écrit contre lui ces paroles éloquentes : « Honneur ! honneur ! maudit sois-tu. Détestable invention des hommes, tu renverses les lois de la nature ! Malheur sur celui qui l'inventa ! » Mais quand les deux grands poètes se révoltaient ainsi contre l'honneur, ils cessaient d'être Espagnols, ils étaient seulement chrétiens.

A OUTRAGE SECRET

VENGEANCE SECRÈTE.

PERSONNAGES.

LE ROI DON SÉBASTIEN.
DON LOPE D'ALMEYDA.
DON JUAN DE SILVA.
DON LOUIS DE BENAVIDÈS.
DON BERNARD.
LE DUC DE BRAGANCE.
DOÑA LÉONOR, dame.
SYRÈNE, suivante.
MANRIQUE, valet.
CELIO, autre valet.
UN BATELIER.
DEUX SOLDATS.
CORTÉGE.

La scène se passe à Lisbonne et dans les environs.

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

La place du palais.

Entrent LE ROI DON SÉBASTIEN, DON LOPE D'ALMEYD MANRIQUE, et le Cortége.

DON LOPE.

Une autre fois déjà, grand roi et noble seigneur, je vous mandé cette autorisation, et vous avez eu pour bon mon m mais moi, qui vis toujours attentif à vous soumettre mon mes pensées, je viens vous rendre compte de mon choix, supplier que je puisse, avec votre agrément, suspendre enfi armes, renoncer aux travaux de Mars pour les loisirs de la. la gloire pour l'amour. Je vous ai servi de mon mieux, sir sollicite de vous cette faveur pour ma récompense dernière. S bonté me l'accorde, j'irai aujourd'hui au-devant de mon bien-aimée.

LE ROI.

Je désire tout ce qui peut vous être agréable ; je souhaite mentation de votre bonheur, et me réjouis par conséquent d mariage. Si je n'étais absorbé par les soins qu'exige la guer je vais porter en Afrique, je vous aurais servi de parrain[1].

[1] En Espagne et en Portugal, les nouveaux mariés n'ont point, comme en Fr *garçon* et une *demoiselle d'honneur ;* ils sont conduits à l'autel par un *parra* *marraine.* S'il faut en croire les anciennes romances espagnoles, aux noces d *Cid don Rodrigue*, le roi Ferdinand fut le parrain du grand chevalier.

DON LOPE.

Puisse le laurier divin qui couronne votre front durer éternellement !

LE ROI.

Comptez à jamais sur mon estime.

Le roi se retire suivi du cortége.

MANRIQUE.

Vous devez être content à cette heure ?

DON LOPE.

Oui, rien n'égale mon bonheur et ma joie. — Que ne puis-je voler !

MANRIQUE.

Comme le vent, n'est-il pas vrai ?

DON LOPE.

Non, l'air est un élément paresseux et tardif; ce ne sont pas ses ailes que j'envie, je voudrais avoir les ailes, les ailes de feu de l'Amour.

MANRIQUE.

Afin que je n'en ignore, dites-moi donc le motif d'un pareil empressement.

DON LOPE.

Tu le sais, mon mariage.

MANRIQUE.

Quoi ! seigneur, ne considérez-vous pas qu'il y a là de quoi effrayer le monde, qu'un homme ait tant hâte d'aller se marier ? Si aujourd'hui, parce que vous voulez vous marier, vous vous plaignez même du vent, que ferez-vous donc quand vous voudrez devenir veuf ?

Entre DON JUAN DE SILVA, pauvrement vêtu.

DON JUAN, *à part.*

En quel état différent je me flattais de revenir vers toi, ô ma chère patrie, en ce malheureux jour où je te fis mes adieux !... Je regrette maintenant d'avoir porté mes pas sur ton sol ; car il est toujours mieux pour un infortuné de vivre en un pays où il n'est pas connu... Il y a du monde ici. Il ne convient pas qu'on me voie en ce misérable équipage.

Il s'éloigne.

DON LOPE, *à part.*

En croirai-je mes yeux ? est-ce la vérité ou bien une illusion ? (*Appelant.*) Attendez ! don Juan !

DON JUAN.

Don Lope !

DON LOPE, *courant vers don Juan.*

Je doutais d'un si grand bonheur, et j'ai suspendu mon em*brassade.*

DON JUAN.

De grâce, arrêtez!... Je dois me défendre de vos caresses... O mon ami! ô don Lope! un homme aussi pauvre que moi n'a pas le droit d'appuyer sa poitrine contre le sein d'un homme aussi riche.

DON LOPE.

Il est mal à vous, don Juan, de parler de la sorte; car si la fortune donne les biens d'ici-bas, le ciel seul peut donner un ami tel que vous... Et qu'est-ce que la fortune en comparaison du ciel?

DON JUAN.

Quoique vos généreuses paroles me raniment, je suis accablé de tant de maux!... Hélas! il faut que mes malheurs soient bien grands pour surpasser encore ma pauvreté... Afin que mes chagrins obtiennent quelque adoucissement, — s'il est possible qu'il y ait de l'adoucissement pour de pareils chagrins, — écoutez-moi, don Lope, avec attention. — A la fameuse conquête de ces Indes qui sont à la fois le tombeau de la nuit et le berceau du soleil, nous sommes partis ensemble liés par une telle amitié que c'était en deux corps un seul cœur et une seule âme. L'ambition de la gloire, bien plutôt qu'un vain désir d'acquérir des richesses, nous inspira l'audace d'aborder ce pays lointain, à l'existence duquel on n'avait pas cru jusqu'à nos jours. La noblesse portugaise, se confiant à la fortune, entreprit une navigation qui sera dans l'avenir bien autrement célèbre que la navigation fabuleuse de Jason. Mais je laisse le soin de cet éloge à une voix plus capable que la mienne de conter les hauts faits de cette héroïque nation. Le grand Louis de Camoëns a écrit avec la plume ce qu'il avait accompli avec l'épée, et il a montré autant de génie dans son poëme qu'il avait montré de valeur dans ses exploits. — Lorsque la mort de votre père vous rappela ici, vaillant don Lope, je demeurai là-bas. Vous savez de quelle estime je jouissais alors auprès de mes amis... que j'ai perdus aujourd'hui. Cette idée ajoute à ma peine; mais non, elle est la seule consolation qui me reste... Voyez si je suis malheureux et si le sort me persécute injustement, puisque je ne lui en ai donné aucun sujet, aucun prétexte. — Il y avait à Goa une dame, laquelle était fille d'un homme qui avait amassé de grands biens dans le commerce. Quoique d'ordinaire la beauté et l'esprit ne se rencontrent pas réunis, elle était belle et spirituelle. Je lui rendis des soins et j'eus la joie d'être par elle distingué. Mais qui gagne au jeu en commençant qui ne finisse par perdre à la fin? qui a d'abord été si heureux qu'il n'ait pas décliné ensuite? Et n'en est-il pas de l'amour comme du bonheur et du jeu?... Don Manuel de Souza, le fils du gouverneur Manuel de Souza, homme d'ailleurs plein de courage, de mérite et de talent (*car si je lui ai ôté la vie, ce n'est pas une raison pour que je lui ôte aussi l'honneur*), don Manuel s'était épris de la même dame et passait publiquement à Goa pour mon rival. Sa prétention

m'inquiétait peu; au contraire, favorisé comme je l'étais, le dédain qu'on lui témoignait me faisait mieux sentir mon bonheur. Un jour que le soleil s'était levé à l'orient encore plus beau que de coutume, Violante, — ainsi se nommait cette dame, — sortit de chez elle... Plût à Dieu que ce soleil eût été enseveli dans une nuit profonde, ou que Violante n'eût pas quitté sa maison! mais il suffisait que j'eusse désiré que l'un ou l'autre ne sortît pas, pour qu'ils sortissent tous les deux!... Entourée de ses valets, elle se rendit vers le port, où l'arrivée d'un vaisseau avait attiré une foule nombreuse... Ce fut la cause de mes disgrâces... Nous étions, mon rival et moi, dans un attroupement composé de militaires et de nos amis communs, lorsqu'elle passa devant nous. Elle allait si gracieuse, que sa vue lui gagna tous les cœurs; sa démarche légère enchanta et charma tous ceux qui la regardaient. Un capitaine dit : « Quelle belle femme! » — A quoi don Manuel répondit : « Et le caractère est à l'avenant. — Est-ce qu'elle serait cruelle? demanda l'autre. — Ce n'est pas pour cela que je le dis, répliqua-t-il; mais parce qu'en sa qualité de belle elle a choisi le pire. » — Alors moi je dis : « Personne n'a obtenu ses faveurs, parce qu'il n'y a personne qui les mérite; et s'il y a quelqu'un qui les mérite, c'est moi! — Vous mentez! dit-il... » — Je ne puis achever; ma voix se trouble, ma langue se glace, un froid mortel parcourt mon corps et me saisit au cœur; ma vive douleur se réveille qui me rappelle et me répète cette injure..... O tyrannique préjugé!..... O vile et méprisable loi du monde!... Pourquoi faut-il que quelques paroles insensées puissent souiller l'honneur le mieux acquis, — acquis à si grand'peine? Pourquoi un seul mot jeté en l'air peut-il atteindre et détruire la réputation d'un homme honorable?... Comment, puisque l'honneur est un diamant, un souffle peut-il le consumer? Comment, lorsque son éclat est plus pur que celui du soleil, un souffle peut-il le ternir, de même que le soleil est terni par un nuage?... Mais, entraîné par la passion, je m'écarte de mon récit; pardonnez, j'y reviens. — A peine don Manuel eut-il prononcé ce démenti, que mon épée rapide passa du fourreau dans sa poitrine. On n'eut pas le temps de m'arrêter; le châtiment suivit l'insulte comme la foudre suit le tonnerre. Il tomba à terre sanglant et mort. Moi aussitôt je me réfugiai dans une église qui avait été fondée en ce pays par des religieux de l'ordre de saint François. Comme le père de don Manuel était le gouverneur de la ville, je fus obligé de m'y cacher. Je demeurai trois jours, rempli de crainte et de terreur, enseveli vivant dans ce sépulcre. Au bout de ces trois jours, le capitaine du navire qui était venu à Goa et qui devait retourner à Lisbonne, ayant daigné m'offrir de me recevoir dans son vaisseau, je parvins à m'échapper à la faveur des ombres de la nuit. Je suis resté au fond de ce vaisseau *tout le temps de* [illegible] .. — Ah! don Lope, pourquoi *l'opinion publique* [illegible] l'homme qui souffre

un affront? ou pourquoi du moins ne l'excuse-t-elle pas quand il s'en venge? N'y a-t-il pas une folle contradiction à le punir en même temps et de l'outrage qu'il endure et de la vengeance qu'il en tire?... — Je suis arrivé aujourd'hui à Lisbonne; mais si mal vêtu, si pauvre, que je n'osais y entrer... — Telles sont mes aventures. Je cesse de m'en plaindre désormais; je suis même tenté de m'en réjouir, puisque je leur dois de vous revoir... Je vous serre dans mes bras mille et mille fois et bien tendrement, si un homme aussi infortuné est digne encore, illustre don Lope d'Almeyda, de cette grâce, de cet honneur!

DON LOPE.

J'ai écouté votre histoire avec l'attention qu'elle mérite, don Juan de Silva, et tout bien considéré, j'estime qu'il n'y a pas une âme qui vive, quelque délicate et subtile qu'elle soit, qui puisse trouver en vous la moindre chose à reprendre. Quel homme n'est pas soumis, dès sa naissance, à l'inclémence du temps et aux rigueurs de la fortune? quel homme est libre d'empêcher qu'une langue ennemie ne lance sur lui son venin?... Non, personne ici-bas ne peut s'appeler heureux, si ce n'est celui qui sort d'affaire ainsi que vous, après avoir châtié un insolent et en conservant son honneur sain et sauf. Donc, mon cher don Juan, ne vous affligez plus; que ces noires pensées et ces sombres souvenirs cessent enfin d'obscurcir le lustre de votre antique honneur, et qu'on voie aujourd'hui en notre amitié la vertu de ces plantes qui, chacune séparément, sont un poison funeste; mais qui, mêlées ensemble, se corrigent et se neutralisent de telle sorte qu'elles deviennent alors un breuvage salutaire. Vous avez du chagrin... moi j'ai de la joie; mettons en commun nos sentimens, tempérons votre tristesse par mon contentement, mon plaisir par votre peine; arrangeons-nous si bien que le chagrin ou la joie ne puisse tuer aucun de nous[1]... Je me suis mari en Castille par procuration, je dirais avec la femme la plus belle, s la beauté n'était pas la moindre qualité que l'on doive chercher e celle que l'on prend pour épouse; mais avec la femme la plus nobl la plus riche, la plus sage et la plus vertueuse; vous ne sauriez rie imaginer d'aussi accompli; elle se nomme doña Léonor de Mendoz Mon oncle, don Bernard, doit arriver aujourd'hui avec elle au vi lage qu'on appelle Aldea-Gallega, où j'irai moi-même à sa rencontr habillé comme pour une fête, ainsi que vous voyez. Elle est a tendue là par une jolie barque galamment pavoisée, et qui sa doute accuse de lenteur les ailes légères du temps. Ce qui augmen mon bonheur, c'est de vous voir de retour, mon cher don Juan. N vous tourmentez pas, ne vous inquiétez pas d'être pauvre, je su riche; ma maison, ma table, mes chevaux, mes valets, ma vie, m

[1] Calderon s'est servi de la même pensée dans la pièce intitulée *Peor está que estab* *De mal en pis.*

honneur, tout est à vous, mon ami. Consolez-vous, puisque la fortune vous laisse un ami véritable, puisqu'elle a été sans force contre vous, puisqu'elle ne vous a pas enlevé cette valeur qui vous soutient, ni cette âme qui vous anime, ni ce bras qui vous défend... Ne me répondez pas; laissons là des complimens qui ne signifient rien entre amis. Venez, partons; je veux que vous soyez témoin de mon bonheur. Mon épouse doit entrer aujourd'hui à Lisbonne, elle est sans doute de l'autre côté. Nous ferons ces trois lieues de mer avec elle.

DON JUAN.

Mais songez, don Lope, que mon équipement ne permet pas que je vous accompagne. Le monde ne juge pas les hommes sur leurs sentimens, il les juge sur leurs habits.

DON LOPE.

Tant pis pour le monde qui ne considère pas que les broderies ne parent que le corps, que la parure de l'âme, c'est la noblesse, et qu'une âme noble vaut mieux qu'un corps couvert de broderies!... Venez avec moi, vous dis-je. — Et que mes soupirs enflent les voiles de notre vaisseau, si les soupirs de l'amour sont assez puissans pour cela!

Don Lope et don Juan sortent.

MANRIQUE.

Je vais prendre les devants avec une de ces barques qu'on nomme *muletas*, et j'irai plus vite qu'avec toutes les mules du monde[1]. J'annoncerai à ma nouvelle maîtresse l'arrivée de son mari, et j'en aurai sûrement une bonne étrenne; car le premier jour des noces une femme ne refuse rien, par la raison qu'elle devient dame et qu'elle cesse d'être demoiselle[2].

Il sort

SCÈNE II.

Un terrain au pied d'une montagne.

Entrent DON BERNARD, DOÑA LÉONOR et SYRÈNE.

DON BERNARD.

Reposez-vous, belle Léonor, au pied de cette montagne couronnée

[1] « *Io me quiero adelantair*
En alguna destas barcas
Que llaman muletes, y oy
Siendo cojo con muletas... etc. etc. »

Muletas signifie *béquilles*. On appelle *muletas* à Lisbonne (en espagnol *muletes*) des bateaux de pêcheurs, plats et légers, qui ont de chaque côté de longues rames à demeure. Manrique dit : Je m'en vais prendre les devans dans une de ces barques que l'on appelle *muletes*, et courant aujourd'hui comme un boiteux sur des béquilles... etc.»

[2] Il y a ici une autre *plaisanterie qu'il nous a été impossible de reproduire*. Elle porte sur la *triple signification du mot forçada* : 1° contrainte, 2° [illegible] *salir de forçada, sortir des galères*

de fleurs, où le printemps a convoqué sa cour; reposez-voı ques instans en attendant l'arrivée de don Lope, votr époux, — et chassez loin de vous cette affliction. Je la co d'ailleurs, la vue du Portugal vous fait ressouvenir que quitté la Castille.

LÉONOR.

Illustre don Bernard d'Almeyda, mon affliction, soy suadé, ne procède pas d'ingratitude... Je sens aussi vivem le dois l'honneur que mon sort m'a procuré... mais, vous il y a souvent des larmes qui viennent de la joie.

DON BERNARD.

Vous vous excusez, madame, d'une manière si flatteus serait-ce que pour cette excuse, je vous serais reconn votre faute, si c'en est une de pleurer... Je vous laisse uı afin que vous soyez plus libre de vous distraire de cette n Asseyez-vous là, vous serez à l'abri de cet ardent soleil. vous garde!

I

LÉONOR.

Il s'en est allé, Syrène?

SYRÈNE.

Oui, madame.

LÉONOR.

Personne ne nous écoute?

SYRÈNE.

Nous sommes seules.

LÉONOR.

Alors que ma douleur s'échappe en liberté hors de ı que mes peines cruelles s'exhalent de mon âme qu'elles que mes larmes éteignent, s'il est possible, le feu dévora consume.

SYRÈNE.

Que dites-vous là, madame?

LÉONOR.

Laisse-moi, Syrène.

SYRÈNE.

Songez au péril, à l'honneur.

LÉONOR.

Comment! toi qui connais mon chagrin, c'est toi qui mandes de la sorte, c'est toi qui me reproches mes pleurs qui me conseilles de me taire!

SYRÈNE.

J'écoute votre inutile plainte, et...

LÉONOR.

Ah! Syrène, quand donc une plainte est-elle inutile? *oiseau timide*, enlevé de son nid par une main impitoya

renfermé dans la cage qui doit lui servir de prison, il se plaint en des chansons mélodieuses, et par là il allége l'ennui de sa captivité. De même ma plainte à moi me soulage.

SYRÈNE.

Fort bien; mais qu'en espérez-vous? que prétendez-vous désormais? Don Louis est mort, et vous, vous voilà mariée!

LÉONOR.

Ah! Syrène, hélas! dis plutôt, dis que je suis morte avec don Louis; car si le destin m'a contrainte à ce mariage, tu m'y verras sans plaisir, sans joie, toujours triste, toujours sombre, et, pour ainsi dire, plutôt morte que mariée. Ce que j'ai aimé une fois, je puis le perdre; mais l'oublier, je ne puis. Eh quoi! l'oubli pourrait venir là où l'on a vu l'amour! Non, non... une femme au cœur noble n'oubliera jamais ce qu'elle a aimé, ou elle n'a pas aimé, si elle oublie. Rappelle-toi tout ce que j'éprouvai quand je reçus la nouvelle de sa mort. Si depuis je me suis mariée, tu sais à quelles considérations, à quels ordres j'ai cédé... — Mais il faut, ma fierté me le commande, il faut que je prenne ici congé de mon amour... O mon amour! séparons-nous; vous m'avez accompagné un assez long espace, et vous ne pouvez me suivre jusqu'aux autels de l'honneur.

Entre MANRIQUE.

MANRIQUE.

Trois fois heureux, moi qui arrive! vingt fois heureux, moi qui accours! cent fois heureux, moi qui débarque le premier pour être le premier à baiser l'empreinte de ce pied sous lequel naissent des fleurs, comme s'il était le printemps de l'été. Et puisque me voilà, je baise de nouveau tout ce qu'il m'est permis de baiser sans offenser mon Dieu.

LÉONOR.

Qui êtes-vous?

MANRIQUE.

Le moindre des valets de mon maître, le seigneur don Lope, mais non pas le moindre parleur; et je l'ai devancé pour vous annoncer qu'il venait.

LÉONOR.

Il ne montre guère d'empressement... (*Elle lui donne quelques pièces de monnaie.*) Voilà pour votre peine... Et en quelle qualité servez-vous don Lope?

MANRIQUE.

Est-ce qu'un homme qui a un caractère aussi gentil pourrait être autre chose que gentilhomme?

LÉONOR.

Vous, gentilhomme!

MANRIQUE.

Oui, madame,—de la gaieté. — Je suis le valet par excellence, le prototype des valets, propre à tout, bon à tout[1] : quand je garde la maison de mon maître, son majordome ; quand j'attends de lui quelque habit, son chambellan ; son maître d'hôtel, quand je prends pour moi le meilleur morceau ; son secrétaire peu discret, quand je confie ses secrets à nos voisins ; son écuyer intrépide, lorsque, pour ne pas aller à pied, je sors sur le cheval sous prétexte de le mener promener ; son intendant, quand je lui compte quelque chose ; son caissier, en même temps, quand je compte aux autres quelque chose de sa part[2] ; son chef d'office, quand je détourne par hasard une pièce d'argenterie ; son pourvoyeur, quand je fais danser l'anse du panier ; et enfin son cocher, quand je le conduis à ses amours. Et après, madame, permettez que je vous dise que je remplis toutes ces charges sans me plaindre, et que je me contente de murmurer pour chacune séparément.

LÉONOR.

C'est bien.

Sur un geste de Léonor, Manrique s'éloigne. — Léonor et Syrène causent bas à l'écart.

Entrent DON BERNARD, DON LOUIS et CELIO.

DON LOUIS, *à don Bernard.*

Je suis marchand, et les diamans sont ma partie... On dit que les diamans sont des grains bruts que le soleil durcit, perfectionne et embellit de ses rayons au fond de la mine embrasée... Je passe de Lisbonne en Castille. J'ai aperçu dans le village voisin la merveille du ciel sous les traits d'une dame que vous accompagnez. Le bruit public m'a appris aussitôt que c'est une nouvelle mariée ou qu'elle va pour se marier. Comme ma marchandise n'est jamais mal venue des dames, et que tous les mariages commencent par des présens de parures et de joyaux, je voudrais vous montrer quelques-uns des miens, qui sont en vérité aussi brillans que des étoiles... pour voir si l'occasion et le désir me procureront quelque bénéfice, chemin faisant.

DON BERNARD.

Vous avez eu là une bonne idée et vous êtes venu a propos. Cette dame est fort triste ; j'ai envie de lui offrir un bijou pour essayer de l'égayer un peu. Attendez-moi là ; je vais d'abord la prévenir.

[1] « ...*Pendanga de criados*
Hecha del palo que quieren. »

Mot à mot : « Le *pendanga* des valets, fait du bois que l'on veut. » On appelle *pendanga*, au jeu de *quinolas*, le valet de carreau. Ce jeu consiste à assembler quatre cartes, une de chaque couleur, et celui qui a le plus de points gagne. Le valet de carreau *sert d'à-tout.*

[2] *Il y a ici un jeu de mots sur le double sens de contador, qui veut dire caissier et conteur.*

DON LOUIS.

Eh bien! seigneur, en ce cas, veuillez, je vous prie, lui porter, comme une preuve de ma sincérité, ce diamant. Dès qu'elle l'aura vu, je ne doute pas, seigneur, qu'elle ne vous permette de m'amener à ses pieds.

DON BERNARD.

C'est une pierre rare... quelle belle eau! quel éclat! quels feux! — Attendez, je reviens... (*Il s'approche de Léonor.*) Il arrive ici, divine Léonor, un marchand entre les mains duquel vous verrez des bijoux de prix et fort beaux. Je voudrais, si cela peut vous être agréable, vous en offrir quelques-uns, à votre choix. Voici un diamant qu'il m'a demandé de mettre sous vos yeux comme échantillon. Tenez, regardez-le.

Il lui donne le diamant.

LÉONOR, *à part.*

Que vois-je? Ciel!

DON BERNARD.

Eh bien!

LÉONOR, *à part.*

Je n'ose le croire.

DON BERNARD.

Désirez-vous que je vous l'amène?

LÉONOR, *à part.*

Hélas! ce diamant est le même que... (*A Syrène.*) Dis-lui de venir, Syrène.

DON BERNARD.

C'est moi qui irai, madame.

Il s'éloigne.

LÉONOR.

Oh! que l'amour me délivre de ce charme! Ce diamant que tu vois, Syrène, est le même que je donnai autrefois à don Louis de Benavidès. Oui, ou mes larmes m'aveuglent, ou c'est le même. Il faut que je sache aujourd'hui par quelle suite d'accidens il est revenu en mes mains.

SYRÈNE.

Prenez garde, madame; calmez-vous... les voici qui arrivent.

Don Louis devance don Bernard.

DON BERNARD, *à part.*

Ce marchand est bien pressé de vendre. Ils sont tous les mêmes.

DON LOUIS, *à Léonor.*

C'est moi, madame...

LÉONOR.

Ame de ma douleur! réalisation de mes rêves!

SYRÈNE.

Prenez garde, madame, et taisez-vous. Je vois maintenant le motif de votre surprise.

Don Bernard s'approche.

DON LOUIS.

C'est moi, madame, qui profite de l'occasion que me prés
madame, et qui espère trouver un placement que j'ai d
long-temps. Je porte avec moi les bijoux les plus beaux, l
rares. J'apporte entre autres une constance[1] dont vou
contente, si je ne me trompe, car il me semble qu'elle fera
sur votre cœur... J'apporte aussi un amour en diamans. On
communément que l'amour est fragile: j'ai composé celui-ci d
les pierres les plus rares, afin que le mien ne fût pas con
muns... J'apporte de plus un cœur dans lequel il n'y a
faux; et parmi ces bagues, il en est une de celles que l'on
souvenir... J'avais aussi un joyau formé d'une émeraude
saphir; mais on m'a volé en chemin l'émeraude, et l'on
laissé que le saphir, malheureusement. Et c'est pourquoi je
entre dans mon chagrin: «Comment m'a-t-on enlevé l'esp
et ne m'a-t-on laissé que la jalousie[2]!» Si votre beauté y c
je m'estimerai heureux de vous montrer ma constance, mo
cœur, mon saphir et mon amour.

DON BERNARD.

Ce marchand a de l'esprit: il joue sur le nom de ses bijo
d'engager à les voir.

LÉONOR, à don *Louis*.

Bien que je ne doute pas que vos bijoux ne soient aussi
que vous le dites, vous êtes arrivé mal à propos pour me l
trer... J'aurais eu du plaisir à les voir, je l'avoue, si vous éti
plus tôt; mais vous êtes venu trop tard... Que penserait-on
si, lorsque je suis mariée et que j'attends mon noble épou
occupais ici, non pas ma tristesse, mais mon esprit, à conten
cœur, cet amour et cette constance?... Je ne veux pas l
parce qu'il ne convient pas que j'aie l'air de déprécier vos j
cause que vous me les avez montrés en un mauvais mome
reprenez votre diamant, quoique, je ne l'ignore pas, son écl
pureté égalent l'éclat et la pureté du soleil... Ne m'accusez p
rigueur ou de caprice; n'accusez que vous-même, qui vous ê
senté à moi si à contre-temps.

On entend du bruit dans l'éloigne

LÉONOR, *à part.*

O sort funeste!... que ne puis-je me soustraire à une entrevue aussi cruelle!

MANRIQUE.

Mon maître s'approche.

DON BERNARD.

Je vais à sa rencontre.

MANRIQUE.

Que chacun ici se taise. Je veux écouter de mes deux oreilles la première sottise qu'il dira; car un prétendu à qui sa dame plaît et qui la voit face à face ne doit pas manquer de lui dire des sottises[1].

Il sort.

DON LOUIS, *à Léonor.*

O femme légère, oublieuse et changeante! ô femme la plus femme des femmes! que me répondrez-vous qui puisse justifier votre changement et votre oubli?

LÉONOR.

Que j'ai cru à votre mort, que j'ai pleuré sur vous, et qu'on m'a livrée à un autre. Mais je ne vous ai pas oublié pour cela. Et à présent que je vous retrouve, si je n'étais mariée, s'il m'était permis de disposer encore de moi, vous verriez si je suis si légère et si changeante!... je ne le connais pas, cet homme; je l'ai épousé par procuration.

DON LOUIS.

A merveille!... mais ce n'est pas par procuration que vous avez désolé mon avenir, que vous m'avez enlevé l'âme, que vous m'avez donné la mort... Vous aviez raison de dire que vous m'avez cru mort; j'étais absent, cela revient au même! Bien souvent, lorsqu'un amant n'est plus là, près de la femme qu'il aime, c'est comme s'il n'était plus de ce monde.

LÉONOR.

Je ne puis, je ne puis, hélas! vous répondre. Voici mon époux, mon ennemi. Puisque vous m'accusez d'infidélité, en parlant à lui, c'est à vous que je parlerai.

Don Louis se retire vers l'extrémité de la scène.

Entrent DON LOPE, DON BERNARD et MANRIQUE.

DON LOPE, *à Léonor.*

Lorsque la renommée vantait chez nous votre rare beauté, ô Léonor! je vous aimais de confiance, je vous consacrais sur sa foi toute

[1] « *Porque un noivo á quien le place*
La dama, y á verla llega,
Como necedades juega,
Es tahur que dize y haze. »

Le dernier de ces vers présente deux sens; mot à mot: « Car un marié à qui sa dame plaît et qui arrive à la voir, comme il joue un jeu de sottises, c'est un joueur qui dit et qui fait: » ou bien « qui en dit ou qui en fait

l'idolâtrie de mon cœur. Lorsque ce cœur qui vous aimait et vous adorait ainsi, vous contemple avec ravissement, il dédaigne la vaine image qu'il s'était formée de vous; car la réalité dépasse mille fois ce qu'il imaginait. Vous seule pouviez faire dignement votre éloge. Heureux celui qui parvient à vous obtenir, et plus heureux encore s'il réussit à vous apprécier! Mais comment pourrait-il être coupable d'un oubli? comment celui qui vous aimait avant de vous avoir vue pourrait-il vous oublier?

LÉONOR.

J'ai contracté cet engagement avant que de vous voir; vivant ou mort, j'appartenais à vous seul... je n'aimais que votre ombre; mais c'était votre ombre, et cela me suffisait... Heureuse mille fois si je pouvais vous aimer ainsi que mon cœur s'en était flatté! ma vie eût acquitté par là notre dette commune, malgré tous les périls... Mais lorsque, craintive et tremblante, je vous regarde, si je ne récompense pas un amour si généreux, voici mon excuse : — Il faut vous plaindre de vous et non de moi; car, bien que je vous aie choisi depuis long-temps pour époux, il est impossible que je vous aime autant que je le dois[1].

DON LOPE, *à don Bernard.*

A cette heure, mon oncle et seigneur, permettez que je vous presse dans mes bras.

DON BERNARD, *embrassant don Lope.*

Ce seront des liens éternels de parenté et d'amitié. — Ne tardons pas davantage. J'ai hâte pour vous d'arriver à Lisbonne; allons nous embarquer.

DON LOPE, *à Léonor.*

La mer va être orgueilleuse aujourd'hui de porter sur ses flots une seconde Vénus.

MANRIQUE, *au parterre.*

Et puisque voilà le galant et la dame glorieusement mariés, pardonnez, noble assemblée; l'histoire finit ici[2].

Don Lope, don Bernard, doña Léonor et Manrique sortent.—Don Louis et Celio demeurent seuls.

CELIO.

Maintenant, seigneur, que vous savez ce qui en est, ne pensez plus à elle, revenez à vous, soignez votre santé, votre vie. — Il n'y a plus de remède maintenant.

DON LOUIS.

Si fait, Celio, il y en a un.

[1] Dans l'original le compliment de don Lope à Léonor forme un sonnet, et la réplique de Léonor un autre.

[2] Souvent dans le cours de ses comédies, Calderon s'adresse au public par l'intermédiaire du *Gracioso*. Ici, cette allocution de Manrique, au moment où l'intrigue vient de se nouer, nous semble pleine de finesse et d'esprit.

CELIO.

Lequel?

DON LOUIS.

La mort.

CELIO.

Eh! seigneur...

DON LOUIS.

Oui, la mort, puisque Léonor s'est jouée de mon amour, puisque Léonor s'est mariée à un autre! Et cependant il me reste encore au fond du cœur je ne sais quelle vague espérance. En parlant à son époux, elle s'excusait auprès de moi de son changement, de son oubli.

CELIO.

Quelles folies dites-vous là, seigneur?... elle s'excusait avec vous?

DON LOUIS.

Oui, il me semble l'entendre encore. Je n'ai pas perdu un seul mot. Écoute, et tu verras si ses paroles s'adressaient à moi. — « J'ai contracté cet engagement avant que de vous voir. Vivant ou mort, j'appartenais à vous seul. Je n'aimais que votre ombre; mais c'était votre ombre, et cela me suffisait. Houreuse mille fois si je pouvais vous aimer ainsi que mon cœur s'en était flatté! ma vie eût acquitté par là notre dette commune, malgré tous les périls. Mais lorsque, craintive et tremblante, je veus regarde, si je ne récompense pas un amour si généreux, voici mon excuse : — « Il faut vous plaindre de vous et non de moi; car, bien que je vous aie choisi depuis longtemps pour époux, il est impossible que je vous aime autant que je le dois. » Oui, Celio, c'était à moi, à moi seul que ces paroles s'adressaient. Et puisqu'elle s'est excusée ainsi sur son inconstance, quand même ma folle espérance ne serait qu'un poison ou un poignard doré, peu m'importe!... Vive Dieu! j'aime mieux que le plaisir me tue que la douleur, et au lieu de mourir de jalousie, j'aime mieux mourir d'amour... Que ma destinée s'accomplisse! le but auquel j'aspire m'enhardit et m'enflamme! Dût-il m'en coûter la vie, j'aimerai Léonor!

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une chambre dans la maison de don Lope.

Entrent MANRIQUE et SYRÈNE.

MANRIQUE.

Syrène de mes entrailles, qui es, pour mon malheur, une vraie syrène, puisque tu charmes et tu abuses, reviens enfin de cette rigueur avec laquelle tu traites mes hommages; car un modeste valet n'est pas à l'abri des flèches de l'amour. Accorde-moi de ta main une faveur.

SYRÈNE.

Que puis-je te donner?

MANRIQUE.

Tu pourrais me donner bien des choses, si tu voulais; mais je demande seulement de ta bonté, cette faveur de couleur verte qui fait de toi la dame de la Rosette ou l'écureuse de la Toison[1].

SYRÈNE.

Tu demandes un ruban?

MANRIQUE.

Oui.

SYRÈNE.

Mais le temps est passé où un galant se contentait d'un ruban.

MANRIQUE.

Il est vrai; mais si j'obtenais celui que j'implore, tu verrais comme je serais par lui inspiré; les bons mots, les reparties, les plaisanteries couleraient de mon esprit comme de source, et je composerais aujourd'hui même mille cent et un sonnets en ton honneur.

SYRÈNE.

Pour me voir à ce point ensonnettée je te le donne[2]. — Mais va-t'en, voici ma maîtresse.

Manrique sort.

[1] *Por Dama de la lazada*
O fregona del Tuson.

La plaisanterie de Manrique porte d'abord sur *dama*, dame, et *fregona*, écureuse de vaisselle ; — ensuite sur le triple sens du mot *lazada*, qui signifie : 1° rosette, 2° piége, embûche, 3° entrelacement formé par les danseurs ; — ensuite sur le mot *tuson*, qui signifie à la fois la laine des moutons et un jeune poulain. Mais nous avouons ingénument que nous n'avons pu réussir à comprendre la malice cachée sous ce dernier mot.

[2] *Le traducteur a forgé le mot* ensonnettée *pour rendre celui de* sonetead*a*, *fabriqué par Calderon.*

LÉONOR entre.

LÉONOR.

J'y suis résolue, Syrène, Il faut enfin que je me déclare ; car je ne m'appartiens plus désormais, j'appartiens à mon époux. Va trouver don Louis, et dis-lui qu'une femme... — Tu n'as pas besoin de prononcer le nom de Léonor ; il suffit à un homme noble que ce soit une femme. — Dis-lui qu'une femme, comptant sur la loyauté à laquelle il est doublement obligé en qualité de militaire et d'Espagnol, le supplie de renoncer à son amour ; que l'on s'étonne de sa présence continuelle dans la rue, et que l'on ne souffre pas en Portugal la galanterie castillane... que je le prie de nouveau avec instance et larmes de s'en retourner en Castille, de ne pas me mettre mal avec mon mari ; que sa conduite me peine et m'offense, et que s'il persiste, il pourrait nous en coûter la vie à tous deux.

SYRÈNE.

Je le lui dirai ainsi, si je puis le voir et lui parler.

LÉONOR.

Il ne sort pas de la rue. Mais ce n'est pas là qu'il faut lui parler ; tâche de le rencontrer en son logis.

SYRÈNE.

Vous vous exposez beaucoup, madame.

Elle sort.

LÉONOR.

Il vaut mieux me risquer à cela que d'être compromise davantage. Il m'obéira, il m'écoutera sans doute.

Entrent DON LOPE, DON JUAN et MANRIQUE.

DON LOPE.

Hélas ! honneur, quel sacrifice je te fais !

DON JUAN.

L'armée d'expédition ne tardera pas à se mettre en marche.

DON LOPE.

Il ne restera pas à Lisbonne un gentilhomme, un cavalier. Chacun s'empresse de se ranger sous les drapeaux... chacun veut être le premier à mériter par sa mort une louange éternelle.

MANRIQUE.

Ils ont certes raison ; mais je ne suis pas de leur avis, et je ne tiens pas à mériter par ma mort ni louanges, ni comédies, ni intermèdes [1].

DON LOPE.

Tu n'es donc pas décidé, toi, à partir pour l'Afrique ?

[1] Manrique joue ici sur le mot *loa*, qui signifie éloge, louange, et aussi le prologue d'une pièce de théâtre. Tous les drames sacrés de Calderon sont précédés d'une louange (*loa*) *mi-parlée et mi-chantée*, à la fin d[illegible]te annonce le sujet de l'auto *qui va suivre.*

MANRIQUE.

Il pourra se faire que j'y aille; mais ce sera pour voir seulement, et seulement pour avoir par-devers moi de quoi conter. Quant à tuer, je ne veux pas enfreindre la loi dans laquelle je suis né et dans laquelle je vis. Car enfin cette loi ne dit pas : « Tu ne tueras ni Maure ni chrétien, » elle dit : « Tu ne tueras pas » en général; et je m'y soumettrai fidèlement. Ce n'est pas à moi d'interpréter les commandemens de Dieu.

DON LOPE.

Ma Léonor!

LÉONOR.

Vous êtes bien long-temps sans me voir, mon cher seigneur. L'amour se plaint des instans que vous lui dérobez.

DON LOPE.

Que vous êtes une vraie Castillane!... Trève de vains complimens et de gracieuses flatteries. Nous autres Portugais, nous préférons au sentiment le langage de la raison, parce que celui qui aime comme il le dit, ôte du prix à sa manière de sentir. Si l'amour est aveugle chez vous, ma Léonor, il est muet chez moi.

MANRIQUE.

Et chez moi, enragé comme un démon.

DON LOPE.

Il me semble, Manrique, que toujours, selon que je suis triste, toi tu es content et joyeux.

MANRIQUE.

Dites-moi, je vous prie, monseigneur, lequel vaut mieux de la tristesse ou de la joie?

DON LOPE.

La joie, cela est clair.

MANRIQUE.

Eh bien! pourquoi voudriez-vous que je laisse le meilleur pour le pire? Vous qui êtes triste, ce qui n'est pas bon, c'est vous qui devez changer et devenir joyeux. Il est bien plus raisonnable que vous passiez, vous, de la tristesse à la joie, que moi de la joie à la tristesse.

Il sort.

LÉONOR.

Vous êtes triste, seigneur? — Mon cœur a donc à se plaindre ou j'ai à me plaindre de mon cœur, puisqu'il ne partage pas votre chagrin?

DON LOPE.

Des devoirs que mes ancêtres m'ont transmis avec le sang, et auxquels m'obligent les lois divines et humaines, m'appellent et me troublent dans cette douce paix où je laisse reposer aujourd'hui mes lauriers héréditaires. Le fameux don Sébastien, notre roi, — *que puisse-t-il* vivre de longs siècles à l'imitation du phénix! —

prépare à porter la guerre en Afrique. Il n'y a pas un cavalier qui demeure en Portugal; tous se sont réveillés à l'appel de la gloire. J'aurais désiré l'accompagner à cette expédition; mais me voyant marié, je n'ai pas voulu m'offrir avant d'en avoir obtenu la permission de votre bouche, ma Léonor. Ce sera un plaisir et un honneur que je vous devrai.

LÉONOR.

Ayant à me confier un tel projet, il était nécessaire que vous me donnassiez par vos paroles la force et l'énergie qui me manquent... Vous conseiller de partir, mon cher seigneur, ce serait prononcer moi-même mon arrêt de mort. Allez sans que ma bouche vous le dise, car la volonté ne saurait vous refuser ce que le dévouement vous accorde... Mais non; afin que vous voyiez si j'estime votre inclination guerrière, je ne veux plus que ce soit l'amour, mais le courage qui m'inspire. Donc, ainsi que vous le devez, servez dès aujourd'hui don Sébastien, — de qui le ciel prolonge les jours! — car le sang des nobles est le patrimoine des rois. Je ne veux pas qu'il soit dit que les femmes sont craintives et qu'elles affaiblissent la vaillance des hommes, lorsqu'elles devraient au contraire l'exciter... Voilà ce que mon cœur vous conseille, quoiqu'il vous aime tendrement; mais il vous parle comme si vous étiez un autre, et il ne sent que trop que c'est à vous qu'il parle ainsi.

Elle sort.

DON LOPE.

Avez-vous jamais vu une pareille valeur?

DON JUAN.

En vérité, elle est digne que la renommée la célèbre au loin.

DON LOPE.

Et vous, que me conseillez-vous?

DON JUAN.

Moi, don Lope, je vous conseillerais autrement.

DON LOPE.

Parlez.

DON JUAN.

Celui qui vit dans les loisirs de la paix, heureux et tranquille, après avoir déposé ses armes glorieuses, à quoi bon nettoierait-il la poussière qui les couvre?... Il eût été juste que je me fusse offert pour cette expédition, moi, don Lope, si mes malheurs ne me condamnaient à la retraite; mais je suis forcé de me tenir à l'écart, parce qu'il ne sied pas à un coupable de se présenter aux yeux de son roi... Si telle est mon excuse, la vôtre, — c'est vos anciens services... La réputation que vous avez acquise vous suffit... Ne partez pas, mon ami, non, ne partez pas; croyez-m'en, quoiqu'un homme vous retienne et qu'une femme vous encourage.

Il sort.

DON LOPE.

Dieu me protége!... *Puissé*-je me donner moi-même un conseil

Eh quoi! est-ce bien moi qui pense et parle de la sorte?
faut-il que l'honneur ait cent yeux pour voir et cent oreill
entendre ce qui le blesse, et qu'il n'ait qu'une langue]
plaindre de ce qu'il a vu et entendu?... Que n'est-il ave
sourd, au contraire, et plus puissant à s'exprimer, s'il est v
souvent un cœur infortuné, fatigué par un si rude assaut, :
et éclate comme une mine en fureur?... — Plaignons-noı
maintenant, plaignons-nous. — Mais je ne sais par où comm
Moi qui ai toujours vécu irréprochable dans la guerre et
paix, je ne m'attendais pas à être jamais offensé, et j'ignore
gage de la plainte. Il ne prend pas de précautions celui q
n'avoir rien à craindre... — Ma langue oserait-elle dire ce que
Ah! qu'elle se retienne; qu'elle ne prononce pas, qu'elle n'
pas mon affront, car elle serait bientôt châtiée par ma mor
moi-même l'offenseur et l'offensé, je vengerais moi-même n
jure... — Qu'elle ne dise donc pas que j'ai de la jalousie..
mot m'est échappé; je n'ai pu le retenir, et je ne puis le r
au fond de mon sein d'où il est parti, ce mot fatal qui, con
poison mortel, me consume et me dévore... Jamais serpent
dans son propre venin, et c'est ma bouche, à moi, qui a di
venin qui me tue... — Moi, jaloux, ai-je dit!... Que Dieu me
aide! Quel est ce cavalier castillan qui, planté devant ma p
cloué devant ma fenêtre, se montre à moi incessamment com
vivante statue?... Il la suit partout, dans la rue, à la prome
l'église, toujours tourné vers elle, de même que l'héliotrope
soleil, comme s'il voulait aspirer et boire les rayons de mo

m'eût excité et que Léonor m'eût retenu?... Oh! oui, cela eût été beaucoup mieux, mille fois mieux! — Voilà les charges; — voyons la justification...; car si l'honneur veut condamner justement, il ne doit pas se décider sur des motifs aussi frivoles... N'est-il pas possible, après tout, que Léonor m'ait donné ce conseil parce qu'elle est prudente et noble, parce qu'elle a le cœur haut et bien placé, parce que, moi restant ici, ma renommée en souffrirait?... Oui, cela est possible, puisqu'elle dit qu'elle est affligée du conseil qu'elle me donne... N'est-il pas possible également que don Juan m'ait conseillé de demeurer dans la seule pensée que rien ne me force à partir et que mon départ déplairait à Léonor? Oui, cela encore est possible... Et n'est-il pas possible aussi que ce galant ait arrêté ses vues d'un autre côté?... Et même, en mettant la chose au pis, en supposant que ce soit elle qu'il sert, elle qu'il attend, qu'il regarde, qu'il aime, en quoi donc ces prétentions m'outragent-elles? Léonor est celle qu'elle est, et moi je suis celui que je suis, et personne n'a le pouvoir de ternir sa réputation ou ma renommée... Mais si fait, hélas!... je m'abuse... Le nuage qui passe devant le soleil ne l'éclipse pas pour cela; mais il le tache, il le trouble, et à la fin, — à la fin l'obscurcit... — Eh bien! honneur, as-tu d'autres subtilités à m'opposer encore? as-tu d'autres peines pour me tourmenter, d'autres frayeurs pour m'entourer, d'autres soupçons pour me tuer? — Non. — Eh bien! tu ne me tueras pas, si là s'arrête ton pouvoir; car je saurai procéder en secret, sagement, prudemment, avec attention et vigilance, jusqu'à ce que je touche à ces circonstances solennelles qui décideront de ma vie ou de ma mort. Mais en attendant qu'elles arrivent, secourez-moi, grand Dieu! secourez-moi!

Il sort.

SCÈNE II.

Une rue.

Entre SYRÈNE, le visage recouvert de sa mante; MANRIQUE la suit.

SYRÈNE, *à part.*

Je n'ai pu m'échapper de Manrique pour entrer dans la maison. Il m'a suivie tout le chemin... Que faire?

MANRIQUE.

Holà! femme voilée, femme de malheur, qui cheminez en regardant et vous taisant, qui déroutez si bien l'ennemi par vos manœuvres; la femme à robe de soie blanche et noire [1], qui volez le vent en poupe avec la mante bien conditionnée et des pantoufles de serge d'escot! — Allons, parlez ou découvrez vous, que je sache enfin à quoi m'en tenir sur votre compte; car votre silence et votre voile me

[1] *La de entrecano picote. Entrecano* se dit de la barbe, des cheveux entre noir et blanc, *et de la personne qui les a* tels. Le *picote* est une sorte d'étoffe de soie très-lustrée.

donnent mauvaise opinion de vous, et je suis tenté de croire vous êtes sotte et laide.

SYRÈNE.

Eh bien ! vous en restez là ?... Continuez donc.

MANRIQUE.

Je n'en sais pas davantage.

SYRÈNE.

Et à combien de femmes avez-vous dit cela ?

MANRIQUE.

C'est qu'au contraire je suis fort sage et me suis amendé; j parlé, sur ma foi ! dans toute la journée d'aujourd'hui qu'à femmes.

SYRÈNE.

Grâces au ciel, je trouve enfin un homme constant et fidèl suis de même, moi ; je n'ai en tout et pour tout que neuf gal

MANRIQUE.

Je vous crois ; et afin que vous m'en croyiez pareillement, l que je vous montre de chacune d'elles une faveur, gage de s dresse. (*Il tire de sa poche une natte en cheveux.*) Tenez, voi bord une natte. Cette natte a joué son rôle autrefois ; et bien (fût postiche, elle n'en a pas moins attrapé bien des cœurs. E à présent un peu vieille et roussie, mais c'est égal... — (*Il n un buse de baleine.*) Cette petite baguette que vous voyez, e de la barbe de la baleine. On l'ôta d'un corps de jupe pour donner, avec autant de peine que si l'on se fût ôté une côte une baguette d'une rare vertu ; elle redresse les poitrines et s les épaules les plus rebelles ; car aujourd'hui toutes les taille tent... par la barbe de la baleine.—(*Il montre un soulier.*) L soulier que vous voyez en mes mains à cette heure, — vous qu'il a été jadis une maison en miniature dans laquelle deu: ont vécu alternativement, un jour l'un et un jour l'autre, sa mais se rencontrer... — (*Il montre un gant.*) Quant à ceci, c gant qui a été long-temps en mue comme un rossignol ; car hale encore une légère odeur de graisse de chevreau... — (*Il r un ruban vert.*) Pour ce ruban, il me vient d'une dame d parage...

SYRÈNE, *à part.*

Le menteur !... c'est le mien.

MANRIQUE.

Mais je ne l'aime pas.

SYRÈNE.

Pourquoi donc ?

MANRIQUE.

Parce que je sais qu'elle raffole de moi. N'est-ce pas un *suffisant ?*

SYRÈNE.

Il est vrai.

MANRIQUE.

La femme qui voudra que je lui rende amour pour amour, il faut qu'elle me mente, qu'elle me trompe, qu'elle se moque de moi, qu'elle excite ma jalousie, qu'elle me maltraite, me chasse, et qu'en somme elle me désire; car je suis très-sensible à tout cela; et puisque tel est l'usage des femmes, je veux, moi, me faire un plaisir de ce dont les autres se font un chagrin.

SYRÈNE.

Et — est-elle belle, cette dame?

MANRIQUE.

Mon Dieu! non; elle est si malpropre!

SYRÈNE, *à part.*

Le misérable! (*Haut.*) A-t-elle de l'esprit au moins?

MANRIQUE.

Mon Dieu! non; elle est si sotte!

SYRÈNE, *à part.*

L'infâme! (*Haut.*) Est-ce qu'au moins elle n'a pas de beaux yeux.

MANRIQUE.

Mon Dieu! non; quand elle pleure, au lieu de larmes il en sort de la chassie.

SYRÈNE, *à part.*

Oh! le monstre! (*Haut.*) Pour vous prouver que je suis toute disposée à vous aimer à votre gré, je ne vous demande que ce ruban.

MANRIQUE.

Bien volontiers; le voilà.

Il lui donne le ruban.

SYRÈNE, *feignant la terreur.*

Ah! seigneur! hélas!...

MANRIQUE.

Qu'avez-vous?

SYRÈNE.

C'est mon mari qui vient!... Éloignez-vous au plus tôt! Mon mari est un diable! Tournez vite cette rue. Tandis qu'il passera je vous attendrai dans cette maison.

MANRIQUE.

Vous ne pouviez choisir un meilleur asile : j'y demeure et je reviens vous y chercher.

Manrique s'enfuit. Syrène entre dans la maison.

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de don Lope.

Entre SYRÈNE.

SYRÈNE.

A un trompeur, une rusée. Je me suis bien jouée de lui; mai s'est encore mieux joué de moi avec ses injures que j'étais obli de dévorer... — Qu'il eût dit que j'étais laide, passe encore, cela me touchait pas... que j'étais sotte, malpropre, pas davantage.. mais dire que mes yeux pleurent la... quelle horreur ! Il me le pay cher, le scélérat !

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Ah ! Syrène !

SYRÈNE.

Madame ?

LÉONOR.

Que ton absence m'a inquiétée ! — L'as-tu vu ?

SYRÈNE.

Oui, madame, et il vous envoie sa réponse dans cette lettre. Il dit en outre de vive voix que si vous lui permettiez de vous une seule fois, après il vous laisserait tranquille et s'en irait.

LÉONOR.

Que ta légèreté m'afflige ! — Pourquoi donc as-tu pris c lettre ?

SYRÈNE.

J'ai pris cette lettre, madame, pour vous la donner.

LÉONOR, *à part.*

Ah ! pensée cruelle ! que tu t'insinues facilement dans mon co

SYRÈNE.

Qu'importe maintenant que vous la lisiez ?

LÉONOR.

Tu as de moi une jolie opinion ! Tais-toi, Syrène... Il faut la l ler... la déchirer. (*A part*) Elle ne me comprend pas, cette vil sotte ! Ne devrait-elle pas me presser, me prier de lire ?

SYRÈNE.

Quelle faute, madame, a commise cette lettre, qui est venu sans s'en douter, pour que vous la punissiez de votre colère ?

LÉONOR.

Eh bien ! si je la prends, tu le verras, que c'est pour la déchi

SYRÈNE.

Ne la déchirez, du moins, qu'après l'avoir lue.

LÉONOR.

Il faudrait que tu m'en suppliasses bien fort.

SYRÈNE.

Alors je vous en supplie pour ce pauvre jeune seigneur.

LÉONOR.

Donne.—Cela te chagrine, il me semble. C'est pour toi seule que je brise le cachet[1]; c'est pour toi seule que je la lis, entends-tu, Syrène?

SYRÈNE.

Je le vois bien.—Ouvrez-la donc.

LÉONOR, *à part.*

Que peut-il avoir à me dire? — (*Elle lit.*) « Léonor, s'il m'était possible de vous obéir en vous oubliant, je pourrais vivre; et après tous les ennuis, tous les chagrins que ce fatal amour m'a causés, ce serait de ma part être généreux envers moi seul que de renoncer à vous aimer... Plût à Dieu que cela fût en mon pouvoir! mais voilà long-temps déjà que j'essaye de réussir, et je ne le puis. Mon cœur s'obstine à vous aimer malgré mon malheur et vos ordres... Moi vous oublier, moi renoncer à vous! Non, cet avantage n'est pas donné à un amant dédaigné. Mais vous, aimez-moi, accordez-moi une seule faveur, une seule grâce que j'implore, et ensuite, Léonor, je tâcherai de vous oublier si je puis. »

SYRÈNE.

Vous pleurez en lisant cette lettre? Qu'est donc devenu cet orgueil si... féroce?

LÉONOR.

Je pleure sur de tristes souvenirs que ces lignes me rappellent.

SYRÈNE.

Qui bien aime, tard oublie.

LÉONOR.

En présence de celui qui a porté un coup si funeste à mon cœur, ma blessure se rouvre et saigne de nouveau.— Je t'en avertis, Syrène, avec ses poursuites insensées cet homme finira par me perdre; oui, il me tuera et me perdra s'il ne s'éloigne pas d'ici.

SYRÈNE.

Cela ne dépend que de vous.

LÉONOR.

Que veux-tu dire?

SYRÈNE.

Vous n'avez qu'à l'entendre. Il dit que si vous consentez à l'entendre une seule fois, il quittera Lisbonne aussitôt.

LÉONOR.

En réponds-tu, Syrène?

SYRÈNE.

Oui, madame.

[1] L'action de *déchirer une lettre* ou d'en briser le cachet s'exprime en espagnol par *le même verbe romper,* que Calderon a évidemment répété à dessein dans ce passage.

LÉONOR.

Je ferais l'impossible, je l'avoue, pour obtenir de lui qu'il partit. Mais comment, comment viendrait-il?

SYRÈNE.

Rien de plus aisé; prêtez-moi votre attention. Nous sommes à l'entrée de la nuit; ce moment est le plus favorable. Il ne fait plus assez de jour pour que l'on reconnaisse un homme, et il n'est pas assez tard pour craindre que les voisins s'en étonnent. Monseigneur, ainsi que vous avez dû le remarquer vous-même, ne rentre jamais d'aussi bonne heure... Quant à don Louis, je ne doute pas qu'il ne soit dans la rue. Je l'irais chercher et l'amènerais dans cette salle, où vous pourrez causer avec lui et le réprimander à votre aise. Entendez-le un instant, et abandonnez le reste à la fortune.

LÉONOR.

Tu me fais voir tant de facilités, que tu enlèves toute délibération et toute crainte à mon honneur. Va donc; hâte-toi de l'amener.

SYRÈNE.

Je cours et reviens.

Syrène sort.

LÉONOR.

Quelque dangereuse que soit cette entrevue, je suis celle que je suis, et je saurai me vaincre... Si ma force faiblissait... l'honneur, qui m'a obligée de braver ce péril, me défendra... Je tremble... A chaque pas que j'entends il me semble que c'est don Lope; et même le souffle de l'air, je me figure que c'est lui.- Peut-être qu'il m'écoute par là? — Vaine imagination produite par la crainte! — Faut-il qu'une femme noble s'expose à courir de tels risques!

Entrent DON LOUIS et SYRÈNE. Ils marchent comme à tâtons.

SYRÈNE.

Voici ma maîtresse.

DON LOUIS, *à part.*

Hélas! combien de fois j'ai souhaité ardemment cette occasion! Et maintenant je suis presque effrayé... Un sinistre pressentiment me saisit le cœur.

LÉONOR, *à part.*

Il ne parle pas, et pourtant il importe qu'il se retire au plus tôt.

DON LOUIS.

Léonor?

LÉONOR.

Seigneur don Louis?

DON LOUIS.

Ah! Léonor!

LÉONOR.

Seigneur don Louis, vous voilà dans ma maison... Je vous ai accordé l'entrevue demandée par vous... expliquez-vous sans retard

afin que vous vous en retourniez... (*A part.*) Épouvantée de moi-même, je puis à peine me soutenir, et mon cœur se serre comme s'il se sentait pressé par un poignard.

DON LOUIS.

Vous savez, belle Léonor, si tant est que vous n'ayez pas oublié les joies passées, depuis quel temps je vous aime. La première fois que je vous vis, que j'eus le bonheur de vous voir, ce fut dans la campagne qui est aux environs de Tolède, votre patrie et la mienne. Vous étiez là avec plusieurs de vos compagnes, occupée à cueillir des fleurs qui, certes, n'étaient pas aussi fraîches et aussi brillantes que vous. Vous savez aussi que...

LÉONOR.

Laissez-moi parler, je serai plus brève. Je sais que, durant plusieurs semaines de suite, vous n'avez cessé de parcourir ma rue, de passer et repasser sous mon balcon, et que, sans vous décourager de mon dédain, vous m'avez témoigné un amour ferme et constant jusqu'au moment où je vous distinguai. Alors, à la faveur des ombres de la nuit, au moyen de ces billets que nous échangions l'un avec l'autre par la fenêtre, suivant l'usage des amans [1], nous formions des projets de nous marier ensemble, quand on vous donna une compagnie et que vous fûtes forcé d'aller servir le roi. Vous partîtes pour la Flandre...

DON LOUIS.

Ceci, c'est à moi de le dire. J'allai en Flandre; là, nous donnâmes un assaut auquel périt bravement un cavalier aragonnais appelé don Juan de Benavidès. La ressemblance de mon nom avec le sien fut cause que le bruit de ma mort se répandit en Espagne. La nouvelle en arriva à Tolède...

LÉONOR.

Elle fut affreuse pour moi, et je pleurai amèrement. Mais je dois me taire ici, quoiqu'il me fût aisé d'invoquer pour mon excuse ma tristesse, mon chagrin, ma douleur. Ah! que de larmes j'ai versées sur votre sort, sur le sort de notre amour!... Que vous dirai-je? à la fin, les instances de mes proches ont obtenu que je me sois mariée par procuration.

DON LOUIS.

Je l'ai appris en chemin. Je me flattais de pouvoir rompre encore ce mariage; et je courus à votre poursuite, jusqu'au moment où je vous rejoignis et vous parlai sous les habits d'un marchand.

« ...*Que no consiguen*
Una texa y un papel?

Mot à mot : « A quoi ne réussissent pas une tuile et une lettre? » Allusion aux moyens que les amans espagnols employaient pour correspondre. Le galant, venu la nuit sous les fenêtres de sa dame, lui lançait un billet doux attaché à un morceau de tuile, et recevait la *réponse par le même courrier*.

LÉONOR.

J'étais mariée déjà ; et puisque je vous ai détrompé, pourquo êtes-vous venu ici ?

DON LOUIS.

Je suis venu seulement pour voir si j'ai lieu de me plaindre d vous. Si, dans cette conversation, j'acquiers la conviction qu vous avez manqué à votre foi, je partirai aussitôt pour la Flandr où j'espère qu'une balle donnera la mort, non plus à don Juan d Benavidès, mais à don Louis de Benavidès.

LÉONOR.

Quoi! don Louis, vous voulez mourir?

DON LOUIS.

Oui, Léonor, si en sortant d'auprès de vous...

SYRÈNE.

Voilà quelqu'un qui monte l'escalier.

LÉONOR.

Ah! ciel!

DON LOUIS.

Grand Dieu!

LÉONOR.

Que faire? Cette salle est obscure; demeurez-y afin qu'on vous trouve seul. Quand on sera entré, vous vous en irez. Mais ne part pas pour la Flandre : j'ai besoin d'achever cette explication.—Vie avec moi, Syrène.

SYRÈNE.

Je vous suis.

Léonor et Syrène se retirent par la porte qui est à gauche.

DON LOUIS.

Y a-t-il un malheur égal au mien? Léonor et Syrène m'ont lai seul, incertain et troublé... Comment m'échapper au milieu des nèbres qui m'environnent?... Je ne connais pas la maison et je trouve pas la porte.

Entre DON JUAN par la porte du fond.

DON JUAN, *à part.*

Cela est singulier qu'on n'ait pas encore allumé à cette heure

DON LOUIS, *à part.*

C'est le pas d'un homme.

DON JUAN, *à part.*

Quelqu'un marche. (*Appelant.*) Holà! un flambeau! — (*A Louis.*) Qui va là? qui est-ce? répondez!

DON LOUIS, *se heurtant contre don Juan.*

Ah!

Ils tirent chacun leur épée et se batt

DON JUAN.

Répondez donc! répondez du moins à mon épée qui vous ir roge!

DON LOUIS, *à part.*

Voici une porte, je suis sauvé !

Il se retire par la même porte que Léonor et Syrène.

DON JUAN.

Où est-il donc?

Entrent DON LOPE et MANRIQUE par la porte du fond.

DON LOPE, *à part.*

J'ai entendu par ici un cliquetis d'épées, et l'on n'a pas encore éclairé l'appartement ! (*A Manrique.*) Va chercher un flambeau.

Manrique sort.

DON JUAN.

Je vous ai demandé votre nom.

DON LOPE.

Qui veut savoir mon nom ici ?

DON JUAN.

Un flambeau !

DON LOPE.

Un flambeau !

Entre MANRIQUE, un flambeau à la main.

MANRIQUE.

Le voici.

Entrent LÉONOR et SYRÈNE.

LÉONOR, *à part.*

Ah ! ciel !

DON LOPE, *surpris.*

Don Juan !

DON JUAN, *de même.*

Don Lope !

DON LOPE.

Qu'est ceci ?

DON JUAN.

J'entrais dans cette chambre lorsqu'un homme en sortait.

DON LOPE.

Un homme, dites-vous ?

DON JUAN.

Oui. Je lui ai demandé à plusieurs reprises qui il était ; au lieu de me répondre il s'est tu.

DON LOPE, *à part.*

Il importe de dissimuler... Que don Juan ne croie pas que j'aie pu concevoir des craintes aussi misérables. (*A don Juan.*) Il eût été bon, sur ma foi ! mon ami, que l'un de nous eût tué l'autre. C'était moi-même qui sortais... Je n'ai pas reconnu votre voix... M'entendant demander *mon nom dans* ma propre maison, cela m'a irrité ; je me *suis tu et j'ai répondu* avec l'épée.

LÉONOR.

C'eût été un affreux malheur!

SYRÈNE.

Une bizarre aventure!

DON JUAN.

Quoi! c'était vous?

DON LOPE.

Moi-même.

DON JUAN.

Mais non, cela n'est pas possible. L'homme de qui je parle est là, là-dedans, j'en suis certain; car il n'a pas pu sortir par la porte par où vous êtes entré.

DON LOPE.

Quand je vous dis que c'était moi.

DON JUAN.

Cela est étrange!

DON LOPE, *à part.*

O quel ennui d'avoir un ignorant ami! (*A don Juan.*) Eh bien! si vous êtes tellement persuadé qu'il y a quelqu'un caché ici, pendant que je vais visiter la maison, gardez-moi cette porte en vous tenant dans la pièce d'entrée.

DON JUAN.

Vous pouvez commencer vos recherches en toute sécurité. Il ne sortira pas par là, je vous en réponds.

DON LOPE.

Quoi qu'il arrive, ne quittez pas la pièce d'entrée, entendez-vous?

DON JUAN.

Je n'en bougerai pas.

DON LOPE.

Songez-y bien.

DON JUAN.

Soyez tranquille.

Il sort par la porte du fond.

LÉONOR, *bas, à Syrène.*

Ah! Syrène!

SYRÈNE, *bas, à Léonor.*

Tenez-vous.

DON LOPE, *à part.*

S'il se trouve que je sois offensé, j'aurai assez d'empire sur moi-même pour conserver mon sang-froid; et ma vengeance, que suivra un silence impénétrable, sera un enseignement pour le monde. (*A Manrique.*) Allons, Manrique, précède-moi avec ce flambeau.

MANRIQUE.

Moi, seigneur?

DON LOPE.

Oui, allons.

MANRIQUE.

Je n'ose. Je suis peu curieux des revenans.

DON LOPE.

De quoi as-tu peur?

MANRIQUE.

De tout.

DON LOPE.

Eh bien! donne-moi ce flambeau et sors d'ici. Va rejoindre don Juan. (*Manrique sort. — A part.*) Je n'ai besoin d'aucun témoin de mon malheur. (*Il s'approche de la porte qui est à gauche.*) Voyons de ce côté.

LÉONOR, *le retenant.*

Non, seigneur...

DON LOPE.

Lâchez-moi.

LÉONOR.

Il est inutile, seigneur, que vous entriez... Je vous garantis, je vous atteste qu'il n'y a personne.

DON LOPE.

Alors, raison de plus pour que j'entre; ce sera le moyen de rassurer don Juan.

Il sort.

LÉONOR.

Hélas! Syrène, que le sort m'est contraire!... Quelle situation cruelle que la mienne! Je suis au désespoir, éperdue... Don Lope découvrira sûrement don Louis qui est caché... Le malheureux! il a cru sortir par la porte qui donne dans ma chambre!... Ah! sans doute ils se seront rencontrés déjà! Don Lope l'a vu et lui a parlé... —Si je pouvais fuir encore!... mais non, son ami garde le passage; et d'ailleurs je n'en aurais pas la force... Que le ciel me soit en aide!

SYRÈNE.

Du courage, madame!

LÉONOR.

Je ne suis toute que confusion et terreur.

Entrent DON LOPE et DON LOUIS.

Don Louis est enveloppé de son manteau jusqu'aux yeux et tient son épée nue. Don Lope le suit, tenant d'une main son épée et de l'autre le flambeau.

DON LOPE.

Ne vous couvrez pas ainsi le visage, cavalier.

DON LOUIS.

Abaissez votre épée, seigneur. A la plonger dans le sang d'un homme qui ne se défend pas il y aurait plus de honte que de gloire.

DON LOPE.

Qui êtes-vous?

DON LOUIS.

Je suis de Castille, seigneur... Jaloux d'un cavalier qui rendait des soins à une dame que je servais, je l'ai provoqué en duel et l'ai tué... Exilé pour ce motif de mon pays, je me suis réfugié à Lisbonne... J'ai appris ce matin qu'un frère du mort, me sachant ici, y était venu dans l'intention de le venger traîtreusement... On ne m'avait pas trompé... Ce soir, tout-à-l'heure, je passais par cette rue, lorsque j'ai été assailli par trois hommes à la porte de cette maison... J'ai eu peur, je l'avoue, et pensant qu'il m'était impossible de soutenir le combat contre trois hommes armés, je me suis précipité ici et j'ai franchi l'escalier. Eux, soit qu'une nouvelle attaque leur ait paru dangereuse, soit qu'ils aient respecté cet asile, ils ne m'ont pas suivi... J'ai attendu dans cette salle qu'ils se fussent éloignés. Lorsque je n'ai plus entendu de bruit dans la rue, j'ai voulu descendre; mais au moment où je sortais je me suis heurté contre un homme qui m'a crié : Qui va là? Je me suis imaginé que c'étaient mes ennemis; je n'ai pas répondu, et j'ai pénétré dans la chambre voisine. — Voilà, seigneur, pourquoi vous m'avez trouvé caché dans votre maison. — Et maintenant, seigneur, tuez-moi. Comme je vous ai dit la vérité, et que je ne veux pas que la vertu ait à souffrir de mon imprudence, je mourrai content... J'aime mieux périr victime d'un ressentiment honorable que d'une infâme vengeance.

DON LOPE, *à part.*

A quelles incertitudes, à quelles anxiétés, à quelles craintes tout mon cœur est en proie!... Si cet homme m'inquiétait si vivement lorsqu'il se promenait dans ma rue, que sera-ce à présent que je l'ai trouvé caché dans ma maison, dans l'appartement de ma femme? Assez, assez, pensée cruelle, ne me tourmente pas davantage! Tout cela peut être vrai; et quand même, ce n'est pas le moment d'éclater.—Sachons souffrir et nous taire. (*A don Louis.*) Cavalier castillan, je me félicite de ce que ma maison vous a servi d'asile contre une trahison. Si j'étais encore garçon, je me ferais un plaisir de vous y offrir l'hospitalité, car c'est le devoir d'un gentilhomme d'accueillir de nobles disgrâces; mais, hors de là, je vous prie d'accepter mon assistance en toute occasion et de toute manière. Si l'épée d'un second vous est utile, comptez sur la mienne, et croyez qu'avec cette aide vous n'aurez pas besoin de tourner le dos à vos adversaires, quel que soit leur nombre. — Et maintenant, afin que vous puissiez sortir de ma maison en secret, nous nous en irons par le jardin, dont je vous ouvrirai moi-même la porte. Cette précaution, je le confesse, je ne la prends pas moins dans mon intérêt que dans le vôtre. Je ne veux pas que mes valets, — car les valets sont toujours les ennemis de ceux qu'ils servent, — viennent à raconter que je vous ai trouvé ici, et m'obligent à satisfaire une curiosité importune. Quoiqu'il soit impossible

de douter de la sincérité de vos paroles, et que pour ma part j'en sois persuadé, quel homme ici-bas échappe à la malveillance? Quel est celui que la médisance épargne? quel est celui que le soupçon n'atteint pas? Et quant à moi, si je croyais... si même j'imaginais... si j'avais seulement l'idée que quelqu'un essayât d'entacher ma réputation, mon honneur, — ne serait-ce qu'une servante, une esclave, — vive Dieu! ce quelqu'un, je lui ôterais aussitôt la vie, je lui tirerais jusqu'à la dernière goutte de son sang, et je lui arracherais l'âme, si l'âme se peut arracher avec l'épée ou le poignard! — Venez; c'est moi qui vous éclairerai jusqu'à votre sortie.

DON LOUIS, *à part.*

Ma voix s'est glacée dans ma poitrine... Voilà bien l'arrogance portugaise!

Don Lope et don Louis sortent par la porte de droite.

LÉONOR.

Je respire!... cela a mieux fini que je ne l'espérais. C'est la première fois que le mal a été moindre qu'on ne l'avait pensé. Ah! Syrène, pour tous les trésors de la terre je ne m'exposerais pas à une pareille situation.

DON LOPE rentre.

DON LOPE.

Léonor!

LÉONOR.

Que désirez-vous, seigneur? Ce cavalier vous a dit le motif pour lequel il était entré. Vous savez que je ne suis pas coupable, qu'il n'y a pas eu de ma faute.

DON LOPE.

Un époux qui vous aime et vous estime n'a pas l'intention de vous gronder. Non, Léonor, je veux seulement vous dire que puisque ce cavalier s'est déclaré avec nous...

LÉONOR.

N'a-t-il pas dit tout-à-l'heure qu'il était de Castille et qu'il s'était réfugié ici après avoir tué un homme?... Je n'en sais pas davantage, moi, seigneur.

DON LOPE.

Pour Dieu! Léonor, ne vous disculpez pas, vous me tuez. — Non, Léonor, vous ne pouvez pas en savoir davantage; mais il suffit qu'il se soit confié à nous pour que nous lui gardions le secret... Toi, Syrène, ne dis rien de ce qui s'est passé à personne, non pas même à don Juan.

Entre DON JUAN.

DON JUAN.

Vous avez été si long-temps, don Lope, que je commençais à concevoir de l'inquiétude.

DON LOPE.

En vérité, don Juan, il est aimable à vous de me faire ainsi

courir par toute la maison, lorsque je suis sûr que c'était moi. Prenez à votre tour le flambeau, s'il vous plaît, et visitez-la.

DON JUAN.

A quoi bon, puisque je suis persuadé désormais que c'était vous? Je me suis trompé, j'en conviens.

DON LOPE.

Eh bien! nous la visiterons ensemble une seconde fois.

DON JUAN.

Si vous le voulez absolument, je ne m'y refuse pas.

LÉONOR, *bas, à Syrène.*

Il ne soupçonne rien?

SYRÈNE, *bas, à Léonor*

Non, madame.

DON JUAN, *à part.*

Il s'imagine m'abuser, moi qui souhaiterais tant qu'il eût raison.

DON LOPE, *à part.*

C'est ainsi qu'en attendant l'occasion favorable, celui qui médite une vengeance doit savoir souffrir et se taire.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le port de Lisbonne.

Entrent DON JUAN et MANRIQUE.

DON JUAN.

Où est don Lope?

MANRIQUE.

Il est entré au palais.

DON JUAN.

Cherche-le, et dis-lui que je l'attends.

MANRIQUE.

Cela suffit.

Il sort.

DON JUAN.

En attendant qu'il vienne, réfléchissons à loisir, et aussi froidement que possible, sur la conduite que doit tenir un homme qui veut réveiller l'attention d'un ami sur les dangers que court son honneur. — Moi je suis plus complètement dévoué à don Lope que jamais homme ne le fut à un autre; jamais homme n'a eu pour un autre l'amitié que j'ai pour lui. Je suis son hôte; sa fortune est la mienne; il m'a confié sa vie, son âme. Comment donc, ô ciel! pourrais-je payer d'ingratitude tant de courtoisie et de bonté, d'at-

tachement?... Pourrai-je voir que sa renommée souffre, sans lui offrir ma vie pour l'aider à se venger? Pourrai-je sans cesse entendre murmurer autour de moi que ce Castillan aime Léonor, qu'il la courtise, et qu'elle l'encourage, et le lui laisser ignorer, quand je le sais?... Non, certes; et s'il était satisfait, comme son honneur est le mien, je me chargerais de la vengeance, et je tuerais sans délai le Castillan. J'y mettrais la prudence nécessaire, et l'on ne saurait pas pourquoi je l'ai tué... Mais pour qu'il y ait réparation véritable, il faut que le bras qui châtie soit le bras de celui qui a reçu l'injure... Je dirai donc clairement à don Lope qu'il ne se mette pas à la disposition du roi, qu'il est important qu'il ne s'absente pas de Lisbonne... Mais s'il me demande la raison de cela, que lui répondrai-je?... Rien; car celui qui dit à un homme honorable que son honneur est en péril, celui-là même le déshonore... Que doit donc faire un ami dans ma position? Si je me tais je l'offense, je l'offense si je l'avertis, je l'offense encore si je punis son outrage... Hélas!... — Mais le voici qui vient. Il n'aura pas à se plaindre de moi; ce sera lui-même qui me conseillera ma conduite.

Entrent DON LOPE et MANRIQUE.

DON LOPE.

Retourne-t'en à la maison de plaisance, Manrique, et dis que je ne tarderai pas moi-même à m'y rendre, que j'attends le moment de parler au roi.

MANRIQUE.

Voilà le seigneur don Juan qui désire vous parler.

Il sort.

DON LOPE, *à part.*

Que sera-t-il donc arrivé? à quel propos peut-il être venu? (*Haut.*) Eh bien! don Juan, qu'y a-t-il de nouveau? (*A part.*) Oh! qu'un homme est craintif quand il interroge sur son malheur!

DON JUAN.

Don Lope, mon ami, je viens, — nous serons seuls ici, — me consulter avec vous sur une affaire délicate.

DON LOPE, *à part.*

Recueillons nos forces pour entendre le récit de mes disgrâces. (*Haut.*) Parlez.

DON JUAN.

Un ami m'a demandé mon opinion sur une question que je n'ai pas voulu résoudre sans m'être éclairé de votre avis.

DON LOPE, *à part.*

Je tremble! (*Haut.*) De quoi s'agit-il?

DON JUAN.

Voici le fait. Un de ces jours passés, deux gentilshommes étant à jouer ensemble, un doute s'est présenté sur un cou[illegible] casion l'un d'eux a donné un démenti à l'autre; [illegible]

milieu de la dispute, des cris, du tumulte, celui qui a reçu le démenti ne l'a pas entendu. Depuis, un ami de ce dernier ayant appris la chose et voyant que l'on blâme son ami, me demande — s'il y a devoir pour lui de dire franchement à l'autre ce qui en est; d'autre part, s'il convient qu'il laisse en souffrance la réputation de son ami, puisqu'il est insuffisant à le venger? — S'il se tait, il l'outrage; s'il l'avertit, il l'outrage peut-être également... Lequel vaut mieux, don Lope, qu'il l'avertisse ou qu'il se taise?

DON LOPE.

C'est là-dessus que vous désirez mon avis?

DON JUAN.

Oui, don Lope, je tiens beaucoup à l'avoir.

DON LOPE.

Laissez-moi réfléchir un instant. (*A part.*) O mon honneur! ne t'effarouche pas, car il ne faudrait qu'une inquiétude de plus pour bouleverser et anéantir ma raison... — Sans doute que don Juan m'interroge d'une manière détournée sur un sujet qui me regarde. Il a donc vu quelque chose de fâcheux. Dois-je l'engager à me le révéler? non. — (*Haut.*) Tout bien considéré, don Juan, puisque vous voulez mon opinion, il me semble qu'un homme ne peut pas être en même temps outragé et ignorant de son outrage. Quand un homme dissimule son offense afin de ne la pas venger, c'est qu'il se sent coupable au fond... Dans un cas aussi grave que celui que vous me soumettez, on n'a rien à reprocher à l'homme qui ne sait pas l'insulte qu'on lui a faite... Tout ce que je puis dire de moi, c'est que si un de mes amis, le meilleur de mes amis, comme vous, par exemple, venait me faire une pareille confidence, le premier sur qui je me vengerais, ce serait lui; car il est cruel, atroce, de jeter au visage d'un homme ces mots : « Vous n'avez point d'honneur! Eh quoi! mon meilleur ami aurait le droit de me donner le plus grand chagrin!... Oui, j'en atteste Dieu qui m'écoute, si moi-même je m'étais dit cela, je me donnerais la mort à moi-même; et pourtant je suis, moi, le meilleur de mes amis!

DON JUAN.

Je vous remercie du conseil. Je le donnerai à l'ami qui m'a consulté, en lui recommandant de se taire. — Demeurez avec Dieu.

Il sort.

DON LOPE.

Il est évident qu'il s'agissait de lui et de moi, et qu'il connaît l'infidélité de Léonor... Eh bien! lui qui sait mon affront, il saura aussi ma vengeance, et le monde la saura. — Assez, mon honneur. Celui qui en est venu à soupçonner n'a pas besoin d'en venir à croire, ni d'attendre que le mal soit arrivé. — Puisque son inconstance nourrit un si méprisable espoir, je retournerai là-bas, je l'observerai en silence, et au premier signe de sa trahison je ferai de ma vengeance un enseignement.

Entrent LE ROI et le Cortége.

LE ROI, *à un seigneur de sa suite.*

Le commun peuple s'est, dit-on, installé dans le jardin qu'on appelle le Jardin du roi, afin de jouir du coup d'œil que présentera l'armée à son départ. Il n'importe; je ne veux pas demeurer jusqu'à demain à Lisbonne. Que toutes les troupes soient averties que nous nous mettrons en marche cette nuit.

Le seigneur salue et se retire.

DON LOPE, *à part.*

Je n'aborde le roi qu'en tremblant. Non seulement mon malheur me désole; mais il me cause un embarras, une honte... Il me semble que tout le monde connaît ma disgrâce et me montre au doigt. (*Au Roi.*) Permettez, sire, que je vous baise les pieds.

LE ROI.

Ah! don Lope d'Almeyda, si j'avais votre épée en Afrique, j'aurais bientôt triomphé de l'insolence des Maures.

DON LOPE.

Comment! mon épée pourrait-elle demeurer dans son fourreau, lorsque vous, sire, vous tirez la vôtre? Non pas; j'irai mourir avec vous. Quel motif assez puissant me retiendrait en Portugal en cette occasion?

LE ROI.

N'êtes-vous pas marié?

DON LOPE.

Oui, sire; mais le mariage n'a point changé mes sentimens; loin de là, il me ranimerait s'il était besoin, et m'exciterait à conquérir plus d'honneur.

LE ROI.

Comment! vous laisseriez seule votre épouse, si nouvellement mariée?

DON LOPE.

Elle serait glorieuse, sire, de voir qu'elle vous aurait donné pour cette entreprise un soldat de plus dans son mari; car elle a le cœur plein de noblesse et de courage; oui, elle s'affligerait bien autrement si je n'étais pas à vos côtés, sire. Je vous servais auparavant pour ma renommée à moi seul, à cette heure ce serait pour la sienne autant que pour la mienne propre. Ainsi elle ne sera pas un obstacle à mon désir.

LE ROI.

Je vous crois; mais il ne convient pas que je vous démarie si promptement. Quoique cette expédition demande le concours de tous mes vaillans, j'aurais regret de vous emmener, don Lope. Vous feriez faute en votre maison.

Le Roi sort avec sa suite.

DON LOPE.

Dieu me soit en aide!... Qu'ai-je entendu? qu  lan-

gage?... O mon âme! n'étiez-vous pas assez abreuvée de douleurs d'affronts?... — Eh quoi! mon offense est tellement publiq qu'elle est parvenue déjà à l'oreille du roi!... Il n'y a rien là d'é tonnant; il était dans l'ordre qu'elle m'arrivât en dernier!... - Fut-il jamais un homme plus malheureux?... Si vous aviez quelq crime à punir en moi, ô ciel! n'eût-ce pas été une punition pl douce de détacher un foudre qui m'eût réduit en poussière, que m'envoyer cet avertissement, ces paroles du roi, me disant d'un t grave et sévère — que je ferais faute en ma maison?... J'aura mieux aimé encore que ces monumens qui m'entourent fusse tombés sur moi et m'eussent enseveli vivant sous leurs débris; i auraient moins pesé sur mon sein que cette injure, sous le poids laquelle je succombe anéanti. — Hélas! honneur, vous me dev beaucoup; réglons ensemble nos comptes... Que me reprochez-vous En quoi, dites, vous ai-je offensé?... A la renommée héréditaire q mes ancêtres m'ont transmise n'ai-je pas ajouté la réputation q j'ai acquise au milieu des périls dans vingt batailles rigoureuses?. n'ai-je pas été toute ma vie courtois envers le faible, libéral av le pauvre, et le protecteur du soldat, et l'ami de l'honnête homm Et dans mon mariage même, hélas! en quoi ai-je manqué? N'ai- point fait choix d'une femme de noble race et de qui l'on va tait le mérite?... Et depuis, n'ai-je pas aimé mon épouse? ne l ai-je pas témoigné assez d'estime? n'ai-je pas eu assez d'égards, ass de soins pour elle?... Si donc je n'ai manqué en rien, si je n' d'aucune façon été coupable envers vous, ni par méchanceté, par ignorance, si je n'ai commis ni crime ni délit, pourquoi alc m'abandonnez-vous? — Pourquoi? — O lois insensées du monde!. Quoi! un homme qui a fait pour être honoré tout ce qui était son pouvoir, ne sait pas même s'il est outragé!... Quoi! un homr sera blâmé pour la conduite d'autrui si elle est mauvaise, et non a plaudi si elle est bonne! car jamais on n'a estimé personne po les vertus d'un autre!... Quoi! un homme sera déprécié, moqu raillé pour les vices de celle qui, crédule ou facile, a rendu s orgueil aux premières flatteries de son caprice déréglé!... Comme a-t-on mis l'honneur dans un vase si fragile?... — Mais trancho ces discours... ce serait à ne pas finir que de vouloir accuser l folles coutumes des hommes. Je ne peux rien contre elles et le suis soumis dès ma naissance... Ce n'est pas pour les réformer, l changer que je vis, c'est pour leur obéir. — J'irai avec le roi, et venant bientôt sur mes pas, j'aurai l'occasion que je désire... sera la plus éclatante vengeance que le monde ait jamais vue... roi apprendra, don Juan apprendra aussi, et les siècles futurs a prendront ce que c'est qu'un Portugais outragé[1]!

On entend un cliquetis d'épées dans le lointain.

[1] *Ce morceau est imité* d'un autre monologue du *Jaloux prudent* (*el Zeloso pruden*

Entre DON JUAN. Il poursuit plusieurs hommes qui fuient.

DON JUAN.

Misérables que vous êtes! je l'ai vengé mon démenti!

UN HOMME, *fuyant.*

Fuyons! fuyons! Par ici!

Il sort.

UNE VOIX, *derrière le théâtre.*

Je suis mort!

DON LOPE, *à part.*

N'est-ce pas don Juan que j'aperçois? (*A don Juan.*) Vous m'aurez pour second. Disposez de mon bras, de mon épée, mon ami.

DON JUAN.

Si je vous ai avec moi, je ne crains pas l'univers.

DON LOPE.

Ils ont fui. Si vous tenez à les poursuivre, courons.

DON JUAN.

Les lâches! les misérables!

DON LOPE.

Que s'est-il donc passé?

DON JUAN.

Ah! don Lope!

DON LOPE.

Calmez-vous, mon ami.

DON JUAN.

J'en mourrai de douleur et de rage.

DON LOPE.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Je viens de recevoir à l'instant une nouvelle insulte à propos de cette offense que je croyais oubliée, car je me flattais de l'avoir ensevelie dans ma vengeance. Mais, hélas! je m'abusais; la vengeance que l'on tire d'un outrage ne l'efface pas.

DON LOPE.

Expliquez-vous, mon ami, de grâce!

DON JUAN.

Quand je vous ai eu quitté, je m'en suis allé de ce côté, dans le but de retourner à cette campagne où vous avez transporté votre maison pour le temps de votre absence. Je m'en allais sans songer à rien, ou du moins l'esprit occupé de toute autre chose. J'étais parvenu là-bas, vers cette plage battue par la mer. Il y avait là quelques hommes qui formaient un groupe. Au moment où je passais, l'un d'eux dit aux autres : « Voilà don Juan de Silva. » — Moi, en entendant mon nom, je prêtai l'oreille. — « Et qui est ce don

de Tirso de Molina, à qui notre poète a aussi emprunté plusieurs détails du Médecin de son honneur.

Juan? » demanda un autre. — « Comment, reprit le premier, vou n'avez pas ouï conter son aventure? C'est lui qui reçut le dément de Manuel de Souza. » — Moi, ne pouvant me contenir davantage je tirai l'épée en lui disant : « C'est moi qui ai tué don Manuel mo ennemi, et si promptement qu'il n'eut pas le temps de prononce le dernier mot de son insulte; et puisque son sang a lavé la tach de mon honneur, je suis don Juan le vengé et non pas don Juan l démenti! » — J'ai dit, et emporté par ma fureur, je les ai poursuivi jusqu'ici; car les médisans sont toujours lâches; ils tiennent leu propos derrière les gens, et quand ils voient face à face ceux dor ils parlent, ils fuient : et mes hommes ont fui selon l'usage... Voil mon chagrin, don Lope... N'y a-t-il pas là de quoi me désespére me rendre fou?... Il ne s'en faut de rien que je ne me précipite la mer ou que je ne me plonge cette épée dans le cœur... Voilà c lui qui a reçu le démenti, disait-il; il ne disait pas : Voilà cel qui a obtenu réparation... Et cependant qui dans le monde peu empêcher son malheur? Ne fait-il pas assez celui qui le venge, cel qui risque sa personne pour rester mort et honoré plutôt que vivan et outragé?... Mais non. Mille fois l'homme d'honneur en se ven geant n'a gagné à cela que de publier lui-même son outrage; ca sa vengeance révèle ce que l'injure n'avait pas dit.

DON LOPE.

Ne pleurez pas, don Juan.

DON JUAN.

Vous seul, don Lope, me retenez à la vie.

Il sort.

DON LOPE.

« La vengeance révèle ce que l'injure n'avait pas dit! » Donc, s je me venge de celle que j'ai reçue moi-même, il est clair que m vengeance révélera ce que mon malheur ne disait pas... Et quan j'aurai hardiment châtié mon insulte, le vulgaire imbécile dira Voilà celui qui a reçu l'outrage! et non pas : Voilà celui qui s'e est vengé! Et si ma main verse aujourd'hui du sang, elle dira pa là ma disgrâce, puisqu'elle apprendra ma vengeance à ceux qui n connaissaient pas mon outrage... Eh bien! alors, qu'elle soit igno rée, secrète; je la voilerai de précautions impénétrables; je saur souffrir et me taire... Puisqu'il y a plus d'honneur dans le secre je poursuivrai mon adversaire en silence, afin que la vengeance n dise pas ce que l'injure n'avait pas dit. Je procéderai de telle sort qu'à peine sera-t-elle soupçonnée de ceux qui croyaient auparavar à mon outrage, et que même elle les détournera de l'idée qu'il en avaient... Jusqu'à ce que l'occasion de l'accomplir ainsi se pré sente, je saurai souffrir et me taire. — (*Appelant.*) Holà! batelier

Entre un BATELIER.

LE BATELIER.

Seigneur?

DON LOPE.

Ta barque est-elle prête?

LE BATELIER.

Oui, seigneur. — Il faut que ce soit pour vous; vous ne venez pas dans un bon moment; nous avons beaucoup de monde. Il y a tant de gens qui vont au Jardin du roi pour assister au départ de notre roi don Sébastien, que Dieu garde!... Les barques ne font ce soir qu'aller et venir.

DON LOPE.

Tu seras content de moi.

LE BATELIER.

Je l'espère bien, seigneur.

DON LOPE.

Allons, dispose-toi à me mener à ma maison de campagne.

LE BATELIER.

Sera-ce bientôt?

DON LOPE.

Tout de suite.

LE BATELIER.

Je suis prêt à l'instant.

Il sort.

Entre DON LOUIS.

DON LOPE, *à part.*

Quel est donc cet homme?... C'est lui! c'est mon cavalier!

DON LOUIS, *à part.*

Relisons une seconde fois cette lettre qui m'a rendu la vie... Un plaisir répété est doublement un plaisir. (*Il lit.*) «Ce soir, le roi va » au Jardin; vous pourrez venir dans la foule sans qu'on vous voie, » nous nous retrouverons, et nous achèverons de nous expliquer. » Dieu vous garde! LÉONOR.» — Fâcheux contre-temps! pas une barque!... Il n'y en a qu'une, et quelqu'un l'attend!... Vive Dieu! il vaudrait mieux que la fortune ne m'accordât jamais ses faveurs, que de me les offrir sans me donner les moyens d'en profiter.

DON LOPE, *à part.*

Il lit une lettre!... Dans cette lettre il est question de moi, j'en suis sûr... Que l'honneur est craintif! Je ne vois et n'entends rien que je ne le rapporte à mon malheur.

DON LOUIS.

Quel est cet homme que j'aperçois là-bas?... Dieu me pardonne! c'est don Lope. Au moins tout s'arrange à merveille, puisque c'est lui qui a pris la dernière barque.

DON LOPE, *à part.*

O mon âme! dissimule!... Le moment n'est pas venu encore... Mais si fait, il *est venu*... Le serpent caresse, la bouche pleine de venin, jusqu'à ce qu'il le lance sur l'imprudent qui se confie à lui.

Ainsi moi je ferai. — (*Il s'approche de don Louis.*) Vous a bien peu de compte, seigneur cavalier, de mes offres de puisque vous ne m'avez rien demandé ou ordonné. Cepe m'étais mis complètement à votre disposition. Pour moi tellement charmé de votre courtoisie, de votre esprit et vaillance, que je vous ai cherché dans tout Lisbonne afin prier de nouveau de vous servir de moi à l'occasion. Mon ne vous serait pas inutile, je pense, contre ce rival perfide rait bien vous donner la mort au moment où vous y moins.

DON LOUIS.

J'estime vos offres autant que je le dois, seigneur don Lo mon titre d'étranger m'a ôté la hardiesse d'en user; et puis rais pas voulu vous commettre, vous, avec ce rival. A cet l'affaire s'est arrangée; nous sommes assez amis ensemble, parle de la même façon à peu près que je vous parle à vou

DON LOPE.

Je vous crois. Mais songez-y bien, vous courez des risq mitié d'un homme outragé n'est pas une amitié très-sûre.

DON LOUIS.

Moi, au contraire, la sienne m'encourage. Je puis être s mais de tout le monde, puisque je suis sûr de mon ennemi.

DON LOPE.

Ne vous y fiez pas.

DON LOUIS.

Pourquoi donc?

DON LOPE.

Quoiqu'il me fût facile de vous répliquer par des raisons moins bonnes, je vous laisse à votre avis et demeure du Pour changer de conversation, que cherchez-vous ici, dites-

DON LOUIS.

J'aurais voulu une barque qui m'eût transporté au J roi.

DON LOPE.

Vous arrivez on ne peut plus à propos, je puis vous êt J'en ai une à mes ordres.

DON LOUIS.

La foule de gens qui se portent là-bas et qui ont pris t barques, m'oblige d'accepter votre offre gracieuse. Je désire assister au départ de l'armée. C'est un de ces spectacles voit pas deux fois dans la vie.

DON LOPE.

Eh bien! vous viendrez avec moi.

DON LOUIS.

Très-volontiers.

DON LOPE, *à part.*

L'heure de ma vengeance est venue !

DON LOUIS, *à part.*

Y a-t-il un homme plus fortuné que moi ?

DON LOPE, *à part.*

Il est tombé dans mes mains, et il y périra !

DON LOUIS, *à part.*

N'est-ce pas singulier que ce soit son mari qui me conduise à elle ?

Entre le BATELIER.

LE BATELIER.

La barque est prête.

DON LOPE.

Passez, seigneur cavalier.

DON LOUIS.

Non, vous d'abord, seigneur don Lope.

LE BATELIER.

Pardon, messeigneurs, que j'entre le premier. La barque n'est attachée que par une corde qui n'est pas très-solide.

DON LOUIS, *au batelier.*

Non, ne craignez rien. J'attends un de mes valets ; cherchez-le : nous nous reposerons pendant ce temps.

DON LOPE.

Oui, nous nous reposerons.

LE BATELIER.

Par où viendra-t-il, ce valet ?

DON LOUIS.

Vous le trouverez bien, par là.

Le Batelier s'éloigne.

DON LOPE.

Entrons.

Don Lope et don Louis entrent dans la barque.

DON LOUIS, *à part.*

Il me mène vers sa femme !

DON LOPE, *à part.*

Je le mène à la mort !

Don Lope et don Louis disparaissent.

LE BATELIER.

Ce maudit valet ne viendra pas d'ici à vingt siècles. — Mais que vois-je ?... Ma pauvre barque !... La corde se sera rompue !... Comme elle est loin déjà !... Les malheureux ! ils vont s'engloutir dans la mer ! Dieu seul peut les sauver !

Il sort en courant.

SCÈNE II.

Un terrain entre la mer et la maison de campagne de don Lope.

Entrent MANRIQUE et SYRÈNE.

MANRIQUE.

Douce Syrène, dont la vue me séduit, me captive et m'encha est-ce que tu viens ici, par hasard, pour apprendre à chanter (sirène de la mer?

SYRÈNE.

Tu m'ennuies, laisse-moi.

MANRIQUE.

Ah! Syrène, de grâce!...

SYRÈNE.

Que veux-tu?

MANRIQUE.

Écoute, je te prie, un sonnet héroïque, tendre et plein d'es que j'ai composé à ton intention. C'est le premier des mille ce un que je t'ai promis.

SYRÈNE.

Voyons ce sonnet.

MANRIQUE.

Je l'ai dans ma poche .. (*Il cherche.*) Je l'avais bien pourta (*Il tire un papier de sa poche.*) Ah! le voici. Écoute-moi cela.

Il lit.

O joli ruban vert dont la couleur rappelle
A mes yeux étonnés le gazon du printemps;
O toi qui...

SYRÈNE, *l'interrompant.*

Ma foi! seigneur Manrique, assez, si vous voulez.

MANRIQUE.

Comment?

SYRÈNE.

Restons-en là.

MANRIQUE.

Pourquoi?

SYRÈNE.

Parce que...

MANRIQUE.

Est-ce que vous trouvez que je ne lis pas bien? Cependant.. toi qui... »

SYRÈNE.

Laissons cela pour une autre fois.

MANRIQUE.

Vous ne m'encouragez guère pour les mille et cent qui rest

SYRÈNE, *à part.*

Il faut que je l'attrape, ce drôle. (*Haut.*) Aujourd'hui dite

seulement, par rapport à celui-ci, en quoi, ainsi que vous le prétendez, il a été composé à mon intention?

MANRIQUE.

Vous ne le voyez pas?

SYRÈNE.

Non.

MANRIQUE.

Ah! Syrène...

SYRÈNE.

Mais non.

MANRIQUE.

Eh bien! à cause du ruban que vous m'avez donné hier.

SYRÈNE.

Ah! oui, j'y suis.

MANRIQUE.

Certainement.

SYRÈNE.

Mais pourquoi dites-vous ruban vert plutôt que bleu, plutôt que rouge?

MANRIQUE.

Parce que le ruban que vous m'avez donné était vert.

SYRÈNE.

Vraiment?

MANRIQUE.

Oui.

SYRÈNE.

Montrez-le-moi un peu, que je voie s'il est vert.

MANRIQUE.

Ah! malheureux. Hélas! pauvre ruban!

SYRÈNE.

Quoi donc?

MANRIQUE.

Si vous saviez, Syrène, ce qui m'est arrivé!

SYRÈNE.

Vous l'avez perdu peut-être?

MANRIQUE.

Non. — Un malheur affreux.

SYRÈNE.

Contez-moi cela.

MANRIQUE.

Oh! c'est une aventure incroyable. — J'étais un de ces jours passés, le soir, assis au bord du Tage, rêvant à vous, Syrène, et songeant à mon bonheur... Je tirai ce ruban de ma poche, et en accusant votre indifférence, je versai des larmes amères... Il me semble que je les sens encore couler le long de mes joues... Je couvrais ce ruban de baisers *avec transport*, quand tout-à-coup un aigle qui

n'était pas loin, me voyant le porter ainsi à ma bouche, que c'était quelque chose de bon à manger. Il s'élança du rocher, fondit sur moi, m'enleva le ruban des mains, et retourna dans son aire. Moi, je résolus soudain de lui do saut ; mais ne pouvant trouver un chaudron pour mettre su je fus obligé d'y renoncer. Depuis lors, malgré tous mes toutes mes recherches, il m'a été impossible de retrouver l'autre. Voilà, Syrène, l'histoire de l'aigle et du ruban ve

SYRÈNE.

Cela est bizarre.

MANRIQUE.

N'est-ce pas?

SYRÈNE.

Oui; mais il m'est arrivé mieux que cela à moi.

MANRIQUE.

J'ai peine à le croire.

SYRÈNE.

Écoutez, et vous verrez.— J'étais un de ces jours passés, dans la campagne, sans penser à vous ni à mon malheur, je vis voler un aigle qui laissa tomber quelque chose. Je chai et trouvai parmi les fleurs le ruban. C'était votre aigle, reconnu sans doute que le ruban n'était pas bon à mange *lui montre le ruban.*) Regardez si c'est bien le même.

MANRIQUE.

C'est une curieuse aventure, en vérité.

SYRÈNE.

Et la vengeance sera plus curieuse encore.

MANRIQUE.

Il vaut mieux la laisser pour plus tard, Syrène; voici v tresse qui sort.

Il se

Entre LÉONOR.

LÉONOR.

Syrène!

SYRÈNE.

Madame?

LÉONOR.

Je suis bien triste.

SYRÈNE.

Pour quel motif, madame?... Est-ce que vous ne me le d à moi?

LÉONOR.

Si fait, je puis me confier à ta discrétion, à ton attache *tu savais!...*

SYRÈNE.

Qu'y a-t-il donc, madame?

LÉONOR.

C'est que don Louis ne m'aime plus.

SYRÈNE.

Impossible, madame; je vous réponds du contraire, moi.

LÉONOR.

Les hommes! ils sont ainsi faits pour la plupart; à mesure qu'on leur montre plus d'abandon, plus de faiblesse, ils se refroidissent et s'éloignent, sans considérer que c'est pour eux que l'on s'oublie.

SYRÈNE.

Je vous garantis que le seigneur don Louis n'est pas comme les autres. En quoi auriez-vous à vous plaindre de lui?

LÉONOR.

Je n'en ai que trop le sujet. Ce matin, ayant su de don Lope qu'il devait suivre le roi à cette expédition, — je lui ai écrit de me venir trouver ce soir, et il ne vient pas.

SYRÈNE.

Il n'est pas tard encore; à peine si la nuit commence.

LÉONOR.

Ah! Syrène, j'ai bien peur que...

SYRÈNE.

Et si le seigneur don Lope rentrait?

LÉONOR.

Ce n'est pas cela que je crains; il m'a fait ses adieux en me quittant.

SYRÈNE.

Mais enfin, malgré cela, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il revînt... Le roi peut remettre son départ d'un jour... Lui-même peut être rappelé ici par un motif quelconque, il peut désirer de vous renouveler ses adieux... et s'il retrouvait encore ici le seigneur don Louis...

LÉONOR.

En ce cas même je ne crains pas davantage, Syrène, je te l'avoue... Tu ne sais donc pas ce que sont les maris? comme ils s'abusent aisément? comme les plus habiles d'entre eux, les plus clairvoyans, les plus sagaces, sont faciles à duper?... Don Lope, don Lope lui-même n'est pas une exception à la règle commune. Depuis cette soirée où il découvrit don Louis dans ma chambre, il ne m'a témoigné que plus de confiance, d'estime, de tendresse; il n'en est que plus empressé à me complaire; il semble adorer sa disgrâce. Et moi, qui n'ai pas profité de cette première leçon... j'en rougis, je m'en veux... mais j'aime don Louis.

SYRÈNE.

Prenez garde, madame! Très-souvent les maris font semblant de n'y pas voir; *ils ne sont pas aveugles*, ils ont des yeux comme les *autres*.

Entre DON JUAN.

DON JUAN, *à part.*

Je ne sais pas comment mon cœur n'est pas brisé par les coups réunis de ces deux grands chagrins.

LÉONOR.

Quoi! c'est vous, seigneur don Juan?... Pourquoi donc n'avez-vous pas ramené don Lope avec vous?

DON JUAN.

Je n'ai pas eu le loisir de l'attendre. Il m'avait promis d'être ici avant le coucher du soleil.

LÉONOR.

Je n'y compte pas maintenant. Voyez, la nuit a répandu au loin ses ténèbres épaisses. Vous auriez dû revenir avec lui, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Je l'aurais attendu, madame; mais cela ne m'a pas été possible. J'ai une telle affliction, que, loin de vouloir en importuner un ami aussi cher, je me fuirais moi-même.

DON LOUIS, *dans l'éloignement, sur la mer.*

Que le ciel me soit en aide!

LÉONOR.

Qu'est-ce donc?

DON JUAN.

Rien, madame.

LÉONOR.

Vous n'avez pas entendu?

DON JUAN.

Ce n'est rien; c'est le vent qui a gémi à travers les arbres.

LÉONOR.

Non, c'est la voix d'un homme qui poussait un cri de détresse.

DON JUAN.

Cependant, madame, il n'y a personne autour de nous.

LÉONOR.

Il est vrai; moi non plus je n'aperçois personne.

SYRÈNE.

Voyez! là-bas! là-bas! sur la mer!... On s'approche.

LÉONOR.

Je découvre à travers l'obscurité je ne sais quoi qui se meut sur les flots.

DON JUAN.

C'est un homme qui lutte énergiquement contre une mort presque certaine. Puisque la pitié du ciel l'a conduit de ce côté, je cours le secourir.

LÉONOR, *à part.*

Pourvu que ce ne soit pas lui!

Entre DON LOPE.

Ses vêtemens sont tout mouillés. Il tient un poignard à la main.

DON LOPE, *à part.*

Hélas!

SYRÈNE.

Le voici qui vient!

LÉONOR.

Je n'ose avancer.

DON LOPE, *à part.*

O terre! douce patrie de l'homme!

DON JUAN.

Quoi! c'est vous, don Lope?

LÉONOR, *à part.*

Mon mari!

DON LOPE.

Oui, moi-même. (*Il remet son poignard dans le fourreau.*) Je ne pouvais dans mon naufrage rencontrer un meilleur port de salut. —Léonor! mon épouse! mon bien! je remercie le ciel; il me dédommage de mes peines puisque je vous revois. — (*A don Juan en lui prenant la main.*) O mon ami!

DON JUAN.

Qu'est-ce donc?

DON LOPE.

Un événement déplorable. Jamais vous n'avez rien ouï d'aussi triste.

LÉONOR.

Puisque vous vivez, seigneur, et que vous avez échappé à ce péril, ni moi ni don Juan n'accuserons la destinée.

DON LOPE.

Voici. — Après avoir parlé au roi, je vous ai cherché, don Juan, et ne pouvant réussir à vous trouver, j'ai retenu une barque. Tandis qu'on la préparait, il est venu vers moi un élégant cavalier dont je sais à peine le nom; — je crois pourtant qu'il s'appelle don Louis de Benavidès. — Il s'est approché en me disant qu'il était étranger et qu'il me priait d'excuser son indiscrétion; que j'eusse la bonté de lui accorder une place auprès de moi; qu'il désirait aller au Jardin du roi pour assister au départ des troupes... je ne pouvais décemment le refuser... Là-dessus nous passons dans la barque; mais à peine étions-nous entrés l'un et l'autre, avant que le batelier eût eu le temps de nous rejoindre, la corde qui attachait la barque — et qui était sans doute rongée par les flots de la mer qui la battent continuellement, — s'est rompue. J'ai vainement tâché, — à force de rames, de regagner les bords; le vent qui soufflait dans la voile nous a poussés de plus en plus au large. Par malheur, la mer était fort agitée en ce moment; notre barque légère était tan-

tôt soulevée vers les nues et tantôt replongée dans les abîmes. Je n'essayerai pas de vous peindre nos inquiétudes, nos terreurs; mon compagnon et moi nous ne doutions pas de notre perte. A la fin cependant nous arrivions de ce côté, et nous n'étions plus qu'à une centaine de pas du rivage, quand notre barque s'est heurtée et brisée contre un écueil. Séparé de ce généreux cavalier par la violence du choc, j'ai eu le regret de ne pouvoir le secourir, et il s'est enfoncé dans la mer, où son souvenir doit demeurer enseveli.

LÉONOR.

O ciel! hélas!

Elle tombe évanouie.

DON LOPE.

Léonor! mon épouse! mon bien! revenez à vous!... Hélas! ses mains sont froides!... — Ah! don Juan, j'ai eu tort de lui conter les dangers que j'ai courus; un cœur de femme ne supporte pas un tel récit. Son amour a frémi à l'idée de mon trépas... (*A Syrène et à d'autres domestiques qui sont accourus.*) Transportez-la dans son lit.

DON JUAN, *à part.*

Qu'il est beau à un homme de garder le silence sur son injure, et d'en cacher à tous les yeux la vengeance!... C'est ainsi que doit se venger celui qui sait souffrir et se taire.

Syrène et les autres domestiques transportent Léonor dans la maison. Don Juan les suit.

DON LOPE.

Eh bien! mon honneur, ai-je appliqué avec assez de prudence à un outrage secret une vengeance secrète?... N'ai-je pas bien saisi l'occasion quand j'ai coupé la corde et que je me suis écarté en faisant semblant de vouloir regagner le port?... Et ce poignard, ne m'en suis-je pas servi contre cet insolent avec une adresse impitoyable?... Et la barque, n'ai-je pas eu raison de la briser afin qu'on ne pût concevoir aucun soupçon?... — C'est bien. — Maintenant que, suivant le devoir de l'homme d'honneur offensé, je me suis défait du galant, ce sera le tour de Léonor... Je ne veux pas que le roi me dise de nouveau de ne pas l'accompagner, que je ferais faute en ma maison... Léonor, hélas! aussi inconstante que belle, et non moins infortunée qu'inconstante, ruine fatale de mon bonheur et de ma vie, vous aussi vous mourrez, vous mourrez cette nuit!... Mais comment? par quel moyen?... Répandrai-je son sang sur le lit qu'elle se proposait de souiller? — Non, ces indices me trahiraient... — J'y suis!... — J'ai confié aux eaux de la mer le soin de ma première vengeance, je confierai au feu le soin de la seconde. Je mettrai le feu à ma maison en commençant par son appartement, et pendant l'incendie... De même que l'or dans le creuset se dégage du vil alliage des autres métaux, de même mon honneur sortira de à épuré... — Les deux élémens auxquels je me confie ne révéleront *pas mon secret.* — Il faut que demain, oui, demain, pas plus tard,

le soleil de mon honneur se lève radieux au-dessus de ce naufrage et de cet incendie !

Don Lope se retire

Un moment après entrent LE ROI, LE DUC DE BRAGANCE et le Cortége.

LE ROI.

Venez par ici, duc... Que la nature est belle à cette heure! comme elle est calme et silencieuse!... Approchons-nous un peu de la mer; j'aime à en respirer la fraîcheur.

LE DUC.

Voyez, sire; elle a pensé que le second soleil dormait paisible en sa sphère, et la voilà qui mollement réfléchit les étoiles qui scintillent encore dans ses ondes.

LE ROI.

Le ciel d'azur s'y contemple tout entier avec une sorte de complaisance, comme un nouveau Narcisse épris de sa beauté.—Et puis, regardez dans le lointain toutes ces barques avec leurs fanaux et leurs voiles. On dirait des cygnes enflammés qui se disposent à déployer leurs ailes et à voler sur les eaux.—Et puis, plus près de nous, toutes ces maisons de plaisance, ces arbres, ces rochers qui projettent leurs grandes ombres sur la surface de la mer, et semblent plonger par leur sommet dans ses profondeurs. — Oui, la nature est belle, mais surtout près de Lisbonne... Adieu, ma douce patrie, adieu! Que le ciel me permette de revenir à toi victorieux, après avoir acquis à mon nom une nouvelle gloire et de nouveaux triomphes à l'Église!...

UNE VOIX.

Au feu!

UNE AUTRE VOIX.

Au feu! au feu!

LE ROI.

Quelles sont ces clameurs, duc?

LE DUC.

On crie au feu!... et, en effet, voilà le château voisin qui brûle. C'est, si je ne me trompe, celui de don Lope d'Almeyda. Il sera bientôt embrasé.

LE ROI.

Il s'échappe par les combles une épaisse fumée mêlée de vives étincelles... Il me semble voir un volcan... L'incendie environne la maison de tous côtés... Je doute que personne s'en puisse sauver... Approchons pour voir s'il y aurait moyen de porter quelques secours.

LE DUC.

Quelle témérité, sire!

LE ROI.

Non pas, duc; c'est de l'humanité.

Entre DON JUAN à demi nu.

DON JUAN.

Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à sortir... Où est don Lope?... Dussé-je y périr, il faut que je le tire de là. C'est son appartement que les flammes ravagent.

LE ROI.

Arrêtez cet homme.

LE DUC.

Où allez-vous, insensé? Que prétendez-vous?

DON JUAN.

Montrer au monde le dévouement d'une amitié véritable. — Ah! sire, à peine étions-nous retirés que soudain a éclaté l'incendie. En un instant il a crû à tel point que je crains qu'avant peu il ait tout consumé. Don Lope d'Almeyda est là avec son épouse, et je voudrais les délivrer.

LE ROI.

Remettez-vous. La prudence est aussi nécessaire que le courage.

Entre MANRIQUE.

MANRIQUE.

Je me suis échappé en jetant feu et flamme comme un diable de comédie. Je me figure, avec une certaine satisfaction, que je suis l'Enée de cette Troie. Je vais me retremper un peu dans la mer, quoique je n'aime guère l'eau et surtout l'eau salée.

Entre DON LOPE à moitié nu.

Il porte dans ses bras Léonor qui est morte.

DON LOPE.

O ciel clément! rendez la vie à Léonor, à mon épouse chérie!

LE ROI.

Est-ce vous, don Lope?

DON LOPE.

Oui, sire... si mon malheur me laisse assez de sang-froid pour vous reconnaître et vous parler au milieu de cette horrible tragédie. Cette femme, sire, que vous voyez morte, est mon épouse, noble, fière, honnête, vertueuse, digne enfin des louanges éternelles de la renommée. Cette femme est mon épouse, que je n'ai aimée de l'amour le plus tendre qu'afin de mieux sentir la douleur de sa perte. —J'étais entré dans sa chambre et je me disposais à l'enlever, lorsque, étouffée, elle a rendu la vie dans mes bras... Quel sort affreux! —Cependant il me reste une consolation; je suis libre par son trépas, et je pourrai vous servir sans faire faute en ma maison. A cette heure, sire, je vous suis jusqu'à ma mort, qui, j'espère, viendra bientôt. (*A demi-voix à don Juan.*) Et vous, brave don Juan, apprenez à celui qui vous demande conseil de quelle manière il doit

s'y prendre pour que la vengeance ne dise pas ce que l'affront n'avait pas dit.

LE DUC.

C'est une disgrâce inouïe.

LE ROI.

Jamais je n'en ai vu d'aussi étrange.

DON JUAN.

Sire, permettez... Que Votre Majesté daigne m'écouter à l'écart. Il convient que vous sachiez seul ce que j'ai à vous dire. (*Don Juan et le Roi s'éloignent des autres acteurs.*) Sire, don Lope, mon généreux ami, a eu des soupçons sur la fidélité de son épouse, et ses soupçons se sont bientôt changés en certitude. Il en a pris son parti en homme de cœur ; il a tué le galant dans la mer et sa femme dans l'incendie, afin que ceux qui savaient son outrage fussent les seuls à savoir sa vengeance.

LE ROI.

L'antiquité ne présente pas d'exemple d'une aussi énergique résolution... En effet, un outrage secret requiert une vengeance secrète.

DON JUAN, *au public.*

Telle est la véritable histoire du grand don Lope d'Almeyda, que nous recommandons à votre admiration en terminant cette tragi-comédie

FIN DE A OUTRAGE SECRET VENGEANCE SECRÈTE.

AIMER APRÈS LA MORT,

OU

LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

(AMAR DESPUES DE LA MUERTE Y EL SITIO DE LA ALPUJARRA[1].)

NOTICE.

Ainsi que l'indique ce double titre, le drame que l'on va lire contient deux actions; comme elles sont toutes deux historiques, nous devons consacrer cette notice à rappeler au lecteur des souvenirs qui peuvent n'être pas présens à sa mémoire; et nous allons commencer par ce qui a rapport, sinon à la principale action, du moins à la plus générale.

Depuis que l'Espagne avait été reconquise par les rois Ferdinand et Isabelle, les descendans des Arabes avaient continué de vivre sur le même sol que leurs vainqueurs, et dans une situation assez douce, lorsque, le 1er janvier 1567, fut proclamée à Grenade la pragmatique de Philippe II, qui avait pour but l'extirpation des coutumes mauresques. Cette pragmatique, à la promulgation de laquelle s'était vivement opposé le duc d'Albe lui-même, avait été conseillée par le cardinal Espinosa, et convenait à l'esprit absolu, au caractère violent de Philippe. Elle contenait contre les Morisques les conditions les plus dures: ainsi, outre celles que Calderon indique au commencement de sa pièce, il fut défendu aux femmes des Mores de sortir voilées dans les rues; leurs maisons devaient rester ouvertes les jours où ils célébreraient quelque fête; et l'on annonçait que les enfans des Morisques seraient enlevés à leurs parens [2]. — A la promulgation de la pragmatique, les principaux Morisques de Grenade et du royaume firent des adresses, des pétitions au président, au capitaine général, au roi. Ces adresses, ces pétitions furent inutiles. Comme, de plus, il se virent en butte à toute sorte de vexations, ils résolurent de recourir aux armes; parti extrême auquel s'étaient déjà décidés leurs frères des classes inférieures. On employa près de deux années en préparatifs, et au mois de décembre 1568 le soulèvement éclata dans l'Alpujarra. D'abord les insurgés eurent l'avantage. Mais vers la fin de 1570 la division s'étant mise parmi eux, ils furent battus, et les amnisties accordées par le pouvoir achevèrent de les dissoudre. Ainsi ont commencé et fini chez nous la révolte des Cévennes et l'insurrection de la Vendée.

Nous allons maintenant faire connaître, d'après les plus anciennes traditions, les événemens sur lesquels est fondée la principale intrigue du drame et qui ont motivé le premier titre. Le récit que l'on va lire est extrait de l'ouvrage

[1] Le premier titre de la pièce, qui est, comme on voit, traduit littéralement de l'espagnol, ne signifie pas aimer après qu'on est mort, mais, aimer encore après la mort de l'objet aimé.

[2] Cette dernière imputation était une calomnie contre Philippe II; mais, comme on l'a observé avant nous, l'idée n'en fut pas perdue, et plus d'un siècle après, cette disposition fut une de celles qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes.

:ssant de Ginez Perez de Hita, intitulé *Histoire des guerres civiles* *le* [1]. Il est d'autant plus curieux que, s'il faut en croire G. Perez, il écit de son héros lui-même.

que de l'investissement de Galère [2], se trouvait dans la place une r du capitaine Malech, qui était allée y voir des dames de ses pa- le fut tuée dans l'assaut, ainsi qu'un grand nombre d'autres femmes. nmait Maléha, et la réputation de sa beauté était répandue dans tout e de Grenade...

aine Malech apprit à Purchena ces événemens. Il en fut extrêmement chercha quelqu'un qui pût aller secrètement à Galère, savoir des nou- a sœur, reconnaître son corps parmi les cadavres, si elle était morte; ù on l'avait emmenée, si elle était captive. Un jeune More, qui vou- au-frère de Malech, et qui servait sa sœur depuis long-temps, s'offrit ssage, promit de savoir de ses nouvelles, et, si elle était prisonnière, nter à don Juan, de la racheter, et d'aller s'établir avec elle à Hues- lurcie.

dessein, le More prit congé de Malech, monta sur un beau cheval et min de Galère. Arrivé à Orca, il trouva la ville déserte; néanmoins son cheval dans une maison qu'il connaissait, et entra dans Galère de la nuit, par un temps pluvieux. Il fut consterné de retrouver cette férente de ce qu'elle était; il vit avec épouvante les rues pleines de contre lesquels il trébuchait à chaque pas, et ne pouvant pas même ître dans ces rues, à cause des traverses dont on les avait coupées, gé d'attendre le jour pour retrouver la maison où logeait sa dame, la connût bien. Il passa ainsi la nuit debout appuyé contre un re- nt.

r de l'aurore, le brave More monta dans un lieu d'où il pouvait aper- amp de don Juan, fut émerveillé de sa grandeur, et revint en hâte ison de sa dame. En entrant dans la cour, il y vit plusieurs hommes plus loin plusieurs femmes égorgées, parmi lesquelles se trouvait sa léha. Il la reconnut bien. Quoiqu'elle fût morte depuis trois jours, ussi belle que si elle eût été encore vivante; seulement elle était trop cause de la perte de son sang. Elle était en chemise, les chrétiens pouillée de ses autres vêtemens; et cela indiquait encore quelques d'honnêteté dans le soldat qui l'avait tuée, puisque cette chemise et brodée en soie verte, suivant la coutume des Morisques.

de la prise de la ville, on avait sonné la retraite à la nuit tombante, la pluie avait été si violente, que les chrétiens n'avaient pu revenir lace pour en abattre les fortifications, comme l'avait ordonné don tait pour cela que le corps de Maléha se trouvait encore revêtu de sa nsanglantée. Elle avait reçu deux blessures, toutes les deux à la poi- c'était un spectacle digne de grande compassion de voir une telle itée avec tant de barbarie.

le More eut reconnu sa dame, il la prit dans ses bras, et, pleurant à rmes, il lui disait mille choses tendres et plaintives, couvrait sa bouche de baisers, s'écriant : « Mon bien! espérance de mon amour! t'ai-je donc t ans pour n'obtenir cette faveur de laquelle j'aurais fais ma plus douce

XII et XXIV.
de janvier de l'année 1570.

gloire, que lorsque tes lèvres glacées m'apprennent que la mort a triomphé de tes attraits ! Cruel chrétien ! comment as-tu pu avoir le détestable courage d'ôter du monde une telle perfection ? N'as-tu jamais été amoureux ? Ne savais-tu pas ce qu'était une belle femme ? Si jamais tu as été épris, ne te souvenais-tu pas que tu avais aimé, et que ta dame, que tu trouvais belle, avait sans doute quelque trait de celle-là ? Son regard seul ne suffisait-il pas pour arrêter ta main furieuse ? Si quelque More t'avait blessé dans un combat, c'était sur un More que tu devais te venger et non pas sur un ange ! Croyais-tu en la frappant vaincre un ennemi ? croyais-tu augmenter la gloire de ton général en versant le sang d'une beauté telle que n'en avait jamais vu le royaume de Grenade ! Tu as mal fait, chrétien ! tu as donné la mort à celle qui me donnait la vie... Que ne la faisais-tu prisonnière ! au lieu d'un esclave tu en aurais eu deux ; je serais venu partager ses chaînes et je t'aurais servi comme ton captif. Chrétien ! tu as mal fait. Je te jure par l'âme de cette infortunée que je te chercherai et que je payerai le prix que ton lâche forfait a mérité ! »

Après avoir donné un libre cours à sa douleur, après avoir mille fois embrassé sa maîtresse morte, il résolut d'attendre la nuit afin d'enlever son corps et de le porter jusqu'au vallon de l'Almanzore ; mais voyant l'impossibilité d'exécuter ce projet, il se résolut à ensevelir sa malheureuse amante, et ayant trouvé une pioche, il creusa une fosse au pied d'un mur et l'y enterra. Ensuite il prit un charbon et écrivit sur le mur, en langue arabe, l'inscription suivante : « Ci-gît la belle Maléha, sœur de Malech. Moi, Tuzani, je l'ai ensevelie parce qu'elle était ma dame et ma déesse. Un chien de chrétien l'a égorgée, mais je le chercherai, je le trouverai, et il mourra de ma main. »

Tuzani put s'en retourner sans être vu... De retour à Purchena, il raconta à Malech quel avait été le massacre de femmes et d'enfans, et comment il avait vu Maléha morte. Malech en fut au désespoir...

Tuzani était de Candie. Il était vaillant et avait beaucoup d'esprit. Ayant été élevé dès son enfance chez de vieux chrétiens, il parlait si bien la langue castillane, que personne ne pouvait le prendre pour un Morisque... Déterminé à venger la mort de sa dame, il quitte le vallon de l'Almanzore en habit de soldat chrétien, sa bonne épée à son côté, et sur l'épaule une arquebuse à rouet, dont il avait appris le maniement à Valence. Il se rendit à Buza, et de là au camp de don Juan, où il s'engagea dans le terce de Naples......

Tuzani, qui était en qualité de soldat dans l'armée de don Juan, conservait toujours dans sa mémoire le souvenir de la mort de la belle Maléha. Le portrait de sa dame ne quittait jamais son sein, et il ne cessait de penser à sa vengeance. Pour parvenir à découvrir le chrétien qui avait tué Maléha, il se mêlait parmi les soldats, et lorsqu'il en voyait quelques-uns réunis, il se joignait à eux et commençait bientôt à mettre la conversation sur le sac de Galère. « Certes, camarades, disait-il, il n'y eut jamais d'action plus brillante ni un tel massacre de Mores. Pour ma part, je puis bien avouer que j'ai tué au moins quarante femmes et des plus belles, sans compter les hommes et les enfans. » Là-dessus, les soldats s'empressaient, selon leur habitude, de raconter à l'envi leurs prouesses, de dire tout ce qu'ils avaient pillé et brûlé, combien ils avaient égorgé de monde. Un jour, comme il était sur ce propos, un soldat lui répondit : « Il faut que vous ayez un cœur de fer si vous avez fait tout ce que vous dites ; car, après tout, c'est un spectacle déplorable que *la mort d'une femme*, surtout si elle est belle. Pourquoi punir ces malheureuses *créatures des fautes* que font les hommes ? Quant à moi, je n'en ai tué qu'une

et j'en ai eu des regrets jusqu'à l'âme, surtout après sa mort, lorsque d'autres femmes que j'avais épargnées m'eurent appris qu'elle était la sœur du capitaine Malech. Et en effet il se voyait bien que c'était une femme de condition, à ses habits, à ses bracelets, à ses pendans d'oreilles, que je lui enlevai après sa mort. Je lui laissai seulement sa chemise, quoique non moins riche, afin qu'elle ne demeurât point toute nue. Elle était brodée de soie verte. D'autres soldats voulurent la lui enlever, mais je les en empêchai. Le regret que j'eus de l'avoir tuée fut fort grand, parce que c'était l'une des plus belles femmes qu'il y eût au monde. Tous ceux qui la voyaient me chargeaient de malédictions, disant : « Malheur au vilain, à l'indigne soldat qui peut ôter du monde une telle beauté ! » C'était au point que des soldats, et même des capitaines, venaient l'admirer, et l'un disait : J'en aurais bien donné cinq cents ducats ; l'autre : Si je l'avais rencontrée, je l'aurais offerte au roi ; lui seul est digne d'un tel présent. Et véritablement, camarade, à la voir morte, couchée par terre, avec cette chemise brodée, avec ces cheveux blonds comme des fils d'or épars sur son sein, elle semblait un ange. Un fameux peintre qui est ici à l'armée, dans la compagnie du capitaine Bertrand de la Peña, lequel fut tué à ce même assaut, passa un jour entier à faire son portrait, et il est d'une ressemblance qui étonne. On lui en a offert jusqu'à trois cents ducats ; il ne s'en est pas plus soucié que de trois cents maravédis... J'ai toujours sur le cœur le souvenir de cette pauvre infortunée. »

Tuzani avait été fort attentif au récit du chrétien ; il reconnut que c'était lui qui avait tué sa dame, et toutes les paroles par lesquelles le soldat avait vanté les appas de sa victime étaient autant de poignards aigus qu'il enfonçait dans le cœur du More. Celui-ci disait en lui-même : Traître, tu payeras cette mort, ou je ne serais pas Tuzani. Enfin il fut tellement ému qu'à mesure que l'autre parlait il pâlissait, au point que les autres soldats s'en aperçurent et l'avertirent. Il revint à lui et demanda au soldat s'il avait conservé quelque chose des dépouilles de la Morisque : « Il ne m'en reste rien, répondit celui-ci, que les pendans d'oreilles et une bague ; j'ai vendu le reste à Baza ; et si je trouvais aujourd'hui qui voulût m'acheter ces bijoux, je m'en déferais volontiers pour essayer si j'aurais la main heureuse au jeu. — Je les achèterai, dit Tuzani, et si nous sommes d'accord je les porterai à Velez le Blanc, pour les montrer à une de ses sœurs, qui est esclave du marquis. — Vous n'avez qu'à venir à ma baraque voir s'ils vous conviennent. — Volontiers, partons. »

Ils se rendirent ensemble au campement du soldat, qui tira de son sac deux pendans d'oreilles et une bague que Tuzani reconnut à l'instant pour les avoir vus cent fois à sa dame ; il ne put s'empêcher de soupirer douloureusement, et les larmes lui vinrent aux yeux. Il se contint cependant. Ayant acheté les bijoux, et les ayant serrés dans son sein, il proposa au soldat d'aller se promener avec lui dans les environs d'Andarax. Lorsqu'ils furent un peu éloignés du village, Tuzani demanda au soldat : « Si je vous montrais le portrait de cette Morisque que vous avez tuée, le reconnaîtriez-vous ? — A l'instant même, répondit le soldat ; elle ne sort pas de ma mémoire ; il me semble qu'il n'y a pas une heure que je l'ai tuée. » Tuzani tira alors de sa poche un portrait en lui disant : « Était-ce par hasard celle-là ? » Le soldat la reconnut aussitôt ; et dit : « C'est elle-même, je suis émerveillé de la voir. » Le More s'écria alors : « Dis-moi, homme sans honneur, soldat infâme, pourquoi égorgeas-tu cette beauté ? Apprends qu'elle était tout mon bien, que je devais m'unir à elle. Que ton crime a détruit toutes mes espérances de bonheur. Il faut que je la

venge l'épée à la main. Défends-toi; nous verrons si tu me tueras comme tu as tué mon épouse; nous verrons si tu es habile à tuer les amans. »

A ces mots il dégaîna son épée et attaqua le soldat avec violence. Celui-ci, quoique étonné, ne perdit pas courage; il se montra brave comme un lion, et, chargeant à son tour Tuzani, ils combattirent vaillamment d'estoc et de taille. Mais le More était très-adroit sur l'escrime, et il blessa grièvement son adversaire en lui disant: « Reçois le prix de ta barbarie: c'est la belle Maléha qui t'envoie la mort. » Puis, s'éloignant sans retard, il se retira dans la montagne, d'où il ne rentra que le soir à Andarax.....

Tuzani ayant été trahi et livré à don Juan, demanda à ce prince pourquoi il le faisait arrêter. Bientôt, voyant qu'il était découvert, il ne voulut rien nier. « Je suis, dit-il, de Finis, village entre Cantoria et Purchena. Je suis cavalier more, et mon nom est Tuzani... J'ai pris cet habit pour tuer un misérable lequel, dans l'assaut de Galère, égorgea mon amante, qui était la plus belle personne du monde, tandis qu'il la pouvait faire prisonnière. Je jurai de le chercher et de lui donner la mort. Je l'ai cherché et je l'ai tué, il y a deux jours. Telle est la vérité. Que votre altesse fasse de moi ce qu'il lui plaira. Si je meurs, je serai content, parce que j'ai vengé ma dame, ce qui était mon seul désir. J'espère de la bonté de Dieu que je la verrai après ma mort, et qu'elle n'aura pas à se plaindre que je l'aie laissée sans vengeance. Je mourrai chrétien; et je sais qu'elle était chrétienne également; car nous étions d'accord que je l'enlèverais pour aller nous marier à Murcie, où nous aurions attendu la fin de la guerre; et c'est pour cela qu'elle avait demandé à son frère de l'envoyer à Galère, sous prétexte de voir ses parentes. Le sort n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, Galère s'est soulevée; elle a été prise d'assaut, ma dame a été tuée; je l'y ai trouvée morte; je l'ai ensevelie avec larmes; sur son tombeau j'ai écrit son amour et ma douleur; j'ai juré de la venger, je l'ai vengée. Maintenant tu me fais arrêter: je mourrai content si je meurs par les ordres d'un prince aussi illustre. J'ai seulement à t'adresser une prière: garde le portrait de ma dame, afin qu'il ne tombe pas dans les mains de quelque misérable qui fût indigne de le toucher. Prends aussi ces trois bijoux; ils paraissent de peu de valeur, mais ils lui ont appartenu, ils n'ont point de prix. » Ayant ainsi parlé sans changer de visage, il fléchit le genou et offrit au prince le portrait et les bijoux de Maléha.

Le prince, charmé de la valeur de Tuzani, du sang-froid avec lequel il avait raconté son histoire, et compatissant à sa mauvaise fortune, s'approcha, prit le vélin et les joyaux: en les remettant, Tuzani poussa un profond soupir, comme si en donnant ses gages il eût donné sa maîtresse elle-même, et son cœur avec elle. Don Juan regarda le portrait et fut émerveillé de la beauté de la Morisque, ainsi que les autres cavaliers, qui dirent tous devant le prince que Tuzani avait agi en brave soldat et en bon cavalier en vengeant la mort d'une si belle dame.

Don Lope, considérant la valeur de ce soldat, se leva, et après deux ou trois juremens, il dit au prince: « Le soldat s'est bien justifié, il n'y a pas de quoi le faire mourir, et si votre altesse le laisse libre et lui rend ses armes, je la prie de me le donner pour ma compagnie, car je jure Dieu que si quelqu'un me tuait ma maîtresse, je le tuerais et lui et tous ceux de son lignage. » Le prince, pour satisfaire don Lope et tous les autres chefs, ordonna de délivrer le More et de lui rendre ses armes.

« Allez, mon ami, lui dit don Lope, allez à ma compagnie; j'aime à y voir

de tels soldats. Et pour que vous me serviez plus volontiers, je garde votre portrait, je veux dire celui de votre dame, et je le ferai encadrer pour qu'il ne se gâte pas. » Tuzani lui répondit : « Je sais bien, Mars de notre âge, que tu seras désormais le maître de ma fortune, bonne ou mauvaise ; mais il me semble que je perds ma dame une seconde fois. Je te servirai en bon et loyal soldat, si la perte de cette peinture ne précipite pas ma mort. » Don Lope, qui savait ce que c'est que d'avoir une folie en tête, craignit que la perte de ce portrait ne causât à ce soldat une mélancolie funeste. « Tenez, dit-il à Tuzani, gardez votre consolation et restez près de moi : je suis sûr d'avoir en vous un vaillant ami. »

Depuis lors Tuzani prit le nom de Fernand de Figueroa, et ne quitta plus don Lope : il était avec lui à la bataille de Lépante et à l'assaut de Maestricht, etc., etc.

Nous laissons au lecteur à juger de la fidélité avec laquelle Calderon a suivi l'histoire, soit pour le fait général de l'insurrection, soit pour l'aventure de Tuzani. Une seule observation.

Pour les anachronismes que présente cette pièce, il en est quelques-uns, et ce ne sont pas les moins considérables, que je croirais volontiers le résultat d'un calcul. Ainsi, par exemple, il y est question à plusieurs reprises de la victoire de Lépante ; or Calderon, qui avait étudié à fond cette époque, ne pouvait pas ignorer que la bataille de Lépante ne fut livrée que dans l'année qui suivit l'entière pacification de l'Alpujarra. Pourquoi donc aurait-il prémédité une erreur de ce genre ? Ne serait-ce pas qu'en donnant une si grande gloire au chef de l'armée espagnole, il voulait faire entrevoir aux spectateurs l'issue probable de la guerre, la défaite et la soumission des Morisques ?

Du point de vue de l'art, ce drame, d'ailleurs plein d'intérêt, est loin, selon nous, d'être irréprochable. Il y a plusieurs caractères esquissés beaucoup trop légèrement ; les sentimens et le langage y manquent souvent de vérité ; enfin, malgré quelques détails assez plaisans, nous n'aimons pas beaucoup ce rôle d'Alcouzcouz, dont le comique consiste dans un jargon d'une syntaxe bizarre, et dans des mots estropiés ou mal prononcés.

Malgré ces défauts, *Amar despues de la muerte* n'en est pas moins une œuvre d'un rare mérite. Quelques-uns des caractères principaux sont admirablement tracés. Tuzani, plein de grandeur, de passion et de noblesse, est bien l'homme qui dut rester fidèle à l'objet aimé après l'avoir perdu. Garcès représente le soldat de ces temps-là, joueur, pillard, féroce, mais d'une bravoure à l'épreuve, et susceptible de quelques sentimens élevés. Enfin le lecteur retrouvera sans doute avec plaisir dans ce drame la figure originale de Lope de Figueroa, avec laquelle il a déjà probablement fait connaissance[1].

On remarquera aussi dans ce drame quelques scènes qui sont vraiment fort belles : celle où le vieux Malec vient demander vengeance aux Morisques ; celle de l'Alhambra, où le corrégidor se met du parti de Mendoce contre Tuzani et don Fernand ; enfin la scène de la prison entre Tuzani et Garcès, si bien conduite et si remplie de terreur. Des conceptions de cette portée ne se trouvent que dans les ouvrages des grands maîtres.

Mais ce qui est plus beau encore que toutes ces belles choses, c'est la générosité avec laquelle Calderon, malgré son ardent patriotisme, fait porter sur les Mores l'intérêt de son drame. Et j'ajouterai à ce propos que les

[1] *Voyez tome I, l'Alcade de Zalaméa.*

autres dramatistes espagnols, lorsqu'ils ont traité des sujets analogues, n'ont pas été moins généreux. Et cela, à mon avis, n'honore pas seulement le caractère de ces poètes, mais le caractère national des Espagnols.

Amar despues de la muerte a été imité en français, il y a quelques années, avec beaucoup de succès, par un Espagnol réfugié, M. Martinez de la Rosa, sous le titre d'*Aben-Huméya*.

Amar despues de la muerte fut traduit et publié pour la première fois dans la collection des *Théâtres étrangers*, par un littérateur fort distingué, M. la Beaumelle. Quoique M. la Beaumelle ne nous semble pas avoir toujours bien saisi le vrai sens de l'original, sa traduction nous a été utile ; nous aimons à le déclarer publiquement, et pour la perfection du travail que nous avons entrepris, nous regrettons que M. la Beaumelle n'ait pas publié avant nous la traduction d'un plus grand nombre de pièces espagnoles.

AIMER APRÈS LA MORT,

OU

LE SIÉGE DE L'ALPUJARRA.

PERSONNAGES.

DON ALVAR TUZANI.
DOÑA ISABELLE TUZANI, sa sœur.
DON JUAN MALEC, vieillard.
DOÑA CLARA MALEC, sa fille.
DON JUAN DE MENDOCE.
DON FERNAND DE VALOR.
DON JUAN D'AUTRICHE.
DON LOPE DE FIGUEROA.
DON ALONZO DE ZUÑIGA.
ALCOUZCOUZ, [1] More.
CADI, vieux More.
BÉATRIX, } suivantes.
INÈS, }
GARCÈS, soldat.

La scène se passe d'abord à Grenade, et ensuite dans l'Alpujarra [2].

JOURNÉE PREMIÈRE.

SCÈNE I.

Une chambre chez Cadi.

CADI, ALCOUZCOUZ, Hommes et Femmes morisques [3]

CADI.

Les portes sont fermées?

ALCOUZCOUZ.

Oui, les portes être bien fermées.

CADI.

Que personne n'entre sans prononcer le mot convenu, et continuons notre fête. Célébrons, selon la coutume de nos ancêtres, notre saint jour, notre saint vendredi, sans que ces chrétiens, au milieu desquels nous vivons maintenant comme de misérables prisonniers, puissent nous imputer à crime nos cérémonies.

TOUS.

Ainsi soit fait.

ALCOUZCOUZ.

Si moi entrer en danse, moi me briser les os à force de sauter.

[1] Le couzcouz est la nourriture habituelle des peuples barbaresques. Ce mot désigne des pâtes de différente espèce. Les Espagnols l'écrivent *cuscus* ou *al-cuscus* avec l'article arabe.

[2] L'Alpujarra est une chaîne de montagnes située dans le royaume de Grenade.

[3] On appelle *Morisques* les Mores demeurés en Espagne après la conquête des Espagnols, et pour la plupart devenus chrétiens par suite des persécutions qu'ils avaient éprouvées. Ils furent bannis d'Espagne par Philippe III, au commencement du dix-septième siècle.

UNE VOIX.

En vain dans un triste esclavage
L'Africain languit maintenant
Et pleure sa grandeur passée :
Si telle est la volonté d'Allah.....

TOUS.

Vive sa loi !

UNE VOIX.

Vive le beau souvenir
De cet exploit glorieux
Par lequel jadis à nos aïeux
L'Espagne entière fut soumise.

TOUS.

Vive sa loi !

UNE VOIX.

Vive Xarife et Muza
Et leur immortelle victoire !
Jamais ceux de qui nous descendons
Ne furent mieux protégés par Allah.

TOUS.

Vive sa loi !

On frappe rudement à la porte.

CADI.

Qu'est-ce donc ?

UN MORISQUE.

On brise les portes.

CADI.

On veut sans doute nous surprendre dans nos assemblées. Comme le roi les a défendues par édit, la justice, en voyant entrer tant de Morisques dans cette maison, aura soupçonné quelque chose, et vient faire des recherches.

ALCOUZCOUZ.

Eh bien ! nous décamper.

UN MORISQUE.

Pourquoi tarder d'ouvrir, lorsqu'on frappe avec tant de violence?

ALCOUZCOUZ.

« Il ne faut pas ouvrir sa porte à qui l'on n'ouvre pas son cœur [1]. »

UN MORISQUE.

Que faire ?

CADI.

Il faudrait, avant d'ouvrir, cacher tous les instrumens, et ensuite nous dirions que vous êtes venus me voir.

UN MORISQUE.

Voilà qui est bien imaginé.

CADI.

Dissimulons. — Eh bien ! Alcouzcouz, qu'attends-tu ? Va donc ouvrir.

[1] Refrain d'une ancienne chanson.



ALCOUZCOUZ.

Grand merci ! moi avoir peur qu'en ouvrant l'alguazil me donner la bastonnade sur le ventre, et moi ne pas vouloir que le ventre l'Alcouzcouz reçoive des coups de bâton au lieu de couzcouz.

Il ouvre.

Entre DON JUAN MALEC.

MALEC.

Soyez sans crainte.

CADI.

Quoi ! c'est vous, seigneur don Juan ! vous dont l'illustre naissance vous a élevé au poste de XXIV de Grenade, malgré votre origine africaine, vous entrez ainsi dans ma maison !

MALEC.

Ce n'est pas sans de graves motifs que je viens chez vous ; qu'il me suffise de vous dire que ce sont mes disgrâces qui m'amènent.

CADI, *bas, à Alcouzcouz.*

Il vient sans doute nous reprendre.

ALCOUZCOUZ.

Alors moi content ! car moi aimer mieux que lui venir nous reprendre que nous prendre.

CADI.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

MALEC.

Calmez-vous, mes amis. Remettez-vous du trouble qu'a excité mon arrivée en ce lieu. — Aujourd'hui, en entrant au conseil, nous avons reçu du président de Castille une lettre du roi Philippe II, contenant des ordres que la ville doit faire exécuter. Cette lettre ayant été ouverte, le secrétaire du conseil l'a lue à haute voix. Ce sont des dispositions contre les Morisques... Oh ! avec combien de raison on a comparé la fortune au temps ! car la fortune, comme le temps, va sans cesse du bien au mal sans s'arrêter jamais... Ce message du roi, outre les anciennes mesures que l'on avait prises contre vous, en prescrit de nouvelles plus dures encore que les autres. Ainsi aucun enfant de cette nation africaine qui autrefois mit l'Espagne sous le joug, aucun Morisque ne pourra célébrer vos fêtes, se vêtir de soie, aller dans les bains publics, ni parler la langue maternelle ; vous ne pourrez plus parler que le castillan. — Moi, comme le plus âgé, je devais opiner le premier. Je dis que s'il était juste et convenable d'abolir peu à peu la mémoire de nos coutumes africaines, il fallait cependant éviter de trop se hâter, et surtout d'employer la violence, d'autant mieux qu'elle devenait inutile par la désuétude où tombaient nos anciens rites... Sur ce, don Juan, don Juan de Mendoce, celui qui est allié à la noble et illustre famille du marquis de Mondejar, dit aussitôt : Don Juan Malec ne peut pas avoir une opinion impartiale. La nature l'inspire en faveur de ses compatriotes. Voilà pourquoi il voudrait qu'on différât la

châtiment des Morisques, nation vile et méprisable s'il en fut... Seigneur don Juan, repris-je à mon tour, lorsque l'Espagne tombée au pouvoir des Mores se trouva chez elle-même captive, il y eut des chrétiens qui demeurèrent parmi les vainqueurs, et qu'à cause de cela l'on nomme aujourd'hui Mozarabes. Ils n'en rougissent point, ils n'en sauraient rougir ; car souvent il n'y a pas moins de courage à supporter la mauvaise fortune qu'à la surmonter. Et quant à l'imputation d'être une race méprisable et vile, les chevaliers mores devinrent, ce me semble, les égaux des chevaliers chrétiens le jour où, lavés par l'eau du baptême, ils se donnèrent à la foi catholique, surtout ceux qui, comme moi, comptent tant de rois parmi leurs ancêtres. — La belle chose ! dit-il ; des rois mores ! — Eh quoi ! répliquai-je, le sang des Valors, des Zegries, des Vénégas, pour être more, en est-il moins royal ? — Bref, la dispute s'échauffa et devint bientôt générale ; mais ce fut seulement un échange de paroles, car il nous est défendu d'entrer au conseil avec nos épées... Ah ! malheur, malheur à nous, d'avoir été obligés de nous disputer avec la langue au lieu de nous battre avec l'épée ! car la langue est la plus dangereuse des armes, et une blessure se guérit mieux qu'une parole... Il faut sans doute qu'il m'en soit échappé quelqu'une qui l'ait vivement offensé... car, comment vous dire cela ? je frémis seulement d'y penser... il m'arracha le bâton que je tenais à la main, et avec ce bâton... Mais il suffit, je me tais. Il est des choses trop pénibles à dire... Amis, cet outrage que j'ai reçu lorsque je vous défendais, lorsque je voulais vous protéger, cet outrage, il vous a tous atteints comme moi. Et puisque je n'ai point de fils qui lave l'affront fait à mes cheveux blancs, puisque je n'ai qu'une fille, consolation bien douce à ma vieillesse mais inutile à ma vengeance, vaillans Mores, noble reste des conquérans de l'Espagne, c'est à vous que je m'adresse. Songez-y, les chrétiens veulent faire de vous des esclaves. Osez leur résister. L'Alpujarra, cette chaîne de montagnes qui élève jusqu'au ciel sa cîme orgueilleuse ; l'Alpujarra toute couverte de villes et de nombreux habitans, et dont les châteaux forts, Galère, Berja et Gavie, semblent autant de vaisseaux immobiles sur un océan argenté [1] ; l'Alpujarra est à vous tout entière : retirons-nous dans ses vallées en emportant des munitions et des armes. Choisissez un chef dans la race illustre de vos Aben-Huméyas, dont il reste plusieurs en Castille, et, d'esclaves que vous êtes, redevenez seigneurs. Pour moi, quoi qu'il m'en coûte de raconter ma honte, je m'efforcerai de persuader à tous que ce serait une bassesse, une infamie, de vous laisser tous offenser dans mon offense, et de ne pas vous venger tous avec moi.

CADI.

Pour l'entreprise que tu médites, j'offre toutes mes richesses.

[1] Calderon joue en quelque sorte sur le sens que présente le nom de chacune de ces villes : *galera* (galère), *gabia* (hune, gabier), *verja* (vergue).

UN MORISQUE.

Moi, mon sang et ma vie.

TOUS LES MORISQUES.

Tous, tous, nous mourrons s'il le faut.

UNE FEMME.

Et moi, au nom de toutes les Morisques de Grenade, j'offre nos joyaux, nos parures.

Malec et la plupart des Mores sortent.

ALCOUZCOUZ.

Moi, avoir seulement une petite boutique à Bibarrambla [1], et dans la boutique, de l'huile, du vinaigre, des figues, du poivre, des noix, des amandes, du raisin sec, de l'ail, des oignons, du piment, du sel, des balais, du fil, des aiguilles, du papier, du tabac. Moi emporter mon fonds sur mes épaules, et quelque jour moi devenir comte, marquis, ou duc de tous les Alcouzcouz du monde.

UN MORISQUE.

Tais-toi, tu es fou.

ALCOUZCOUZ.

Moi n'être pas fou.

UN AUTRE MORISQUE.

Eh bien! alors tu es ivre.

ALCOUZCOUZ.

Moi n'être pas ivre non plus. Notre seigneur Mahomet défendre dans son Alcoran de boire du vin; et pour rien au monde moi vouloir en mettre dans mon œil. Mais si par hasard il en tomber dans ma bouche, moi l'avaler.

Tous sortent.

SCÈNE II.

Une chambre dans la maison de Malec.

Entrent DOÑA CLARA et BÉATRIX.

CLARA.

Laisse-moi, Béatrix, laisse-moi pleurer, et au milieu de tant de peines et d'ennuis, que du moins mon infortune se soulage un peu par des larmes. Puisque je ne puis me venger de celui qui vient d'enlever à ma famille son antique honneur, laisse-moi gémir sur l'affront qui est à l'avenir mon seul héritage; et s'il ne m'est pas permis de tuer, que du moins il me soit permis de mourir... Misérables femmes que nous sommes! combien la nature s'est montrée cruelle envers nous! Les plus grands dons qu'elle nous accorde, c'est l'esprit, c'est la beauté; et ces dons qui souvent ont mis en danger notre honneur ne l'ont jamais protégé! Nous sommes exposées tous les jours à compromettre la gloire d'un père, d'un époux, et jamais nous n'avons pu la rétablir!... Que ne suis-je née homme! Aujourd'hui Grenade aurait vu si ce Mendoce, qui n'a pas craint de

[1] *Faubourg de Grenade.*

traiter un vieillard avec tant d'orgueil et d'insolence, était aussi hardi devant un jeune homme. Je ne renonce pas cependant à me venger; et sans doute celui qui a été assez lâche pour outrager un vieillard ne refusera point une juste réparation à une femme... Mais, hélas! que dis-je? la vengeance n'appartient point à ce faible bras; et pour comble de douleur, je songe que j'ai perdu en ce jour et mon père et mon époux; car désormais don Alvar Tuzani ne peut plus vouloir d'une femme qui porte un nom déshonoré.

Entre DON ALVAR.

DON ALVAR.

Hélas! belle Clara, n'est-il point d'un mauvais augure que j'aie entendu mon nom sortir de votre bouche? Vous n'êtes aujourd'hui occupée que de vos chagrins. Or, puisque vous pensez à moi, c'est que moi aussi je dois être pour vous un sujet de peine.

CLARA.

Mon âme, je l'avoue, est pleine d'ennuis, et vous n'êtes pas, don Alvar, ce qui m'afflige le moins. Le destin me sépare de vous à jamais. Mon amour même le veut ainsi. Je ne puis consentir à ce que vous deveniez l'époux d'une femme dont le père a perdu l'honneur.

DON ALVAR.

Clara, je ne vous rappellerai point en ce moment avec quel respect, avec quelle vénération je vous ai toujours aimée, et combien j'étais heureux de cet amour; mais je dois me disculper d'avoir paru devant vous avant de vous avoir vengée; je dois vous dire que ce retard c'est à cause de vous, de vous seule, que je l'ai imposé à mon courage. Ce n'est pas avec une femme, je le sais, qu'il faut parler des lois du point d'honneur; et je ne chercherai pas non plus à vous consoler en vous disant de sécher vos pleurs, parce que, entre hommes désarmés et dans une salle de conseil, il ne peut exister ni offense ni insulte. Mais je dois vous dire, pour me justifier, que si je n'ai pas encore vengé votre père en perçant le sein de Mendoce, c'est qu'il n'y a de complète satisfaction pour un offensé que celle qu'il obtient par lui-même, ou par la main d'un frère plus jeune que lui, ou par la main d'un fils. C'est pourquoi, afin de pouvoir venger votre père, je viens lui demander votre main; car alors je serai son fils, et alors j'aurai le droit de laver son injure dans le sang de l'offenseur. Voilà, belle Clara, le motif qui m'amène. Si jusqu'à présent je n'ai pas exprimé mes vœux, c'est que mon peu de fortune me commandait le silence. Mais aujourd'hui, après ce qui s'est passé, je parlerai; je lui demanderai en dot son offense, et j'ai l'espoir qu'il ne repoussera pas ma prière.

CLARA.

Moi non plus, don Alvar, je ne vous rappellerai pas en ce moment et la sincérité de mon amour et la constance de ma foi. Je ne vous dirai pas que je succombe aujourd'hui sous le poids d'une double

offense. Non, je vous aime; je vous aime avec un dévouement absolu; vous êtes la vie de mon âme et l'âme de ma vie... Mais ce que je dois vous dire, malgré le trouble où je suis, c'est que celle qui eût été hier votre esclave ne sera pas aujourd'hui votre épouse. Si hier vous n'osiez pas aspirer à ma main, et si cette hardiesse ne vous est venue qu'aujourd'hui; moi, de mon côté, je dois, dans votre intérêt, aujourd'hui, vous refuser. Riche et honorée, je ne me croyais pas digne de vous; je ne me flattais d'un tel bonheur que parce que je le souhaitais. Comment pourrais-je maintenant vous entraîner dans ma disgrâce? et ne dirait-on pas dans le monde que pour obtenir ma main vous avez attendu que je fusse déshonorée?

DON ALVAR.

Je le veux pour vous venger.

CLARA.

Je vous aime trop pour l'accepter.

DON ALVAR.

N'est-ce pas vous prouver ma tendresse?

CLARA.

N'est-ce pas vous montrer mon dévouement?

DON ALVAR.

Vous ne pourrez vous y refuser.

CLARA.

Je pourrai me donner la mort.

DON ALVAR.

Je dirai à don Juan que nous nous aimons.

CLARA.

Je lui dirai que vous êtes dans l'erreur.

DON ALVAR.

Quoi! c'est là votre constance?

CLARA.

Ainsi le veut l'honneur.

DON ALVAR.

Vous vantiez votre amour pour moi!

CLARA.

A présent je vous le prouve, et je jure, devant le ciel qui m'entend, je jure que jamais, non jamais, je ne donnerai à un homme le nom d'époux tant que mon honneur ne sera point rétabli dans son premier éclat.

DON ALVAR.

Eh! qu'importe, Clara, si mon épée...

BÉATRIX.

Voici mon maître. Il monte dans cet appartement avec d'autres cavaliers.

CLARA.

Cachez-vous, Alvar, dans cette pièce.

DON ALVAR.

Hélas!

CLARA.

Destin cruel!

Don Alvar se cache.

Entrent DON JUAN MALEC, DON ALONZO DE ZUÑIGA, LE CORRÉGIDOR, DON FERNAND DE VALOR, et d'autres cavaliers.

MALEC.

Clara?

CLARA.

Seigneur?

MALEC.

Ah! ma fille, dans quel chagrin je te revois! Entre un moment dans cet appartement.

CLARA.

Qu'est-ce donc?

MALEC.

De là tu pourras tout entendre.

Clara sort.

LE CORRÉGIDOR.

Don Juan de Mendoce est déjà renfermé dans l'Alhambra. Vous voudrez donc bien, jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée, demeurer prisonnier chez vous.

MALEC.

J'accepte volontiers cette prison, et m'engage à n'en point sortir.

DON FERNAND.

Vous n'y resterez pas long-temps. Comme les affaires d'honneur ne sont point du ressort de la justice, le seigneur corrégidor m'a permis de tenter un accommodement, et j'espère y réussir.

LE CORRÉGIDOR.

Seigneur don Fernand, un mot suffit pour arranger cette affaire : c'est qu'il n'y a point d'offense possible dans le palais du roi, pas plus que dans une salle de justice. Cela est reconnu, et cette considération doit tout terminer.

DON ALVAR, *bas, à Clara.*

Vous entendez?

CLARA.

Oui.

DON FERNAND.

Voici un moyen que j'imagine et qui me semble préférable à tout autre. Veuillez m'écouter.

MALEC, *à part.*

Pauvre honneur que celui qui a besoin de tels remèdes!

DON FERNAND.

Don Juan de Mendoce, cavalier aussi noble que vaillant, n'est *point encore* marié. Don Juan Malec, dans les veines duquel coule

le sang des rois de Grenade, a une fille non moins célèbre par son esprit que par sa beauté. Si don Juan Malec veut une satisfaction, personne, vous le savez, ne peut prendre en main sa vengeance que celui qui sera son gendre. Si donc Mendoce épousait dona Clara...

DON ALVAR, *à part*.

Ciel! qu'entends-je?

DON FERNAND.

Tout serait ainsi arrangé; car vous, don Juan, ne pouvant vous venger par vous-même, et celui qui vous a outragé entrant en partage de votre offense en devenant votre fils, il n'existe plus dès lors personne à qui vous puissiez demander satisfaction. En même temps Mendoce sera satisfait, parce que nul ne peut se venger de lui-même et se donner la mort. Ainsi se trouvera rétabli l'honneur de tous deux.

DON ALVAR, *bas, à Clara*.

Je vais répondre.

CLARA.

Au nom du ciel, restez là; vous me perdriez!

LE CORRÉGIDOR.

Cet arrangement me paraît convenir à tous deux.

MALEC.

Je crains encore un obstacle. J'ignore les sentimens de Clara.

CLARA, *à part*.

Le ciel vient remettre en mes mains la vengeance.

MALEC.

Je ne sais si ma fille voudra accepter pour époux un homme contre lequel elle a tant de motifs de haine.

Entre DOÑA CLARA.

CLARA.

Oui, mon père, je l'accepterai. Il importe peu que je vive dans la tristesse, pourvu que vous ne viviez pas dans le déshonneur. Si j'eusse été votre fils, j'aurais su, n'écoutant que le ressentiment le plus légitime, tuer ou mourir; étant votre fille, je dois satisfaire à mes obligations par le seul moyen qui soit en mon pouvoir. C'est pourquoi j'accorde ma main à Mendoce; et ainsi, mon père, je sauve votre réputation, et l'on dira que si je n'ai pu vous venger en tuant votre offenseur, j'ai rempli mon devoir en donnant pour vous ma vie.

LE CORRÉGIDOR.

Dans cette manière de raisonner l'on reconnaît votre esprit

DON FERNAND.

Je ne doute point du succès. Écrivons ce qui a été convenu ici, et je le porterai à Mendoce.

LE CORRÉGIDOR.

Vous et moi nous l'accompagnerons.

MALEC, *à part.*

Pendant ce temps nous pourrons préparer l'insurrection.

DON FERNAND.

Grâces à mes soins, j'espère, tout cela finira bien.

Tous sortent, à l'exception de doña Clara.

CLARA.

Maintenant qu'ils se sont retirés pour écrire dans la pièce voisine, vous pouvez sortir, don Alvar.

Entre DON ALVAR.

DON ALVAR.

Oui, certes; je sortirai, et pour ne revoir jamais une âme aussi inconstante unie à un cœur si généreux. Ah! si je ne me suis point montré tout-à-coup, lorsque vous me frappiez d'un coup mortel, ce n'a pas été par égard, ce n'a pas été par contrainte... c'est que je n'ai pas voulu qu'une femme comme vous...

CLARA.

Ah! don Alvar, quel langage!

DON ALVAR.

Non, je n'ai pas voulu qu'on pût dire que moi j'avais aimé une femme qui, au mépris de ses sermens, offrait sa main à un homme dans le moment même où elle en avait un autre enfermé dans sa chambre.

CLARA.

Modérez-vous, Alvar; vous vous abusez. Bientôt je vous donnerai satisfaction.

DON ALVAR.

Il n'en est point pour de pareilles offenses.

CLARA.

Ne le croyez pas.

DON ALVAR.

Comment! n'ai-je pas entendu que vous étiez prête à épouser Mendoce?

CLARA.

En effet, je l'ai dit; mais vous ne savez pas dans quel dessein.

DON ALVAR.

Ce ne pouvait être que pour mon malheur. Cherchez maintenant à vous justifier. Mendoce a ôté l'honneur à votre père, et par lui vous me tuez.

CLARA.

Le temps, Alvar, le temps prouvera ma constance. L'avenir montrera que vous seul avez manqué à la foi jurée.

DON ALVAR.

Voilà bien de l'audace!... Quoi! n'avez-vous pas accordé votre *main à Mendoce?*

CLARA.

Oui.

DON ALVAR.

Dans un moment ne sera-t-il pas votre époux?

CLARA.

Jamais.

DON ALVAR.

Mais quel moyen?...

CLARA.

Ne m'interrogez pas.

DON ALVAR.

Un homme à qui vous accordez votre main ne sera pas votre époux!

CLARA.

Et si je ne lui donne ma main que pour le frapper!... Êtes-vous satisfait à présent?

DON ALVAR.

Non! car, voyez-vous, grand Dieu! mourir dans vos bras serait le sort le plus heureux, un sort préférable à la plus belle vie!... car, doña Clara, vos bras sont si beaux! Mais il n'aura pas un tel bonheur : c'est moi qui le tuerai.

CLARA.

C'est là votre amour?

DON ALVAR.

C'est mon honneur!

CLARA.

C'est là votre tendresse?

DON ALVAR.

C'est ma jalousie!

CLARA.

Entendez-vous? les voilà qui sortent.— Ah! que ne puis-je vous retenir près de moi!

DON ALVAR.

Ah! vous n'aurez point de peine à réussir.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une salle de l'Alhambra.

Entrent DON JUAN DE MENDOCE et GARCÈS.

MENDOCE.

La colère a toujours tort.

GARCÈS.

Vous êtes bien bon de vous justifier! vous avez très-bien fait de lui mettre la main dessus. Il serait plaisant qu'un nouveau chrétien, parce qu'il aurait des cheveux blancs, pensât pouvoir se jouer à un Gonçalès *de Mendoce!*

MENDOCE.

Il y a beaucoup d'hommes qu'une certaine fortune remplit d'o gueil, d'arrogance et de présomption.

GARCÈS.

C'est pour ces hommes-là que le connétable don Iñigo, dans u prévoyance admirable, portait toujours deux épées, l'une à sa cei ture, l'autre en guise de canne. Et comme on lui demandait un jo pourquoi ces deux épées : « C'est que, dit-il, il m'en faut une po ceux qui la ceignent également ; et celle qui me sert de bâton pour châtier un malotru insolent. »

MENDOCE.

Il montrait ainsi qu'un cavalier doit avoir deux sortes d'arn pour deux sortes de querelles. Cependant moi, au milieu de tou mes affaires, je n'ai d'armes d'aucune espèce. Prête-moi ton ép afin qu'à tout événement je ne me trouve point dépourvu, même prison.

GARCÈS.

La voici. Je me réjouis de me trouver auprès de vous en un n ment où je puisse vous servir si vous avez des ennemis.

MENDOCE.

Dans quel état, Garcès, reviens-tu de Lépante[1] ?

GARCÈS.

Comme un soldat fier du bonheur d'avoir, dans cette journée mortelle, combattu sous les ordres du rejeton de cet aigle d qui dans son vol sublime couvrait de ses ailes le monde entier

MENDOCE

Où en est le seigneur don Juan d'Autriche ?

GARCÈS

Satisfait du résultat de l'entreprise.

MENDOCE.

Cette victoire est-elle en réalité aussi glorieuse qu'on le préte

GARCÈS.

Veuillez me prêter votre attention. Déjà la sainte ligue...

MENDOCE.

Arrête. Je vois entrer une femme voilée.

GARCÈS.

Je joue de malheur. J'avais le plus beau jeu pour placer mon toire, et voilà qu'il retourne d'une figure qui me fera perdre partie.

Entre DOÑA ISABELLE, voilée.

ISABELLE.

Seigneur don Juan de Mendoce, permettez qu'une femme qui

[1] Il y a ici un anachronisme que Calderon a reproduit plusieurs fois dans le *de son drame*. Voyez la notice qui précède la pièce.

[2] Don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, était, comme on sait, fils natur *Charles-Quint*.

sirait savoir de vos nouvelles vienne vous demander à vous-même comment vous vous trouvez en prison.

MENDOCE.

Très-volontiers. — Laisse-nous, Garcès.

GARCÈS.

Cependant, seigneur, si c'était par hasard...

MENDOCE.

Va, ne crains rien ; j'ai reconnu la voix.

GARCÈS.

Alors je me retire.

Il sort.

MENDOCE.

Adieu.—Mes yeux et mes oreilles, charmante dame, me tiennent dans un doute égal. Si j'en crois mes yeux, vous ne paraissez pas ce que vous êtes; si j'en crois mes oreilles, vous n'êtes pas ce que vous paraissez. Veuillez, madame, détourner le léger voile qui couvre votre visage, et une fois que cette espèce de nuage ne vous dérobera plus à mes yeux, je pourrai dire qu'aujourd'hui j'ai vu le soleil se lever deux fois.

ISABELLE.

Pour que vous n'alliez point, seigneur don Juan, vous égarer dans de vaines suppositions, je me hâte de me découvrir. Il en coûterait trop à ma jalousie si vous pensiez devoir cette attention à une autre. Maintenant regardez.

Elle se découvre.

MENDOCE.

Quoi! c'est vous, Isabelle?—Vous chez moi! vous dehors dans ce costume!... Vous avez daigné venir?... Je ne pourrais sans présomption croire à un tel bonheur, et j'étais forcé d'en douter.

ISABELLE.

Depuis que j'ai appris ce qui s'était passé et votre arrestation, mon amour ne m'a pas accordé un moment de repos; et profitant de l'absence de mon frère, don Alvar Tuzani, je suis venue avec une seule femme que j'ai laissée ici à la porte. J'espère, don Juan, que vous ne douterez point de mon amour.

MENDOCE.

Non, adorable Isabelle, et en recevant une telle faveur, loin de me plaindre de mes disgrâces, je m'en réjouis; car je dois à ces disgrâces mêmes...

Entre INÈS.

INÈS.

Ah! madame!

ISABELLE.

Qu'est-ce donc, Inès?

INÈS.

Don Alvar, mon maître, vient d'entrer.

ISABELLE.

M'aurait-il reconnue malgré mon déguisement?

MENDOCE.

Encore une aventure!

ISABELLE.

S'il m'a suivie, je suis perdue!

MENDOCE.

Que craignez-vous? n'êtes-vous pas près de moi? Entrez là dans cette salle, et fermez la porte. S'il vient vous y chercher, soyez sûre qu'il n'y pénétrera qu'après m'avoir donné mille morts.

ISABELLE.

En quel péril je me trouve!... O ciel! protégez-moi, secourez-moi!

Elle s'enferme avec Inès.

Entre DON ALVAR.

DON ALVAR.

Seigneur don Juan de Mendoce, je voudrais vous parler en particulier.

MENDOCE.

Je suis seul.

ISABELLE, *à part.*

Comme il est pâle!

DON ALVAR.

Je puis donc fermer cette porte?

MENDOCE.

Comme vous voudrez. (*A part.*) L'affaire s'engage bien.

DON ALVAR.

Maintenant veuillez, je vous prie, m'écouter avec attention. J'ai appris tout-à-l'heure qu'on devait venir ici vous parler.

MENDOCE.

Il est vrai.

DON ALVAR.

Dans cette prison même.

MENDOCE.

L'on ne vous a pas trompé.

DON ALVAR.

Cette démarche est pour moi aussi pénible qu'offensante

ISABELLE, *à part.*

Peut-il parler plus clairement?

MENDOCE, *à part.*

Il sait tout.

DON ALVAR.

Aussi ai-je voulu précéder ici ces personnes, qui veulent tenter un accommodement auquel je ne saurais acquiescer, puisqu'il serait contre mon honneur.

MENDOCE.

Je ne vous comprends pas.

DON ALVAR.

Je vais m'expliquer plus clairement.

ISABELLE, *à part.*

Je respire! ce n'est pas moi qu'il cherche.

DON ALVAR.

Le corrégidor ainsi que don Fernand de Valor, parent de don Juan Malec, veulent accommoder votre affaire avec lui. Je dois, moi, m'y opposer. Quels sont mes motifs pour agir ainsi? J'en ai beaucoup, et des plus graves; mais je n'en dois compte à personne. Enfin, en admettant même que ce ne soit de ma part qu'un caprice, une fantaisie, je voudrais savoir si un cavalier si brave avec les vieillards serait aussi brave avec un jeune homme; et à cet effet je viens vous proposer que l'un de nous tue l'autre.

MENDOCE.

Vous m'eussiez rendu service de me déclarer sur-le-champ le sujet de votre visite. J'ai cru, au premier moment, qu'il s'agissait de quelque chose d'une toute autre importance, et vous m'avez causé une légère inquiétude. Mais enfin, comme il n'est pas dans mes principes de refuser jamais la partie que vous m'offrez,—avant l'arrivée des négociateurs dont vous parlez, à la démarche desquels vous voulez mettre obstacle, — tirez l'épée.

DON ALVAR.

Je venais pour cela. Vous ne savez pas à quel point il m'importe d'en finir avec vous au plus tôt.

MENDOCE.

Eh bien! le champ est libre, commençons.

Ils se battent.

ISABELLE, *à part.*

Je tombe d'un malheur dans un autre... Voir combattre ensemble son amant et son frère, et ne pouvoir les séparer!

MENDOCE.

Quelle valeur!

DON ALVAR.

Quelle adresse!

ISABELLE, *à part.*

Hélas! je fais des vœux pour tous les deux; de chaque côté est ma vie, de chaque côté est mon honneur.

Don Alvar se heurte contre un fauteuil et tombe. Isabelle entre voilée, et retient Mendoce.

DON ALVAR.

Ce fauteuil m'a fait tomber.

ISABELLE, *voilée.*

Arrête, don Juan. (*A part.*) Mais qu'ai-je fait? Je n'ai pas été maîtresse de me contenir.

Elle s'éloigne.

DON ALVAR.

Vous auriez dû m'avertir qu'il y avait du monde ici.

MENDOCE.

Puisque c'était pour vous donner la vie, ne vous plaignez pas ; ce serait moi, au contraire, qui devrais me plaindre, puisque, cette personne vous protégeant, j'ai deux adversaires à la fois... Elle a eu tort de vous secourir ; je connais les lois de l'honneur, et votre chute étant l'effet du hasard, je vous aurais laissé relever.

DON ALVAR.

Je suis doublement obligé à cette dame, d'abord pour m'avoir sauvé la vie, et ensuite pour m'avoir rendu ce service avant qu'il me fût offert par vous ; ainsi, ne vous devant rien, mon courage est tout prêt à recommencer le combat.

MENDOCE.

Il ne tient qu'à vous, don Alvar.

Ils se battent.

ISABELLE, *à part.*

Que ne puis-je appeler du secours !

On frappe à la porte.

DON ALVAR.

On frappe !

MENDOCE.

Que faire ?

DON ALVAR.

Que l'un de nous tue l'autre; le survivant ouvrira.

MENDOCE.

C'est bien dit.

ISABELLE.

Et moi, je vais ouvrir pour qu'on entre.

MENDOCE.

N'ouvrez pas !

DON ALVAR.

N'ouvrez pas !

Isabelle ouvre.

Entrent LE CORRÉGIDOR et DON FERNAND.

Le Corrégidor retient Isabelle qui veut sortir.

ISABELLE.

Cavaliers, ces deux hommes que vous voyez là veulent se tuer.

LE CORRÉGIDOR.

Restez, madame ; puisqu'ils se battent devant vous, c'est vous sans doute, qui êtes la cause de leur combat.

ISABELLE, *à part.*

Hélas ! en voulant les sauver je me suis perdue !

DON ALVAR.

Je ne souffrirai point qu'une dame à qui je dois la vie se trouve dans une position fâcheuse ; et, d'ailleurs, il me suffira de dire l

vérité. L'amour n'était pour rien dans ce duel; comme parent de don Juan Malec, j'ai voulu le venger.

MENDOCE.

Cela est vrai; c'est par hasard que cette dame s'est trouvée chez moi.

LE CORRÉGIDOR.

Toute querelle devant cesser par les arrangemens dont nous sommes convenus, terminons tout cela sans qu'il y ait de sang versé; une victoire sanglante n'est à désirer pour personne. — Vous pouvez sortir, mesdames.

ISABELLE, *à part*.

C'est le seul événement heureux qui me soit arrivé.

Elle sort avec Inès.

DON FERNAND.

Seigneur don Juan de Mendoce, vos parens et les nôtres souhaitent que tout finisse en famille, et qu'une heureuse alliance mette un terme à ces différends. Si vous épousez doña Clara, qui est le phénix de Grenade...

MENDOCE.

Pardon, seigneur don Fernand; mais je vois beaucoup d'inconvéniens à ce que vous proposez. Puisque doña Clara est un phénix, qu'elle demeure en Arabie; dans les montagnes de Castille nous n'avons pas besoin de phénix... Mes parens auraient dû savoir qu'un homme de ma sorte ne se marie point pour rétablir l'honneur d'autrui, et qu'il ne convient pas de mêler le sang des Mendoce à celui des Malec, car ces deux noms réunis ne vont pas bien ensemble.

DON FERNAND.

Don Juan Malec est un homme...

MENDOCE.

Comme vous.

DON FERNAND.

Oui, sans doute, puisque, comme moi, il descend des anciens rois de Grenade; puisque, comme moi, il n'a pour ancêtres que des rois...

MENDOCE.

Eh bien! mes aïeux à moi étaient plus que des rois maures, car ils étaient montagnards[1].

DON ALVAR.

Tout ce que dira à cet égard le seigneur don Fernand, je le soutiendrai l'épée à la main.

LE CORRÉGIDOR.

Ici il n'y a plus de magistrat, je redeviens purement cavalier.

[1] Après la bataille de Guadalète, après la conquête de l'Espagne par les Arabes, la jeune noblesse espagnole se réfugia dans les montagnes des Asturies, et, sous la conduite de Pélage, commença immédiatement l'œuvre de la délivrance. On comprend la fierté que peut inspirer à Mendoce une semblable origine.

J'étais zuñiga en Castille avant d'être corrégidor à Grenade je dépose le bâton de justice[1], et désormais, où et quand vou drez, vous me trouverez à côté de don Juan.

UN DOMESTIQUE.

Voilà du monde qui entre.

LE CORRÉGIDOR.

Contenons-nous... Je reprends mes fonctions. Don Juan meurez ici prisonnier.

MENDOCE.

Je vous obéirai en tout.

LE CORRÉGIDOR, *à don Fernand et à don Alvar.*

Vous deux, vous pouvez vous retirer.

MENDOCE.

Et si vous avez à demander quelque satisfaction...

LE CORRÉGIDOR.

Vous nous trouverez, don Juan et moi...

MENDOCE.

A l'endroit indiqué par vous...

LE CORRÉGIDOR.

Avec seulement la cape et l'épée.

Il sort avec Mend

DON FERNAND.

Et mon honneur peut supporter tant d'insolence!

DON ALVAR.

Et mon courage souffrirait cette insulte!

DON FERNAND.

C'est parce que je suis devenu chrétien qu'on m'outrage ai

DON ALVAR.

C'est parce que nous avons embrassé leur loi que le pouv nous protége plus!

DON FERNAND.

Vive Dieu! je ne serais qu'un lâche si je laissais impuni c front!

DON ALVAR.

Vive Dieu! je serais un infâme si je ne cherchais à me ven

DON FERNAND.

Que le ciel m'offre l'occasion...

DON ALVAR.

Que le sort me soit favorable...

DON FERNAND.

S'il ne m'est pas contraire...

DON ALVAR.

S'il daigne répondre à mes vœux...

[1] La vara.

DON FERNAND.

Je montrerai bientôt à l'Espagne ce que c'est que le bras des Valor.

DON ALVAR.

Je ferai en sorte que l'Espagne pleure l'épée des Tuzani.

DON FERNAND.

Vous m'avez entendu?

DON ALVAR.

Je pense comme vous.

DON FERNAND.

Maintenant que la langue se taise, le bras seul doit parler.

DON ALVAR.

Le mien est prêt comme le vôtre.

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le camp de don Juan d'Autriche au pied de l'Alpujarra.

Entrent DON JUAN D'AUTRICHE et MENDOCE, suivis d'un grand nombre d'Officiers et de Soldats espagnols.

Bruit de tambours et de trompettes.

DON JUAN.

Montagne rebelle qui par ta hauteur gigantesque, ton âpreté sauvage, ta structure étrange, fatigues de ton poids la terre, rétrécis les airs et sembles menacer les cieux ; infâme repaire de brigands ! dans ton sein se forment des foudres dont le bruit retentira dans tes vallons, et qui iront frapper par-delà les mers les Africains étonnés. Il est enfin venu le jour où doit être châtiée ta trahison ; je parais, et j'amène avec moi ma vengeance. Mon seul regret, c'est de commencer une entreprise dont je ne puis rien attendre pour ma gloire ; car punir de tels ennemis ce n'est pas vaincre, et ce n'est pas un grand honneur pour moi que de soumettre ou d'écraser une troupe de bandits et de voleurs. Ainsi donc les événemens qui vont suivre ne peuvent pas compter dans l'avenir pour ma renommée... Apprenez moi, Mendoce, l'origine de ce soulèvement.

MENDOCE.

Veuillez, monseigneur, m'accorder votre attention. — Cette chaîne de montagnes que vous voyez devant vous, illustre rejeton de l'aigle d'Autriche, c'est l'Alpujarra, forteresse sauvage, grossier retranchement des *Morisques insensés* qui voudraient aujourd'hui renouveler, *dans un intérêt* contraire, la tentative des montagnards astu-

riens[1]. Elle est difficile à cause de sa hauteur, impénétrable par son âpreté, inexpugnable par sa situation, et par les forces qu'elle renferme invincible. Elle a quatorze lieues de contour; mais, avec les détours, elle en aurait plus de cinquante; car au milieu de ses rochers elle contient des vallées qui l'embellissent, des champs d'une rare fertilité, des jardins d'un aspect charmant. Elle est peuplée d'un grand nombre de bourgs et de villages qui, au soleil couchant, paraissent des rocs travaillés, lesquels auraient roulé de ses sommets et seraient demeurés suspendus sur ses flancs. Les trois villes les plus considérables sont Berja, Gavie et Galère, places d'armes de leurs principaux chefs[2].—L'Alpujarra contient trente mille Morisques, sans compter les femmes et les enfans. Leurs troupeaux trouvent d'excellens pâturages; cependant ils ne mangent que peu de viande; ils se nourrissent plus volontiers de fruits frais ou desséchés et de plantes diverses, venus non seulement sur la terre fertile des vallons, mais sur les plus âpres rochers; car ils ont tant d'expérience et d'habileté dans tout ce qui concerne l'agriculture, que les pierres elles-mêmes, cultivées par leurs bras, deviennent fécondes. — Quant à l'origine de la rébellion, comme, malgré moi, je n'y ai pas été étranger, je vous supplie de permettre que je garde sur ce point le silence; et cependant ne vaut-il pas mieux que j'avoue que ce fut mon emportement qui en fut la première cause que de l'imputer à la sévérité des lois par lesquelles on aurait opprimé les Morisques? Plutôt que de voir accuser le gouvernement du roi, monseigneur, je préfère me déclarer coupable. Enfin, quel qu'en soit le motif, ou ma dispute avec Malec, ou le ressentiment qu'aurait eu Fernand de Valor lorsque, le lendemain de cet événement, l'alguazil-major s'approcha de lui au moment où il entrait au conseil et lui ôta une dague qu'il portait cachée sous ses vêtemens; ou bien, enfin, soit que les Morisques aient été poussés au désespoir par les ordres qui arrivaient journellement de la cour afin qu'on les tînt plus serrés, les choses en vinrent au point qu'ils résolurent de se révolter. A cet effet ils renfermèrent dans l'Alpujarra, avec leurs richesses, des armes et des munitions. Pendant trois ans on ne sut rien du complot; et certes il est étonnant et admirable que sur plus de trente mille hommes d'accord pour exécuter ce projet, pas un, durant tant de jours, par déloyauté ou par indiscrétion, n'ait révélé ou laissé pénétrer ce mystère. Combien l'on a tort de dire qu'un secret est en péril une fois qu'il y a trois personnes qui le savent! Il ne court aucun hasard, même entre trente mille personnes, lorsque chacune d'elles est intéressée à le garder. — Les commencemens de la révolte ou si vous voulez, les premières étincelles du redoutable in-

[1] *Voy. la note p. 237.*

[2] *Il n'existe aucun* point, en Espagne, d'où l'on puisse voir à la fois Galère et Berja, *éloignées de* vingt-cinq lieues l'une de l'autre

cendie qui devait s'allumer dans ces montagnes, furent des vols, des pillages d'églises, des violences, des assassinats et des sacriléges. Grenade, baignée dans son sang, suppliait le ciel de lui venir en aide au milieu de tant d'infortunes. La justice accourut d'abord pour faire tout rentrer dans l'ordre; mais les magistrats se virent repoussés; et alors, après les préparatifs nécessaires, échangeant leurs insignes pacifiques contre l'épée du soldat, ils durent opposer la force à l'insubordination, et ce qui n'avait été dans le principe qu'un acte de résistance, devint une guerre civile. — Le corrégidor fut tué. La cité, comprenant le danger, appela aux armes les Grenadins, et convoqua la milice du pays; cela ne suffit pas. La fortune, toujours amie des nouveautés, se déclara pour les rebelles, et des malheurs plus grands se joignaient chaque jour à ceux que nous avions déjà éprouvés. Nos craintes redoublèrent, leur orgueil redoubla en même temps, et le mal s'accrut de toutes parts. On sait maintenant qu'ils attendent des secours d'Afrique; et si ces secours arrivent, nos forces, obligées de se partager pour s'opposer à leur entrée, seront d'autant affaiblies. Il est même à redouter que leur succès n'amène des conséquences fâcheuses dans les autres parties de la monarchie : les Morisques de l'Estramadure, ceux de la Nouvelle-Castille et de Valence n'attendent peut-être pour se soulever que l'annonce d'une victoire. — Et pour vous montrer qu'à leur courage et à leur résolution ils joignent des connaissances politiques, je dois vous dire un mot de leur gouvernement; ce sont des renseignemens que nous tenons de quelques prisonniers... Ils eurent d'abord l'idée de se choisir un chef, et comme il y avait quelques difficultés sur le choix entre don Fernand de Valor et don Alvar Tuzani, qui ne lui est pas inférieur par la naissance, don Juan Malec maintint le bon accord en donnant la couronne à Fernand, à condition qu'il épouserait la charmante Isabelle, sœur de Tuzani. (*A part.*) Qu'il m'est pénible de rappeler le nom de ce Tuzani, lequel est presque roi puisque sa sœur est reine! (*Haut.*) Aussitôt que Valor fut couronné, la première chose qu'il ordonna, soit pour rompre plus complètement avec nous, soit pour satisfaire aux désirs des Morisques, ce fut l'abolition de nos cérémonies religieuses, ainsi que de tous les noms chrétiens; et pour donner l'exemple, il se fit appeler Aben-Huméya,* nom des rois de Cordoue, desquels il tire son origine. Il défendit, en outre, de parler d'autre langue que l'arabe, de porter d'autre costume que le costume africain, et de suivre d'autre culte que celui de Mahomet. Ensuite il fit la répartition de ses forces : Galère, la ville la plus rapprochée de vous, dont les remparts et les fossés ont été faits par la nature avec tant d'art qu'il est impossible de s'en rendre maître sans y perdre beaucoup de monde, Galère fut placée sous le commandement de Malec, père de Clara, aujourd'hui nommée Maléca. Il donna à Tuzani, Gabia la *Haute*, et lui-même il se tint à Berja, qui est en quelque sorte le

cœur d'où le mouvement se transmet à toutes les parties de ce colosse de pierre. Telle est, seigneur, autant que nous avons pu la pénétrer, la situation des choses; telle est l'Alpujarra, dont les sommets farouches paraissent prêts à se détacher pour se prosterner à vos pieds.

DON JUAN.

Vous avez parlé, don Juan, d'une manière digne des Mendoce et digne de vous, c'est-à-dire de manière à inspirer une double confiance. Mais quel est ce bruit de tambours?

MENDOCE.

Ce sont les troupes que l'on passe en revue à mesure qu'elles arrivent au camp.

DON JUAN.

Quelle est celle-ci?

MENDOCE.

Ce sont les milices de Grenade et de tous les pays arrosés par le Génil.

DON JUAN.

Qui les commande?

MENDOCE.

Le marquis de Mondéjar, comte de Tendilla, et gouverneur perpétuel de l'Alhambra.

DON JUAN.

Son nom seul fait trembler l'Africain. — Quel est cet autre corps?

MENDOCE.

Celui des Murciens.

DON JUAN.

Quel est leur chef?

MENDOCE.

Le grand Fajardo, le marquis de los Vélez.

DON JUAN.

Ses exploits ont répandu au loin sa renommée.

MENDOCE.

Cette milice qui arrive, seigneur, c'est celle de Baéza. Elle est sous les ordres d'un guerrier à qui l'on ne pourra jamais élever de statue qui dure autant que sa gloire : c'est don Sancho d'Avila.

DON JUAN.

Pour le louer dignement, il faut dire qu'il est le disciple du duc d'Albe, et qu'il a dérobé à ce grand maître le secret d'être toujours vainqueur.

MENDOCE.

La troupe qui s'approche est le vieux terce de Flandre, qui, pour *faire* cette campagne, est venu des bords de la Meuse à ceux du *Génil. Il pourrait* regretter la belle contrée qu'il a quittée, s'il n'é*tait venu dans* une contrée plus belle encore.

DON JUAN.

Qui le commande?

MENDOCE.

Un homme du plus rare courage et du plus noble cœur, don Lope de Figueroa.

DON JUAN.

On raconte mille choses de son courage et de sa brusquerie singulière.

MENDOCE.

Pour ceci il faut vous dire, monseigneur, qu'il est tourmenté de la goutte, et qu'il ne lui pardonne pas de gêner son activité dans le service des armes.

DON JUAN.

Je suis curieux de faire sa connaissance.

Entre DON LOPE DE FIGUEROA.

DON LOPE.

Vive Dieu! de ce côté-là, du moins, je ne le cède en rien à votre altesse, car il n'y avait que le plaisir de me voir à vos pieds qui pût me faire oublier la douleur que j'éprouve à cette jambe.

DON JUAN.

Comment vous trouvez-vous pour votre arrivée?

DON LOPE.

Comme un homme, seigneur, qui pour vous servir est venu de Flandre en Andalousie. Et, ma foi, puisque vous ne venez pas voir la Flandre, il faut bien que la Flandre vienne vous voir.

DON JUAN.

Puissé-je lui rendre un jour cette visite! — Nous amenez-vous de bons soldats?

DON LOPE.

Si bons, vive Dieu! que si l'Alpujarra était l'enfer, et que Mahomet y fût le général en chef de ces démons, il n'empêcherait pas mes soldats d'y monter, excepté toutefois ceux qui ont la goutte et qui ne pourraient pas escalader les rochers. Autrement, monseigneur...

UN SOLDAT, *du dehors*.

Arrêtez!

GARCÈS, *du dehors*.

Place, vous dis-je! il faut que je passe.

Entre GARCÈS, portant ALCOUZCOUZ.

DON JUAN.

Qu'est-ce donc?

GARCÈS.

J'étais de faction sur le penchant de cette colline, lorsque j'ai entendu *du bruit parmi* ces arbres. J'ai [illegible] découvrir qui ce

pouvait être, et j'ai trouvé ce chien qui était là en observation. Pensant que c'était un espion, je l'ai attaché avec la corde de mon mousquet, et je vous l'apporte afin qu'il vous dise, ou mieux, qu'il vous aboie ce qui se passe.

DON LOPE.

Voilà, vive Dieu! ce qué j'appelle un soldat. Est-ce que par ici ils sont tous taillés sur ce patron?

GARCÈS.

Est-ce que, par hasard, votre seigneurie s'imaginait que tous les bons soldats étaient en Flandre?

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Ah! ça aller mal, pauvre Alcouzcouz; votre gosier sentir la corde.

DON JUAN, *à Garcès*

Je vous connaissais déjà, mon ami. Ce n'est pas la première fois que je vous vois faire des traits de ce genre.

GARCÈS, *à part.*

Un compliment pour récompense! cela est commode, et cela ne ruine pas les princes.

DON JUAN.

Venez ici, vous.

ALCOUZCOUZ.

Vous, parler à moi?

DON JUAN.

Oui.

ALCOUZCOUZ.

Moi pas mériter tant d'honneur... moi très-bien ici.

DON JUAN.

Qui êtes-vous?

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Ici la malice être nécessaire. (*Haut.*) Alcouzcouz, un pauvre Morisque amené par force dans l'Alpujarrot[1], un vrai et bon crétin au fond du cœur, savoir la sainte éternité des crétins, le *Credo* et le *Salve regina*, le pain quotidien et les quatorze commandemens de l'Église. Parce que moi dire que moi être crétin, les autres me vouloir tuer; moi m'enfuir, et, en fuyant, moi tomber dans les mains de ce soldat. Si vous me donner la vie, moi dire à vous tous les secrets de la montagne, et vous mener en un lieu où vous entrerez sans résistance.

DON JUAN.

Le drôle ment sans doute... mais enfin, il n'est pas non plus impossible qu'il dise la vérité.

[1] Alcouzcouz écorche tous les noms :

.....Un Morisquilio,
A quien llevaron por fuerza
Al Alpujarro. . . . .

...NDOCE.

... parmi eux beaucoup de chrétiens. ...u'ils ont emmenée par force.

DON JUAN.

...ut, nous pouvons lui accorder une cer- ...cès le garde prisonnier.

GARCÈS.

...pte, monseigneur.

DON JUAN.

... s'il nous trompe ou non. — Don Lope, al- ...artiers, et nous déciderons de quel côté nous ...e siége.

MENDOCE.

...est essentiel; cette guerre a plus d'importance ...en avoir; car il est des entreprises — comme celle- ... — où il n'y a pas grand honneur à réussir, tandis ...rande honte à échouer, et l'on doit les conduire avec ...rudence, moins encore pour obtenir des succès que ...t éprouver de revers.

Ils sortent. Restent Garcès et Alcouzcouz.

GARCÈS.

...t t'appelles-tu?

ALCOUZCOUZ.

...e nommer Riz; moi étant chez les Mores Alcouzcouz, de- ...e Riz chez les crétins; car moi de potage morisque être de- ...otage espagnol.

GARCÈS.

...couzcouz, tu es mon esclave. Dis-moi donc la vérité.

ALCOUZCOUZ.

...olontiers.

GARCÈS.

N'as-tu pas dit au seigneur don Juan d'Autriche...

ALCOUZCOUZ.

Quoi! c'était celui qui était là tout-à-l'heure?

GARCÈS.

Que tu le mènerais dans les montagnes par des passages sûrs?

ALCOUZCOUZ.

Oui, maître.

GARCÈS.

Don Juan d'Autriche a, pour vous assujettir, les marquis de los Vélez et de Mondéjar, don Sanche d'Avila et don Lope de Figueroa; mais je voudrais bien que l'on me dût, à moi seul, l'entrée de ces montagnes. Conduis-moi donc, afin que je l'examine et la reconnaisse.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Moi mettre dedans ce brave crétin et m'en retourner dans l'Alpujarra. (*Haut.*) Venez avec moi.

21.

GARCÈS.

Attends-moi un moment. Il faut que je prenne ma pitance au corps de garde, où je l'ai laissée en allant faire ma faction. Je retourne la prendre; je l'emporterai dans un bissac, et afin qu'il n'y ait pas de retard, je mangerai chemin faisant.

ALCOUZCOUZ.

Comme il vous plaira.

GARCÈS.

Marchons.

ALCOUZCOUZ.

Saint Mahomet, toi être mon prophète, et si toi bien inspirer Alcouzcouz, Alcouzcouz aller vers toi à la Mecque.

SCÈNE II.

Un jardin.

Entrent DON FERNAND (ABEN HUMÉYA), DOÑA ISABELLE (LIDORA), une foule de Morisques, et des Musiciens.

DON FERNAND.

Sur le penchant de cette colline où la nature semble avoir réuni toutes les fleurs, afin qu'elles reconnaissent toutes la souveraineté de la rose, sur ces gazons verdoyans, ô mon épouse chérie! tu peux t'asseoir un instant. (*Aux Musiciens.*) Vous autres, chantez; voyons si la musique ne vaincra pas sa mélancolie.

ISABELLE.

Vaillant Aben-Huméya, dont le noble courage se verra bientôt couronné non pas seulement du chêne de l'Alpujarra, mais des lauriers ingrats qui ne croissent que dans la plaine, et qui bientôt dois soumettre à leur tour les Espagnols, ma mélancolie continuelle n'est point le mépris du bonheur que m'offrent ta grandeur et ton amour. C'est une disgrâce, une punition du destin : car la fortune est si capricieuse et si cruelle, qu'elle ne nous accorde jamais un bien sans nous en faire payer le prix par quelque mal. Oui, crois-le, mon chagrin n'a point d'autre motif. (*A part.*) Plût au ciel que ce fût la vérité! (*Haut.*) Et puisque le sort ne m'a envoyé cette mélancolie que pour me punir de mon bonheur, sans doute je ne cesserai jamais de l'éprouver, puisque je ne cesserai jamais d'être heureuse auprès de toi.

DON FERNAND.

Si telle est, en effet, la cause de ta tristesse, je ne pourrai jamais te consoler, ô ma chère Lidora! au contraire, ta tristesse croîtra chaque jour, car chaque jour verra croître ta puissance et mon amour. (*Aux Musiciens.*) Allons, chantez; célébrez sa beauté. La mélancolie et la musique furent de tous temps amies.

MUSICIENS, *chantant.*

O mon bonheur! ô ma joie!
Ne dites pas à qui vous êtes

Car à votre peu de durée,
Il se voit bien que vous êtes à moi.

Entrent MALEC, DON ALVAR (TUZANI), et DOÑA CLARA (MALÉCA).

CLARA.

O mon bonheur ! ô ma joie !
Ne dites pas à qui vous êtes...

DON ALVAR.

Car à votre peu de durée,
Il se voit bien que vous êtes à moi.

Les instrumens continuent de jouer pendant la scène suivante.

CLARA, *à part.*

Ce chant m'a pénétrée d'une indicible émotion.

DON ALVAR, *de même.*

Il me semblait que ces paroles renfermaient un triste présage.

CLARA.

Au moment où mon père venait traiter de mon mariage !

DON ALVAR.

Au moment où l'amour consentait enfin à exaucer mes vœux !

CLARA.

Bonheur que j'espérais, écoutez.

DON ALVAR.

Écoutez, désirs impatiens.

LES MUSICIENS, *chantant.*

Oui, à votre peu de durée,
Il se voit bien que vous êtes à moi.

MALEC, *à don Fernand.*

Seigneur, puisque l'Amour s'est toujours plu à mêler ses jeux aux jeux sanglans de Mars, je venais te prévenir que je marie enfin Maléca.

DON FERNAND.

Et quel est celui à qui tu accordes sa main ?

MALEC.

Ton beau-frère Tuzani.

DON FERNAND.

J'approuve fort cette union. Je sais leur tendresse mutuelle ; je sais qu'ils ne pourraient pas vivre l'un sans l'autre. Où sont-ils ?

Don Alvar et doña Clara s'approchent.

CLARA.

Me voici à vos pieds.

DON ALVAR.

Permets que je baise ta main.

DON FERNAND.

Non pas, viens dans mes bras. Et puisque d'après la loi de l'Alcoran, dont nous avons repris l'observance, il n'y a pour la consécration du mariage d autre cérémonie que la délivrance des arrhes, je désire que Tuzani les donne en ma présence à la belle Maléca.

DON ALVAR.

Tout ce que je puis t'offrir est indigne de toi, car rien au monde n'égale ton divin éclat. Aussi en te donnant des diamans, à toi qui es le soleil de ma vie, je ne fais que te rendre ce qui t'appartient. — Voici un Cupidon armé de ses flèches : même formé de diamans, Cupidon cède toujours à ton pouvoir. Les perles qui composent ce collier sont, dit-on, des larmes de l'Aurore : en te voyant, l'Aurore donnerait de nouvelles perles, parce que, jalouse de toi, elle en verserait des larmes. Cet aigle d'émeraudes qui, par sa couleur, indique mon espérance, te regardera d'un œil timide, se rappelant que l'aigle seul a le droit de regarder fixement le soleil. Cette chaîne de rubis servira à retenir tes cheveux : pour moi je n'en ai plus besoin ; j'ai désormais enchaîné la fortune. Enfin ce souvenir... mais non, ne l'accepte pas ; car tu conserveras, j'espère, le souvenir de Tuzani sans que lui-même le demande.

CLARA.

J'accepte les arrhes, Tuzani ; et, reconnaissante de ton amour, je te promets de les garder jusqu'à la mort.

ISABELLE.

Et moi, je vous fais mon compliment à tous deux sur cette union. (*A part.*) Hélas ! elle augmente encore mon déplaisir.

MALEC.

Allons, unissez vos mains comme vos âmes sont unies.

DON ALVAR, *à Clara.*

Laisse-moi me mettre à tes pieds.

CLARA.

Non, laisse-moi sur ton cœur.

DON ALVAR.

O bonheur !

CLARA.

O joie !

Au moment où ils unissent leurs mains on entend le bruit du tambour.

TOUS.

O ciel ! qu'entends-je ?

MALEC.

Ce bruit qui résonne dans ces montagnes comme le tonnerre, ce sont les tambours espagnols

DON ALVAR.

Qui jamais éprouva une telle disgrâce ?

DON FERNAND.

Que la fête soit suspendue jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe de nouveau.

DON ALVAR.

Hélas ! seigneur, ne le vois-tu pas ? Quoi de plus nouveau que mon bonheur ? Au moment où le soleil commençait à briller dans *mon ciel, les* armes de l'Espagnol viennent éclipser ses rayons,

Entre ALCOUZCOUZ, portant une besace.

ALCOUZCOUZ.

Grâces à Mahomet et à Allah, me voici enfin à vos pieds.

DON ALVAR.

D'où viens-tu donc, Alcouzcouz?

ALCOUZCOUZ.

Maintenant être tous réunis.

DON FERNAND.

Que t'est-il arrivé?

ALCOUZCOUZ.

Moi aujourd'hui être à mon poste, lorsque tout-à-coup arriver, comme en poste, un Espagnol qui me prendre par derrière. Avec deux autres, lui me mener vers don Juan qui est arrivé; moi, feindre le crétin, et dire croire en Dieu; alors eux point tuer moi, et moi rester captif du soldat, qui pourra bien s'en vanter. Lui, en cachette de ses camarades, me demander à moi le chemin de l'Alpojarra, et moi, pas bête, lui répondre que moi l'y conduire. Lui me donner à porter sa besace, où avoir mis son dîner, et puis tous deux entrer dans un petit sentier. Mais quand nous voir bien seuls, moi prendre mes jambes à mon cou et m'enfuir dans la montagne, et lui demeurer sans captif et sans dîner. Lui vouloir me suivre; mais une troupe de Mores être venue, et lui s'en retourner. Alors moi venir te dire que don Juan-qui-triche être tout près dans la campagne, et avec lui le grand marquis de Montèche, le comte de la Belette, le marquis de Luzbel, et celui qui dompte les soldats les plus flegmatiques, don Lope Figure-de-Roi, et enfin don Sanche-Devine [1]. Tous aujourd'hui marcher sur l'Alpojarra contre toi.

DON FERNAND.

Il suffit. (*Aux Morisques.*) Une semblable nouvelle est faite pour plaire à notre courage.

ISABELLE.

Déjà sur le penchant de cette haute montagne, derrière laquelle le soleil va éteindre sa clarté, on voit confusément descendre les escadrons armés qui foulent notre territoire.

MALEC.

Grenade a réuni tout ce qu'elle a pu de troupes pour cette expédition.

[1] Nous avons déjà remarqué que Alcouzcouz arrange à sa guise les noms propres comme il arrange la syntaxe.

E yo venir con aviso
De que yá muy cerca dexo
Don Juan de Andustria en campaña
A quien decir que acompaña
El gran marques de Mondejo
Con el marques de Luzbel,
Y el que frematicos doma
Don Lope Figura-Roma,
Y Sancho-devil con el, etc., etc.



DON FERNAND.

Le monde, et même plusieurs mondes, seraient peu pour nous vaincre, alors même que celui qui marche sur notre impénétrable retraite serait le fils de Mars au lieu d'être celui de Charles-Quint. Qu'ils couvrent d'apprêts militaires la chaîne entière de ces montagnes, ces montagnes seront leurs tombeaux, et ces rochers leur serviront de monumens funèbres. Et puisque enfin la fortune nous offre l'occasion de les combattre, qu'ils nous trouvent sous les armes, prêts à lutter contre toutes leurs forces. Pour cela, que chacun retourne à son poste. Toi, Malec, à Galère; toi, Tuzani, à Gabia; moi, je reste à Berja. Que celui de nous sur qui le destin fera tomber le premier choc des chrétiens compte sur la protection d'Allah, car c'est la cause d'Allah que nous défendons. Retourne à Gabia, mon cher Tuzani, et ces fêtes qu'attend ton amour impatient, nous les célébrerons après la victoire.

Tous sortent, excepté don Alvar, doña Clara, Alcouzcouz et Béatrix (Zara).

CLARA.

O mon bonheur! ô ma joie!
Ne dites pas à qui vous êtes.

DON ALVAR.

Car à votre peu de durée,
Il se voit bien que vous êtes à moi.

CLARA.

Félicités trompeuses,
Qui expirez avant de voir le jour.

DON ALVAR.

Roses cueillies avant le temps,
Fleurs tombées avant le jour,

CLARA.

Si fanées et flétries,
Vous tombez au premier souffle,

DON ALVAR.

Ne dites point que vous donnez le bonheur,

CLARA.

Puisqu'on ne peut vous posséder.

DON ALVAR.

Non, non, mon bonheur, ma joie,
Ne dites pas à qui vous êtes.

CLARA.

Car à votre peu de durée
Il se voit bien que vous êtes à moi[1].

DON ALVAR.

Dans un si grand ennui, j'ose à peine, chère Maléca, t'adresser la

[1] Nous avons cru devoir abréger cette espèce de *duo*, qui ne peut avoir de charme qu'écrit en vers espagnols, et par Calderon.

parole. Hélas! au moment où l'amour me promettait la victoire la plus douce et la plus désirée, voilà encore mon espoir ajourné. Aussi dois-je me taire, car ma bouche serait impuissante à t'exprimer les sentimens qui agitent mon cœur.

CLARA.

Oui, mon ami, garde le silence; il convient mieux à une situation aussi triste. Et d'ailleurs à moi-même il me serait difficile de t'entendre; car mon esprit, préoccupé de mes chagrins, pourrait difficilement prêter son attention à tes paroles. Quelle infortune que la nôtre, puisqu'elle nous refuse, à toi de me donner, à moi d'écouter des consolations!

DON ALVAR.

Le roi m'envoie à Gabia lorsque tu restes à Galère; et l'amour, vaincu par l'honneur, cède en gémissant à sa puissance. Demeure donc ici, ô mon épouse! sous la protection paternelle; et fasse le ciel que l'ennemi qui nous menace tourne ses forces contre le pays où je vais, en respectant les lieux que tu habites!

CLARA.

Ainsi donc je ne te verrai plus jusqu'à la fin de cette guerre?

DON ALVAR.

Non pas! je viendrai te voir toutes les nuits. Les deux places ne sont séparées que par une distance de deux lieues. Cette distance, mon amour la franchira rapidement.

CLARA.

Oui, je sens moi-même que des obstacles plus grands encore ne pourraient pas arrêter l'amour. Moi, chaque soir je t'attendrai sur le haut du rempart.

DON ALVAR.

Et moi, sûr de ta tendresse, j'irai tous les soirs à l'endroit indiqué... Adieu... Mais en nous séparant, donne-moi un baiser pour gage de ta foi.

On entend un bruit de tambours

CLARA.

Hélas! voilà le tambour qui résonne de nouveau.

DON ALVAR.

Quel contre-temps!

CLARA.

Quelle disgrâce!

DON ALVAR.

Quel ennui!

CLARA.

Quel chagrin!

DON ALVAR.

C'est donc là aimer?

CLARA.

C'est mourir.

DON ALVAR.

Hélas! l'amour n'est qu'une pénible mort.

Ils sortent. Alcouzcouz reste avec Beatriz.

BÉATRIX.

Puisque nous voilà seuls, approche, Alcouzcouz.

ALCOUZCOUZ.

Cette amabilité, ma petite Zara, être pour le bissac ou pour mo

BÉATRIX.

Quoi! toujours le même!... toujours sans souci lorsque tout monde est dans la tristesse! —Ecoute.

ALCOUZCOUZ.

Cette gentillesse, ma petite Zara, être pour moi ou pour le bissac?...

BÉATRIX.

C'est pour toi. Mais puisque tu manques ainsi des égards que t dois à mon amour, je veux voir ce qu'il y a dans le bissac.

ALCOUZCOUZ.

Alors la chose être claire. C'était pour lui et non pour moi.

BÉATRIX.

Quoi! voilà du porc! tu ne crains pas de porter cela avec toi? — Ciel! que vois-je? du vin!... — Tout ce que tu as là, Alcouzcouz, est du poison. Je ne veux ni le toucher ni le voir; et toi, prends garde; tu es perdu pour toujours si tu en goûtes.

Elle sort.

ALCOUZCOUZ, *seul.*

Tout cela être du poison! — Oui, il faut le croire, Zara le dit, et Zara se connaître en poison. Puis Zara l'avoir vu, et Zara, qui est si gourmande, n'avoir pas voulu le goûter... oh! oui, c'est du poison.—Le crétin, sans doute, avoir voulu tuer Alcouzcouz... Oh! le vilain! Mais le grand prophète Mahomet m'avoir délivré parce que moi lui offrir d'aller à la Mecque voir son jambon. *(Bruit de tambour.)* Bon! encore le son de ces damnés tambours! et puis toute la montagne pleine de soldats! Moi courir vers Tuzani. — Y a-t-il quelqu'un ici qui vouloir de mon poison [1]?

Il sort.

SCÈNE III.

Le camp de don Juan.

Entrent DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DE MENDOCE, et des Soldats.

MENDOCE.

De ce point où nous sommes on reconnaît mieux les positions, surtout en ce moment où le soleil, sur son déclin, nous permet de contempler plus long-temps les objets. La ville qui est à main

[1] *Aver alguien por aì*
Que querer de este veneno?

Il est très-probable que ces paroles du gracioso s'adressaient aux spectateurs.

droite sur un rocher d'où, depuis des siècles, elle semble toujours prête à tomber, c'est Gabia. A gauche, c'est Berja, dont les tours se confondent avec les rochers au milieu desquels elle est située. Enfin, devant nous est Galère, à laquelle on a sans doute donné ce nom à cause de sa ressemblance avec un vaisseau ; et en effet, à voir la forme de cette ville, et pour peu qu'on laisse aller son imagination, on se figure qu'elle va se mouvoir parmi la verdure et les fleurs.

DON JUAN.

Il nous faut assiéger l'une de ces deux dernières places.

DON LOPE.

Allons, et décidons bien vite par laquelle il nous faut commencer. Et puis, vite, la main à l'œuvre. Ici, heureusement, les jambes ne sont pas nécessaires.

DON JUAN.

Que l'on fasse venir le Morisque qui fut pris l'autre jour, et nous saurons bientôt s'il a dit la vérité. Où est Garcès, à qui je l'ai donné à garder?

MENDOCE.

Je ne l'ai pas revu depuis.

GARCÈS, *du dehors*.

Hélas!

DON JUAN.

Voyez ce que c'est.

Entre GARCÈS blessé.

GARCÈS.

C'est moi qui arrive à vos pieds demi-mort.

MENDOCE.

C'est Garcès.

DON JUAN.

Que s'est-il passé?

GARCÈS.

Daignez, monseigneur, me pardonner ma faute en faveur de l'avis que je viens vous donner.

DON JUAN.

Parlez.

GARCÈS.

Ce Morisque que vous me donnâtes à garder avait dit à votre altesse qu'il venait dans le dessein de vous livrer l'Alpujarra. Désireux de connaître le passage et d'y pénétrer le premier, afin de pouvoir vous y servir de guide (c'était là ma seule ambition), je lui ordonnai de m'indiquer ce sentier. Je le suivis seul au milieu de ce labyrinthe de précipices. Mais à peine nous fûmes-nous engagés entre deux haies de rochers, qu'il partit rapidement, poussa un cri, et à ce cri accourut une troupe de Mores, lesquels, comme des chiens qu'ils sont, s'élancèrent tous ensemble [illegible] isolée

qu'ils voyaient devant eux. Toute défense fut inutile. Enfin, blessé et sanglant, je cherchais dans la montagne un bois qui pût me cacher de ses feuilles, lorsque je vis sous les murs de Galère, où j'arrivais en ce moment, l'entrée d'une grotte étroite et sombre, ouverture du rocher sur lequel la forteresse est assise. Je me jetai dans cette grotte; et les Morisques, soient qu'ils ne m'aient point vu, soit qu'ils m'aient cru mort, me laissèrent. C'est ainsi que j'ai pu reconnaître la place : Galère est minée par la main du temps, qui est pour les rochers le plus habile ingénieur, et en l'enveloppant vous pourrez faire sauter ses remparts, si nous parvenons, comme je l'espère, à nous emparer de cette grotte. Vous éviterez ainsi les longueurs d'un siége. Pour moi, si vous m'accordez la vie, que ma faute a mérité de perdre, je vous promets en retour celle de tous les habitans de Galère. Rien n'arrêtera ma vengeance, rien n'arrêtera mon épée ni ma rage. Je serai sans pitié pour les enfans, sans respect pour les vieillards, et, ce que je puis dire de plus, sans égard pour les femmes.

DON JUAN.

Qu'on l'emmène et que l'on prenne soin de ses blessures. (*Garcès sort.*) Don Lope, je regarde comme d'un excellent présage d'avoir ces renseignemens sur Galère. Dès le premier jour où l'on m'a dit que l'Alpujarra contenait une place de ce nom, j'ai eu envie de l'assiéger, pour voir si je serais aussi heureux avec les galères de terre ferme que je l'ai été avec celles de la mer.

DON LOPE.

Eh bien! pourquoi attendre?... Allons sur-le-champ occuper les postes. C'est le moment le plus favorable; nous pourrons, grâces à la nuit, nous approcher sans être vus. (*A un Soldat.*) Que mon terce se mette en marche sur Galère.

UN SOLDAT.

A Galère! Faites passer le mot d'ordre.

UN AUTRE SOLDAT.

A Galère!

TOUS.

A Galère! à Galère!

DON JUAN.

O ciel! accorde-moi dans ces montagnes le même succès que tu m'as accordé sur les eaux, et que la renommée, racontant mes exploits aux âges futurs, leur apprenne que je remportais vers le même temps deux victoires, mais qu'on ne saurait dire laquelle fut la plus belle, de celle que je remportai sur les flots de Lépante, ou de celle que je remportai dans les montagnes de l'Alpujarra.

SCÈNE IV.

Devant les murs de Galère.

Entrent DON ALVAR et ALCOUZCOUZ.

DON ALVAR.

Alcouzcouz, je confie à tes soins ma vie et mon honneur; car si l'on apprenait que j'ai quitté Gabia pour venir ici, je perdrais tout à la fois l'honneur et la vie. Garde ma jument; je ne fais qu'entrer dans ce jardin, et je reviens aussitôt. Il nous faut être de retour à Gabia avant qu'on s'y soit aperçu de notre absence.

ALCOUZCOUZ.

Toujours prêt à te servir, bien que tu ne m'aies pas laissé le temps d'aller déposer à mon logis cette besace. Moi rester sans bouger à mon poste.

DON ALVAR.

Si tu t'éloignais seulement de trois pas, vive le ciel! je te tuerais de ma main.

DOÑA CLARA entr'ouvre une porte.

CLARA.

Est-ce toi?

DON ALVAR.

Quel autre pourrait venir à ce rendez-vous?

CLARA.

Entre à l'instant. Si tu t'arrêtais sur le rempart on pourrait te reconnaître.

Ils sortent.

ALCOUZCOUZ, *seul.*

Vive Allah! moi prêt à dormir. Attendez; moi n'être pas à vos ordres, seigneur Sommeil. — Il n'y a pas de pire métier que celui d'Alcahuète[1]. Dans les autres métiers on travaille pour son propre compte; dans celui-ci on ne travaille que pour autrui... Holà! ho! jument! — Revenons à mon histoire pour chasser le sommeil... Le cordonnier faire parfois des souliers pour lui; parfois le tailleur se couper un habit; enfin de temps en temps le cuisinier goûter ses ragoûts, et le pâtissier manger ses pâtés... seul l'Alcahuète ne rien faire pour soi : lui assaisonner le plat et point le manger; coudre l'habit et point le revêtir. — Holà! ho! Holà! ho! jument!... La voilà partie! Holà, jument, reviens; fais ce que moi demander à toi, et moi faire pareillement la première chose que toi demander à moi. — Impossible de la rattraper. Ah! pauvre Alcouzcouz! belle besogne que tu as faite là pour le retour de ton maî-

[1] L'*Alcahuete*, dont il est souvent question dans les plaisanteries des graciosos, était « *Ce qu'à la cour on nomme* ami du prince »

tre. Il me tuera, c'est sûr ; car à présent lui ne pouvoir plus arriver à temps à Gabia. – Moi me figurer que lui reparaître ici et me dire : « Alcouzcouz, mon cheval ? — Maître, moi pas l'avoir. – Qu'en as-tu fait ? — Moi, maître, lui s'est échappé. — Par où ? — Par ces montagnes. — Toi mourir. » Et puis, v'lan, moi être enfoncé avec un coup de dague dans le cœur. — Eh bien ! Alcouzcouz, s'il faut mourir, mieux vaut choisir sa mort. Au lieu de l'acier prenons le poison ; la mort être plus douce. Avalons. (*Il tire une outre de sa besace et boit.*) Meilleur mourir ainsi ; au moins le mort n'être pas baigné dans son sang... Comment te va ? pas trop mal... Le poison n'être pas assez fort, et moi en prendre encore un peu. (*Il boit.*) Déjà moi brûler... l'estomac tout en feu... Pour mourir plus vite du poison, prenons-en encore un peu. (*Il boit.*) Bon ! le voilà qui me ravage. Je sens ses effets. Mes yeux se troublent, ma tête s'embarrasse, ma langue s'épaissit... mais puisque moi mourir, moi achever le poison ; car moi pas assez méchant pour vouloir empoisonner les autres... Mais quoi ! où donc être ma bouche ? moi ne la trouver plus.

On entend du bruit derrière la scène.

UNE VOIX, *dans le lointain.*

Sentinelles de Galère, aux armes !

ALCOUZCOUZ.

Qu'est-ce que cela ?... des éclairs !... Alors bientôt entendre le tonnerre.

Entrent DON ALVAR et DOÑA CLARA.

CLARA.

Seigneur, les sentinelles ont allumé les feux sur les tours.

DON ALVAR.

Sans doute les Espagnols, profitant de la nuit, auront marché sur Galère.

CLARA.

Pars, mon ami ; déjà toute la place est en mouvement.

DON ALVAR.

En vérité, ce serait à moi une belle action que de laisser ma dame dans une place assiégée !

CLARA.

Hélas !

DON ALVAR.

Ce serait un bel exploit que de fuir en ce moment !

CLARA.

Oui, ton honneur est à défendre Gabia ; c'est peut-être sur ce point que l'ennemi s'est porté. Cher Tuzani, songe à ton devoir.

DON ALVAR.

Quelle horrible situation ! D'un côté, c'est l'amour qui me retient ; de l'autre, j'entends l'honneur qui m'appelle.

CLARA.

N'écoute que l'honneur.

DON ALVAR.

Je les satisferai tous deux à la fois.

CLARA.

Par quel moyen?

DON ALVAR.

Je vais t'emmener avec moi. Si je me perds également, soit à rester, soit à partir, que mon honneur et mon amour courent en ce jour même fortune. Viens, partons; j'ai un cheval qui nous portera tous deux avec la rapidité du vent.

CLARA.

Que risqué-je avec mon époux? Je te suis.

DON ALVAR.

Holà! Alcouzcouz!

ALCOUZCOUZ.

Qui m'appelle?

DON ALVAR.

C'est moi. Donne-moi vite la jument.

ALCOUZCOUZ.

La jument?

DON ALVAR.

Dépêche; qu'attends-tu?

ALCOUZCOUZ.

Moi, attendre la jument; elle m'avoir dit qu'elle aller revenir.

DON ALVAR.

Où donc est-elle?

ALCOUZCOUZ.

Partie. Mais c'est une jument de parole, et elle revenir a l'instant.

DON ALVAR.

Vive Allah! traître...

ALCOUZCOUZ.

Vous, pas toucher moi! car moi être empoisonné, et moi par mon haleine tuer!

DON ALVAR.

Tu vas mourir, misérable!

CLARA, *voulant retenir don Alvar.*

Arrête!... (*Elle se blesse.*) Hélas!... ah! Tuzani.

DON ALVAR.

Qu'est-ce donc?

CLARA.

En voulant te retenir, je me suis blessée à la main.

DON ALVAR.

Sa vie va payer ce sang.

CLARA.

Au nom du ciel, épargne-le.

DON ALVAR.

Ta prière peut tout sur moi. — La blessure est-elle profonde?

CLARA.

Ce ne sera rien.

DON ALVAR.

Laisse-moi envelopper ta main de ce mouchoir.

CLARA.

Maintenant, tu le vois, je ne puis t'accompagner. Pars seul aujourd'hui. Alors même qu'on aurait mis le siége devant Galère, elle ne sera pas prise en un jour; et demain je vais avec toi.

DON ALVAR.

Dans cet espoir, j'obéis.

CLARA.

Qu'Allah te garde!

DON ALVAR.

Sans toi que ferais-je de la vie?

ALCOUZCOUZ.

Si toi vouloir mourir, moi avoir encore un peu de poison qui être fort doux.

CLARA.

Allons, adieu.

DON ALVAR.

Je pars désolé.

CLARA.

Et moi, je demeure affligée.

DON ALVAR.

Quelle est l'étoile funeste qui, suspendant toujours mon bonheur, s'interpose entre nous deux?

CLARA.

Quel est le sort ennemi qui, mettant obstacle à mes vœux, suscite deux fois une armée chrétienne pour troubler toute ma joie?

ALCOUZCOUZ.

Quel état que le mien! Tout le monde dire que le sommeil et la mort c'est la même chose... et c'est bien vrai, car moi savoir pas si moi être mort ou endormi.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Les environs de Galère.—Il est nuit.

Entre DON ALVAR. ALCOUZCOUZ dort étendu dans un coin du théâtre.

DON ALVAR.

Nuit sombre et froide, c'est à ton silence que mon espérance confie mes entreprises, mon amour son bonheur, mon âme sa victoire; car bientôt, plus brillante que les étoiles, et t'éclairant de sa vive clarté, Maléca, ma douce proie, se trouvera dans mes bras amoureux. Porté sur l'aile du désir, me voilà arrivé sous les murs de Galère. Que ce ravin profond, que la nature entoura sans art d'impénétrables labyrinthes, soit pour cette nuit l'asile de mon coursier fidèle; et puisque personne ne me voit, attachons-le à cet arbre, qui me le gardera mieux que ce misérable qui la nuit passée... Tout alarme un cœur amoureux. (*Il se heurte contre Alcouzcouz et chancelle.*) Oui, cet accident même m'inquiète, et je regarde comme un funeste augure, au moment où je veux m'approcher du rempart, que mon pied ait trébuché contre un cadavre. Tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai rencontré aujourd'hui, me remplit de tristesse, d'horreur et d'épouvante... Hélas! pauvre infortuné qui as trouvé ton tombeau au pied de la montagne! Mais non, heureux, heureux mille fois, toi que la mort a pour jamais affranchi des ennuis qui m'accablent!

ALCOUZCOUZ, *se réveillant.*

Qui marcher sur moi?

DON ALVAR.

Que vois-je? Qu'entends-je? Qui es-tu?

ALCOUZCOUZ.

Alcouzcouz, à qui toi ordonner de t'attendre avec la jument, et être resté ici sans que personne m'avoir vu. Il être bien tard pour retourner à Gabia; mais toujours les amans paresseux pour revenir.

DON ALVAR.

Que fais-tu ici, Alcouzcouz?

ALCOUZCOUZ.

Comment toi le demander, si moi t'attendre ici depuis que toi être entré par la poterne pour voir Maléca?

DON ALVAR.

A-t-on jamais vu!... Quoi! tu serais resté là depuis hier au soir?

ALCOUZCOUZ.

Pourquoi toi parler d'hier au soir? Moi m'être endormi tout-à-l'heure, après avoir pris du poison de peur que mon maître ne tuât moi à cause de l'escapade de la jument. Mais puisque la jument être revenue, et que moi n'être pas mort du poison, Allah soit loué, et partons!

DON ALVAR.

Que contes-tu là? Tu étais ivre la nuit passée.

ALCOUZCOUZ.

Oui, si le poison rendre ivre, moi l'avoir été. Moi avoir la bouche sèche comme pierre à fusil, et la langue comme amadou.

DON ALVAR.

Va-t'en; je ne veux pas qu'une autre fois ta sottise me fasse perdre mon bonheur. Hier je manquai, à cause de toi, l'occasion la plus heureuse: je ne veux pas, par mon imprudence, éprouver aujourd'hui la même disgrâce.

ALCOUZCOUZ.

Pas ma faute, à moi!... faute à Zara, qui m'avoir dit que c'était du poison, et moi m'avoir empoisonné pour mourir.

On entend du bruit.

DON ALVAR.

J'entends du monde qui vient de ce côté. — Càchons-nous en attendant qu'on soit passé.

Ils se cachent.

Entre GARCÈS avec d'autres Soldats.

GARCÈS.

Voici l'ouverture de la mine qui se prolonge sous le rempart. Approchez, approchez en silence; placez-vous, personne ne nous voit. — Voilà que j'ai mis le feu. Maintenant, éloignons-nous jusqu'à ce que le rocher éclate en nuages de fumée et de poussière. Puis, aussitôt après l'explosion, nous nous élancerons sur la brèche qu'elle aura faite, et nous nous y maintiendrons jusqu'à l'arrivée de nos camarades, qui sortiront, au moment convenu, de l'embuscade où ils sont cachés.

Ils sortent.

DON ALVAR.

As-tu entendu ce qu'il a dit?

ALCOUZCOUZ.

Moi, rien entendu.

DON ALVAR.

C'est sans doute une ronde qui parcourt la montagne, et j'ai dû me soustraire à ses yeux. Sont-ils partis?

ALCOUZCOUZ.

Vous pouvoir — voir.

DON ALVAR.

Approchons-nous du rempart. (*On entend comme le bruit d'une arme à feu.*) Qu'est cela ?

ALCOUZCOUZ.

Le canon avoir une bouche qui parler bien haut ; mais moi ignorer son langage. (*On entend l'explosion de la mine.*) O Mahomet ! protége-moi, et qu'Allah te le rende !

DON ALVAR.

On dirait que la terre entière vient d'être ébranlée sur les pôles qui la soutiennent.

DON LOPE, *du dehors.*

La mine a éclaté. Tous, tous, en avant ! à la brèche !

DON ALVAR.

Où suis-je, grand Dieu !... Comment ces montagnes ont-elles pu enfanter ces horribles volcans ?

ALCOUZCOUZ.

Moi n'aimer pas ce feu ni cette fumée [1].

DON ALVAR.

Hélas ! quel malheur ! quelle affreuse situation !... Déjà la ville est dans la confusion d'une alarme imprévue ; de tous côtés des hommes d'armes la parcourent, et peut-être bientôt sera-t-elle saccagée, renversée de fond en comble. Serais-je noble, serais-je amant, si je ne m'élançais point au milieu des flammes, en gravissant les débris de ces murs ? Qu'au milieu de ce désastre je puisse sauver la belle Maléca, peu m'importe ensuite la ruine de Galère et celle du monde entier !

Il sort.

ALCOUZCOUZ.

Moi n'être ni noble ni amant, si dans cette bagarre moi ne pas sauver Zara. Mais c'est un petit malheur de n'être ni amant ni noble. Moi d'abord sauver ma peau, et ensuite tant pis pour Galère et pour Zara !

Il sort.

SCÈNE II.

Sur les remparts de Galère.

Entrent DON JUAN DE MENDOCE, DON LOPE DE FIGUEROA, GARCES et des Soldats espagnols.

DON LOPE.

Point de quartier ! Qu'il ne reste pas âme qui vive ! Que tout soit mis à feu et à sang !

GARCÈS.

Je vais étendre l'incendie.

Il sort.

[1] Il y a ici une *grâce* d'Alcouzcouz qui est vraiment intraduisible. Comme son maître *prononce le mot volcanes* (volcans), il entend ou fait semblant d'entendre *alacranes (scorpions), et il lui dit :* Pourquoi parlez-vous de scorpions, lorsque, etc., etc.

UN SOLDAT.

Moi, je vais faire ma main dans le sac de la ville.

Il sort.

Entrent MALEC et des Morisques. Combat.

MALEC.

Vous avez renversé le rempart; eh bien! moi, je servirai de rempart à la ville.

MENDOCE, *à don Lope.*

Seigneur, c'est Malec, le gouverneur de Galère.

DON LOPE.

Rends-toi!

MALEC.

Moi, me rendre?

MALÉCA, *du dehors.*

Ah! mon père?... Ah! monseigneur!

MALEC.

C'est ma fille!... Ah! si je pouvais me partager, une moitié de moi-même volerait vers elle.

MALÉCA.

Un chrétien me tue.

MALEC.

Eh bien! que ceux-ci me tuent sans défense, et que ma vie et la tienne finissent en même temps.

DON LOPE.

Meurs, chien, et va porter mes complimens à Mahomet.

Après un combat acharné les Morisques sont repoussés, et l'on ne voit plus sur le théâtre que des chrétiens.

PREMIER SOLDAT.

Jamais on n'a fait plus beau butin. Que d'or! que de pierreries!

SECOND SOLDAT.

Pour cette fois me voilà riche.

GARCÈS.

Aujourd'hui rien n'échappe à mon épée; ni vieillard ni femme, je n'épargne personne. Mais je ne serai content que lorsque j'aurai retrouvé ce Morisque de l'autre jour.

DON LOPE.

Maintenant voilà Galère en flammes; retirons-nous avant que cet incendie ait fait venir du secours.

MENDOCE.

En retraite, soldats. Faites passer l'ordre.

SOLDATS.

En retraite!

Ils sortent.

SCÈNE III.

L'intérieur de la ville.

Entre DON ALVAR.

DON ALVAR.

A travers ces montagnes de flammes, à travers ces ruisseaux de sang, et foulant aux pieds les cadavres de mes frères, j'ai été entraîné par mon amour jusqu'à la maison de Maléca, maintenant toute ravagée par le fer et le feu. O épouse chérie! qu'es-tu devenue? Je tremble... Je suis arrivé trop tard... je n'aperçois personne.

MALÉCA, *du dehors.*

Hélas!

DON ALVAR.

Cette voix lamentable que les vents m'apportent, ces cris douloureux étouffés par la faiblesse, frappent mon cœur d'une émotion inconnue... Que vois-je? A la lueur sinistre de ces feux expirans j'aperçois une femme dont le sang paraît éteindre le funèbre incendie. C'est Maléca!... Ciel puissant!... sauvez-la ou tuez-moi.

Il sort, et rentre en portant MALÉCA, à demi nue et ensanglantée.

MALÉCA.

Soldat espagnol, qui n'as su être ni cruel ni pitoyable, puisque tu m'as blessée sans daigner terminer mes souffrances, frappe-moi encore une fois; je souffrirai moins par cette cruauté que par ta pitié imparfaite.

DON ALVAR.

Divinité infortunée, — car il est des divinités à qui le bonheur fut refusé sur la terre, — celui qui te tient entre ses bras ne veut pas te tuer. Non, non! je voudrais plutôt donner ma vie pour te sauver.

MALÉCA.

Oui, à ces mots, à ce langage, oui, je reconnais que tu es de sang africain. Eh bien! si mon sexe, si mon malheur me donnent quelque droit à ta pitié, accorde-moi une grâce. — A Gabia réside, en qualité de gouverneur, mon époux Tuzani; va, va sur-le-champ le trouver; porte-lui, en mon nom, un dernier embrassement; dis-lui que sa fidèle épouse, frappée par le fer d'un Espagnol qui a préféré à l'honneur les bijoux et les diamans, gît morte à Galère, baignée dans son sang.

DON ALVAR.

Maléca, ce dernier embrassement je n'ai pas besoin de le porter à ton époux... c'est lui-même qui le reçoit, — lui-même qui te le rend avec douleur. Hélas! mon désespoir ne m'abusait pas.

MALÉCA.

O mon bien! ta voix retient mon dernier soupir, ta voix répand sur mes derniers instans un enchantement plein de douceur. Laisse, laisse-moi t'embrasser encore, et que j'expire dans tes bras.

DON ALVAR.

Ciel puissant, elle meurt, et moi je vis!... Ah! pourquoi dit-on que l'amour fait de deux âmes une seule âme, de deux existences une existence unique? Oh! s'il en était ainsi, ô charme de mon cœur! tu vivrais comme moi, ou je serais mort avec toi!... Cieux qui voyez mes peines, forêts qui retentissez de mes plaintes, astres qui éclairez mes tourmens, vous avez donc permis que la plus belle lumière s'éteignît, que la plus belle fleur se flétrît, que la plus douce haleine s'arrêtât!... Que ceux qui connaissent l'amour voient en moi le comble de l'infortune. Je venais joindre mon épouse, cette nuit même devaient se réaliser les espérances qui depuis tant d'années flattaient mon amour; je viens, j'accours, et je la trouve baignée dans son sang!... Le lit nuptial que j'attendais s'est changé en un sombre tombeau, et dans cette couche funèbre je trouve un triste cadavre!... Dans cette horrible situation, je ne demande ni consolations ni conseils; je ne veux, pour m'inspirer, que mon désespoir. — O montagne de l'Alpujarra, vil théâtre de l'exploit le plus lâche, de la victoire la plus honteuse, de la gloire la plus infâme!... plût au ciel que jamais tes sommets, que jamais tes vallées n'eussent vu sur leurs rochers, n'eussent vu sur leurs rivages cette beauté infortunée!..... Mais que sert de me plaindre? le vent qui passe emporte au loin mes plaintes inutiles.

Entrent DON FERNAND DE VALOR, DOÑA ISABELLE et des Morisques.

DON FERNAND.

Vainement les flammes de Galère auront appelé notre secours: nous arrivons trop tard.

LIDORA.

Déjà ses rues et ses places ne sont plus qu'un monceau de cendres.

DON ALVAR.

Hélas! ne vous etonnez pas de vos retardemens; moi-même je suis venu trop tard.

DON FERNAND.

Je ne sais quel triste présage...

LIDORA.

Voyez cet objet déplorable...

DON FERNAND.

Ciel! qu'est-ce donc?

DON ALVAR.

C'est la peine la plus vive, la douleur la plus amère, l'infortune

la plus cruelle. Voir périr l'objet aimé, — le voir périr d'une mort aussi affreuse, c'est le plus grand des malheurs. — Maléca, mon épouse, — hélas ! impitoyable sort ! — est là, pâle, sanglante sous vos yeux ; une main sans pitié a percé son noble cœur ! — Vous êtes tous témoins, roi, et vous, mes amis, mes frères, du plus horrible sacrilége, du plus détestable forfait qu'un lâche ait pu commettre. Eh bien ! soyez aussi témoins, vous tous qui m'entendez, du serment que je fais d'en tirer la vengeance la plus terrible dont les annales de l'amour aient conservé la mémoire. Oui, je le jure devant cette beauté, je vengerai sa mort. Et puisque les Espagnols se retirent après cette glorieuse victoire, puisque l'on n'entend plus même dans le lointain le bruit de leurs tambours, toujours prompts à sonner la retraite, — moi je les suivrai ; je les suivrai jusqu'à ce que parmi tous ces soldats j'aie trouvé le barbare assassin, et que j'aie vengé sur lui, non pas la mort de celle que j'aimais, — je ne pourrais jamais la venger, — mais le plus affreux des crimes ; et alors le ciel qui a permis ce crime, le destin qui l'a voulu, la terre qui en a été le théâtre, oui, l'univers entier saura ce que c'est qu'un descendant des Arabes ; il saura que le trépas lui-même ne pourrait parmi nous séparer deux amans fidèles, et que dans un cœur africain l'amour vit encore après la mort.

Il sort.

DON FERNAND.

Attends ! arrête !

LIDORA.

Tu arrêterais plutôt la foudre.

DON FERNAND.

Enlevez le corps de cette malheureuse beauté. — Mais ne soyez pas effrayés en voyant cette nouvelle Troie, qui n'est plus pour la terre qu'un objet d'horreur. Morisques de l'Alpujarra, songez au sort que vous réservent d'impitoyables ennemis ; et comme votre roi Aben-Huméya, tirez l'épée pour la vengeance.

Il sort.

LIDORA.

Ah ! plût au ciel que ces montagnes dévastées par l'incendie s'écroulassent sur leurs fondemens, et se renversant les unes sur les autres, finissent d'un seul coup tant de malheurs !

SCÈNE IV.

Le camp des Espagnols.

Entrent DON JUAN D'AUTRICHE, DON LOPE DE FIGUEROA, DON JUAN DE MENDOCE, et des Soldats.

DON JUAN.

Galère est prise, ou pour mieux dire, elle est la proie de l'incendie, et elle semble un fragment détaché de la région du feu. Ne nous

arrêtons pas davantage. Demain, dès que l'aurore aura versé ces larmes brillantes qui en tombant dans la mer s'y transforment en perles précieuses, que toute l'armée prenne la route de Berja. Mon cœur ardent et indompté ne pourra goûter de repos que lorsque je verrai à mes pieds Aben-Huméya mort ou vaincu.

DON LOPE.

Si vous voulez, seigneur, faire de Berja ce que vous avez fait de Galère, vous pouvez compter sur nous, et vous n'avez qu'à donner l'ordre du départ. Mais si j'ai bien compris la volonté du roi, il n'est pas dans ses intentions de détruire des gens qui, après tout, sont ses vassaux; il ne veut de punitions que pour l'exemple, et il désire que les châtimens soient tempérés par le pardon[1].

MENDOCE.

Je suis de l'avis de don Lope; il faut, monseigneur, vous montrer tout à la fois sévère et pitoyable. Vous avez fait voir aux rebelles le châtiment, qu'ils voient aujourd'hui le pardon; que leur grâce témoigne de votre générosité. Tempérez votre rigueur; la clémence ajoutera à votre courage un nouveau lustre qu'il ne trouverait pas dans l'emploi de la force.

DON JUAN.

Mon frère m'ordonne, il est vrai, d'apaiser ces troubles; mais je ne sais point prier sans armes. Cependant, puisqu'il me laisse le pouvoir de pardonner et de punir, le monde me sera témoin que désormais je réserverai le châtiment à la révolte, aux prières le pardon. — Don Juan!

MENDOCE.

Seigneur!

DON JUAN.

Allez à Berja, où se tient Fernand de Valor, et dites-lui de ma part que je vais marcher sur cette place. Vous annoncerez publiquement et la grâce et la punition, le bien comme le mal. Vous lui direz que s'il se rend à quartier, j'accorderai une amnistie à tous les rebelles, avec liberté de revenir vivre parmi nous dans les mêmes fonctions et le même état qu'ils remplissaient auparavant; que pour aujourd'hui ma justice se contente de cette satisfaction; mais que s'il refuse de se soumettre, je soufflerai sur Berja les cendres de Galère.

MENDOCE.

Je vais exécuter vos ordres.

Il sort.

DON LOPE.

Jamais le sac d'une ville n'a rapporté plus de profit. Il n'est pas un soldat qui ne soit riche.

[1] *D'après l'histoire*, Philippe II n'était nullement disposé à tant d'indulgence. Le 10 *octobre 1569, il* avait donné l'ordre de faire la guerre à feu et à sang (*à sangre y fuego*).

DON JUAN.

Il y avait donc des trésors enfouis à Galère?

DON LOPE.

Croyez-en la joie des soldats.

DON JUAN.

Comme je serais bien aise d'offrir à ma sœur et ma reine quelques trophées de cette guerre, je vais faire acheter aux soldats les objets qui me paraîtront le plus dignes de lui être envoyés.

DON LOPE.

Dans la même intention j'ai fait moi aussi quelques emplettes. Permettez, monseigneur, que je vous offre ce collier de perles, que j'ai acheté d'un soldat qui l'avait gagné au jeu. Il serait difficile de trouver un cadeau plus convenable.

DON JUAN.

Ce collier est fort beau. Je ne le refuse pas, afin que vous-même ne refusiez pas plus tard quelque chose de moi. Il faut bien que je vous apprenne à recevoir, puisque vous m'apprenez à donner.

DON LOPE.

Ce que je désire le plus, monseigneur, c'est que vous usiez comme il vous plaira et du collier et de moi.

Entrent DON ALVAR et ALCOUZCOUZ; tous deux portent l'habit des soldats espagnols.

DON ALVAR.

Je n'ai voulu que toi, Alcouzcouz, pour compagnon et confident de mon entreprise.

ALCOUZCOUZ.

Vous avoir bien fait de vous confier à moi, quoique moi pas savoir ce que votre courage avoir entrepris. Mais chût! moi voir sa hautesse.

DON ALVAR.

C'est don Juan?

ALCOUZCOUZ.

Oui, ma foi!

DON ALVAR.

Je suis curieux de voir un homme d'un tel mérite et d'un si grand renom.

DON JUAN, *à don Lope.*

Comme toutes ces perles sont égales!

DON ALVAR.

Ah! maintenant je le regarderais avec une avide attention, alors même que tel n'eût pas été d'abord mon désir. Ce collier que tu vois dans ses mains, hélas! je le reconnais, c'est moi qui le donnai à Maléca.

DON JUAN.

Retirons-nous, don Lope. Comme ce soldat est demeuré saisi en me regardant!

DON LOPE.

Que voulez-vous? il n'y a rien là d'extraordinaire. Tous ce vous regardent font de même.

Don Juan et don Lope so

DON ALVAR.

Je demeure interdit et muet.

ALCOUZCOUZ.

Être seuls, nous, à présent, seigneur; et vous dire à moi quoi vous descendre de l'Alpujarra et venir ici.

DON ALVAR.

Tu le sauras bientôt.

ALCOUZCOUZ.

Moi savoir déjà que vous être ici, et en savoir assez pour pentir de vous avoir suivi.

DON ALVAR.

Et pourquoi?

ALCOUZCOUZ.

Vous écouter, moi parler. Moi avoir été ici l'esclave d'un espagnol, et si lui me voir, lui me tuer.

DON ALVAR.

Comment te reconnaîtrait-il? déguisés comme nous le sc et sous ce costume, nous pouvons traverser le camp sans ex moindre soupçon. Ils nous prendront pour deux des leurs, p nous n'avons plus rien de morisque.

ALCOUZCOUZ.

Oui, toi qui bien parler la langue, toi qui n'avoir pas é pouvoir passer pour Espagnol. Mais moi qui mal prononc qui avoir été captif, moi qui savoir pas porter le costume, co éviter le châtiment?

DON ALVAR.

En ne parlant qu'à moi. D'ailleurs personne ne fera atte un domestique.

ALCOUZCOUZ.

Et si quelqu'un demander à moi quelque chose?

DON ALVAR.

Ne réponds pas.

ALCOUZCOUZ.

Moi pouvoir pas ne pas répondre.

DON ALVAR.

Aie toujours présent à l'esprit le danger que tu cours.

ALCOUZCOUZ.

Mahomet seul pouvoir faire un muet d'un bavard comme

DON ALVAR.

Oui, je n'en puis douter, on m'accusera de folie, moi qui rateur idolâtre d'un astre pour toujours éclipsé, viens cher milieu de trente mille hommes un soldat que je ne connais

qu'aucun signalement ne peut m'aider à reconnaître. Mais qu'est-ce qu'une chose étrange de plus, là où il y a tant de choses étranges? Il ne m'est guère possible de parvenir à me venger, je l'avoue moi-même; mais je dois tenter ce qui n'est pas possible... J'ai déjà découvert un indice qui ne saurait me tromper, mais cependant je ne puis y croire d'une manière absolue : celui à qui j'ai vu le collier de perles est trop noble pour avoir souillé sa main dans le sang d'une femme; et il faut n'avoir ni noblesse ni valeur pour ne pas admirer la beauté, pour ne pas respecter la faiblesse. Ainsi donc ce premier indice est inexact. C'est un autre, oui, c'est un autre qui a été le lâche traître, le féroce assassin.

ALCOUZCOUZ.

Quoi! c'est pour cela que toi descendre de l'Alpujarra?

DON ALVAR.

Oui.

ALCOUZCOUZ.

Eh bien! alors nous pouvoir nous en retourner; car comment toi retrouver un homme sans le connaître?

DON ALVAR.

Peut-être n'y réussirai-je pas; mais, cependant, j'espère.

ALCOUZCOUZ.

C'est comme la lettre de la vieille : — « A mon fils Jean, habillé de brun, à Madrid. »

DON ALVAR.

Tout ce que je te demande, c'est de te taire.

ALCOUZCOUZ.

Moi, parler par signes à tout venant?

DON ALVAR.

Oui.

ALCOUZCOUZ.

O Allah! toi retenir ma langue.

Entrent DES SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

De cette façon le gain est bien partagé. Celui qui tient les cartes, quoiqu'il joue pour deux, doit avoir quelque avantage

DEUXIÈME SOLDAT.

Pourquoi ne partagerait-on pas le gain comme la perte?

TROISIÈME SOLDAT.

C'est juste.

PREMIER SOLDAT.

Écoutez. Moi je ne voudrais pas avoir de querelle avec des camarades pour des motifs d'intérêt. Qu'il y ait seulement un homme qui dise que c'est bien, et je me tais.

DEUXIÈME SOLDAT.

Le premier venu sera bon pour cela. (*A Alcouzcouz.*) Holà! soldat?

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Lui parler à moi; mais moi pas répondre. Pas si sot!

DEUXIÈME SOLDAT.

Vous ne répondez pas?

ALCOUZCOUZ.

Ah! hi! — Ah! hi!

PREMIER SOLDAT.

Il est muet.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Eux pas savoir la feinte.

DON ALVAR.

Le malheureux me perdrait si je le laissais faire. Allons à son aide. (*Haut.*) Cavaliers, excusez, je vous prie, mon domestique : il ne peut pas vous répondre, il est muet.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Moi, pas muet; mais en pareille circonstance, moi être pic, repic et capot,—et pas un mot.

PREMIER SOLDAT.

Il s'agit d'un point douteux sur lequel vous pourriez nous satisfaire mieux que lui.

DON ALVAR.

Je suis flatté que vous désiriez mon avis.

PREMIER SOLDAT.

Voici. Jouant pour mon camarade et pour moi, j'ai gagné contre de l'argent ce cupidon de diamans.

DON ALVAR, *à part.*

Ah! malheureux!... Ah! ma chère Maléca!.... tes joyaux de noces sont devenus les dépouilles de ta tombe!... Comment découvrir l'assassin, puisque les indices vont depuis le soldat jusqu'au prince?

PREMIER SOLDAT.

Maintenant que nous en sommes à partager le gain, j'ai voulu lui donner ce cupidon pour sa part; lui, il refuse en disant qu'il ne veut pas de bijoux. N'est-il pas juste cependant que, comme c'est moi qui ai gagné, j'aie quelque préférence dans le partage?

DON ALVAR.

Je veux mettre fin à votre discussion, puisque je suis arrivé à temps pour cela, et je vous achète ce joyau au prix pour lequel il a été mis sur ce jeu. Mais c'est à une condition : c'est que vous me direz d'abord de qui vous le tenez, afin que j'aie toute sécurité dans mon emplette.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tous les bijoux que nous jouons aujourd'hui peuvent s'acheter sans crainte : ils ont été pris sur ces chiens de Morisques dans le sac de Galère.

DON ALVAR, *à part.*

Et voilà, grand Dieu! ce que je dois entendre et supporter!

ALCOUZCOUZ.

Moi pouvoir pas le tuer!... et même moi pouvoir pas lui répondre.

PREMIER SOLDAT.

Je vais vous mettre en rapport avec celui qui l'a eu le premier. A telles enseignes que d'après son dire, il a enlevé ce bijou à une belle Morisque qu'il a tuée dans l'assaut.

DON ALVAR, *à part.*

Hélas!

PREMIER SOLDAT.

Venez; lui-même va vous conter cette histoire.

DON ALVAR, *à part.*

Je ne lui en donnerai pas le temps. Au premier mot, dès qu'il se sera fait reconnaître, je le frappe de mon poignard.

PREMIER SOLDAT.

Marchons.

UN SOLDAT, *du dehors.*

Arrêtez!

UN AUTRE SOLDAT.

Arrière!

On entend un cliquetis d'épées.

UN SOLDAT, *du dehors.*

Je le tuerai, dût le monde entier le défendre!

PREMIER SOLDAT.

Il s'est mis du côté de notre adversaire.

DEUXIÈME SOLDAT.

Eh bien! mon cher, tuons-le.

GARCÈS, *du dehors.*

Peu m'importe qu'ils soient tous contre moi! je puis me défendre contre tous.

Entrent GARCÈS et DES SOLDATS.

DON ALVAR.

Quoi! tous contre un!... c'est une lâcheté. Arrêtez-vous, soldats, ou, vive Dieu! je vous forcerai à vous arrêter!

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Le beau voyage!... Ne rien dire et se trouver dans des disputes!

UN SOLDAT.

Je suis mort.

Entre DON LOPE DE FIGUEROA.

DON LOPE.

Quel est donc ce tapage?

UN SOLDAT.

Il y a un homme de tué. Fuyons, qu'on ne nous arrête pas.

Ils sortent.

GARCÈS, *à don Alvar.*

Je vous dois la vie, soldat; je m'en souviendrai à l'occasion.

Il sort.

DON LOPE, *à don Alvar.*

Arrêtez!

DON ALVAR.

Je reste.

DON LOPE.

Donnez vos épées. (*A des Soldats.*) Désarmez ces deux hommes.

DON ALVAR, *à part.*

Ah! ciel! (*Haut.*) Que votre seigneurie veuille bien remarquer que je n'ai tiré l'épée qu'afin de mettre la paix, et que personnellement je n'étais pour rien dans la querelle.

DON LOPE.

C'est bien! je vous trouve l'épée à la main, et je vois un homme mort. Il suffit.

DON ALVAR, *à part.*

Je n'ai rien à dire pour ma défense. — Se peut-il que lorsque je venais pour tuer un homme, je me sois exposé à ce péril pour sauver la vie à un autre!

DON LOPE, *à Alcouzcouz.*

Et vous, vous ne donnez pas votre épée? Ah! vous parlez par signes, c'est bon!... Il me semble cependant que je vous ai déjà vu une autre fois, et que cette fois-là vous parliez. Que l'on mette ces deux hommes-là au corps de garde pendant que je poursuis les autres.

ALCOUZCOUZ.

Tout-à-l'heure deux choses affliger moi : la querelle et le silence. Maintenant, si moi pas me tromper, en voilà trois : la querelle, le silence, et la prison.

Ils sortent.

Entre DON JUAN D'AUTRICHE.

DON JUAN.

Que s'est-il passé, don Lope?

DON LOPE.

Il y a eu, monseigneur, une querelle dans laquelle un homme a été tué.

DON JUAN.

Si l'on ne punissait pas les délits de cette espèce, on verrait chaque jour mille meurtres. Il faut cependant que notre justice ne soit pas trop sévère.

Entre DON JUAN DE MENDOCE.

MENDOCE.

Je baise les pieds de votre altesse.

DON JUAN.

Eh bien! Mendoce, quelle nouvelle?... Que répond Aben-Huméya?

MENDOCE.

Arrivé devant Berja, j'ai fait sonner un appel de trompettes. A ce signal un drapeau blanc a été déployé; l'on m'a donné un sauf-conduit, et j'ai été mené devant le trône d'Aben-Huméya, je dirais mieux son ciel, puisque la charmante Isabelle Tuzani, aujourd'hui reine sous le nom de Lidora, y était assise avec lui. (*A part.*) Cruel amour! pourquoi donc avoir réveillé dans mon cœur des flammes que je croyais éteintes? (*Haut.*) Suivant l'usage de sa nation, il m'a fait asseoir sur un carreau, et fait rendre tous les honneurs qu'un ambassadeur peut obtenir d'un roi. Je me suis acquitté de ma mission. A peine le bruit s'est-il répandu dans la ville que votre altesse accordait un pardon général, que le peuple s'est précipité dans les rues et les places en donnant mille signes d'allégresse. Mais Aben-Huméya, plein d'un invincible orgueil, et, en outre, furieux de voir le contentement avec lequel la nouvelle d'un pardon général avait été reçue par le peuple, m'a donné cette réponse : « Je suis roi de l'Alpujarra. Si cet état est petit pour mon courage, bientôt j'aurai l'Espagne entière à mes pieds. Si tu ne veux pas voir don Juan périr dans nos montagnes, conseille-lui d'abandonner son entreprise ; et s'il est parmi nous quelque lâche qui veuille accepter l'amnistie que tu annonces, tu peux l'emmener avec toi pour servir Philippe : ce ne sera qu'un ennemi de plus, et la victoire n'en sera pas plus difficile. » Sur ce, il m'a congédié; et j'ai quitté l'Alpujarra en y laissant le peuple partagé en deux factions, dont l'une a pour cri de ralliement : « Espagne! » tandis que les autres invoquent le nom de l'Afrique ; de sorte que désormais la guerre la plus redoutable pour eux, la guerre civile est dans leurs murs.

DON JUAN.

Jamais un usurpateur ne peut avoir plus de force et de durée; car les premiers qui l'ont aidé à parvenir au trône sont les premiers qui l'abandonnent, quelquefois baigné dans son sang. Et puisque tel est aujourd'hui l'état de l'Alpujarra, que l'on marche sur Berja avant que ses habitans se soient entre-déchirés les uns les autres. Ne leur laissons pas le temps de se détruire eux-mêmes, afin que la gloire du succès soit à nous tout entière.

SCÈNE V.

L'intérieur du corps de garde.

Entrent DON ALVAR ET ALCOUZCOUZ, les mains liées derrière le dos.

ALCOUZCOUZ.

A présent que tous deux être seuls et que moi pouvoir parler, moi vouloir te demander, seigneur Tuzani, pourquoi toi avoir quitté l'Alpujarra et être venu par ici. Était-ce pour tuer ou pour *mourir?*

DON ALVAR.

Pour mourir après avoir tué.

ALCOUZCOUZ.

Toujours homme se repentir de s'être mis au milieu d'une querelle.

DON ALVAR.

Comme je ne me sentais pas coupable, je n'ai pas voulu me défendre ; sans quoi, avec le courage qu'il y a dans mon cœur, mille soldats ne m'auraient pas arrêté.

ALCOUZCOUZ.

Moi, pourtant, avoir parié pour les mille.

DON ALVAR.

Enfin j'ai perdu l'occasion de voir le lâche qui a pu se vanter d'avoir eu ces bijoux en tuant une femme.

ALCOUZCOUZ.

Ce n'être pas le pire. Le pire, c'est que l'on a envoyé chercher le confesseur. — Mais comment nous confesser, si n'être pas chrétiens?

DON ALVAR.

Puisque je dois périr, je veux du moins vendre cher ma vie.

ALCOUZCOUZ.

Qu'est-ce donc que toi vouloir faire?

DON ALVAR.

Tuer la sentinelle.

ALCOUZCOUZ.

Et comment, si toi n'avoir pas tes mains?

DON ALVAR.

Ne pourrais-tu pas avec tes dents délier ou déchirer la corde qui m'attache les mains par derrière? Ensuite je me servirai de mon poignard que je porte toujours sous la ceinture, et que j'ai heureusement soustrait aux recherches.

ALCOUZCOUZ.

Avec les dents! et par derrière! l'ouvrage n'être pas du tout agréable [1].

DON ALVAR.

Hâte-toi. Tu m'entends? Dénoue ou déchire.

ALCOUZCOUZ.

Oui, monseigneur.

DON ALVAR.

Ne t'inquiète pas. Je regarde si tu es observé.

ALCOUZCOUZ.

Fini. A votre tour.

DON ALVAR.

Je ne puis. On vient.

[1] *Por detras, y dientes! No*
Estar muy limpia la traza.

Littéralement, le mot *limpio* veut dire *propre*.

ALCOUZCOUZ.

Ainsi moi être toujours avec les mains attachées et la langue liée.

Entrent GARCÈS et UN SOLDAT. Garcès est enchaîné.

LE SOLDAT.

Ceux que vous voyez là, c'est votre camarade qui a si bravement tiré pour vous l'épée, et son domestique qui est muet.

GARCÈS.

Quoiqu'il me fâche de m'être laissé prendre, cependant je m'en console en songeant que j'aurai l'occasion de délivrer celui qui m'a sauvé la vie. Je me dénoncerai plutôt que de le laisser dans la peine. Vous, mon cher, veuillez, je vous prie, dire à monseigneur don Juan de Mendoce comme quoi je suis ici en prison, et que je désire qu'il m'accorde la faveur de venir me voir. Je veux le prier de demander ma grâce au seigneur don Juan d'Autriche. On ne me la refusera pas après les services que j'ai rendus.

LE SOLDAT.

J'irai le lui dire dès que j'aurai fini ma faction.

DON ALVAR, *à Alcouzcouz.*

Regarde, sans faire semblant de rien, quel est le nouvel hôte que le factionnaire vient de conduire ici.

ALCOUZCOUZ.

Moi le regarder tant qu'il plaira à vous. (*Reconnaissant Garcès.*) O ciel!

DON ALVAR.

Qu'est-ce donc?

ALCOUZCOUZ.

L'homme qui être arrivé là...

DON ALVAR.

Eh bien?

ALCOUZCOUZ.

Moi être rempli d'épouvante.

DON ALVAR.

Parle donc.

ALCOUZCOUZ.

Moi mourir de peur.

DON ALVAR.

Explique-toi.

ALCOUZCOUZ.

Il être le crétin de qui moi prisonnier et à qui moi voler le poison. Lui, sans doute, avoir appris que moi être ici. Mais lui l'avoir appris ou non, moi toujours cacher mon visage afin que lui pas me reconnaître.

Il se couche comme pour dormir

GARCÈS, *à don Alvar.*

Camarade, je suis affligé, [illegible] trouver là, car, [illegible]

me connaître et sans que je vous eusse jamais rendu service, vous m'avez sauvé la vie. Une seule chose pourrait me consoler, vive Dieu! c'est l'espoir que je ne vous serai pas inutile pour sortir de prison.

DON ALVAR.

Dieu vous garde!

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Mon homme le prisonnier être aussi celui de la querelle. Moi ne l'avoir pas reconnu dans la mêlée.

GARCÈS.

Soyez sans souci, cavalier. J'ai contracté envers vous une obligation sacrée, et je périrais plutôt que de vous voir puni pour un délit dont moi seul suis coupable.

DON ALVAR.

Je m'en rapporte à votre loyauté. Mais, s'il faut tout vous dire, ce qui m'inquiète, ce n'est pas ma prison; c'est qu'en intervenant dans votre affaire j'ai perdu l'occasion d'exécuter le dessein qui m'a conduit au camp.

LE SOLDAT.

Vous ne risquez la mort ni l'un ni l'autre. J'ai toujours entendu dire, et vous savez cela comme moi, que dans les événemens de ce genre, lorsqu'il y a plusieurs complices et qu'il n'y a qu'un homme blessé ou tué, et qu'il n'y a eu ni préméditation, ni trahison, l'on ne condamne à mort qu'un des accusés : le plus laid.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Pour avoir dit cela, lui, moi vouloir qu'il crevât.

LE SOLDAT.

Ainsi, aujourd'hui, de vous trois c'est le muet qui mourra.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Oui, cela être clair, comme si moi être plus laid que les deux autres!

GARCÈS.

Après le service que j'ai reçu de vous, oserai-je vous demander une nouvelle grâce?

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Quelle coutume baroque de faire mourir le plus laid!

GARCÈS.

Pourrais-je savoir à qui je dois la vie?

DON ALVAR.

Je ne suis qu'un soldat, et je suis venu ici en volontaire uniquement pour chercher un homme à qui j'ai à parler. Voilà ce qui m'a conduit au camp.

ALCOUZCOUZ, *à part.*

Le plus laid devoir mourir!

GARCÈS.

Il me semble que je pourrais vous donner quelques renseignemens *utiles. Comment* s'appelle votre homme?

DON ALVAR.

J'ignore son nom.

GARCÈS.

Dans quel terce sert-il ?

DON ALVAR.

Je l'ignore.

GARCÈS.

Quelle est sa figure, sa taille ?

DON ALVAR.

Je l'ignore également.

GARCÈS.

En ce cas, vous aurez un peu de mal à le découvrir, ne sachan ni son nom, ni son signalement, ni le corps dans lequel il doi servir.

DON ALVAR.

Eh bien ! sans savoir un mot de tout cela, j'ai déjà été au moment de le découvrir.

GARCÈS.

Ce ne sont pas des énigmes faciles à deviner que les vôtres. Mai ne vous inquiétez pas : son altesse, j'en suis sûr, m'accordera l vie ; car l'on m'a les plus grandes obligations : sans moi l'on ne serait pas entré à Galère ; et dès que nous serons libres, je vous aiderai à retrouver l'occasion que vous avez perdue, et comme votr obligé, je me tiendrai à vos côtés, soit pour le bien, soit pour l mal, vive Dieu !

DON ALVAR.

Ah ! c'est vous qui êtes entré le premier à Galère ?

GARCÈS.

Oui, malheureusement pour moi.

DON ALVAR.

Comment cela ? C'est, au contraire, une action dont vous devrie vous vanter.

GARCÈS.

C'est que depuis ce jour fatal, je ne sais quel destin contraire quelle mauvaise étoile me poursuit : tout ce que j'entrepreni tourne à mal ; il ne m'arrive que des malheurs.

DON ALVAR.

D'où vous vient cette idée ?

GARCÈS.

Que sais-je ? peut-être de ce que ce jour-là j'ai tué une Morisque, et le ciel s'en sera offensé parce que c'était vraiment une beaut céleste.

DON ALVAR.

Quoi ! elle était si belle ?

GARCÈS.

Oui.

DON ALVAR, *à part.*

Ah! épouse adorée! (*Haut.*) Comment cela vous arriva-t-il?

GARCÈS.

Le voici. — Étant un jour placé en sentinelle dans une forêt si obscure qu'il semblait que la nuit l'eût remplie de ses ténèbres, je pris un Morisque. Il serait trop long de vous dire comment le coquin me trompa et me conduisit au milieu des précipices, d'où il appela à grands cris ses frères de l'Alpujarra. Bref, je fus obligé de fuir; je me cachai dans une grotte, et vous saurez que ce fut là l'entrée de la mine au moyen de laquelle nous avons fait sauter la place. C'est moi qui indiquai la grotte à don Juan d'Autriche, moi qui fus de garde à la mine pendant la nuit, moi qui défendis l'entrée de la brèche jusqu'à l'arrivée des troupes, et moi enfin qui, comme la salamandre, pénétrai à travers les flammes jusqu'à une maison qui, sans doute, était la place d'armes des assiégés, puisqu'ils y avaient réuni toutes leurs forces. — Mais qu'avez-vous? il semble que mon récit vous fatigue et que vous n'avez pas de plaisir à l'écouter?

DON ALVAR.

Ce n'est rien; mes chagrins m'ont distrait un moment. Continuez.

GARCÈS.

J'arrivai enfin, plein de colère et de rage, à la maison de Malec, que je cherchais, en même temps que don Lope de Figueroa, honneur éternel de sa patrie, s'était emparé de l'Alcazar, déjà la proie des flammes. Le gouverneur ayant été tué, moi, qui tout en cherchant la gloire, n'oubliais pas le butin, — quoique l'honneur et le profit aillent rarement ensemble, — je parcourus toutes les salles, je pénétrai dans tous les réduits, et parvins enfin à une petite pièce, dernier asile de l'Africaine la plus belle que mes yeux aient jamais vue. Que ne puis-je vous la dépeindre! mais ce n'est pas le moment... Confuse et troublée de me voir, elle se réfugia derrière les courtines de son lit, comme si c'eût été les courtines d'une place, et s'en fit une sorte de rempart. — Mais il me semble voir des larmes dans vos yeux, et votre visage a pâli.

DON ALVAR.

Votre récit me rappelle une de mes disgrâces qui a beaucoup de rapport avec cet événement.

GARCÈS.

Allons, allons, soyez tranquille; l'occasion perdue se représentera : vous retrouverez votre homme au moment où vous y penserez le moins.

DON ALVAR.

Vous avez raison. Achevez.

GARCÈS.

Je la suivis. — Elle était si richement parée, elle était couverte

de tant de joyaux, qu'il semblait qu'elle attendît son amant et qu'elle se fût parée pour l'hymen. Moi, voyant tant de beauté, je désirai lui accorder la vie, pourvu que son cœur me promît sa rançon. Je voulus lui prendre la main, mais elle : « Chrétien, dit-elle avec une noble modestie, si c'est l'ardeur du gain qui t'attire en ces lieux, — car le sang d'une femme souillerait ton épée, — que ces bijoux satisfassent ta soif des richesses, et renonce à toute tentative sur un cœur qui renferme des mystères que lui-même ne connaît pas encore. » Je la pris dans mes bras...

DON ALVAR, *égaré.*

Arrête! arrête! que fais-tu, malheureux! (*Revenant à lui.*) Que dis-je!... je suis un insensé... Ce sont mes chagrins qui me troublent et m'entraînent... Achevez, votre récit me sera une distraction. (*A part.*) Ah! je le hais plus encore pour son audace que pour son crime.

GARCÈS.

Croyant sa vie et son honneur menacés, elle poussa des cris. Des soldats accoururent. Moi alors, jugeant que j'avais perdu l'un des prix de mon audace, je voulus du moins conserver l'autre et ne pas entrer en partage avec les soldats qui venaient. Aussi mon amour se changeant en vengeance, — la passion nous emporte si rapidement d'un extrême à l'autre! — et entraîné par je ne sais quelle furie qui conduisait mon bras, — je ne sais comment j'ose vous raconter une action si infâme, — abandonnant tout un ciel de lis et de roses pour m'emparer de ses diamans et d'un collier de perles, je lui perçai le sein.

DON ALVAR

Est-ce ains que fut porté le coup de poignard?

Il poignarde Garcès.

GARCÈS.

Je me meurs.

ALCOUZCOUZ.

Cela être bien fait.

DON ALVAR.

Meurs, traître!

GARCÈS.

C'est toi qui me tues?

DON ALVAR.

Oui, cette beauté assassinée était l'âme de ma vie, et aujourd'hui encore elle est la vie de mon âme. C'est toi que je cherchais, c'est toi que je poursuivais sans te connaître, animé, excité par l'espoir de la vengeance!

GARCÈS.

Ah! tu m'as frappé désarmé, en trahison!

DON ALVAR.

Les lois de l'honneur ne sont pas de saison pour punir un assas-

UNE VOIX, *du dehors.*

Avant qu'il entre dans la ville, tirez-lui un coup de fusil. —

Entrent DES SOLDATS.

DON ALVAR.

Vous n'êtes pas encore assez pour m'effrayer!... Enveloppez-moi si vous pouvez.

UN SOLDAT.

Courons après lui.

LIDORA.

Tuzani, mon frère, arrête!

DON ALVAR.

Lidora, tous ces gens-là me poursuivent.

LIDORA.

Ne crains rien.

DON JUAN, *du dehors.*

Suivez-le dans ses bois, et n'y laissez pas un arbre, une branche, que vous ne l'ayez trouvé.

LIDORA.

Généreux don Juan d'Autriche, fils de l'aigle généreux qui regarde face à face le soleil, toutes ces montagnes où jusqu'ici le désespoir d'un prince courageux a trompé ta valeur, une femme, si tu veux l'écouter, va les mettre à tes pieds. Je suis doña Isabelle Tuzani, qui, opprimée par la violence, ai vécu dans l'Alpujarra, musulmane en apparence, mais catholique dans le cœur; je suis l'épouse, ou, pour mieux dire la veuve d'Aben-Huméya, dont la mort déplorable vient d'ensanglanter la couronne et les armes. — Sachant que tu accordais une amnistie générale, les Morisques voulurent se rendre; car telle est l'inconstance des hommes, que ce qu'ils ont le plus fortement désiré la veille ils sont toujours prêts à l'abandonner le lendemain. Mais comme Aben-Humeya persistait dans son entreprise et gourmandait leur faiblesse, la compagnie de ses gardes entra dans son palais, s'empara des portes, et le capitaine pénétra jusque dans la salle du trône en lui disant : « Rends-toi au roi d'Espagne. — Moi, me rendre? » s'écria-t-il; et au même instant, comme il saisissait son épée, un soldat, soulevant une pertuisane, l'en frappa à la tête, et du même coup le renversa sur le sol. Avec lui finirent ces exploits qui pouvaient ébranler l'Espagne, plus encore par les maux dont ils la menaçaient que par leur importance réelle. Maintenant, seigneur, si l'hommage que je te fais de la couronne d'Aben-Huméya peut mériter ton indulgence, étends, je te prie, ton pardon sur mon frère le noble Tuzani, et, prosternée à tes pieds, je serai plus fière d'être ton esclave que d'être encore reine.

DON JUAN.

Je ne saurais, noble Isabelle, vous refuser votre demande. Que le vaillant Tuzani vive donc, et que la renommée écrive sur ses tables

de bronze l'action la plus merveilleuse qu'ait jamais inspirée l'amour.

DON ALVAR.

Me voici à tes pieds.

ALCOUZCOUZ.

Et moi, avoir aussi mon pardon ?

DON JUAN.

Oui.

DON ALVAR.

C'est ainsi que finit Aimer après la mort, ou le Siége de l'Alpujarra.

FIN DE AIMER APRES LA MORT.

LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

(EL ALCAYDE DE SI MISMO.)

NOTICE.

Le mot *alcayde*, que les Espagnols ont emprunté des Arabes, a dans les deux langues un double sens : il sert à désigner le gouverneur d'une place et le geôlier d'une prison. Aussi, alors même qu'il est employé dans la seconde signification, il présente à l'esprit une idée moins basse que notre mot *geôlier*. Et c'est pourquoi, dans un grand nombre de passages de notre traduction, nous avons cru devoir préférer à cette expression celle de *gouverneur*, quoiqu'elle s'applique d'une manière moins exacte à la situation qui a motivé le titre de la pièce.

La situation principale de cette comédie est des plus ingénieuses, et depuis Calderon elle a été fréquemment mise sur la scène. Mais on aurait tort, à notre avis, de ranger cette pièce parmi ce que nous appelons les comédies d'intrigue. C'est une comédie où dominent avant tout, comme dans quelques pièces de Shakspeare, l'imagination et la fantaisie, et qui échappe comme elles à la classification des vieilles poétiques.

Bien que le point de départ du *Geôlier de soi-même* soit la mort d'un homme, on n'en sent pas moins que le poète commence un léger badinage. Le mort n'a point paru sous les yeux du spectateur ; il a été tué dans un tournoi ; il a été tué par un chevalier mystérieux. Comment le chevalier mystérieux sera-t-il découvert et reconnu ? Et en attendant, par quels moyens pourra-t-il se soustraire aux poursuites dirigées contre lui ? Voilà toute la question et toute la pièce.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter sur son sort ; ce serait mal répondre à l'intention de Calderon, intention qu'il a indiquée selon nous avec une exquise finesse. Lorsqu'il peint si crédule et si bonhomme le roi qui poursuit le chevalier mystérieux, lorsqu'il le représente comme une espèce de Cassandre couronné, n'est-ce pas pour annoncer indirectement que le chevalier n'a rien à craindre et faire pressentir un dénouement favorable ?

Le Geôlier de soi-même a été imité sous ce même titre par Thomas Corneille. Nous sera-t-il permis de l'avouer avec tout le respect que nous professons pour l'un de nos bons écrivains et pour un si grand nom ? nous trouvons l'imitation de beaucoup inférieure à l'ouvrage original ; et l'on partagera probablement notre opinion si l'on veut bien se donner la peine de comparer ensemble le modèle et la copie

LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

PERSONNAGES.

FRÉDÉRIC, prince de Sicile.
LE ROI DE NAPLES.
UN INFANT.
MARGUERITE, infante de Naples.
HÉLÈNE, dame.
ROBERTO, domestique de Frédéric.
BENITO, villageois.
ENRIQUE, } domestiques d'Hélène.
LIONEL, } domestiques d'Hélène.
SÉRAPHINE, suivante.
UN CAPITAINE.
ANTONA, villageoise.
MUSICIENS ET VILLAGEOIS.

La scène se passe dans le royaume de Naples.

JOURNÉE PREMIERE.

SCÈNE I.

Une forêt. — Des rochers.

UNE VOIX, *du dehors.*

O ciel ! quelle chute affreuse !

UNE AUTRE VOIX.

Dieu me soit en aide !

Entrent FRÉDÉRIC et ROBERTO.

ROBERTO.

Vous êtes-vous blessé, seigneur ?

FRÉDÉRIC.

Plût à Dieu que je fusse resté sur la place ! mais telle est la rigueur de ma destinée, que pour mon malheur je suis condamné à vivre.

ROBERTO.

Ne vous en plaignez pas, seigneur, et que le ciel vous protége toujours contre vos ennemis !... car enfin tant qu'un homme est vivant il peut espérer qu'il vaincra tôt ou tard la fortune contraire.

FRÉDÉRIC.

Non, Roberto, dans la triste situation où je me trouve il faut considérer la mort comme la fin de tous les maux. — Plût à Dieu, oui, plût à Dieu que dans ce tournoi fatal les armes de mes adversaires eussent terminé mes jours ! Cela n'eût-il pas mieux valu pour moi, cela n'eût-il pas été plus désirable que de percer de ma lance et de laisser pour mort sur l'arène don Pèdre Sforze? Je n'au-

rais pas été obligé de m'enfuir comme un malfaiteur au fond de ces forêts. Combien je regrette que mon cheval, en se renversant et en roulant du haut de ces rochers, ne m'ait pas écrasé sous son poids! Pourquoi faut-il qu'un miracle m'ait sauvé?... Tu t'étonnes de mon langage; mais considère donc ma position. D'abord je perds Marguerite, la belle et charmante Marguerite, cette fleur du ciel, cette étoile de la terre! Puis nous voilà tous deux obligés de nous cacher au fond d'une forêt, et nos chevaux ont péri, et je suis couvert d'une armure qui peut d'un moment à l'autre me trahir! Et si nous allons du côté de quelque habitation, et qu'on me voie et me reconnaisse, que n'ai-je pas à redouter! Comment échapper à la colère du roi, qui vengera sans doute sur un prince infortuné la mort de son neveu, et les longues querelles qu'il a eues avec mon père? Hélas! c'est par suite de cette inimitié que je suis venu dans son royaume et que je me suis présenté à ces fêtes en taisant mon nom et mon rang. Que dis-je, ces fêtes! je devrais plutôt dire cette funeste tragédie, à laquelle ont commencé mes malheurs!

ROBERTO.

Je considère tout cela, monseigneur, je vois votre position telle qu'elle est, sans m'abuser; et cependant, je le répète, mieux vaut cela cent fois que la mort.— Il y a un moyen de sortir d'affaire.

FRÉDÉRIC.

Et comment?

ROBERTO.

Le voici. — Personne ne nous connaît, personne ne vous a vu à Naples. Eh bien! cachez votre armure dans cette forêt, en la couvrant de branches d'arbres et de feuilles; et allez au village le plus rapproché, en disant que les brigands qui infestent ces bois vous ont enlevé tout ce que vous aviez, en vous dépouillant même de vos vêtemens. Vous obtenez par là que vous échappez infailliblement à toutes les recherches, et que vous acquérez la sympathie de ces braves gens. — Moi, après vous avoir laissé en lieu sûr,—j'irai à la cour secrètement, je m'informerai de tout ce qui intéresse votre amour, et je recueillerai vos joyaux, afin que nous en tirions parti dans notre dénuement.

FRÉDÉRIC.

Ah! combien je serais plus à plaindre si le sort ne m'eût pas laissé un ami si fidèle! il me devait ce dédommagement!... D'après ton conseil, je vais laisser cette armure dans la forêt. En me voyant à demi nu, ces durs rochers eux-mêmes éprouveront de la compassion, les habitans de ces contrées seront émus de pitié, et moi, en feignant de me plaindre de ma fausse misère, je pourrai gémir sur des malheurs trop réels[1]

[1] *Littéralement* : Comme celui qui a une douleur qu'il veut tenir secrète, quand il *en sent les* atteintes, il feint une autre douleur pour pouvoir se plaindre de la véritable

ROBERTO.

Eh bien! puisque vous m'approuvez, retirez-vous de ce côté, où vous risquez moins d'être découvert. Ici l'on pourrait vous voir. Déjà le soleil de ses premiers rayons commence à dorer le sommet des coteaux.

FRÉDÉRIC.

Toi, mon ami, si tu vas à la cour et que tu y voies la princesse Marguerite, dis-lui que je suis un amant si vain, si léger, si misérable, si indigne, que je suis loin d'elle et que je vis!

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une autre partie du bois.

Entrent DOÑA HÉLÈNE, ENRIQUE et LIONEL, en costume de voyage.

HÉLÈNE.

Pendant que nos chevaux, fatigués d'une course si longue, se reposent un instant, et se rafraîchissent à ces eaux limpides, — toi, Lionel, prends les devans, et rends-toi à Miraflor. Tu diras mon malheur, et que je viens vivre au milieu de ces montagnes. (*Lionel sort.*) Dieu veuille que leurs rustiques habitans ne me fassent pas repentir de ma détermination.

ENRIQUE.

Madame, comme je n'étais pas à Naples lors de ces fêtes malheureuses, oserai-je vous prier, comme un serviteur loyal, de vouloir bien me confier vos peines? — Rien, dit-on, n'adoucit la douleur comme d'en faire part à quelqu'un qui la doit partager.

HÉLÈNE.

On avait publié dans toute l'Italie la mort infortunée du prince Henri, héritier de ce royaume, et la douleur publique qui accueillit cette nouvelle fut comme le présage d'un autre malheur non moins grand. — Le roi de Naples se voyant privé de son fils, et considérant son âge avancé, résolut de donner à l'infante Marguerite un époux digne d'elle. Dans cette pensée, il convoqua à sa cour tous les princes d'Italie. Tous accoururent, et tous en voyant la princesse furent épris de sa beauté. Mais plus vivement encore que tous les autres, mon frère, don Pèdre Sforze, éprouva l'empire de ses charmes, et pour témoigner son amour, — tu sais quel était son bouillant courage, — il envoya des cartels dans toute l'Europe, convoquant tous les chevaliers à un tournoi dans lequel il s'engageait à soutenir que l'infante Marguerite était la princesse la plus parfaite et la plus digne d'être aimée qu'il y eût au monde. — Les femmes doivent excuser ces prétentions d'un homme amoureux; tout amant a de la beauté de sa belle et de sa supériorité la même opinion... — Au bruit de ce tournoi, accoururent de tous les pays de l'Europe les *princes les plus braves*, les plus vaillans chevaliers, et en attendant

le jour fixé pour la joûte, ce n'étaient que fêtes, mascarades, jeux, festins et saraos[1]. Une nuit, ou, pour mieux dire, un soir, — au moment où l'on venait de se mettre à table, et comme déjà la musique avait commencé, tout-à-coup entra dans la salle un brillant chevalier, qui excita aussitôt la curiosité et l'admiration générales. Il était couvert de son manteau jusqu'aux yeux : il assista de la sorte au festin. Le repas achevé, il invita Marguerite et lui offrit sa main pour un tour de promenade; elle accepta, et ensuite il la reconduisit à sa place, où il se tint près d'elle, debout, après qu'elle l'eût remercié. Mon frère se présenta alors et s'avança comme pour prendre la place du chevalier inconnu. Mais celui-ci, sans abaisser son manteau, et mettant la main sur la garde de son épée : « Personne, dit-il résolument, personne ne mérite mieux que moi la place où je suis, et personne ne l'aura ! » Mon frère allait répondre, mais il en fut empêché par le roi et les grands, qui se mirent entre eux deux, et le chevalier sortit de la salle, le visage toujours couvert de son manteau, de sorte qu'on n'a jamais su encore qui ce pouvait être, tant il a bien pris ses précautions. Enfin le jour du tournoi arriva, et l'on vit un si grand concours remplir la place publique de Naples, que jamais Rome elle-même n'avait rien vu de semblable dans son Colysée. — Au côté droit de la place on avait dressé une tente recouverte de brocart, d'où mon frère sortit à cheval, d'un air si dégagé et si facile, qu'il semblait ne faire qu'un avec le coursier qu'il montait[2]. De vaillans aventuriers entrèrent, ayant chacun une devise d'amour, et l'on courut beaucoup de lances. Enfin le chevalier mystérieux arriva ; tous les regards se fixèrent sur lui, et il invita mon frère don Pèdre, qui jusque là avait été le plus heureux, à briser une lance l'un contre l'autre. Mon frère, comme tu penses, accepta de grand cœur. Les chevaux se placèrent face à face, attentifs au son du clairon, et l'écoutant comme s'il eût parlé à leur oreille un langage connu ; si animés d'ailleurs qu'on eût dit qu'ils partageaient les sentimens de jalousie et de haine qui agitaient leurs maîtres. — Ils partent, s'élancent, ils se mêlent, se confondent, et un moment après ils se retrouvaient à l'endroit d'où ils étaient partis, et l'on ne voyait plus au milieu de la lice que des fragmens de lances brisées. On donna à mon frère ainsi qu'à son adversaire une autre lance pour une seconde rencontre, et aussitôt leurs chevaux impatiens, sans attendre qu'on ouvre la barrière, d'un bond la franchissent. Je ne te décrirai point ce combat. Qu'il me suffise

[1] Le sarao était une espece de bal particulier à l'Espagne, et dont il serait difficile de donner une juste idée sans entrer dans de longs détails. Quand nous publierons la traduction des comédies de Moreto, nos lecteurs verront, à la pièce intitulée *Dédain contre dédain* (*El desden con el desden*), ce qu'était un sarao.

[2]
Tan ayroso, y bien dispuesto
En un cavallo, que un alma
Informaba á entrambos cuerpos.

de te dire qu'après un moment de lutte, mon frère eut la visière de son casque traversée d'un coup de lance, et qu'il tomba de cheval inanimé, et rougissant de son sang tout le sable autour de lui. Alors les spectateurs se divisent comme en deux factions : les uns crient vengeance contre le meurtrier, les autres le défendent; et cependant, lui, adroitement il s'évade. Où s'est-il enfui? où se cache-t-il? Je l'ignore; mais il faut qu'il se soit réfugié dans les profondeurs de la terre s'il veut échapper à ma fureur. Pour moi, désespérée d'un malheur si affreux, j'ai aussitôt résolu d'abandonner la cour où s'était commis un tel crime, et je suis venue à Belflor[1] pour y fuir, s'il est possible, mon malheur.

ENRIQUE.

Voilà une triste aventure! et surtout quand on pense que ce chevalier se cache sans qu'on puisse savoir en quel endroit, et sans qu'il y ait moyen de le reconnaître.

Entre LIONEL.

LIONEL.

Vos vassaux de Belflor ayant appris l'événement qui a conduit ici votre altesse, sont venus pour vous montrer leur dévouement, vous apporter leur compliment de condoléance et se mettre à vos pieds.

Entrent BENITO, ANTONA, des PAYSANS et des PAYSANNES.

ANTONA.

Oui, Benito, comme tu es le plus savant et le plus malin de la troupe, c'est à toi d'offrir à la princesse le compliment de condoléance.

BENITO.

Mais pourquoi donc veux-tu cela? Tu sais, d'abord, que moi je n'aime pas les doléances[2].

PREMIER VILLAGEOIS.

Dis-lui qu'elle est belle comme Vénus et Diane, et qu'à cause de sa présomption, son frère est mort comme un autre Phaéton.

BENITO.

Allons, j'y consens.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

Dis-lui que celui qui l'a tué était un Tibère et un Sardanapale.

BENITO.

Je lui dirai, moi, tout ce qu'on voudra.

ANTONA.

Et tu ajouteras que nous prions le ciel pour qu'elle vive aussi long-temps que Mathusalem.

[1] Tout à l'heure le château d'Hélène s'appelait *Miraflor*. Maintenant il s'appelle *Belflor*. Il paraît que ce château avait deux noms.

[2] Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur *pesame* (j'ai du regret), un compliment de condoléance, et *pesete* (ayez du regret), espèce de malédiction. « Pourquoi veux-tu *que je donne le pesame* à la comtesse, puisque je ne regrette rien?... Je lui donnerai *le pesete*. »

BENITO.

Voilà qui va bien.

ANTONA.

Et que le conseil municipal n'a envoyé ni musiciens ni collation, parce que toutes ces marques de réjouissance déplaisent à une personne dans le chagrin.

BENITO, *à Hélène.*

Madame notre comtesse, qui êtes si belle et si appétissante qu'auprès de vous doña Vénus et doña Anne [1] ne sont que des écureuses de vaisselle, en venant à Belflor pendant qu'on célèbre des fêtes à Naples, vous avez bien fait si vous n'aviez pas le désir de les voir... Nous vous en faisons tous notre compliment, car nous en sommes enchantés. Que Dieu fasse grâce au prince votre frère; il en a bon besoin, car il avait beaucoup d'arrogance, et il est mort en vrai fanfaron [2]. Mais pour être juste envers tout le monde, celui qui l'a tué sans avoir pitié de lui était une vipère, et il ressemblait à Sardana le Pâle [3]. Enfin, quoi qu'il en soit, madame, puissiez-vous, pour vous amuser, puissiez-vous vivre, contente et en bonne santé, plus d'années que n'en a vécu Matthieu d'Allem [4]... (*Il salue, s'éloigne, et revient.*) A propos, madame, j'oubliais de vous dire que le conseil ne vous a pas envoyé les musiciens ni la collation, parce que quand on est triste on n'est pas en train de se réjouir.

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bons villageois, et vous, noble et belle dame, qui brillez au milieu d'eux comme la rose élégante parmi les fleurs des champs, regardez d'un œil compatissant un pauvre infortuné dont l'âme succombe sous le poids de ses maux. — J'étais un riche marchand, oui, et si riche qu'un seul de mes joyaux valait le trésor du plus grand roi. Je suis venu aux fêtes de Naples, avec l'idée que, dans un tel concours de princes illustres, je placerais plus aisément les objets de mon commerce. J'ai réussi comme je le désirais. Je dirai même : plût à Dieu que je n'eusse pas si bien réussi ! plût à Dieu que je n'eusse point retiré de mes marchandises des profits si considérables ! car la perte m'en afflige d'autant plus... Je pensais à retourner dans ma patrie, riche de biens et d'honneur (j'aurais dû me contenter de dire *riche*, car aujourd'hui richesse et honneur sont même chose);

[1] *Que son fregonas con ella*
Doña Veñus y doña Ana.

On voit que Benito a entendu doña Anne pour Diane.

[2] *Que el murið en su presuncion*
Como el otro fanfarron.

Benito a entendu fanfaron pour Phaéton.

[3] *Au lieu de Sardanapalo*, Benito a entendu *sardina de palo* (une sardine de bois).

Au lieu de Matusalèn, Benito, qui a l'oreille très-dure, a entendu Mathéo de Alken

mais il en a été de mes vains projets comme de la beauté de cette fleur charmante à laquelle je vous comparais tout-à-l'heure, et qui. au moment où elle triomphe de se voir si brillante, tombe flétrie au souffle de l'autan furieux ; ainsi moi, triomphant, je me voyais déjà au sein de ma patrie, sans considérer que le ciel se plaît à renverser les vains projets des hommes. — Qu'importe, hélas ! que l'homme propose et détermine, s'il y a des étoiles qui disposent et réalisent en se jouant de ses desseins, et si notre vie s'écoule sous l'irrésistible influence de ces astres[1]. Donc comme je traversais cette forêt, tout-à-coup s'est présentée devant moi une troupe de brigands qui y ont établi leur séjour. Je voulus d'abord me mettre en défense, — car je ne suis pas de ceux qui préfèrent la vie à tout, et qui l'achèteraient aux dépens de leurs biens et de leur dignité ; mais ils m'appliquèrent deux pistolets sur la poitrine, et alors, — non pas certes par crainte, mais par un motif purement religieux et chrétien[2] ; — je leur remis tout ce que j'avais. Non contens de cela, ces misérables s'imaginant que, par une ruse ordinaire aux gens de mon état, j'avais caché des bijoux dans mes vêtemens, ils m'enlevèrent mon habit et me laissèrent à demi nu en ces bois. Voilà trois jours que s'est passée cette aventure, — trois jours que j'habite ces rochers, ne vivant que de fruits sauvages et d'herbes grossières... Mais enfin, madame, puisque le hasard m'a conduit là où vous êtes, je vais connaître s'il est vrai qu'on trouve ici-bas le plaisir après la peine, la gloire après la disgrâce, le repos après la fatigue ; je vais connaître s'il y a de la pitié pour les larmes et des consolations aux peines des hommes.

HÉLÈNE.

Comme si mon cœur n'eût pas été assez vaste pour contenir à la fois votre douleur et la mienne, il me semble que j'ai trouvé à votre récit une sorte de douceur et de consolation. Calmez-vous, ranimez vous, reprenez espoir et courage, il est peu de maux qui soient sans remède. Ce pays est mon domaine ; vous pouvez y fixer votre demeure, vous pouvez y braver le sort ennemi. Moi aussi je suis venue dans ces contrées pour y pleurer mes malheurs ; que la vue de mes peines vous console des vôtres. Moi, j'ai perdu un frère dont la re-

[1] Nous avons remarqué, dans la notice qui précède le premier volume de Calderon qu'il emploie souvent un langage qui semblerait annoncer la croyance au fatalisme Mais ce passage surtout semble mériter qu'on le cite :

Que importa (ay de mí), que importa
Que él proponga y determine,
Si ay estrellas que dispongan
Y executen ? Porque ellas
Quanto el hombre escribe, borran.
Que es nuestra vida sombra
De aquella luz que influye poderosa.

No fue temor, fue piadosa
Atencion al ser christiano.

nommée vantait en tout lieu le courage et le mérite. Un hom jaloux de lui l'a tué en trahison... Prononcer son nom, c'est fa son plus bel éloge : il s'appelait don Pèdre Sforze.

FRÉDÉRIC, *à part*

Grand Dieu ! qu'entends-je ?

HÉLÈNE.

On ignore et je voudrais savoir quel est le lâche qui l'a assassin Ce doit être sans doute quelque démon sorti des enfers, car il e impossible de découvrir comment il a pu s'échapper, en quel li il se cache.

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai bien choisi mon asile !

HÉLÈNE.

Le malheureux se sera sans doute réfugié dans les entrailles la terre.

FRÉDÉRIC.

Madame, la même cause a produit chez nous deux effets bien di férens : vous, la vue d'un malheureux vous a consolée ; à moi, la v de votre malheur m'est une nouvelle affliction. Oui, vive Dieu! sens votre douleur aussi vivement que si elle se confondait avec mienne... Quant à l'offre que vous me faites de me recevoir da vos domaines, je l'accepte avec reconnaissance ; d'autant mieux qu n'est rien de plus pénible, quand on a été riche, que de rentr pauvre dans son pays.

BENITO.

Ah çà, monsieur le déshabillé [1], jusques à quand votre grâ compte-t-elle parler ? Vous devriez vous rappeler que moi j'étais train de parler lorsque vous êtes venu, et il n'est pas poli de m'av coupé le sifflet au milieu de ma harangue.

HÉLÈNE, *à part.*

Comme cet homme paraît sensible ! combien il a montré de r serve et de mesure !... En vérité, son air, ses façons, m'ont gagné cœur.

BENITO, *à Hélène.*

Dieu vous garde !

ANTONA.

Benito, on ne te parle pas.

BENITO.

C'est pour une autre fois.

HÉLÈNE, *à Frédéric.*

Comment vous nommez-vous ?

[1] *Señor desnudo.*

Il paraît que l'auteur qui jouait le rôle de Frédéric n'entrait sur la scène que très *complètement vêtu.*

FRÉDÉRIC.

Espagnol.

BENITO.

Benito.

HÉLÈNE.

Et l'êtes-vous?

BENITO.

Moi?

FRÉDÉRIC.

Oui, madame, je suis né à Barcelonne.

HÉLÈNE.

On reconnait en vous les enfans du soleil [1]. (*A part.*) Jamais je n'ai vu un homme mieux fait.

BENITO.

Vous me flattez, madame, et je suis à votre service.

ANTONA.

Tu me feras perdre l'esprit ; ce n'est pas à toi qu'on parle.

HÉLÈNE.

Vous acceptez donc ce que je vous ai proposé?

FRÉDÉRIC.

Madame, dans le port qui s'ouvre devant moi, j'oublierai, je le sens, la tempête et le malheur.

HÉLÈNE.

On voit à son langage que c'est un homme bien né.

BENITO.

Oui, certes, je suis très-bien né; car ma mère m'a dit, s'il m'en souvient, que j'étais né par les pieds.

HÉLÈNE.

Si je réussis dans mes desseins au gré de mes espérances, si je parviens à me venger de cet ennemi inconnu, — car, vous le savez, la vengeance est le plaisir des femmes, — je vous en donne ma parole, Espagnol, je ferai en sorte que vous oubliiez vos malheurs.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Votre bienveillance suffit, madame, pour me faire tout oublier. (*A part.*) O fortune! dans quelle situation m'as-tu placé? Celle qui veut ma mort me rend la vie! celle qui me recherche me protége! celle qui me poursuit me donne asile!... Eh bien! demeurons chez elle, car il n'est pas une hospitalité plus sûre que celle que vous offre un ennemi [2].

Ils sortent.

[1] *Todos sois hijos del sol.*

[2] Littéralement : « Car le coupable est plus en sûreté là où il a commis le délit.

SCÈNE III.

A Naples. — Un salon du palais.

Entrent L'INFANTE, SÉRAPHINE et LE ROI.

L'INFANTE.

Laissez-moi mourir.

LE ROI.

Mais songez donc, infante...

L'INFANTE.

Sire, ce que je désire le plus, c'est la fin de mes maux, c'est la mort.

LE ROI.

Hélas! une douleur aussi forte, et à laquelle tu ne cherches pas à résister, t'aura bientôt tuée.

L'INFANTE.

Plût au ciel!... plût au ciel que mes peines finissent bientôt avec ma vie!

LE ROI.

Tous nous pleurons la mort de Sforze, tous nous le regrettons, tous nous demandons vengeance au ciel... Mais enfin nous renfermons notre douleur dans de justes limites, loin de nous y abandonner avec une violence aussi déraisonnable.

L'INFANTE.

Nous ne sentons pas également; et je sais mieux que vous quel est mon malheur.

LE ROI.

Consolez-vous, ma fille. Si l'on peut atteindre le traître, vous aurez satisfaction: il périra.

L'INFANTE, *à part.*

Hélas!... O mon bien! ô Frédéric!

LE ROI.

Eh bien! que répondez-vous?

L'INFANT

Suivez vos projets, mon père, je ne puis que les approuver; faites chercher le traître, et qu'il périsse. (*A part.*) O ciel! ne le permets jamais! (*Haut.*) Mais c'est en vain que je voudrais oublier ma peine, tous les efforts que je fais pour la chasser de ma mémoire l'y rappellent plus vivement [1].

Entrent LE CAPITAINE DES GARDES et ROBERTO.

LE CAPITAINE.

Sire, votre majesté ayant fait publier qu'on punirait comme rebelle quiconque ne découvrirait pas le meurtrier, ou ne dirait pas

[1] *Dans* le texte Calderon a donné à cette pensée des développemens qu'il nous a été *impossible* de reproduire, tant ils ont de subtilité.

ce qu'il sait de lui, — un homme m'a dénoncé ce valet comme le reconnaissant pour appartenir au coupable.

LE ROI.

Je saurai de lui ce que je veux savoir.

ROBERTO.

Oui, je l'avoue franchement, j'ai un maître que je sers; mais quel est ce maître, je ne le dirai jamais.

LE ROI.

Qui es-tu?

ROBERTO.

Un étranger venu à Naples pour assister au spectacle de ces fêtes.

LE ROI.

J'espère apprendre de toi quel est le cruel auteur de mes peines.

ROBERTO.

Je ne le connais point.

LE ROI.

N'étais-tu pas à son service?

ROBERTO.

Oui; mais j'ignorais qui il était.

LE CAPITAINE.

Voyez, sire, son trouble... Il cherche à vous tromper. — Et comment pourrait-il se faire qu'un pauvre valet sur la personne duquel on vient de trouver des bijoux du plus grand prix ne connût pas son maître?

ROBERTO.

En vérité, seigneur capitaine, vous auriez été un bon juge d'information [1].

LE ROI.

Puisque tu ne veux pas parler lorsqu'on t'y invite avec douceur, nous verrons à employer d'autres moyens. — Mais parmi les joyaux j'aperçois un papier. Ouvrons-le. Peut-être il m'apprendra ce que je veux savoir.

L'INFANTE, *à part.*

Hélas! ce sera quelque lettre de lui. Je tremble!... Il est découvert! il est perdu!

LE ROI.

Voyez, ma fille.

L'INFANTE, *à part.*

Je vois mon malheur!

LE ROI.

C'est une lettre.

L'INFANTE, *à part.*

C'est une mort.

[1] *Por cierto el señor don Tal*
Es bueno para fiscal.



LE ROI, *lisant.*

« Afin que Votre Majesté ne s'inquiète pas de mon absence, je vous écris par Roberto. Je suis en bonne santé. Le motif qui m'a conduit à Naples ç'a été le désir d'assister au tournoi que don Pèdre de Sforze a fait publier, et dans lequel je veux rompre une lance avec lui.— Le tournoi achevé, je m'empresserai de retourner aux pieds de Votre Majesté, dont le ciel conserve la vie !—Le prince FRÉDÉRIC. (*Parlant.*) Voilà donc quel est l'auteur de mes maux ! C'est le prince Frédéric qui a tué Rodolphe ! N'était-ce pas assez que le roi de Sicile fût mon ennemi, et fallait-il encore que son fils vînt porter la désolation dans mon royaume !

L'INFANTE, *à part.*

Mon cœur, dissimulons mes chagrins, et que mon père ignore la cause de mes larmes ! (*Haut.*) O Frédéric ! ô prince barbare, cruel, impitoyable, dont la main hardie, dont la folle audace m'a donné la mort ! Prince perfide qui m'as enlevé la moitié de mon âme, puisse le ciel te réserver une destinée telle que mon cœur la désire !

LE ROI.

Ma fille, vos larmes m'ont touché profondément. — Capitaine, cherchez sans retard le coupable, et mettez à feu et à sang le pays où l'on soupçonne qu'il a pu se cacher.

Il sort avec le Capitain .

L'INFANTE.

Ah ! Roberto, ta fidélité nous a perdus. Pourquoi donc es-tu resté à Naples ? pourquoi donc as-tu conservé cette lettre qui portait la signature du prince ? Ne pouvais-tu pas la déchirer, la brûler ?

ROBERTO.

Je ne pouvais prévoir ce qui est arrivé. J'étais ici secrètement, et mon hôte (il y a des hôtes qui sont bien infâmes !) n'a pas craint de me dénoncer comme le serviteur du prince, lequel avait demeuré chez lui. Il avait écrit cette lettre au roi son père, et, pour notre malheur, il ne l'a pas envoyée.

L'INFANTE.

Je ne m'en consolerai jamais.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Le roi ordonne qu'on vous retienne prisonnier afin que vous ne puissiez pas donner avis de l'aventure.

L'INFANTE.

Oui, il faut retenir prisonnier le serviteur d'un tel prince. (*Bas, à Roberto.*) Sois tranquille, je te délivrerai.

ROBERTO, *bas, à l'Infante.*

Je me recommande à votre bonté.

Le Capitaine et Roberto sortent.

SÉRAPHINE.

Je vous écoute et ne vous comprends pas. J'en suis toute inquiète Il y a ici quelque mystère.

L'INFANTE.

Je puis, je le sais, me confier à toi. Je connais ton dévouement.

SÉRAPHINE.

Je vous écoute avec une attention sans égale.

L'INFANTE.

Viens avec moi à l'ombre de ces arbres; là je te conterai une lamentable tragédie d'amour. Bientôt tu sauras tout. Et si par hasard tu ne me comprends pas, n'en sois pas étonnée; car je ne me comprends pas moi-même.

Elles sortent.

SCÈNE IV.

Un chemin dans la forêt.

Entrent BENITO et ANTONA, chantant.

ANTONA, *chantant.*

Le joyeux Moralès
S'en allait à cheval,
Avec une bride de joncs
Et des éperons de bois.
Voyez ! voyez !
Regardez ! regardez[1] !

BENITO, *chantant.*

Comme il passait par le chemin,
Il vit sur l'arbre une fillette,
Et en voulant lever la tête
Il se laissa tomber dans une mare.
Voyez ! voyez !
Regardez ! regardez !

ANTONA, *chantant.*

Alors pour le tirer de là,
On alla chercher des cordes,
Et l'on ne l'eut pas sans peine,
Car il avait bien déjeuné.
Voyez ! voyez !
Regardez ! regardez !

BENITO.

Laissons un peu ça, je te prie, quoique tu chantes fameusement

[1] *Luneta,*
Atala allà de la Sonsoneta.

Ces deux vers forment le refrain de la chanson. D'après le mot *luneta* (orchestre d'une salle de spectacle), nous soupçonnons qu'ils étaient adressés au public; mais il nous a été impossible de comprendre le sens du dernier vers, et nous le recommandons à de *plus habiles.*

bien; car, vrai, j'aime autant ton chant que le son d'une poêle à frire.

ANTONA.

Tu dis ça pour te moquer. Eh bien! moi, sans rire, j'aime t'entendre chanter presque autant que d'entendre un veau ou un ânon; oui, j'aime ta musique presque autant que le grognement d'un cochon. Mais en voilà assez là-dessus; parlons d'autre chose jusqu'à ce que nous soyons arrivés au hameau. Sais-tu de quoi je voudrais causer, mon petit Benito? de quand sera le jour où nous nous épouserons tous deux [1]. Quand j'y pense ça me va au cœur tout de suite, et ça me chatouille drôlement, va!

BENITO.

Eh bien! il ne faut pas penser à ce jour-là. Pense plutôt que nous sommes au jour où je te donnerai du bâton pour régalade; car, vois-tu, nécessairement il arrivera un moment où je serai fatigué de t'avoir toujours près de moi. Il n'y a pas d'homme qui ne s'ennuie à la fin de voir toujours à sa table le même museau, le même museau dans son lit; et si cela finit toujours par ennuyer, même quand le museau n'est pas vilain,—dis-moi, Antona, que sera-ce donc quand le museau n'est pas joli? — Il faudra bien, pourtant, que nous en venions là quand nous serons mariés.

ANTONA.

Quoi! toi, tu me donnerais des coups de bâton? Non, non, s'il te plaît. Je voudrais bien voir!

BENITO.

Allons, ne te fâche pas. Je ne t'en donnerai que le premier jour, et puis ce sera fini.

ANTONA.

Et pourquoi donc le premier jour?

BENITO.

Un jour la justice ayant condamné un homme au fouet, celui-ci, à qui la chose ne plaisait qu'à demi, donna au bourreau quelque monnaie en le priant d'avoir la main légère. Le bourreau prit l'argent, et commença. Et le premier coup fut si fort, que le sang jaillit. Et comme le pauvre diable se retournait pour se plaindre: « C'est, dit le bourreau, afin que vous jugiez de la manière dont je remplis mes obligations; car tous les coups auraient été comme celui-là. » Eh bien! toi de même, après avoir reçu le premier jour la bastonnade, tu pourras mieux juger de quoi pour l'avenir mon amour te fait grâce... Mais que dis-je? comment pourrais-je t'affliger, moi qui t'adore? Non! non! j'aimerais mieux plutôt m'arracher les bru-

[1] *En quando serà aquel dia*
Que los dos matrimuñemos.

nettes de mes yeux[1]; car je peux vivre sans mes yeux, et je ne le puis pas sans l'amour de mon Antona.

ANTONA.

Tu ne changeras pas?

BENITO.

Jamais.

ANTONA.

Tu ne seras pas infidèle?

BENITO.

Jamais.

ANTONA.

Mais tu me disais tout-à-l'heure que tu te fatiguerais de moi?

BENITO.

C'est vrai.

ANTONA.

Et pourquoi ça?

BENITO.

Parce que tu seras à moi.

ANTONA.

Et pourquoi donc?

BENITO.

Parce que je verrai tous les jours même visage.

ANTONA.

Eh bien! si ce n'est que pour ça, je m'arrangerai; car je suis femme et ferai nouveau visage chaque jour[2].

Elle sort.

BENITO.

Eh! mon Dieu! oui, elle saura s'en tirer tout comme une autre. On a vu plus d'une femme qui le matin était blanche comme un lis, et qui le soir était devenu clou de girofle. — Mais qu'est-ce donc que je vois briller par là? Approchons... En vérité, c'est de l'or ou de l'argent... quelle bonne idée j'ai eue de venir de ce côté!... Voilà que je trouve un trésor que l'on avait mis sans doute ici pour le cacher. Enlevons ça doucement. — Mais que vois-je? c'est un de ces vêtemens d'or que l'on appelle harnais. (*Il tire l'armure de dessous les branches d'arbre.*) Mais, tout de même, ça n'est pas nouveau pour moi. J'en ai déjà vu comme ça au village, et je sais bien comment que ça se met. Je ne suis pas bête, moi. (*Il met l'armure tout de travers.*) J'ai entendu dire que l'or et l'argent venaient dedans la terre; mais qu'il y vienne un vêtement tout fait sans que personne y ait travaillé, voilà le curieux de l'histoire... Je voudrais bien que

[1] Dans le texte Benito dit *mochacha* (jeune fille), au lieu de *niña*, qui signifie tout à la fois la *prunelle de l'œil* et une *jeune fille*.

[2] *Moger soy, y sabré hacer*
Una cara cada dia.



les habits vinssent toujours comme ça; alors il n'y aurait plus besoin de tailleurs, et je serais content... Qu'est-ce qu'ils diront au village quand ils me verront ainsi vêtu? Je suis sûr qu'ils en seront tout ébaubis... Et Antona donc, que dira-t-elle?... elle croira voir saint Georges lorsqu'il s'en va pour tuer le dragon. Comme ce sera drôle de me voir de la tête aux pieds avec ce chapeau d'or et ces guêtres de cuir [1]. Je ferai l'envie de tous les laboureurs des environs... et puis, va te promener comme l'autre, le jour par les chemins, la nuit par les halliers [2].

Il s'éloigne.

Entrent LE CAPITAINE et DES SOLDATS.

LE CAPITAINE.

C'est dans cette chaîne de montagnes dont les mille détours forment une espèce de labyrinthe naturel, c'est ici, sans aucun doute, que cet homme redoutable doit être caché. Tous les rapports s'accordent à dire qu'il est venu de ce côté. Oh! plût au ciel que nous fussions assez heureux pour pouvoir remettre aux mains du roi l'homme qui a converti en deuil et en larmes le plaisir et la joie de ces fêtes!

DEUXIÈME SOLDAT.

S'il est venu par ici, il est impossible qu'il nous échappe, car des hommes d'armes ont cerné de tous côtés la montagne.

LE CAPITAINE.

Et son armure à lui est si connue, que seule elle le fera reconnaître.

DEUXIÈME SOLDAT.

Seigneur, au bas de ces rochers je vois un cheval étendu mort.

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est le sien, c'est celui qu'il montait le jour du tournoi. Et si le cheval est là, — qui se sera renversé par sa propre violence, — le maître ne doit pas être loin.

PREMIER SOLDAT.

Ne se peut-il pas qu'il ait changé de cheval dans la montagne

LE CAPITAINE.

Il n'a pas dû prendre tant de précautions, ne sachant pas ce qui arriverait. Oui, plus j'y pense, plus je suis persuadé qu'il est par ici.

[1] *Este papahigo de oro*
Y las polaynas de cuero!

Le *papahigo* est une espèce de bonnet assez semblable à certaines casquettes de voyage qui ont de chaque côté un morceau d'étoffe pour couvrir les oreilles.

[2] *Y andate como Longinos,*
De dia por los caminos
De noche por los xarales.

Les deux derniers vers sont tirés d'une ancienne romance espagnole. Dans le premier, Benito probablement dit *Longinos* au lieu de *Calaynos*, dont les aventures étaient populaires en Espagne.

et c'est nous qui aurons la gloire de l'arrêter. Regardez, écoutez, et fouillez partout avec le plus grand soin. Ne laissez aucun coin sans le visiter, pénétrez dans les endroits les plus obscurs. Le roi vous sera bien reconnaissant s'il vous doit d'avoir en son pouvoir le scélérat qui lui cause tant de douleur.

PREMIER SOLDAT.

Il est vrai que don Pèdre Sforze était son neveu.

LE CAPITAINE.

Et en même temps c'était bien le prince le mieux fait, le plus spirituel, le plus noble, le plus vaillant, le plus aimable... De là vient que tout le monde est affligé de sa mort. Et si le roi tient une fois son assassin, il lui fera trancher la tête, d'abord pour l'insolence avec laquelle il s'est conduit le soir du sarao, et ensuite pour avoir changé traîtreusement le badinage d'un tournoi en un duel sérieux.

Entre BENITO, avec son armure.

BENITO.

Oh ! comme je suis bien sous cet accoutrement ! Qui pourrait me voir ainsi sans mourir de rire ? — Des hommes qui passaient par là m'ont armé pour s'amuser, et si bien, que je ne puis plus bouger maintenant... Qu'il me tarde d'être au village ! qu'il me tarde de me montrer à Antona ! Sûrement elle me prendra pour un autre. — Si mes yeux ne me trompent, j'aperçois entre les rochers un cavalier armé dans mon genre.

LE CAPITAINE.

C'est bien lui !... Pour s'en assurer il suffit de voir son armure.

PREMIER SOLDAT.

Comment faut-il nous y prendre ? C'est que s'il se défend, nous ne viendrons jamais à bout de l'arrêter.

LE CAPITAINE.

Cependant, puisque son cheval est là mort, il doit être bien fatigué. Allez doucement, vous deux par derrière, et moi je lui mets le pistolet sur la gorge.

PREMIER SOLDAT.

Ne faisons pas de bruit.

DEUXIÈME SOLDAT.

J'en fais le moins possible ; car s'il nous entendait, nous ne pourrions jamais l'arrêter, fussions-nous dix fois plus nombreux, tant il a de force et de courage.

PREMIER SOLDAT.

Pas de bruit ! silence !

BENITO.

Je serais curieux de savoir si avec cet accoutrement on pourrait me faire une bonne casaque.

Les deux soldats le saisissent par derrière.

PREMIER SOLDAT.

Je le tiens!

DEUXIÈME SOLDAT.

Arrivez!

LE CAPITAINE.

Rends-toi, ou tu tombes à l'instant frappé de la foudre.

BENITO.

Ah! messieurs, l'on m'emporte!... En quoi donc suis-je si coupable pour avoir...

LE CAPITAINE.

N'essaye pas de te défendre. Il faut que, mort ou vif, nous te conduisions vers le roi.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tenez-le bien.

PREMIER SOLDAT.

Je le tiens de toutes mes forces.

BENITO.

Ah! messieurs, l'on m'emporte[1]!

JOURNÉE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le jardin du palais.

Entrent L'INFANTE et SÉRAPHINE.

L'INFANTE.

Arrêtons-nous ici, chère Séraphine; c'est ici que je veux te parler. Ici, du moins, nous n'aurons autour de nous que ces plantes et ces fleurs, discrètes confidentes de mon amour. D'autres fois déjà elles ont vu mes larmes, entendu mes soupirs, alors que solitaire je venais leur conter mes plaisirs ou mes peines; car, vraiment, on trouve je ne sais quel charme à conter son amour même à des plantes muettes, à des ruisseaux insensibles, à de durs rochers. — Donc, puisque je t'ai promis de te confier mon secret si long-temps enseveli dans mon cœur, — tu sauras qu'un jour, — c'était un des jours qui précédèrent l'événement funeste auquel je dois mes douleurs, — mon majordome me dit : « Si votre altesse veut se distraire un moment, elle pourra voir les bijoux les plus rares, les plus merveilleux que l'art ait jamais produits, et que le désir ait jamais

[1] *Ay señores, que me llevan.*
Très-probablement ces paroles de Benito s'adressaient au public.

imaginés. Celui qui les apporte est un orfévre étranger qui prétend en trouver l'emploi auprès des grands princes que Naples renferme en ce moment.» J'eus la curiosité de voir ces bijoux, et j'ordonnai que l'on introduisît l'orfévre en ma présence. Plût à Dieu qu'on ne me l'eût pas amené! Il n'aurait pas pénétré jusqu'à mon âme, qui depuis lors souffre un mal inexplicable, une étrange douleur... Tu t'étonnes sans doute qu'un simple artisan ait pu agir ainsi sur mon âme; eh bien! cesse de t'étonner, Séraphine, car sous ces humbles apparences a pu se déguiser un prince, — le prince Frédéric... d'autant que cet art est si noble qu'il peut bien avoir parmi ses représentans des princes et des rois... Je continue. — Après m'avoir montré plusieurs bijoux curieux, il m'en fit voir un qui passait tout ce que l'imagination peut se figurer de riche, de brillant. Dans ce bijou l'on avait artistement renfermé un portrait... et devines-tu lequel? devines-tu qu'il je voyais sous mes yeux?... c'était moi, c'était moi-même. Et ce portrait était d'une telle ressemblance, que dès le premier moment mon âme ne sut plus dans quel corps la nature l'avait placée; qu'incertaine elle hésita, et qu'elle finit, je pense, par passer dans ce portrait; de sorte que j'ai perdu mon âme, l'orfévre l'ayant emportée avec lui... Je lui demandai à quel effet il avait mis mon portrait dans un bijou si merveilleux. — A quoi un peu troublé, et comme en évitant mes regards: «Madame, me dit-il, c'est sur l'ordre du prince Frédéric que je l'ai disposé ainsi, afin qu'il pût le porter sur sa poitrine. La renommée lui avait vanté la perfection de votre beauté; il s'était vivement épris seulement sur ce qu'il avait entendu dire, et alors il avait commandé ce portrait. Mais quand je le lui ai porté, quand ses yeux l'ont vu: «Hélas! s'est-il écrié en soupirant, ange divin de qui m'a pour jamais séparé un destin cruel, et qui peut-être as hérité de la haine de ton père, ange divin, je ne serai pas assez hardi pour aimer ainsi ton ombre, je ne veux pas te profaner de ma secrète adoration; et c'est pourquoi ton portrait ne doit pas demeurer sur mon cœur. Mais je ne veux pas non plus que cette image honorée tombe au pouvoir d'un autre mortel; ses mains seules sont dignes de la posséder.» Et s'adressant à moi: «Oserais-tu, me dit-il, lui porter cette image, afin qu'elle aille vers elle comme un ruisseau se rend à la mer, comme un rayon de flamme remonte au soleil?» Alors, madame, je lui promis de tout hasarder pour vous remettre ce portrait, dussé-je y périr, et le voici!...» — Il dit, me donna le portrait, et sans attendre ma réponse, il s'échappa. — Je demeurai quelque temps incertaine. A la fin cependant j'ouvris le bijou, et sais-tu ce que je trouvai? un autre portrait, le portrait du prince Frédéric; et ayant reconnu clairement que lui-même était l'orfévre, je restai confondue d'une si étrange aventure. Je ne te dirai point toutes [illegible] pensées, — mes *espérances* évanouies, mon bonheur dispar[illegible] *un rêve. J'aimai : ces fleurs* le disent à ma place, ces [illegible]

vent, la nuit, lorsque je parcourais ces allées solitaires, ont entendu mes soupirs et mes plaintes, après avoir entendu les plaintes et les soupirs de Frédéric, qui venait, la nuit, me parler sous mon balcon. Tu sais, maintenant, quel était le chevalier mystérieux du tournoi, et quel sentiment inspira une semblable entreprise... Et désormais tout ce que je demande au ciel, c'est que les soldats de mon père ne puissent retrouver le prince Frédéric : nous sommes perdus l'un pour l'autre, l'expiation est assez grande. Mon père, si l'on le lui amène, vengera sur lui les guerres qu'il a eues avec le roi de Sicile; et alors c'en est fait de moi, car mon existence est tout entière attachée à celle de ce prince; je vis de la seule pensée qu'il est vivant, et je mourrais à la seule pensée de sa mort.

SÉRAPHINE.

Je vous remercie, madame, de m'avoir confié vos sentimens. Mais il est merveilleux que vous ayez pu garder si long-temps un tel secret.

L'INFANTE.

Oh! nous autres femmes nous savons fort bien, quand nous voulons, garder un secret.

SÉRAPHINE.

Voici venir le roi.

L'INFANTE.

Je désire vivement trouver le moyen d'obtenir qu'il rende la liberté à Roberto.

Entrent LE ROI et UN VALET.

LE ROI.

Eh bien! Marguerite, comment va votre mélancolie?... N'aurez-vous donc jamais un moment de trève, un moment de joie?

L'INFANTE.

Je disais tout-à-l'heure à Séraphine que ma douleur et mes ennuis ne me quitteraient jamais.

LE ROI.

Vous ne pouviez choisir une confidente plus sage et plus aimable.

L'INFANTE.

Elle vous dira combien je suis triste.

SÉRAPHINE.

On ne peut davantage.

LE ROI.

Vous a-t-elle fait part de la cause?

SÉRAPHINE.

Non, sire; mais d'après ce que m'a conté la princesse, le remède serait facile.



En vérité?

SÉRAPHINE.

Il suffirait qu'elle retrouvât celui qui a donné la mort à don Pèdre Sforze.

LE ROI.

Eh bien! réjouissez-vous, princesse; car j'espère l'avoir bientôt en mon pouvoir.

L'INFANTE.

Le moyen s'en présente à mon esprit, et il n'est rien de plus facile. — Ordonnez qu'on rende la liberté à son valet, d'autant qu'il ne saurait être coupable pour avoir fidèlement servi son maître. Ensuite, seigneur, faites-le suivre soigneusement; et comme il ne manquera pas d'aller rejoindre le prince, de la sorte on découvrira Frédéric.

LE ROI.

L'idée est excellente. — Qu'on aille à l'instant chercher le prisonnier.

L'INFANTE.

Ne perdez pas un moment.

Le Domestique sort.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

J'accours aux pieds de votre majesté.

LE ROI.

Qu'y a-t-il de nouveau?

LE CAPITAINE.

Que les souhaits de votre majesté sont accomplis.

LE ROI.

Et comment?

LE CAPITAINE.

Je suis sorti avec une partie de votre garde à la recherche du traître. Informé de l'endroit où il s'était réfugié, — c'était dans une vaste forêt, — je m'y suis rendu, et je l'ai trouvé là debout au pied d'un rocher et dans une attitude mélancolique. Il faut vous dire qu'il avait perdu son cheval, lequel, sans doute, avait péri par suite d'une fatigue excessive. En nous entendant, il s'est retourné aussitôt, et d'un air si résolu, que j'ai bien cru qu'il nous allait tous tailler en pièces. Cependant, grâce à notre prudence et à notre courage, nous sommes parvenus à nous emparer de lui. Mais il ne veut pas dire qui il est. Il s'obstine à dire qu'il est un simple paysan, et au langage qu'il affecte, j'ai idée qu'il voudrait feindre la folie.

LE ROI.

Peu importe qu'il cache son nom et qu'il feigne d'être fou, puisque nous savons à présent que le perfide, le traître n'est autre que *le prince Frédéric.* Allez le chercher.

Le Capitaine sort.

L'INFANTE.

Hélas! ô ciel, aie pitié de moi! ô mort, hâte-toi de finir mes tourmens! Je ne puis... je ne puis déguiser une telle douleur; mes soupirs s'élancent malgré moi de mon cœur; malgré moi, mes larmes s'échappent de mes yeux... Grand Dieu, protége-moi!

LE ROI.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, ma fille?

L'INFANTE.

Je me sens tout à la fois comme brûlée et glacée; je sens une douleur qui me déchire et m'accable. O ciel! aie pitié de moi! O mort! hâte-toi de finir mes tourmens!

Elle sort.

LE ROI.

Séraphine, puisque la princesse vous a fait ses confidences, que pensez-vous d'un désespoir si étrange?

SÉRAPHINE.

Quoique je trahisse un secret confié, je parlerai, car je tiens avant tout à sauver la princesse. Eh bien! sire, sachez-le, ce désespoir qui lui est venu, c'est à cause qu'on a pris le prince Frédéric. Vous saurez tout d'un seul mot : elle l'aime; l'un et l'autre s'aimaient secrètement, et comme elle craint que vous ne le fassiez périr, elle n'a pu résister à cette affreuse idée.

LE ROI.

Qu'ai-je entendu?... Cela étant, je procéderai d'une autre façon, car enfin l'homme sage procède selon les circonstances. Agissons avec modération.

Entre ROBERTO.

ROBERTO.

Permettez, sire, de baiser vos pieds à un malheureux qui, en servant son maître fidèlement, n'a jamais eu l'intention de vous offenser. J'attends humblement mon arrêt de mort.

LE ROI.

Non, Roberto, lève-toi, tu es libre; ta fidélité mérite une récompense plutôt qu'un châtiment. — Le ciel plus favorable a écouté mes vœux. On a enfin découvert ton maître, et voilà qu'on me l'amène prisonnier.

ROBERTO, *à part.*

O ciel! est-il possible? — Il y avait donc par là quelqu'un qui le connaissait et qui l'aura trahi?

Il sort.

Entrent LE CAPITAINE, DES SOLDATS, et BENITO, couvert de son armure.

LE CAPITAINE.

Sire, voici devant vous le prince Frédéric de Sicile.

BENITO.

Ça doit être un enchantement... Moi prince! moi Frédéric de Cécile[1]! Pourquoi donc veulent-ils me changer comme ça?

LE ROI.

J'hésite entre la vengeance et la pitié. D'un côté, la colère m'anime, — de l'autre, la situation de l'infante me commande l'indulgence. Que faire? — (*Haut.*) Votre altesse pense, sans doute, que, l'ayant en mon pouvoir, je vais venger d'un seul coup les injures de son père et les siennes propres; mais elle ne connaît pas mes sentimens, et j'ai plus de clémence dans mon cœur qu'elle ne devrait en attendre. Toutefois vous demeurerez prisonnier.

BENITO.

Moi!... Et quel mal ai-je donc fait, s'il vous plaît, en mettant cet habit? est-ce que je ne pouvais pas le prendre, lorsque je l'ai trouvé dans la forêt, au pied d'un arbre, comme un champignon?

LE ROI.

Votre altesse ne nous abusera pas; elle ne nous trompera pas en jouant ainsi tour à tour le rustre et l'insensé. Des nuages ont beau s'interposer devant le soleil, il n'en est pas moins facile à reconnaître. Que votre altesse prenne confiance en moi, et qu'elle se console de l'abandon de la fortune inconstante.

BENITO.

Oh! oui, vous avez raison, la fortune est une coquine[2]. Eh bien! si l'on veut, qu'on reprenne cette armure et qu'on me donne ma casaque. Je vous jure que vous faites erreur; je ne suis pas le prince Chilpéric de Cécile[3].

ROBERTO.

On se trompe évidemment, et je suis tenté d'accréditer l'erreur générale... d'autant que j'empêche par là qu'on n'envoie d'autres troupes à la recherche du prince. (*Haut, à Benito.*) Que votre altesse me permette d'embrasser ses genoux. Même en présence du roi, je ne puis me contenir, et je suis heureux de montrer mon dévouement et ma fidélité.

BENITO.

D'où vient donc que vous vous mettez à mes pieds et que vous me les baisez? Je n'aime pas ça du tout, pour ma part, et pour la vôtre je ne vois pas le plaisir que vous pouvez y trouver.

ROBERTO.

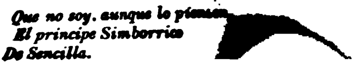
Oh! votre altesse n'a pas besoin de se déguiser davantage.

[1] Au lieu de dire *Federico de Sicilia*, Benito dit dans l'espagnol *Enrique de Cecina*, littéralement, *Henri de Salaison*.

[2] Le roi vient de dire de la fortune qu'elle est *dudosa*, légère, inconstante; et Benito entend *golosa*, gourmande.

[3]

Que no soy, aunque lo piensan,
El principe Simborrico
De Sencilla.



PREMIER SOLDAT.

Vous êtes connu, monseigneur.

LE CAPITAINE.

Nous savons maintenant, monseigneur, que vous êtes le prince de Sicile.

BENITO.

Vous le dites tous ?

ROBERTO.

Oui, certes.

BENITO.

Eh bien ! tous, vous en avez menti ; car parmi toutes les femmes de ma connaissance je ne connais pas de Cécile[1], — hormis tant seulement la fille du maître berger de mon endroit. C'est la vérité pure.

ROBERTO.

Quoi ! vous persistez à dissimuler avec moi, votre serviteur dévoué, dont la fidélité ne craint pas la comparaison avec celle d'Achates[2] ?

BENITO.

Bon ! maintenant voilà qu'il me parle d'Agathe[3]. En vérité, c'est à me faire perdre la tête. Ah çà, homme ou démon, explique-toi, que me veux-tu ?

ROBERTO.

Sire, le prince Frédéric, mon maître, est d'une obstination rare. Il est aussi obstiné qu'il est courageux, et quand une fois il s'est mis quelque chose en tête...

LE ROI.

Qu'on le mène à la tour de Belflor, et qu'on le remette aux mains de la princesse Hélène. Mais j'entends qu'elle le traite avec douceur ; je ne veux pas que cette prison soit trop sévère ; ce doit être une sorte d'hospitalité. (*Bas, à Roberto.*) Je traite mon ennemi comme si je voulais qu'il devînt mon gendre.

ROBERTO.

Cela est tout simple ; car fort souvent un gendre est un ennemi.

LE ROI.

Et que Roberto soit enfermé avec lui. Il sera agréable au prince de le voir et de lui parler. — Dites à Hélène que je le lui recommande, et que je saurai la récompenser de tout ce qu'elle fera pour lui. (*A part.*) J'arrange le tout de mon mieux pour Marguerite... O femmes, combien vos fantaisies ont d'influence sur les projets des hommes !

Que no conosco á Cecilla, etc., etc.

[2] *Ceux* de nos lecteurs qui ont lu l'Énéide de Virgile connaissent le fidèle Achates.

[3] *Dans* l'espagnol Benito au lieu du mot Acates, entend acicates, lequel mot signifie *des éperons arabes*.

LE CAPITAINE.

Venez, seigneur, prendre du repos.

BENITO, *à part.*

Autre niais! (*Haut.*) Oui, allons prendre du repos... et tout ce que vous voudrez.

ROBERTO.

Votre altesse a devant elle Roberto.

BENITO.

Ne seriez-vous pas Robert le Diable?... Mais comme ils sont tous d'accord là-dessus, et que tous le disent, il faut bien cependant qu'il y ait quelque chose de vrai. Il est évident qu'ils sont tous ivres ou que c'est moi qui le suis. Enfin, au bout du compte, ça n'est pas mauvais pour moi, et je ne serais pas si à plaindre si j'épousais la Cécile du maître berger[1]. Arrive ensuite que pourra!

Ils sortent.

SCÈNE II.

La forêt.

Entrent TROIS VILLAGEOIS et ANTONA.

ANTONA.

Je ne m'en consolerai jamais. Laisse-moi pleurer, Belardo.

PREMIER VILLAGEOIS.

Quoi! il n'y a pas moyen de vous consoler?

ANTONA.

Non, pas moyen.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

Vous voulez donc mourir?

ANTONA.

Oui. — Il me dit : Ma chère Antona, quand tu reviendras dans la forêt, tu me retrouveras à la même place et plus amoureux que jamais. Je reviens, et je ne le retrouve plus!

PREMIER VILLAGEOIS.

Pour moi, m'est avis que quelque bête sauvage l'aura dévoré.

DEUXIÈME VILLAGEOIS.

Oui, il aura été mangé par quelque loup.

ANTONA.

Hélas! il n'y a pas à en douter... mon pauvre Benito était si appétissant! Mais dire qu'il a été la proie d'une bête!... n'est-ce pas bien triste[2]?

Elle sort avec les villageois.

[1] Ici, au lieu de dire Federico de Sicilia, Benito dit *frayle rico de Cecina*, ce qui signifie, moine riche de Salaison.

[2] Il y a dans ce passage une plaisanterie qu'il nous a été impossible de reproduire. Les villageois disent qu'une bête féroce (*una fiera*) a mangé Benito. Antona au lieu du mot *fiera* entend le mot *fea*, qui signifie laide

Entrent HÉLÈNE et FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Comment reconnaîtrai-je jamais une bienveillance qui m'est si glorieuse?

HÉLÈNE.

Vous mériteriez davantage encore.

FRÉDÉRIC.

Non, madame, je ne suis pas même digne de baiser l'empreinte de vos pas... Que suis-je pour tant de bonté?... Je n'ai plus désormais à me plaindre du sort. Lorsque j'errais seul dans ce bois, j'accusais ma destinée, et je vois maintenant que ma destinée est la plus belle qu'un mortel ait jamais eue. Béni soit le ciel pour m'avoir envoyé des malheurs qui feraient envie aux plus heureux!

HÉLÈNE, *à part.*

On dirait, à l'entendre, qu'il connaît ma folie et qu'il la partage. Mais jusqu'à ce qu'il se déclare tout-à-fait, ô mon cœur! dissimulons. (*Haut.*) À vous entendre exprimer tant de reconnaissance, on croirait, Espagnol, que je vous ai rendu maître du ciel et de la terre. Je vous ai simplement nommé gouverneur du château, et il n'y a pas là de quoi exciter si fort votre gratitude.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais comment traiter avec vous, madame, et je suis dans une mortelle incertitude. Souvent, lorsque je vous remercie avec discrétion et froidement, vous paraissez me soupçonner d'être ingrat; d'autres fois, lorsque je veux vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve, vous avez l'air d'en être offensée. En vérité, je ne vous comprends pas. Sans doute, madame, le monde étant peuplé d'ingrats, on est tout surpris de trouver de la reconnaissance comme de quelque chose de nouveau et d'étrange. Eh bien! désormais, si cela peut vous faire plaisir, je ne vous parlerai plus de la mienne.

HÉLÈNE.

Non pas! je ne dis pas cela.

FRÉDÉRIC.

Comment donc dois-je me conduire?

HÉLÈNE.

Eh bien! je voudrais des sentimens qui ne fussent ni de la reconnaissance ni de l'ingratitude. Je voudrais je ne sais quoi également éloigné des deux extrêmes.

FRÉDÉRIC.

En vérité, je ne vous comprends pas.

HÉLÈNE.

En vérité, je ne me comprends pas moi-même.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

e mets à vos pieds, madame.

HÉLÈNE.

a-t-il, capitaine?

LE CAPITAINE.

us apporte une nouvelle dont vous serez contente. On sait on sait quel est celui qui a tué don Pèdre Sforze.

FRÉDÉRIC, *à part.*

i! je suis perdu!

HÉLÈNE.

vous renouvelez ma douleur... Eh bien! parlez; qui est le qui est le barbare?

LE CAPITAINE.

le prince Frédéric de Sicile.

FRÉDÉRIC, *à part.*

ne connaît sans doute. — Que faire?

LE CAPITAINE.

nit toujours par découvrir la vérité.

FRÉDÉRIC, *à part.*

-il prendre la fuite ou me préparer à me défendre?

LE CAPITAINE.

otre altesse a-t-elle nommé pour gouverneur de ce château?

FRÉDÉRIC, *à part.*

rt en est jeté. (*Haut.*) Eh bien! c'est moi, oui, c'est moi! je n'ai renié mon nom. Et puisque vous me connaissez, que vous de moi?

LE CAPITAINE.

udrais vous parler seul à seul.

FRÉDÉRIC.

pouvez parler ici. J'ai mon épée, et je suis prêt à vous ré-

LE CAPITAINE.

épée?... Pour qui? contre qui?

FRÉDÉRIC.

siez-vous pas, capitaine, que vous veniez chercher le gou- du château, et que le prince Frédéric est connu? Eh bien! ne vous cherchez est devant vos yeux.

LE CAPITAINE.

vous réponds pas, parce que je ne puis vous comprendre. quoi vous troubler ainsi?

FRÉDÉRIC.

tes-vous pas que vous me cherchez?

LE CAPITAINE.

eigneur, je veux vous remettre co[illegible]

FRÉDÉRIC.

Non, non, plutôt mourir mille fois.

LE CAPITAINE, *à part.*

Quelle confusion!... Cet homme est vraiment singulier! (*Haut.*) Écoutez-moi, de grâce, et ensuite vous saurez ce que je veux.

FRÉDÉRIC.

Parlez donc.

LE CAPITAINE.

Eh bien! j'ai arrêté dans la forêt le prince Frédéric, je vous l'amène prisonnier, et je vais le confier à votre garde.

FRÉDÉRIC.

Fort bien!... C'est que, seigneur, comme je vous ai vu arriver dans une certaine agitation et demandant après moi, je ne savais ce que vous pouviez me vouloir, et cela m'a ému.

HÉLÈNE.

Qu'ai-je entendu?... Frédéric est pris!

LE CAPITAINE.

Oui, madame; et le roi vous l'envoie pour que vous le gardiez. On l'amène dans un carrosse fermé, afin que personne ne le voie; car le peuple, qui admire son courage, pourrait se porter à quelque mouvement. — Suivez-moi donc, je vous prie, seigneur gouverneur; je vais vous le remettre, et vous vous engagerez sous serment à ne pas le laisser échapper.

FRÉDÉRIC.

Ce serment, je puis le prêter ici même. Je jure sur l'honneur, je donne ma parole inviolable que je garderai le prince Frédéric avec le même soin, le même zèle, la même attention avec laquelle je me garde moi-même. Son salut est pour moi d'une telle importance, que, s'il m'est permis d'employer cette expression, je veux courir même fortune avec lui. Je vous promets donc, vive Dieu! que je ne le perdrai pas de vue un seul instant.

LE CAPITAINE.

Je reçois votre serment. Maintenant, venez; hâtons-nous, afin, comme je vous l'ai dit, que personne ne le voie. Vous seule, madame, pouvez venir le voir; et votre regard seul sera l'arrêt du coupable.

HÉLÈNE.

Oui, si le ressentiment qui remplit mon cœur pouvait passer dans mes yeux et dans mon langage, j'irais le voir, j'irais lui parler, — parce que d'un regard je confondrais le traître, et d'un mot je le tuerais. Mais je n'y veux pas aller. Espagnol, c'est à vous que je confie cet homme; je compte sur votre loyauté; je remets en vos mains ma vengeance et mon honneur.

FRÉDÉRIC.

Soyez tranquille, madame, je le garderai comme moi-même.

LE CAPITAINE.

Venez.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Quelle situation délicate!... Je plais à la même personne que j'ai offensée, et, de plus, je vais être le geôlier de moi-même!

Frédéric et le Capitaine sortent.

Entrent L'INFANTE et SÉRAPHINE.

L'INFANTE.

Vous ne vous attendiez pas, Hélène, à cette visite?

HÉLÈNE.

Non, belle princesse; et votre présence en ce lieu me comble de joie et d'honneur. — Où donc allez-vous ainsi?

L'INFANTE.

En faisant ce voyage je n'avais qu'un seul but : je voulais vous voir.

HÉLÈNE.

Je ne pourrai jamais reconnaître tant de bonté.

L'INFANTE.

On dit que votre château est si agréablement situé, que le séjour en doit être excellent pour la mélancolie; et voilà pourquoi on m'y envoie; car je suis bien triste. Vous verrez si j'en ai sujet, ma cousine, quand je vous dirai mes ennuis.

HÉLÈNE.

Je serai trop flattée. Seraient-ce par hasard des chagrins d'amour?

L'INFANTE.

Oui, l'amour y fut pour quelque chose.

HÉLÈNE.

Et à présent?

L'INFANTE.

A présent je ne sais plus à quoi les attribuer. Ils tiennent à des causes diverses. — Vous les devinerez à ma douleur.

HÉLÈNE.

Déclarez-vous, je vous prie. Moi de mon côté je vous confierai un amour qui est tout l'opposé du vôtre; car si le vôtre a été et n'est plus, le mien, comme vous verrez, n'est pas encore et sera bientôt. — Mais asseyez-vous sur ce gazon. Ces arbres vous protégeront contre les rayons du soleil, et ces fleurs vous seront comme un tapis parfumé. — Vraiment ce lieu-ci est on ne peut plus propice aux récits d'amour.

L'INFANTE.

Non pas encore; plus tard. — (*A part.*) Commençons. (*Haut.*) J'ai un service à vous demander.

HÉLÈNE.

Je suis entièrement à votre disposition.

L'INFANTE.

J'éprouve le plus vif désir de voir le prince que l'on a amené prisonnier.

HÉLÈNE.

Est-ce que vous avez besoin de mon entremise pour cela? — Étant qui vous êtes, vous avez tout droit ici.

L'INFANTE.

Je désire le voir pour des motifs que vous saurez plus tard.

HÉLÈNE.

Assez, ne m'en dites pas davantage. Si telle est votre volonté, j'ordonnerai qu'on laisse ouverte la porte du château, et qu'on laisse entrer la première personne qui se présentera.

L'INFANTE.

Afin qu'on ne se doute de rien, je vais parcourir la forêt et chasser jusqu'à la nuit. De la sorte on croira que ç'a été là le motif de mon voyage. — Ah! ma cousine, déjà près de vous mes chagrins ont disparu, et mes larmes se sont arrêtées. Je vous dois la vie. Adieu.

Elle sort.

HÉLÈNE.

Dieu me soit en aide!... Pourquoi donc me fait-elle de si vifs remerciemens?... Mais j'aurai bientôt pénétré ce mystère.

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Madame, le prince est enfermé dans la tour.

HÉLÈNE.

Écoutez. J'ai deux mots importans à vous dire, et j'attends de vous un service.

FRÉDÉRIC.

Parlez, madame; quoi que ce soit, vous êtes obéie.

HÉLÈNE.

Sous prétexte de chasser dans la forêt, l'infante Marguerite est venue, et elle désire avoir un moment d'entretien avec le prince. Il y a là-dessous quelque amour, j'imagine, et je voudrais m'en assurer. C'est une folle curiosité; mais enfin je suis femme... Eh bien! voici ce que je vous demande : c'est que vous vous placiez en un lieu d'où vous puissiez tout entendre, et, ne l'oubliez pas, — vous me rapporterez leurs paroles mêmes.

FRÉDÉRIC.

J'y ferai tous mes efforts.

HÉLÈNE.

Je veux savoir d'où viennent ses relations avec un traître, et si, du moins, l'amour la justifie. — Il y va de ma vie et de mon honneur.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Quelle situation est la mienne!... Quelles sont donc, ô ciel! toutes

ces étranges aventures ? Il est des momens où il me semble que ce sont autant de rêves. — Mais qui croira qu'il se soit trouvé une femme aussi constante que la princesse Marguerite ? N'est-ce pas à tort que l'on accuse les femmes d'inconstance ?... Médisans vains et légers, dont la langue maudite parle mal des femmes, venez, venez ici, soyez témoin d'un tel amour !... Pour moi, je suis curieux de voir jusqu'où va le dévouement d'une tendresse si noble et si généreuse. Elle pense que je suis le prisonnier ; il faut donc qu'elle me trouve dans la prison. Faisons cette épreuve, et voyons quel est son projet. — Voici la tour. (*Appelant.*) Roberto ?

Entre ROBERTO.

ROBERTO.

Ah ! seigneur, est-il possible enfin que je vous voie, que je vous parle ?

FRÉDÉRIC.

Oui, la fortune l'a permis. — Que faisais-tu là ?

ROBERTO.

J'étais là avec ce grossier animal que l'on a renfermé dans la tour en votre lieu et place. Jamais je n'ai rien vu de plus stupide. Il dit que tout ce qu'il voit ce sont des rêves.

FRÉDÉRIC.

Et il n'a pas tort.

ROBERTO.

Et en même temps il se figure qu'il est un prince, lui un manant, un rustre !

FRÉDÉRIC.

Qu'importe, Roberto ? qu'importe ce qu'il est effectivement, pour qu'il ait de la vanité de ce qu'il croit être ? Pour les hommes, les honneurs, les grandeurs ne consistent pas dans la réalité du titre, mais dans l'opinion des autres.

ROBERTO.

C'est qu'encore il s'avise de me commander ! Fort bien ; je lui obéirai tant que nous serons devant du monde ; mais une fois nous deux seuls, c'est moi qui commanderai à mon tour !

FRÉDÉRIC.

Laissons là ces folies.

ROBERTO.

Oh ! quand nous serons seuls, je prendrai ma revanche.

FRÉDÉRIC.

Que fait-il en ce moment ?

ROBERTO.

Il ronfle comme quatre. Il voulait se coucher ; [illegible] le lit si riche *et si élégant* ; il a été saisi d'une sor[illegible] *s'est mis à dormir* par terre.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc ne lui as-tu pas dit qu'il se couchât dans le lit?

ROBERTO.

J'ai fait mieux.

FRÉDÉRIC.

Comment?

ROBERTO.

Je m'y suis couché moi-même.

FRÉDÉRIC.

Puisque cet homme me donne par son sommeil l'occasion que je désire, maintenant, Roberto, écoute. L'infante Marguerite va venir au château à mon intention. Elle s'imagine que c'est moi qui suis le prisonnier, et je tiens à ne pas la détromper en ce moment. Nous verrons ce que cela va devenir, et plus tard je me découvrirai, s'il le faut. — N'a-t-on pas frappé?

ROBERTO.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! va ouvrir [1].

Frédéric s'assied dans un fauteuil.

Entre L'INFANTE.

ROBERTO.

Qui demandez-vous, madame?

L'INFANTE.

La princesse Hélène m'a permis d'entrer.

ROBERTO.

Le gouverneur m'a ordonné, en effet, de laisser entrer la personne qui se présenterait au nom de la princesse.

L'INFANTE.

Quoi! c'est toi, Roberto?

ROBERTO.

Quoi! c'est vous, madame? — Et comment votre altesse a-t-elle osé pénétrer jusqu'ici?

L'INFANTE.

Je suis entraînée par des sentimens plus forts que moi. — Et ton maître?

ROBERTO.

Le voilà assis, et il se tient toujours de même dans ce coin; jamais on n'a vu pareille tristesse. Aussi je crains qu'il ne meure de

[1] *Nous étions* tout à l'heure dans le parc, et tout-à-coup nous voilà transportes dans *l'intérieur du* château. Comme Frédéric et Roberto n'ont pas quitté le théâtre, il nous *est impossible* d'indiquer un changement de scène. Mais enfin le lecteur est averti, nous sommes maintenant dans le château de Belflor, ou de Miraflor.

mélancolie, à moins qu'une aussi aimable visite ne lui mette, comme de raison, la joie au cœur.

L'INFANTE.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Quelle est cette douce voix qui m'appelle et qui charme tout mon être? —Mais que vois-je? est-ce mon imagination qui m'abuse? Sans doute ma fin s'approche, et l'heure de ma mort est venue, puisque je vois dans l'air ces images confuses, fugitives réalisations de ma pensée!... Peut-être aussi est-ce quelque astre charmant détaché du ciel qui est venu illuminer de son éclat les ténèbres de ma prison! Mais enfin, que ce soit un astre divin ou une trompeuse image, jamais la vue d'aucun objet ne fut plus douce à mes yeux, plus douce à mon cœur; et s'il devait être l'annonce certaine de ma mort, je serais encore heureux de le voir.

L'INFANTE.

Frédéric, ce n'est pas une vaine apparence que tu vois devant tes yeux; et alors même que ce ne serait que mon ombre, par cela seul qu'elle serait à moi, elle ne te tromperait pas. —Je suis l'infante Marguerite; ne me sache aucun gré de ma démarche, car les femmes de mon rang, les femmes qui me ressemblent n'aiment pas une fois pour oublier ensuite. Avant de t'aimer, j'aurais pu considérer les inconvéniens, les dangers, les périls; mais à présent que je t'ai engagé ma foi, je ne resterai pas en arrière, et je te suivrai jusqu'à la mort. Je sais que tu as perdu ton cheval, je sais que l'on t'a trouvé parmi les rochers, je sais enfin que tu es prisonnier. De ton côté, tu sauras que mon père médite une vengeance, et que ta vie est menacée. Mais non, je m'exprime mal, c'est la mienne que l'on menace... Toi, si tu veux, tu es sauvé; par mon ordre un cheval est à la porte, qui t'attend; dans l'arçon de la selle tu trouveras, avec les armes nécessaires, une bourse remplie de joyaux. Sors donc au plus tôt de cette forteresse. Moi je demeure résolue à souffrir seule, et je serai heureuse étant assurée que tu n'as rien à craindre.

FRÉDÉRIC.

Marguerite, ce n'est pas moi qui pourrai plus long-temps vous céler la vérité lorsque vous me parlez avec cette noble franchise. Je ne suis point prisonnier, je suis libre; et afin que vous sachiez l'aventure la plus curieuse que l'on ait jamais vue dans les comédies espagnoles[1], apprenez que l'on vous trompe. Mon cheval est tombé, il est vrai, du haut de ces rochers; mais j'ai dépouillé mon armure afin qu'elle ne me trahît point; je suis arrivé à Miraflor, où doña Hélène elle-même me protége; quelque passant aura pris mes armes; les soldats, trompés par cette vue, l'auront sans doute ar-

[1] *Mot à mot : Et afin que vous sachiez* l'aventure la plus curieuse que l'esprit ingé*nieux trace et met agréablement* en action dans les comédies espagnoles, etc., etc.

rêté; et enfin doña Hélène m'ayant nommé gouverneur de ce château, on m'a confié la garde de cet homme que l'on croit être Frédéric. Voilà la vérité. Et si désormais je puis vous voir et vous parler librement tous les jours, comment voulez-vous que je sois assez lâche pour m'éloigner? Vous parlez de périls; mais pour un amant le péril le plus grand, le plus grand de tous les maux, n'est-ce pas l'absence?

L'INFANTE.

Un jour ou l'autre on finirait par tout découvrir, et alors je redoute la vengeance de mon père.

ROBERTO.

Il y aurait un moyen de sortir d'embarras.

L'INFANTE.

Et lequel?

ROBERTO.

Confiez votre amour à une personne que vous chargerez de le dire au roi; s'il prend bien la chose et qu'il consente à votre mariage, alors on pourra tout lui avouer; que s'il se fâche et veut se venger, eh bien! sa vengeance tombera sur un vilain lourdaud, et mon maître demeurera en sûreté. Ainsi quel que soit le résultat, favorable ou non, pour vous est l'avantage et le danger pour un autre.

L'INFANTE.

Cela est fort bien imaginé.

FRÉDÉRIC.

Ainsi, voilà qui est convenu : vous m'aimerez, ou, pour mieux dire, vous feindrez d'aimer mon représentant en public, et vous donnerez des marques de ce sentiment.

L'INFANTE.

Oui, et ce sera un bonheur pour moi, et je vous suis reconnaissante de m'y autoriser. C'est un horrible supplice que de cacher ainsi l'amour que l'on éprouve. Donc j'aimerai en public le prisonnier; mais je l'aimerai parce qu'il portera le nom de Frédéric; autrement ni je ne l'aimerais ni je ne pourrais le feindre.

FRÉDÉRIC.

Ainsi, pour lui?...

L'INFANTE.

Un amour feint.

FRÉDÉRIC.

Pour moi?...

L'INFANTE.

Un amour véritable.

FRÉDÉRIC.

Vous m'aimerez, dites-vous?

L'INFANTE.

Je n'aimerai que vous.

FRÉDÉRIC.

Long-temps ?

L'INFANTE.

Toujours !

FRÉDÉRIC.

Vous me le promettez ?

L'INFANTE.

Sur ma vie et sur mon âme.

FRÉDÉRIC.

Mais pourquoi feindre un autre amour ?

L'INFANTE.

Pour vous sauver.

FRÉDÉRIC.

Songez-y, s'il devenait véritable, j'en mourrais.

L'INFANTE.

Vous ne le craignez pas ?

FRÉDÉRIC.

J'espère que je n'éprouverai pas ce malheur.

L'INFANTE.

Non ! je vous aime. Adieu !

FRÉDÉRIC.

Adieu !

L'INFANTE.

Le ciel vous protége !

FRÉDÉRIC.

Qu'il veille sur vous !

L'INFANTE.

Je vais feindre l'amour.

FRÉDÉRIC.

Et moi je reste pour me garder.

JOURNÉE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le parc.

Entrent FRÉDÉRIC et HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Eh bien ! que lui a-t-elle dit ?

FRÉDÉRIC.

Qu'elle *était l'infante* Marguerite, et qu'attirée vers lui par la renommée *sans égale* de son brillant courage, elle voulait, bravant

la colère du roi, le rendre à la liberté; qu'un cheval rapide l'attendait à la porte de la tour, qu'il n'avait qu'à s'élancer dessus, et qu'il serait bientôt hors de l'atteinte de ses ennemis. A quoi il a répondu qu'il était sensible à tant de bontés, qu'il en conserverait une éternelle reconnaissance; mais qu'en entrant en prison il avait fait serment de ne point chercher à s'évader, et qu'il voulait tenir parole.

HÉLÈNE.

Vous avez écouté avec attention?

FRÉDÉRIC.

J'ai été présent à tout ce qui s'est dit, et j'ai tout entendu aussi distinctement que si j'avais parlé moi-même. Si elle vous rapporte la chose autrement, que votre altesse n'y ajoute aucune foi.

HÉLÈNE.

Elle vient. Prenez garde d'être vu par elle.

FRÉDÉRIC.

Que le ciel fasse réussir votre projet!

Il sort.

Entrent L'INFANTE et SÉRAPHINE.

L'INFANTE.

Oui, Séraphine, le roi mon père va venir à Miraflor pour voir où en est ma tristesse, et j'attends de toi ce que je t'ai demandé, c'est-à-dire j'attends que tu instruises mon père de mes vrais sentimens; cela est pour moi de la dernière importance.

SÉRAPHINE.

J'obéirai, madame. — Eussé-je dû mourir mille fois, jamais je n'aurais révélé votre secret, et à présent je ne le dis que parce que vous l'exigez. (*A part.*) Ma foi! c'est assez beau d'avoir gardé le silence aussi long-temps!

Elle sort.

HÉLÈNE.

En quoi! vous êtes seule, ma cousine?

L'INFANTE.

Oui, charmante Hélène; j'essaye de me distraire ainsi des ennuis qui m'accablent. L'amour est un philosophe dégoûté du monde qui cherche la solitude.

HÉLÈNE.

Nous nous sommes promis de nous faire à la première occasion nos confidences mutuelles.

L'INFANTE.

Eh bien! si vous le permettez, je commencerai, car je n'en ai que pour un moment.

HÉLÈNE.

Je vous écoute de toute mon attention.

L'INFANTE.

Sur la renommée du prince Frédéric, j'ai éprouvé le plus vif désir

de voir par moi-même s'il était traité dans sa prison d'une manière conforme à sa naissance et à son mérite ; c'est pour cela que je suis venue, et en entrant je me suis présentée comme la femme du gouverneur. Que vous dirai-je ? je l'ai trouvé si spirituel et si aimable, que cette visite a décidé de mon sort.

HÉLÈNE.

Vous seule, ma cousine, lui avez trouvé cet esprit si rare, cette amabilité merveilleuse. A moi, au contraire, on m'a conté de lui des actes qui annoncent un rustre grossier.

L'INFANTE.

On vous aura trompée : Frédéric est aussi remarquable par ses qualités morales et par ses manières que par son courage intrépide. C'est ainsi que la renommée le représente, et c'est ainsi qu'il m'est apparu, — pourvu toutefois que nous parlions toutes deux du véritable Frédéric.

HÉLÈNE.

Je ne veux pas disputer avec vous ; car, de mon côté, je le confesse, je ne suis pas plus raisonnable. Vous aimez, vous, un homme mal appris ; moi, j'aime un homme d'une humble condition. Le gouverneur que vous avez vu...

L'INFANTE, *à part.*

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

HÉLÈNE, *à part.*

Elle paraît toute étonnée.

L'INFANTE, *à part.*

Je n'ai pu cacher mon émotion. — (*Haut.*) Achevez donc, je vous prie.

HÉLÈNE.

Vous me méprisez, je le vois ; mais enfin cet amour, du moins, peut s'avouer. Eh bien ! oui, cet homme que j'ai vu arriver à mes pieds, malheureux et blessé, cet homme s'est emparé de mon cœur.

L'INFANTE.

Taisez-vous, Hélène ; cela est honteux ; n'achevez pas !

HÉLÈNE.

Moi, du moins, comme je vous le disais, je ne me suis pas oubliée au point d'aller le voir dans la prison, bien qu'il en soit le gouverneur. J'aime, mais je ne me suis point déclarée ; car je sais ce que je dois à ma réputation, je sais souffrir et me taire. Et bien que mon amour ne soit pas moins désintéressé que le vôtre, je ne me suis pas avancée jusqu'à lui offrir un cheval et de l'argent... Mais en voilà assez. Dieu vous garde !

Elle sort.

L'INFANTE.

Comment ai-je pu ne pas me trahir ? Comment ai-je pu me commander de la prudence ? Comment ai-je pu rester maîtresse de moi-même, alors que tout mon cœur est é[illegible] toute mon âme

est soulevée?... O jalousie! est-ce donc là ta puissance?... Ton ombre seule a bouleversé tout mon être; que serait-ce donc si je t'avais vue toi-même!

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

J'attendais qu'Hélène se fût retirée pour me présenter devant vous, et vous rendre la vie que vous m'avez donnée. Je puis enfin vous voir.

L'INFANTE.

Et moi aussi, perfide que vous êtes, je vous attendais avec une impatience au moins égale, pour vous dire ce que mon cœur pense de vous.

HÉLÈNE paraît derrière la tapisserie.

FRÉDÉRIC.

Que signifie ce langage?

L'INFANTE.

Votre trahison et votre outrage, ma douleur et ma jalousie.

HÉLÈNE, *à part.*

Marguerite, désapprouvant mon amour, va sans doute en parler au gouverneur; et je viens, agitée de mille craintes, pour voir ce qu'elle en pense. — Pendant leur entretien, arbres verdoyans, cachez-moi à tous les yeux.

FRÉDÉRIC.

J'ai beau réfléchir, madame, je ne vous comprends pas. — En quoi vous ai-je trahie? En quoi ai-je excité votre jalousie?... Croyez-le bien, si j'avais pu vous tromper et me rendre coupable envers vous d'une offense, j'en mourrais de remords.

L'INFANTE.

Amant ingrat, indigne chevalier, telle était donc votre constance? Vous pouviez, disiez-vous, rester ici sans être reconnu; vous ne vouliez pas vous éloigner?... C'était pour Hélène! ce n'était pas pour moi!... Vous vouliez mourir, si vous étiez coupable? Nul ne le fut plus que vous, et vous avez en effet mérité mille morts!

FRÉDÉRIC.

Oui, je mourrai; car votre colère tue comme votre amour fait vivre. Mais comment vous ai-je offensée, moi qui vous adore? Quel crime ai-je commis envers vous, moi qui ne respire que pour vous?

L'INFANTE.

Toutes ces protestations couvrent mal votre perfidie. N'aimez-vous pas ma cousine Hélène? N'est-ce pas pour elle que vous êtes demeuré? N'est-ce pas pour elle que vous cachez votre nom et votre rang, et que vous avez accepté d'humbles fonctions?... Eh bien, soit! mais du moins ne cherchez pas à me tromper davantage; laissez-moi le plaisir de me plaindre et de vous exprimer mon opinion sur une trahison aussi indigne.

FRÉDÉRIC.

Un moment, de grâce! un moment!... Veuillez m'écouter, et ensuite disposez de ma vie.

L'INFANTE.

Croyez-vous donc pouvoir vous justifier?

FRÉDÉRIC.

Oui certes, je le puis.

L'INFANTE.

Plaise à Dieu!

HÉLÈNE, *à part.*

Écoutons.

FRÉDÉRIC.

Moi, j'aime votre cousine?... c'est pour elle que je suis demeuré?... Comment avez-vous pu concevoir une telle pensée?... Que la foudre du ciel m'écrase à l'instant, si de ma vie j'ai dit à Hélène un seul mot qui ne fût d'un serviteur courtois et reconnaissant; mais voilà tout! Et ne lui devais-je pas cela, quand je songe que grâce à elle j'ai vaincu une étoile ennemie; quand je songe que grâce à elle je puis vous voir et vous parler sans que j'aie à redouter votre père!

HÉLÈNE, *à part.*

Qu'entends-je? c'est moi qui le sers dans ses amours! Mais écoutons en silence pour savoir le reste.

FRÉDÉRIC.

Le soleil est-il jaloux d'un de ses rayons? Le printemps est-il jaloux d'une fleur? La mer est-elle jalouse d'un ruisseau? Le ciel est-il jaloux d'une étoile?... Comment donc redouteriez-vous Hélène, toute belle et toute charmante qu'elle est?... Je vois en elle une étoile brillante, un ruisseau aimable, une fleur gracieuse, un rayon lumineux; mais je vois en vous tous les charmes du soleil, du printemps, de la mer et du ciel!

HÉLÈNE, *à part.*

La comparaison n'est pas trop flatteuse pour moi.

FRÉDÉRIC.

Allons, de grâce, rendez la vie à un infortuné; revenons à notre projet, et continuons cette feinte jusqu'à ce que tant de peines soient finies.

L'INFANTE.

Je le veux bien, tout en étant persuadée que vous me trompez. Mais quand on aime, on croit au mensonge comme à la vérité, et je ne vous aimerais pas si je ne vous croyais pas[1]. Eh bien! je vais

[1] Nous avons traduit exactement :

Con saber que me engañas
Quiero creerte al fin, porque [illegible]
Amante quien lisonjas [illegible]

feindre d'aimer ce rustre, pendant que j'éprouverai une véritable jalousie de vos relations avec cette coquette.

HÉLÈNE, *à part.*

Tous deux font à qui mieux mieux mon éloge.

L'INFANTE.

Songez-y, Frédéric, je vous aime à tel point, que pour vous je renoncerais au trône de l'univers, et que j'aimerais mieux vivre avec vous dans une condition obscure. Mais, je vous en supplie, épargnez ma tendresse, et ne donnez point de prétexte à ma jalousie.

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez offensé en doutant de moi.

L'INFANTE.

Je souffrais, j'étais éperdue.

FRÉDÉRIC.

Vos soupçons étaient injustes.

L'INFANTE.

Je n'en mourais pas moins.

FRÉDÉRIC.

Enfin, vous me pardonnez?

L'INFANTE.

Il le faut bien; car avec vos paroles vous m'avez de nouveau enchantée.

FRÉDÉRIC.

Croire que je pouvais vous préférer Hélène!

L'INFANTE.

Oh! ne prononcez plus ce nom; il me fait mal.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! il ne sortira plus de ma bouche.

L'INFANTE.

Vous me le promettez? Adieu.

Elle sort.

FRÉDÉRIC.

Ah! combien l'on a raison de dire que l'amour est aveugle, puisqu'il méconnaît ceux qui lui sont le plus dévoués.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

C'est bien, seigneur cavalier! vous faites aux dames de belles promesses, et je suis curieuse de vous les voir tenir! — Eh quoi!... gentilhomme ingrat, hôte sans cœur, la protection que je vous ai donnée, la bienveillance avec laquelle je vous ai traité, méritaient-elles de vous une pareille récompense?

FRÉDÉRIC, *à part.*

O ciel! n'avais-je pas assez de tant de peines et d'ennuis!

HÉLÈNE.

Ah! lorsque je vous ai accueilli pauvre et blessé, lorsque je vous

ai accordé un asile où vous fussiez à l'abri des rigueurs du sort, je n'aurais pas cru qu'un jour vous dussiez payer mes bontés de tant d'ingratitude? Pourquoi, après avoir excité ma compassion sous un nom emprunté, m'offensez-vous comme cavalier? Pourquoi, aimant l'Infante, vous êtes-vous joué de moi? Je sais qu'elle est tout à la fois le soleil et la mer, le printemps et le ciel; mais ce n'était pas une raison pour vous conduire aussi mal à mon égard... Mais, sachez-le du moins, je me vengerai de ces indignités, je me vengerai avec éclat. Le roi saura ce qui se passe!

FRÉDÉRIC.

Charmante Hélène, daignez m'entendre.

HÉLÈNE.

Comment osez-vous prononcer mon nom?... Ne craignez-vous pas qu'il blesse votre bouche? N'avez-vous pas peur d'affliger l'Infante?

FRÉDÉRIC.

Daignez m'entendre, madame, au nom du ciel; et ensuite ordonnez de moi ce que vous voudrez; je mets à vos pieds mon honneur et ma vie! — Je suis un cavalier de la suite du prince Frédéric, qui est venu ici dans l'espoir de se faire aimer de l'Infante. Lorsqu'il fut arrêté, je parvins à m'échapper, en laissant mes vêtemens dans la forêt; vous pouvez vous le rappeler, le jour où je me présentai devant vous, ce fut le jour même de son arrestation. Depuis, vous l'avez remis en mes mains. Et permettez-moi de le dire, car cela vous prouve ma fidélité et mon dévouement, — bien qu'il soit mon maître et mon prince, je l'ai gardé avec un soin sans égal, veillant à ce qu'il ne s'éloignât jamais de moi. Enfin je l'ai gardé comme si moi-même j'eusse été avec lui prisonnier. — Si donc j'ai rempli mon devoir en serviteur loyal et fidèle, de quoi pouvez-vous vous plaindre? et si je ne vous rends point d'hommage, ne suis-je pas pour vous un pauvre marchand? — Quoi qu'il en soit, je vous ai voué au fond du cœur une reconnaissance infinie de vos bontés; mais je ne puis pas vous la témoigner, lorsque je me donne pour le prince de Mantoue et l'adorateur de Marguerite.

HÉLÈNE.

Ce que vous dites là ne saurait vous justifier; car enfin vous avez manqué de franchise à mon égard, — vous m'avez trompée.

FRÉDÉRIC.

De grâce, Hélène...

HÉLÈNE.

Ne m'appelez pas par mon nom.

FRÉDÉRIC.

Hélas! voici le roi. Songez-y bien, si vous dites un mot, je suis mort.

HÉLÈNE.

Eh bien! que la jalousie tue celui qui fait mourir de jalousie!

[illegible]

[illegible] vous voulez ma perte ?

[illegible]

[illegible] pour punir vos mépris.

[illegible]

[illegible] toucher votre cœur, je vous laisse.

Il sort.

[illegible]

[illegible] pas. On ne sait pas jusqu'où peut [illegible] d'une femme offensée.

[illegible] LE ROI et SÉRAPHINE.

[illegible]

[illegible]

LE ROI.

[illegible] contraires : je voudrais [illegible] de don Pèdre, et de l'autre je vou[illegible]

[illegible]

[illegible]. Il est bon que vous connaissiez toute l'é[illegible] et quel est l'amour de l'Infante.

LE ROI.

[illegible] que vous pourriez me dire, et ce que [illegible] d'autre résultat que de m'affliger in[illegible] pour moi. Marguerite s'est éprise

[illegible]

[illegible] remédiez au mal. Il en est [illegible] que l'Infante épouse un traître, [illegible] qui est aussi le vôtre, — de[illegible]

Elle sort.

LE ROI.

[illegible] comment satisfaire en [illegible] comment les contenter tou[illegible] et que l'autre sollicite sa [illegible] de Marguerite : ainsi l'exige [illegible] d'Hélène se calmera peu

[illegible] LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

[illegible] ce qui se passe. L'infant Édouard de Sicile [illegible] sur Naples à la tête d'une nombreuse armée, et [illegible] à le suivre. Il a juré de délivrer le prince

LE ROI.

La colère et l'orgueil m'engageraient à repousser la force par la force ; mais il vaut mieux suivre les inspirations de la prudence, et je vais te confier mes intentions. L'infante Marguerite, — ainsi l'a voulu le ciel pour mon malheur, — l'infante Marguerite aime Frédéric, et de là est venue cette profonde mélancolie qui a mis sa vie en danger... Je tiens cela d'Hélène et de Séraphine, et je le savais d'ailleurs d'une manière positive... Mon projet serait donc de les marier.

LE CAPITAINE.

Sire...

LE ROI.

Une seule chose m'arrête... c'est que je crains que l'on ne blâme ce mariage à cause de l'état déplorable dans lequel se trouve la raison du prince Frédéric.

LE CAPITAINE.

Désabusez-vous : ce sont ses chagrins qui l'ont mis en cet état. Une fois qu'il sera libre, il recouvrera aussitôt sa santé et son bon sens.

LE ROI.

Je l'espère. — Mais avant de lui donner la main de l'infante, il faut que je fasse une épreuve. Justement voici Marguerite.

Entre L'INFANTE.

LE CAPITAINE.

La princesse paraît bien triste.

LE ROI.

Eh bien! mon enfant, comment va ta mélancolie ?

L'INFANTE.

Hélas! toujours la même, et comme mes pleurs vous l'indiquent, la joie ne peut plus rentrer dans mon cœur.

LE ROI.

J'attends de toi un service.

L'INFANTE.

Quel est-il ?

LE ROI.

Je crains beaucoup que cette prison ne soit fatale au prince Frédéric. Or, s'il venait à mourir, ne pourrait-on pas croire que j'ai moi-même hâté son trépas ? Que ne dirait-on pas en Sicile ?

L'INFANTE.

Eh bien ! qu'ordonnez-vous ?

LE ROI.

Si tu le voyais aujourd'hui, cela lui rendrait un peu de courage; sa santé et son esprit s'en trouveraient également bien. — Il faut que tu le voies. Je t'accompagnerai.

L'INFANTE.

Je vous obéirai, sire.



LE ROI, *à part.*

Elle a bien vite consenti, et je vois dans ses yeux qu'elle en est toute heureuse. Mais ne nous trahissons pas.

L'INFANTE, *à part.*

Une fois que mon père m'aura vue en présence de celui que j'aime, il ne pourra plus s'opposer à mon mariage.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une chambre.

Entrent DES MUSICIENS, ROBERTO et BENITO, qui s'habille.

ROBERTO.

Comment votre altesse a-t-elle passé la nuit ?

BENITO.

Fort bien. Jamais je n'ai fait un meilleur somme, ni dans un lit aussi beau et aussi riche. Aussi je croyais que je ne me réveillerais plus, et je me regardais comme le prince des loirs.

ROBERTO, *aux Musiciens.*

Chantez pendant que son altesse s'habille.

UN MUSICIEN.

Chantons cet air nouveau qui est si joli.

On chante

BENITO.

Roberto ?

ROBERTO.

Seigneur ?

BENITO.

Dites donc à ces braillards de laisser là leurs bêtises, et que s'ils veulent être bien aimables, ils me chanteront la fameuse chanson, vous savez...

Il chante.

Le joyeux Moralès
S'en allait à cheval..

ROBERTO.

C'est cette chanson que vous préférez ?

BENITO.

Je crois bien ; il n'y en a pas d'aussi jolie. C'était toujours ma chanson quand j'allais dans la forêt avec Antona.

ROBERTO.

Se peut-il que votre altesse ait si promptement oublié qui elle est ? — La douleur vous a ôté le jugement.

BENITO.

Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que tout le monde m'appelle le prince... je ne sais plus comment.

ROBERTO.

Frédéric de Sicile.

BENITO.

Ah! oui, il faut bien que cela soit ainsi; mais que je meure si je sais d'où m'est venue cette principalité[1]. Et encore on ne veut pas que je dise que je suis ici dans mon pays, et que d'ici, de derrière ces vitres et ces jalousies, je vois le village de Belflor!... Dieu me soit en aide! cette maison là-bas n'est-ce pas celle d'Antonio et de Juana? et cette petite par ici n'est-ce pas celle de Laurent et de Bartola? et cette autre, un peu plus loin, n'est-ce pas celle de Ginès et de Marina?... Ce petit drôle qui s'en va du côté de la taverne, n'est-ce pas celui qu'on dit fils du sacristain et de Llocia? Je crois, ma foi, qu'on a raison... Eh! mon Dieu, n'aperçois-je pas derrière le rideau de sa boutique le barbier qui râcle sa guitare, si bien que je l'entends, et même que je distingue l'air des Folies[2]?... Mais je suis bien bon de m'inquiéter de ça... je mange de bons poulets à mes repas, je dors dans un lit bien mou, je m'habille avec des habits de soie; eh bien! que m'importe d'où cela me vient? Mensonge ou vérité, je ne suis pas si malheureux d'être Frère-le-Ric de Cécile[3].

ROBERTO.

Laissons-le seul, car le voilà dans un accès de mélancolie. (*Les Musiciens sortent.*) Ah ça, qu'as-tu donc, imbécile? qu'as-tu donc à te plaindre? N'es-tu pas mieux traité que tu ne le mérites? Que te faut-il encore?

BENITO.

Je m'y attendais: on vient de me laisser seul avec vous. Quand nous sommes seuls, alors il faut que je paye vos soumissions, vos révérences, vos complaisances et vos seigneuries. Quand je dîne et qu'il y a là du monde, vous me servez de la façon la plus respectueuse, et quand le monde est parti, vous me bourrez d'injures et de rebuffades.

ROBERTO.

Ne devrais-tu pas être content du partage? — Quand je te fais l'honneur de te servir une moitié de la journée, tu peux bien me servir à ton tour le reste du temps.

BENITO.

Oui, mais il n'est pas nécessaire pour ça que vous me donniez des coups. (*A part.*) Il me vient une bonne idée... je pourrai me venger de lui quand il y aura du monde.

Entre FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Noble et généreux prince, remerciez-moi pour la bonne nouvelle

[1] . . . . : *Esta principia*
Me ha venido no sé como.

Le mot *principia* n'est pas espagnol. Principauté se dit *principado*.

[2] Les Folies d'Espagne.

[3] *No me va muy mas con*
Fray Francisco de Se



que je vous apporte. Le roi et l'infante vont venir vous voir; vous êtes sauvé, vous allez être libre.

ROBERTO.

Que votre altesse ne manque pas de dire toutes sortes de choses aimables à l'infante, comme à sa cousine et à sa future épouse.

BENITO.

Pas si sot; je sais ce que j'ai à dire et comment je dois me conduire avec vous. Vous me payerez tous vos vilains tours aussitôt qu'il y aura du monde.

FRÉDÉRIC.

Les voici. (*A part.*) O amour! toi qui inspires toutes les ruses et toutes les tromperies des amans, fais réussir la nôtre. Puisse le roi être persuadé que la divine Marguerite est éprise de ce prince!

Entrent LE ROI, L'INFANTE et LE CAPITAINE.

LE ROI.

Votre altesse est sans doute étonnée de cette visite.

BENITO.

Pas du tout, car Roberto m'avait déjà averti.

LE ROI.

Vous devez voir dans ma démarche une preuve de mon estime toute particulière et des sentimens de la princesse qui m'accompagne.

BENITO.

Je baise les mains de la princesse.

L'INFANTE.

Le roi mon seigneur, sachant jusqu'où allait votre mélancolie, a voulu venir. Cela vous prouve qu'il n'a plus désormais aucun ressentiment, et que vous n'avez rien à craindre; — car, par une loi pleine de sagesse et d'humanité, le prisonnier est sauvé qui a vu le visage du roi.

LE ROI, *à part.*

Pauvre infante!... Elle a beaucoup de peine à cacher son amour.

BENITO.

Je savais bien, sire, qu'un pauvre prisonnier n'avait rien à craindre de vous. (*A part.*) Je ne me croyais pas autant d'esprit.

ROBERTO, *à part.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas que cet animal s'avise de parler raisonnablement?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je suis tout surpris de l'entendre. — Est-ce le rang où il est monté qui a ainsi corrigé le naturel?

BENITO.

Allons, qu'on nous donne des siéges!

ROBERTO.

Ils sont là sous la main de votre altesse.

BENITO.

Vous allez me payer, l'ami, tout l'arriéré. — (*Il s'assied. Haut.*) Maintenant je suis bien; et puisqu'il reste quelques siéges, votre majesté peut s'asseoir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le voilà revenu à son caractère.

LE ROI, *bas, à l'Infante.*

Et à cette heure, infante, que me direz-vous d'un si aimable soupirant?

L'INFANTE.

Mais, mon père, est-ce que vous ne le trouvez pas fort bien? — Comme il avait bon air et bonne grâce! et avec quelle sensibilité il vous a dit de vous asseoir! Non, vraiment, quoiqu'on le vante beaucoup, à mon gré on ne le vante pas encore assez.

LE ROI.

Comment! vous trouvez quelque mérite à un pareil homme? — En vérité, plutôt encore que de l'amour, c'est de la folie de ne pas voir à quel point cet homme est vulgaire et grossier.

L'INFANTE.

Hélas! amour ou folie n'est-ce pas la même chose?

LE ROI, *à Benito.*

Ce que je désire le plus en ce moment, c'est de me consulter avec votre altesse, à l'occasion de l'arrivée de votre frère.

BENITO.

Mon frère!... Jamais de ma vie je n'ai eu de frère.

ROBERTO.

On vous dit que l'infant votre frère marche sur Naples. Est-ce que cela n'est pas clair?

BENITO.

Eh bien! je ne connaissais pas mon frère l'infant. (*Tirant l'oreille de Roberto.*) C'est votre faute, drôle; vous m'avez caché jusqu'à ce jour que j'eusse un frère. Vous me le payerez.

FRÉDÉRIC.

Qu'est ceci?

LE ROI, *bas, à l'Infante.*

Et en ce moment, que dites-vous? Sont-ce là les manières d'un prince, d'un gentilhomme?

L'INFANTE.

Il m'a semblé d'une vivacité charmante. Il m'aurait fait rire!

LE ROI.

Ma foi! si de telles façons d'agir vous plaisent, vous n'êtes pas difficile.

L'INFANTE.

Il avait une colère adorable.

LE R[illegible]

Eh bien! ma fille, je ne ju[illegible]mme comme vous

le jugez; et plutôt que de vous donner à lui, j'aimerais mieux voir mon royaume à feu et à sang.

L'INFANTE.

Eh bien! dût mon père et mon roi me blâmer de m'obstiner dans ma folle passion, je ne serai heureuse que lorsque j'aurai épousé Frédéric, qui m'écoute en ce moment.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Cette réponse me ranime.

BENITO.

Votre majesté en est témoin, ma cousine m'aime à la rage.

L'INFANTE, *au roi.*

Que peut-on trouver à redire à cet amour? Le prince Frédéric n'est-il pas de noble race? n'est-il pas héritier présomptif du royaume de Sicile?

LE ROI.

Sans doute; mais quel homme!

L'INFANTE.

Tout le monde l'estime pour son courage et son esprit.

BENITO.

Oh! oui, décidément, ma cousine m'aime à la rage.

LE ROI.

Je suis confondu!... Penser que cet homme est prince, et que ma fille lui trouve du mérite!

L'INFANTE.

Oui, mon père; et je ferais l'éloge du prince Frédéric, s'il ne nous écoutait en ce moment.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Sire, un ambassadeur du roi de Sicile attend que vous lui permettiez de se présenter devant vous.

ROBERTO.

Allons, tout va se découvrir.

L'INFANTE.

Cet ambassadeur vient à point pour vous dire la vérité.

LE ROI.

Il sera bien que je descende pour le recevoir. (*A Benito.*) Votre altesse peut rentrer chez elle.

BENITO.

Ma foi! je n'en suis pas fâché; je n'ai pas dîné, et j'ai faim. Je vais manger un bon pâté de veau froid, une demi douzaine de perdreaux, deux ou trois lapins, une trentaine de pommes de terre, un fromage et douze poires; car on ne jeûne pas quand on est Albéric

de Cécile [1]. Je vais m'en donner comme un bienheureux; je m'en mettrai jusqu'aux dents.

Il sort.

FRÉDÉRIC.

Je me retire, de crainte que l'ambassadeur ne me fasse reconnaître.

Il sort.

SCÈNE III.

La cour du château.

Entrent ANTONA et DES VILLAGEOIS.

ANTONA.

Pardieu! il faut que nous voyons comment les emballeurs [2] parlent aux rois, et ça ne sera pas une des choses les moins curieuses que nous aurons vues à Belflor.

Entrent LE ROI, L'INFANTE et ROBERTO.

ROBERTO.

Sire, si mes yeux ne me trompent, l'ambassadeur qui vient, c'est l'infant lui-même.

LE ROI.

Oh! si cela devait enfin terminer tous mes ennuis!

L'INFANTE.

Puisse-t-il mettre un terme à mes peines!

Entre L'INFANT.

L'INFANT.

Sire, que votre majesté me permette de baiser sa main.

LE ROI.

Oh! nous vous connaissons; et je ne souffrirai jamais cela de votre altesse.

L'INFANTE.

Ce serait étrange.

L'INFANT.

J'ai voulu être moi-même mon ambassadeur. Bien que ma personne soit connue, je réclame leurs priviléges; — et après vous avoir remercié de votre bienveillant accueil, je commence mon message. — Le prince Frédéric est entré seul dans la lice où il devait combattre don Pèdre Sforze; il s'est mesuré avec lui corps à corps et lance contre lance; et s'il lui a donné la mort, ç'a été de la façon la plus loyale : il ne mérite donc pas le traitement que vous lui avez infligé comme s'il s'était conduit traîtreusement. On dit que vous vous proposez de lui ôter la vie; je ne puis le croire : cela serait indigne de votre rang, indigne de votre caractère, indigne de vous.

[1] *Que con esto freno rico*
De cecina bien lo passa.

Freno rico de cecina veut dire *frein riche de salaison.*

[2] Dans le texte Antona dit *baxadores* (qui n'est pas espagnol), au lieu de *embaxadores, ambassadeurs.*

Rendez-moi donc mon frère, ou je soutiendrai dans le champ que vous êtes un roi perfide, puisque vous faites périr mon frère, vous qui lui deviez votre protection par cela seul que, se fiant à votre loyauté, il se présentait à un tournoi donné dans vos états.

LE ROI.

Un roi qui donne un tournoi doit, je l'avoue, laisser à tous le champ libre; mais il ne doit pas souffrir qu'un aventurier inconnu, ou qu'un prince qui ne se fait pas connaître, joue de l'épée sérieusement en sa présence. Ceci vous explique l'emprisonnement du prince Frédéric. — Quant à ce qu'on vous a dit que je voulais lui ôter la vie, et même peut-être que je la lui avais déjà ôtée, je n'ai qu'une réponse à vous faire, et la meilleure à mon avis, — c'est de vous le montrer vivant. (*Appelant.*) Holà! gardes, qu'on dise sur-le-champ au gouverneur de venir ici avec le prisonnier. (*A l'Infant.*) Songez-y donc; je ne pouvais pas vouloir la mort du prince Frédéric, alors que, pour tout arranger, je m'occupais de son mariage avec Marguerite; et ce mariage, je l'eusse fait, vive Dieu! si je ne considérais que le prince n'a pas toute la prudence nécessaire.

L'INFANT.

On m'avait trompé, sire; je vous en demande pardon, et m'en remets à votre bienveillance.

Entre HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Si les larmes d'une femme peuvent toucher le cœur des hommes et des rois, je viens, sire, à vos pieds en pleurant. Comment, sire, pouvez-vous manquer à la justice à tel point que vous récompensiez un homme qui m'a tant offensée? Comment mettez-vous Frédéric en liberté, et lui donnez-vous la main de l'infante, sans considérer que j'ai contre lui de si graves motifs de plainte?... Sire, j'ai perdu mon frère; donnez-moi un époux qui le remplace, qui défende mon honneur comme il l'eût défendu lui-même, et alors vous pourrez faire grâce au prince. Tout ce que je vous demande, sire, pour dédommagement de tous mes malheurs, c'est que vous traitiez pour moi d'une alliance avec le duc de Mantoue, qui est, à votre insu, dans votre royaume, et alors je me tiendrai pour satisfaite et honorée.

LE ROI.

Le duc de Mantoue ici?... En ce cas, je vous promets de vous le donner pour époux aujourd'hui même.

HÉLÈNE.

Ah! sire, quelle reconnaissance! (*A part.*) O amour! me voilà bien vengée de la jalousie que me causait Marguerite! J'ai remporté la victoire en trompant qui me trompait.

LE ROI.

Tenez, voilà le prisonnier qui paraît sur le rempart avec le gouverneur. Vous voyez que je ne l'ai pas tué.

On voit paraître sur le rempart FRÉDÉRIC et BENITO.

L'INFANT.

Ah ! mon cher frère !

L'INFANTE, *à part.*

L'infant les voyant tous deux et ne sachant lequel est le prisonnier, lequel est le gouverneur, parle au premier comme à son frère.

HÉLÈNE, *à part.*

Dieu me soit en aide !... Que vois-je ?... Quoi ! c'est là le prisonnier ? Je jurerais que je le connais.

ANTONA.

Regardez donc, Berto, Belardo ; ou je suis ivre, ou ce prince-là n'est autre chose que Benito.

UN VILLAGEOIS.

Ne parle pas tant, Antona ; regarde et tais-toi.

ANTONA.

Pourquoi donc lui parle-t-on comme ça, puisque je le connais ?

L'INFANT.

O mon frère ! combien tes malheurs n'ont-ils pas fait verser de larmes à mes yeux ! Mais enfin je te vois, il suffit, tout est oublié.

BENITO.

Quoi ! c'est là l'infant mon frère ? En ce cas, il n'est pas bien malin mon frère l'infant. — Mais voilà Antona.

FRÉDÉRIC.

Tais-toi.

BENITO.

Tiens ! les princes ne peuvent donc pas parler à Antona.

FRÉDÉRIC.

Silence !

BENITO.

C'est bon ! ne criez pas si fort.

ANTONA.

Berto, remarques-tu ce qui se passe ? — L'infant en personne est venu, et il parle à Benito comme s'il était le prince son frère.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je vais répondre pour tous deux de manière à prolonger leur erreur. (*Haut.*) Je suis si troublé, infant, que ne puis vous exprimer ma joie. Je me contente de sentir et de me taire.

Il s'éloigne avec Benito.

L'INFANT.

Maintenant, sire, permettez-moi de vous demander pourquoi vous renoncez à lui donner la main de l'infante Marguerite.

LE ROI.

Parce que je le crois incapable de gouverner.

L'INFANT.

C'est lui faire inju[illegible] reconnu en lui une intelligence supérieure.

LE ROI.

N'est-ce donc pas celui à qui vous avez parlé?

L'INFANT.

Oui, sire, c'est celui-là même.

LE ROI.

Eh bien! celui-là même a un langage et des manières d'une telle rusticité, qu'on le prendrait pour un paysan brutal plutôt que pour un gentilhomme.

L'INFANT.

Alors il faut que la prison lui ait ôté le jugement, car il n'y avait pas de cavalier plus distingué dans toute l'Italie.

L'INFANTE, *à part.*

Que se disent-ils donc là à voix basse?

LE ROI.

Vos incertitudes vont cesser. (*A un Domestique.*) Qu'on amène à l'instant le prince Frédéric. (*Le Domestique sort.*) Et si vous lui trouvez la moindre raison, je m'engage de nouveau à lui donner ma fille.

HÉLÈNE, *à part.*

Pour que je puisse le croire, il faut qu'il l'appelle son frère en le voyant de plus près.

LE DOMESTIQUE rentre avec BENITO.

BENITO.

Je suis comme un cheval qu'on veut vendre au marché; tous m'essayent l'un après l'autre. (*Au Roi.*) Eh bien! qu'y a-t-il pour le service de votre majesté? Dites, est-ce celui-là qui est mon frère?

LE ROI, *à part.*

Il s'est déjà trahi. (*A l'Infant.*) Eh bien! vous avais-je trompé?

L'INFANT.

Certes, oui, puisque au lieu du prince Frédéric vous faites amener un homme qui n'a pas avec lui la moindre ressemblance.

LE ROI.

Ce n'est donc pas celui-là que vous voyiez tout-à-l'heure et que vous avez reconnu pour votre frère?

L'INFANT.

Non, assurément.

LE ROI.

Quelle bizarre confusion!

HÉLÈNE.

Cet homme, sire, est un vilain que je connais.

LE ROI.

Eh bien! je n'ai pas d'autre prisonnier, et je ne puis vous rendre votre frère.

L'INFANT.

Cependant je l'ai vu.

LE ROI.

Qu'on appelle le gouverneur.

HÉLÈNE.

Songez bien, sire, à le traiter avec distinction, car le gouverneur n'est autre que le grand duc de Mantoue.

LE ROI.

Encore quelque mystère.

Entre LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Le voici.

Entre FRÉDÉRIC.

L'INFANT.

Voilà bien Frédéric!

FRÉDÉRIC.

O mon frère! avec quel bonheur, avec quelle reconnaissance je vous presse dans mes bras! (*Au Roi.*) C'est moi, sire, qui suis le prince Frédéric, qui, épris de l'infante Marguerite, et sans craindre vos menaces, ai voulu rester ici comme le geôlier de moi-même; heureux si vous daignez tenir votre parole.

HÉLÈNE.

Vous ne le pouvez pas, sire; car vous m'avez promis, à moi, de me marier aujourd'hui au prince de Mantoue.

L'INFANTE.

Ce prince, Hélène, est Frédéric de Sicile.

LE ROI.

Puisqu'il n'est pas le duc de Mantoue, donnez-lui la main, Marguerite.

L'INFANTE.

Ma main et mon âme!

FRÉDÉRIC.

Quel bonheur est le mien!

HÉLÈNE, *à part.*

Hélas! tout espoir est perdu.

LE ROI.

Soyez sans crainte, Hélène: je me charge de vous trouver un époux digne de votre mérite.

BENITO.

Et à moi, en sortant de tout ça, est-ce qu'on ne me donnera rien pour avoir été le tambourin qui vous a tous mis en danse?

FRÉDÉRIC.

Toi, tu auras deux mille écus et Antona. — Et sur ce finit la comédie du Geôlier de soi-même. Pardonnez-en tous les défauts.

FIN DU GEÔLIER DE SOI-MÊME.

TABLE.

Paris. — *Imp.* P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Ce, 6, rue des Poitevins.

